

M·F·A
MUSEUM FÜR ANTIKES
KLASSISCHER BILDWERKE
MÜNCHEN

Mehr als nur
Sport:

Gymnasia

in der Antike



1

2

3

4

5

6

7

8



Mehr als nur
Sport:

GymnAsia

in der Antike

TABLE DE MATIÈRES INHALTSVERZEICHNIS

- 6 Préface
Geleitwort
STEFAN RITTER, ANDREA SCHMÖLDER-VEIT, NELE SCHRÖDER-GRIEBEL
- 8 Avant-propos
Vorwort
PIERRE FRÖHLICH, MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER
- 12 Notes aux lecteurs
Lesehinweise

1

14 GYMNASIE, ENTRAÎNEMENT
ATHLÉTIQUE ET CULTURE
AGONISTIQUE DANS
LE MONDE GREC ANCIEN

GYMNASION, SPORTLICHES
TRAINING UND AGONISTI-
SCHE KULTUR IM ANTIKEN
GRIECHENLAND

PIERRE FRÖHLICH
CHRISTOF SCHULER

28 LE DORYPHORE DE
POLYCLÈTE : L'IMAGE IDÉALE
D'UN JEUNE HOMME

DER DORYPHOROS DES
POLYKLET: DAS IDEALBILD
EINES JUNGEN MANNES

ULRICH HOFSTÄTTER

30 LE DIADUMÈNE DE POLYCLÈTE :
LA SAVANTE IMAGE D'UN
ATHLÈTE

DER DIADUMENOS DES
POLYKLET: DAS KUNSTVOLLE
BILD EINES ATHLETEN

ANNE DELAPLACE

2

32 CULTURE GYMNASIALE
ET AGONISTIQUE EN ASIE
MINEURE PRÉHELLENISTIQUE

GYMNASIALE UND
AGONISTISCHE KULTUR
IM VORHELLENISTISCHEN
KLEINASIEN

MATTHIAS PICHLER
CHRISTOF SCHULER

38 LE « COUREUR EN ARMES DE
TÜBINGEN » : S'ENTRAÎNER
POUR LA GUERRE

DER SOG. TÜBINGER
WAFFENLÄUFER: TRAINIEREN
FÜR DEN KRIEG

ULRICH HOFSTÄTTER

3

40 GYMNASES ET INFRA-
STRUCTURES SPORTIVES :
ARCHITECTURE,
ÉQUIPEMENT, DÉCOR

GYMNASIEN UND SPORT-
STÄTTEN: ARCHITEKTUR,
AUSSTATTUNG, DEKOR

JULIE BERNINI
MATTHIAS PICHLER

48 LE GYMNASE DE DELPHES :
UN SANCTUAIRE ET SON LIEU
D'ENTRAÎNEMENT

DAS GYMNASION VON DELPHI:
EIN HEILIGTUM UND SEINE
TRAININGSANLAGEN

JULIE BERNINI

50 LE GYMNASE DE PERGAME :
SPLENDEUR DES ROIS
ET FIERTÉ DES CITOYENS

DAS GYMNASION VON
PERGAMON: GLANZ DER
KÖNIGE UND STOLZ
DER BÜRGER

MATTHIAS PICHLER

4

52 LE GYMNASE,
LIEU POLITIQUE

DAS GYMNASION ALS
POLITISCHER ORT

PIERRE FRÖHLICH

62 LA LOI GYMNASIARCHIQUE DE
BÉROIA : DROITS ET DEVOIRS
D'UN MAGISTRAT CIVIQUE

DAS GYMNASIARCHENGESSETZ
VON BEROIA: RECHTE
UND PFLICHTEN EINES AMTS-
TRÄGERS

PIERRE FRÖHLICH

64 GAIUS SAUFEIUS MACER :
UN GYMNASIARQUE COMME
GÉNÉREUX BIENFAITEUR

GAIUS SAUFEIUS MACER:
EIN GYMNASIARCH ALS
GROSSZÜGIGER WOHLTÄTER

CHRISTOF SCHULER

5

66 SPORTS GRECS :
DISCIPLINES, MODE DE VIE
ET ENTRAÎNEMENT

GRIECHISCHER SPORT:
DISZIPLINEN, LEBENSART
UND TRAINING

JEAN-MANUEL ROUBINEAU

74 LE « PUGILISTE DES
THERMES » : UN HOMME À
BOUT DE FORCE

DER SOG. BOXER VOM
QUIRINAL: EIN MANN AM
ENDE SEINER KRÄFTE

JEAN-MANUEL ROUBINEAU

76 LE « DISCOBOLE DU
VATICAN » : EN QUÊTE DE
L'ŒUVRE DE MYRON

DER DISKOBOL VATICAN:
AUF DER SUCHE NACH DEM
WERK MYRONS

ANNE DELAPLACE

78 LES « LUTTEURS DE

FLORENCE » :

ATHLÈTES EN ACTION

DIE SOG. RINGERGRUPPE
VON FLORENZ: ATHLETEN
IN AKTION

ANNE DELAPLACE

TABLE DE MATIÈRES INHALTSVERZEICHNIS

6

- 80 L'AVENIR DE LA *POLIS* :
ÉDUCATION CIVIQUE ET
FORMATION MILITAIRE
AU GYMNASÉ
- DIE ZUKUNFT DER *POLIS*:
BÜRGERLICHE ERZIEHUNG
UND MILITÄRISCHE
AUSBILDUNG IM GYMNASION
- CHRISTOF SCHULER
- 92 LA LOI ÉPHÉBARCHIQUE
D'AMPHIPOLIS : ÉDUCATION
CIVIQUE SUR PLUSIEURS
GÉNÉRATIONS
- DAS EPHEBARCHENGESETZ
VON AMPHIPOLIS:
BÜRGERERZIEHUNG ÜBER
GENERATIONEN
- CHRISTOF SCHULER
- 94 « L'ÉPHÈBE DE TRALLES » : UN
JEUNE SPORTIF AU GYMNASÉ
- DER SOG. KNABE VON
TRALLEIS: EIN JUNGER SPORT-
LER IM GYMNASION
- ULRICH HOFSTÄTTER

7

- 96 LES DIEUX SONT PARTOUT :
LE GYMNASÉ ET LES CULTES
- DIE GÖTTER SIND ÜBERALL:
GYMNASION UND KULT
- MATTHIAS PICHLER
- 104 L'HÉRACLÈS FARNÈSE :
LE COLOSSE DES THERMES
DER HERAKLES FARNESE: DER
KOLOSS AUS DEN THERMEN
- ULRICH HOFSTÄTTER
- 106 L'APOLLON *LYKEIOS* : UN DIEU
ET SON GYMNASÉ À ATHÈNES
- DER APOLLON *LYKEIOS*: EIN
GOTT UND SEIN GYMNASION
IN ATHEN
- ULRICH HOFSTÄTTER
- 108 LE PSEUDO-ATTALE I^{ER} :
LES SOUVERAINS ET LEUR
CULTE À PERGAME
- SOG. ATTALOS I.: HERRSCHER
UND IHR KULT IN PERGAMON
- ULRICH HOFSTÄTTER

110 UNE ORGANISATION COM-
PLEXE : LE FONCTIONNEMENT
QUOTIDIEN DES GYMNASES

KOMPLEXE ORGANISATION:
DER ALLTAGSBETRIEB DER
GYMNASIEN

MATTHIAS PICHLER
CHRISTOF SCHULER

120 L'APOXYOMÈNE DE LYSIPPE :
LE SOIN CORPOREL
DOIT S'APPRENDRE
DER APOXYOMENOS DES
LYSIPP: KÖRPERPFLEGE WILL
GELERNT SEIN

ULRICH HOFSTÄTTER

122 Glossaire
Glossar

128 Références bibliographiques
Literaturverweise

136 Crédits des illustrations
Abbildungsnachweise

140 Cartes générales
Überblickskarten

142 Remerciements
Danksagung

144 Impressum

L'exposition « Mehr als nur Sport : Gymnasia in der Antike » est un projet commun au Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke de Munich, à la Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts et à l'Institut Ausonius de l'Université Bordeaux Montaigne. Elle met en lumière les multiples facettes d'une institution majeure de la Grèce antique, le gymnase. Comment fonctionnaient les gymnases des cités grecques et qui pouvait y accéder ? À quoi ressemblaient les bâtiments et comment étaient-ils équipés ? L'exposition met l'accent sur les activités qui y étaient pratiquées, du sport à la formation, de l'éducation au culte, de la compétition à l'entraînement militaire. Les panneaux et les œuvres évoquent aussi des éléments de la vie quotidienne dans le gymnase : les divers règlements, son décor et son ameublement, son administration etc. L'exposition permet aux visiteurs de découvrir plusieurs inscriptions riches d'enseignements sur la vie des Grecs de cette période, ainsi que de nombreuses statues, statuettes, reliefs et objets, qu'il s'agisse de moulages ou d'originaux. En attirant le regard du visiteur aussi bien sur les textes que sur les objets, l'exposition fait revivre le gymnase grec. L'impression 3D d'un gymnase, modèle tactile mis à disposition du public, les bornes interactives et les divers supports numériques enrichissent la visite. De plus, la transformation de l'atrium du musée en palestre immerge les visiteurs dans une expérience polysensorielle. Enfin, une bande dessinée créée spécialement pour l'occasion met en scène deux enfants qui confrontent notre vision moderne du gymnase à celle des Grecs anciens.

Le dialogue permanent entre les sources écrites et les vestiges matériels, présenté aux visiteurs dans l'exposition, est le résultat d'une étroite collaboration scientifique entre de nombreux chercheurs et chercheuses qui ont généreusement partagé leurs découvertes, contribuant ainsi à la valorisation des recherches les plus récentes au sein du musée. Il s'agit là de l'une des principales missions du Museum für Abgüsse. Cette exposition s'inscrit par ailleurs dans une tradition de collaboration extrêmement stimulante entre le Museum für Abgüsse et la Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik qui a donné lieu à de nombreuses expositions, par exemple celle sur l'ancienne

citée de Patara. Avec cette exposition sur les gymnases, les résultats de la recherche historique sont de nouveau mis à la disposition du grand public, et replacés dans un contexte culturel plus général, toujours en étroite relation avec les sources archéologiques.

Pour cette collaboration si fructueuse, nous remercions tout d'abord Pierre Fröhlich, Matthias Pichler et Christof Schuler, ainsi que toute l'équipe franco-allemande du projet « GymnAsia » : leurs travaux scientifiques ont été aux fondements de ce projet d'exposition. Nous remercions les collègues des Staatlichen Antikensammlungen und Glyptothek pour leur générosité dans la fabrication de nouveaux moulages et le prêt de plusieurs originaux antiques, ainsi que notre collaborateur Dominik Lengyel, titulaire de la chaire *Architecture et visualisation* de la BTU de Cottbus, pour le travail commun sur le modèle 3D du gymnase de Pergame. Nous devons à Manuel Hunziker la coordination de tous les projets 3D, à Alfons Neubauer la reproduction d'un gant de boxeur, à Brigitte Diepold la restauration de nombreux objets exposés et la reconstitution en couleur de la stèle d'un gymnasiarque dont l'original se trouve à la Glyptothèque (cf. p. 64-65). Nous remercions Patrick Hoch pour l'excellente réalisation des panneaux de la bande dessinée de Lisa et Linos. Ulrich Hofstätter, Fjora Brehme, Katharina Gsinn et Jieyu Wang ont contribué avec passion et créativité à la rédaction des textes et à la conception des bornes interactives de l'exposition ; nous les en remercions vivement. Nous sommes également très reconnaissants à Germar Wambach de la mise en page des différents supports de l'exposition, ainsi que de sa patience et de son engagement dans leur réalisation. Enfin, nous sommes particulièrement reconnaissants à notre équipe du musée : Claudia Herkommer, Roy Hessing, Daniel Wunderlich et Horst Ziegler, sans qui, comme toujours, aucune exposition n'aurait pu voir le jour.

[STEFAN RITTER, ANDREA SCHMÖLDER-VEIT,
NELE SCHRÖDER-GRIEBEL]

Die Ausstellung „Mehr als nur Sport: GymnAsia in der Antike“ ist ein Gemeinschaftsprojekt des Museums für Abgüsse Klassischer Bildwerke, der Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts sowie des Instituts Ausonius der Universität Bordeaux Montaigne. Sie wirft Schlaglichter auf den Facettenreichtum einer zentralen Institution der griechischen Antike, das Gymnasion: Wie wurde ein Gymnasion betrieben und wer hatte Zugang? Wie sahen die Anlagen aus und wie waren sie ausgestattet? Im Mittelpunkt der Ausstellung stehen die darin ausgeübten Aktivitäten: von Sport zu Bildung, von Erziehung zu Kult, von Wettkampf zu militärischem Training. Gleichermaßen wird der Alltag im Gymnasion dargestellt, samt Vorschriften, Mobiliar oder Bewirtschaftung. Besucherinnen und Besucher der Ausstellung lernen Inschriften als zentrale Quelle für die Erforschung der griechischen Antike kennen. Ebenso stehen natürlich auch die Statuen, Statuetten, Reliefs und Geräte als Abgüsse und als Originale im Fokus. Die Ausstellung lenkt damit den Blick sowohl auf Objekte als auch auf Schriftquellen und versucht so, das antike Gymnasion vor den Augen des Publikums auferstehen zu lassen. Ein aufwändiger 3D-Druck als Tastmodell, zahlreiche interaktive Stationen und digitale Formate bereichern die Präsentation an. Der Lichthof des Museums verwandelt sich selbst in eine Palästra, sodass Besucherinnen und Besucher mit vielen Sinnen in diese Welt eintauchen können. Ein eigens kreierter Comic mit zwei Kindern als Protagonisten führt die antike und heutige Perspektive auf Gymnasien vor Augen.

Der intensive Dialog von Schriftquellen und materiellen Hinterlassenschaften, die den Besucherinnen und Besuchern in der Ausstellung vor Augen geführt wird, ist nur durch die enge Zusammenarbeit zahlreicher Wissenschaftlerinnen und Wissenschaftler möglich geworden. Die Mitarbeiterinnen und Mitarbeiter des Forschungsprojekts waren in hohem Maße bereit, ihre Erkenntnisse zu teilen und so eine Visualisierung neuer Forschungsergebnisse im Museum zu ermöglichen. Dies ist eine der Kernaufgaben des Museums für Abgüsse, wo bereits während früherer Ko-

operationen und Sonderausstellungen, wie etwa zur antiken Stadt Patara, eine äußerst anregende und gewinnbringende Zusammenarbeit mit der Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik stattgefunden hat. So werden nun erneut auch zum antiken Gymnasion Ergebnisse aus dem Bereich der historischen Forschung in einem allgemeineren Kontext und in Zusammenhang mit den archäologischen Quellen für ein breites Publikum bereitgestellt.

Für die so fruchtbare Zusammenarbeit danken wir zuallererst Pierre Fröhlich, Matthias Pichler und Christof Schuler sowie dem gesamten Team des Projektes „GymnAsia“: Sie haben die Forschungsgrundlagen für dieses Ausstellungsvorhaben gelegt. Wir danken den Kolleginnen und Kollegen der Staatlichen Antikensammlungen und Glyptothek für neue Abgüsse und die großzügigen Leihgaben antiker Originale sowie unserem Kooperationspartner Dominik Lengyel, Lehrstuhl *Architektur und Visualisierung* der BTU Cottbus, für die gemeinsame Arbeit am 3D-Modell des pergamenischen Gymnasiums. Manuel Hunziker verdanken wir die Koordination aller 3D-Vorhaben, Alfons Neubauer die Nachbildung eines Boxhandschuhs, Brigitte Diepold die Restaurierung zahlreicher Ausstellungsobjekte und die farbige Rekonstruktion der Gymnasiarchen-Stele, deren Original sich in der Glyptothek befindet (vgl. S. 64–65). Patrick Hoch gilt unser Dank für die hervorragende Umsetzung der Comictafeln mit Lisa und Linos. An Texten und Ausstellungsstationen haben mit Leidenschaft und Kreativität mitgearbeitet Ulrich Hofstätter, Fiora Brehme, Katharina Gsinn und Jieyu Wang, wofür wir ihnen sehr danken. Für das Gesamtlayout der Ausstellung und ihrer Gestaltungselemente sowie dessen Umsetzung mit Geduld und viel Engagement sind wir Gernar Wambach zu großem Dank verpflichtet. In besonderem Maße sind wir unserem Museumsteam dankbar: Claudia Herkommer, Roy Hessing, Daniel Wunderlich und Horst Ziegler, ohne die, wie immer, keine Ausstellung zustande kommen würde.

[STEFAN RITTER, ANDREA SCHMÖLDER-VEIT,
NELE SCHRÖDER-GRIEBEL]

L'exposition « GymnAsia » est issue d'un programme de recherche franco-allemand du même nom, qui s'intéresse à l'histoire du gymnase et de la culture agonistique (la culture des concours) dans l'Antiquité grecque (sous-titre officiel : Gymnases et culture athlétique en Asie Mineure occidentale et méridionale aux époques hellénistique et impériale). Le projet se concentre sur l'Asie Mineure occidentale et méridionale (en latin : Asia minor), une partie de la Turquie actuelle : l'aire étudiée a produit de riches témoignages à ce sujet pendant plus de huit cents ans (IV^e s. av. J.-C.-IV^e s. ap. J.-C.). L'objectif est de comprendre l'évolution des pratiques athlétiques et agonistiques sur le long terme et, par conséquent, la diffusion d'un mode de vie typique de la Grèce antique dans des régions qui ne se sont intégrées au monde grec qu'au cours de ces époques. La recherche se concentre en particulier sur l'étude de la variété des rythmes et des modalités d'adaptation et de diffusion de l'institution du gymnase dans des contextes historiques, sociaux et économiques différents.

Le projet s'appuie sur l'étude de sources aussi bien écrites qu'archéologiques et réunit depuis 2021 une équipe de chercheurs franco-allemands autour de Pierre Fröhlich (Institut Ausonius, Université Bordeaux Montaigne) et Christof Schuler (Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts, Munich). Un site Internet dédié (<https://gymnasia.huma-num.fr/>) donne de plus amples informations sur le contenu et les objectifs du projet. L'exposition place les questions et les résultats du projet dans un contexte plus large, en coopération avec le Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke de Munich et le Musée d'Aquitaine de Bordeaux.

Outre les deux musées, l'exposition a été soutenue et financée par l'Agence Nationale de la Recherche (ANR) et la Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) (ANR : ANR-20-FRAL-002 ; DFG : 449593380), l'Institut Ausonius (UMR 5607), l'Institut d'archéologie classique de la Ludwig-Maximilians-Universität de Munich, l'Université Bordeaux Montaigne (Fonds culturel, Département d'histoire de l'art et d'archéologie, UFR Humanités), le Département d'archéologie de l'Université de Bordeaux, le GPR (Grand Programme de Recherche) *Human Past* à Bordeaux et la Conservation régionale des Monuments historiques, D.R.A.C. de Nouvelle-Aquitaine.

Die Ausstellung „GymnAsia“ ist Teil eines gleichnamigen deutsch-französischen Forschungsprojekts, das sich mit der Geschichte des Gymnasions und der Wettkampfkultur (Agonistik) in der griechischen Antike beschäftigt (offizieller Untertitel: Gymnasien und athletische Kultur im Westen und Süden Kleinasiens in Hellenismus und Kaiserzeit). Das Projekt konzentriert sich mit dem westlichen und südlichen Kleinasien (lateinisch: Asia minor), einem Teil der heutigen Türkei, auf einen Untersuchungsraum, der diesbezüglich über mehr als achthundert Jahre (4. Jh. v. Chr.–4. Jh. n. Chr.) reiche Zeugnisse hervorgebracht hat. Es hat zum Ziel, die epochenübergreifende Entwicklung gymnasialer und agonistischer Praxis und damit einhergehend die Verbreitung eines für die antiken Griechen typischen Lebensstils in Regionen nachzuvollziehen, die sich teilweise erst innerhalb dieses Zeitraums in die griechische Welt integrierten. Ein Fokus liegt dabei auf der Herausarbeitung regionalspezifischer Unterschiede in der Adaption und Entwicklung der Institution des Gymnasions und auf ihrer Ausdeutung vor dem Hintergrund unterschiedlicher historischer, gesellschaftlicher und wirtschaftlicher Voraussetzungen.

Das Projekt stützt sich auf das Studium sowohl schriftlicher als auch archäologischer Quellen und vereint seit 2021 ein deutsch-französisches Forscherteam um Pierre Fröhlich (Institut Ausonius, Université Bordeaux Montaigne) und Christof Schuler (Kommission für Alte Geschichte und Epigraphik des Deutschen Archäologischen Instituts, München). Über die Projektinhalte und -ziele informiert eine eigene Homepage (<https://gymnasia.huma-num.fr/>). In der Ausstellung werden Fragen und Ergebnisse des Projekts in Kooperation mit dem Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke in München und dem Musée d'Aquitaine in Bordeaux in einen größeren Zusammenhang gestellt.

Neben den beiden Museen wurde die Ausstellung unterstützt und finanziert durch die Agence Nationale de la Recherche (ANR) und die Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG) (ANR: ANR-20-FRAL-002; DFG: 449593380), das Institut Ausonius (UMR 5607), das Institut für Klassische Archäologie der Ludwig-Maximilians-Universität München, die Université Bordeaux Montaigne (Kulturfonds, Abteilung für Kunstgeschichte und Archäologie, UFR Humanités), die Abteilung für Archäologie der Université Bordeaux, das GPR (Grand Programme de Recherche) *Human Past* in Bordeaux und die Conservation régionale des Monuments historiques, D.R.A.C. de Nouvelle-Aquitaine.

Ce soutien a notamment permis le prêt et le transfert du moulage munichois du « Pugiliste des Thermes » (voir p. 74-75) ainsi que la restauration de trois moulages en plâtre de la collection de l'Université Bordeaux Montaigne, le Diadumène (voir p. 30-31), le Discobole (voir p. 76-77) et le groupe des « lutteurs de Florence » (voir p. 78-79), et leur présentation au Musée d'Aquitaine dans le cadre de l'exposition à Bordeaux.

L'exposition sera présentée à Munich et dans trois lieux différents à Bordeaux, avec des sous-titres différents et des contenus souvent différents. Celle du Musée d'Aquitaine se déroule du 19 mars au 2 juin 2024 et se focalise sur les quatre représentations d'athlètes ci-dessus mentionnées, dans le contexte des Jeux olympiques qui ont lieu cette année à Paris. Parallèlement, l'exposition se déroulera sur le campus de l'Université Bordeaux Montaigne à Pessac du 27 mars au 24 avril à la bibliothèque Rigobert à Menchu (campus universitaire, bâtiment Flora Tristan), puis du 25 avril au 27 septembre 2024 à la Maison de l'Archéologie (8, esplanade des Antilles). L'exposition « Mehr als nur Sport : GymnAsia in der Antike » au Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke de Munich ouvre le 14 juin et se termine le 27 septembre 2024.

La réalisation de ce projet intervient dans un contexte de tensions politiques internes croissantes en Allemagne et en France et de multiplication des conflits géopolitiques. Une coopération intense et empreinte d'amitié entre la France et l'Allemagne semble donc aujourd'hui plus que jamais indispensable à la stabilité politique et économique de l'Europe et de l'Union européenne, mais aussi des deux pays eux-mêmes. Loin d'être une évidence, elle nécessite, sur fond d'histoire commune, un soin et une attention constants.

La fermeture des Goethe-Instituts de Bordeaux, Lille et Strasbourg l'année dernière est donc très regrettable. Une telle coopération ne s'effectue toutefois pas uniquement sur la grande scène politique. Elle est notamment portée par une multitude de projets scientifiques et sociaux, moins visibles pour le public, qui permettent une compréhension durable grâce à des échanges personnels intensifs. Le projet « GymnAsia » souhaite également y contribuer. Le bilinguisme du présent livret d'accompagnement tient compte de cette situation. L'année des expositions « GymnAsia » à Bordeaux et à Munich est en outre particulière pour les deux villes : elles fêtent cette année le 60^e anniversaire de leur partenariat, ce que nous souhaitons également saluer par ce biais.

[PIERRE FRÖHLICH, MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER]

Diese Unterstützung ermöglichte nicht zuletzt die Leihgabe und den Transfer des Münchener Abgusses des sog. Boxers vom Quirinal (s. S. 74–75) sowie die Restaurierung dreier Gipsabgüsse aus der Sammlung der Universität Bordeaux – Diadumenos (s. S. 30–31), Diskobol (s. S. 76–77) und Ringergruppe (s. S. 78–79) – und ihre Präsentation im Musée d’Aquitaine im Rahmen der Ausstellung in Bordeaux.

Mit wechselnden Untertiteln und unterschiedlichen Schwerpunkten wird die Ausstellung in München und an insgesamt drei Standorten in Bordeaux gezeigt. Die Ausstellung im Musée d’Aquitaine findet vom 19. März bis zum 2. Juni 2024 statt und fokussiert sich vor dem Hintergrund der in diesem Jahr in Paris stattfindenden Olympischen Spiele auf die vier genannten Athletendarstellungen. Parallel dazu läuft die Ausstellung auf dem Campus der Université Bordeaux MONTAIGNE in Pessac vom 27. März bis zum 24. April in der Bibliothek Rigobertà Menchu (Universitätsgelände, Gebäude Flora Tristan) und anschließend vom 25. April bis zum 27. September 2024 im Maison de l’Archéologie (8, Esplanade des Antilles). Die Ausstellung „Mehr als nur Sport: GymnAsia in der Antike“ im Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke in München beginnt am 14. Juni und endet am 27. September 2024.

Die Durchführung des Projekts erfolgt in einer Zeit wachsender innenpolitischer Spannungen in Deutschland und Frankreich und einer Zunahme geopolitischer Konflikte. Eine intensive und von Freundschaft geprägte Zusammenarbeit zwischen Deutschland und Frankreich scheint daher heute mehr denn je unabdingbar für die politische und wirtschaftliche Stabilität Europas und der Europäischen Union, aber auch der beiden Länder selbst. Sie ist keineswegs Selbstverständlichkeit, sondern bedarf vor dem Hintergrund der gemeinsamen Geschichte steter Pflege und Fürsorge. Die Schließung der Goethe-Institute in Bordeaux, Lille und Strasbourg im vergangenen Jahr ist daher sehr zu bedauern. Eine solche Zusammenarbeit erfolgt allerdings nicht nur auf der großen politischen Bühne. Sie wird nicht zuletzt getragen durch eine Vielzahl von in geringerem Maße in der Öffentlichkeit wahrnehmbaren wissenschaftlichen und sozialen Projekten, die durch ihren intensiven persönlichen Austausch eine nachhaltige Verständigung erst ermöglichen. Auch das Projekt „GymnAsia“ möchte einen Beitrag dazu leisten. Diesem Umstand wird nicht zuletzt durch die Zweisprachigkeit des vorliegenden Begleithefts Rechnung getragen. Das Jahr der „GymnAsia“-Ausstellungen in Bordeaux und München ist zudem für beide Städte ein besonderes: Sie feiern dieses Jahr das 60-jährige Bestehen ihrer Partnerschaft, wozu auch wir auf diesem Weg herzlich gratulieren wollen.

[PIERRE FRÖHLICH, MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER]

L'utilisation de deux langues et la nécessité de rendre compte de plusieurs expositions qui se sont déroulées au même moment dans des lieux différents ont constitué un défi de taille lors de la rédaction de ce livret d'accompagnement. Nous avons essayé de relever ce défi et de rendre son usage aussi simple que possible.

À la fin du livret d'accompagnement, nous mettons à la disposition des lecteurs une bibliographie qui regroupe les principales publications sur les différents thèmes abordés et l'appareil de notes de bas de page avec les références individuelles (p. 128-135). Nous avons écrit en toutes lettres les titres des corpus, des séries et des revues spécialisées, qui sont normalement abrégés dans la pratique scientifique. Là où les deux langues ne sont pas séparées (par exemple dans les citations bibliographiques), nous avons parfois fait des compromis qui vont à l'encontre des conventions soit de l'allemand, soit du français (par exemple certains signes de ponctuation comme les deux points ne sont pas séparés par un espace, comme c'est le cas en français). Les auteurs sont précisés à la fin des textes ou section de textes qu'ils ont rédigés. Les mots grecs sont transcrits et mis en italique, et là encore, les usages diffèrent en allemand et en français. Il n'a pas toujours été possible d'uniformiser les légendes des cartes et des plans.

Un glossaire explique les termes grecs fréquemment utilisés (p. 122-127). Dans les différents chapitres, ces termes sont marqués d'un * lorsqu'ils sont mentionnés pour la première fois. En raison de particularités linguistiques, les glossaires allemand et français ne sont toutefois pas entièrement identiques. Des cartes générales (p. 140-141) facilitent le repérage dans l'espace.

Le découpage chronologique utilisé dans les textes est en partie expliqué dans les chapitres concernés, mais rappelons tout de même ici le nom et les dates des grandes périodes de l'histoire grecque (d'après T. Hölscher) : époque archaïque (700-490/480 av. J.-C.) - époque classique (à partir de 490/480 av. J.-C.) - époque hellénistique (à partir de 330/320 av. J.-C.) - époque impériale romaine (à partir de 31 av. J.-C.) - Antiquité tardive (à partir de 306 ap. J.-C.).

Dans ce livret d'accompagnement, certains objets sont présentés avec une « fiche signalétique ». Les informations de base respectives sont alors signalées par les pictogrammes suivants :

-  Lieu de découverte
-  Matériau
-  Hauteur
-  Lieu de conservation
-  Datation

Zwei Sprachen und mehrere sich zeitlich überschneidende Ausstellungen stellten bei der Erstellung dieses Begleitbuchs eine große Herausforderung dar. Wir haben versucht, diese Herausforderung vor allem unter dem Gesichtspunkt der Nutzerfreundlichkeit zu bewältigen.

Am Ende des Begleitbuchs stellen wir den Leser:innen zu jedem Kapitel eine Bibliographie mit zentralen Publikationen zum jeweiligen Thema und den Fußnotenapparat mit den Einzelnachweisen zur Verfügung (S. 128–135). Dabei haben wir Titel von Corpora, Reihen und Fachzeitschriften, die in der wissenschaftlichen Praxis normalerweise abgekürzt werden, durchgängig ausgeschrieben. Dort, wo die beiden Sprachen nicht separiert werden (z. B. in den Literaturzitaten), sind wir mitunter Kompromisse eingegangen, die den Konventionen entweder des Deutschen oder des Französischen zuwiderlaufen (z. B. dass manche Satzzeichen wie der Doppelpunkt nicht, wie im Französischen üblich, durch ein Leerzeichen abgesetzt sind). Die Autor:innen werden jeweils unter dem originalsprachlichen Text oder Textabschnitt angeführt. Griechische Wörter werden in Transkription und kursiv wiedergegeben, und auch hier gibt es im Deutschen und Französischen unterschiedliche Gepflogenheiten. Eine einheitliche Beschriftung von Karten und Plänen war nicht immer möglich.

Ein Glossar erklärt häufig verwendete griechische Begriffe (S. 122–127). In den einzelnen Kapiteln sind diese Begriffe jeweils bei ihrer erstmaligen Nennung mit einem * markiert. Aufgrund sprachlicher Eigenheiten sind deutsches und französisches Glossar jedoch nicht vollständig identisch. Überblickskarten (S. 140–141) sollen die geographische Orientierung erleichtern.

Die in den Texten verwendeten Epochenbegriffe werden teilweise erläutert und präzisiert, die wesentlichen Zeitabschnitte griechischer Geschichte seien hier aber trotzdem kurz mit den jeweiligen Jahreszahlen benannt (nach T. Hölscher): Archaische Epoche (700–490/480 v. Chr.) – klassische Epoche (ab 490/480 v. Chr.) – hellenistische Epoche (ab 330/320 v. Chr.) – römische Kaiserzeit (ab 31 v. Chr.) – Spätantike (ab 306 n. Chr.).

Im Begleitbuch werden manche Objekte in einem „Steckbrief“ vorgestellt. Die jeweiligen Grundinformationen werden dabei durch folgende Piktogramme gekennzeichnet:

-  Fundort
-  Material
-  Höhe
-  Aufbewahrungsort
-  Datierung

« GymnAsia » : un projet de recherche franco-allemand

Dans le cadre du projet de recherche « GymnAsia », des spécialistes de l'Antiquité de Bordeaux et de Munich se penchent sur l'histoire du gymnase grec en Asie Mineure et dans les îles situées au large du continent. Alors que ces dernières, tout comme les régions côtières de l'actuelle Turquie, ont été colonisées très tôt par les Grecs et ont été marquées culturellement par cette présence, de grandes parties de l'Anatolie centrale et méridionale n'ont connu l'influence directe de l'hellénisme qu'avec la conquête d'Alexandre le Grand et le partage de son empire entre ses successeurs, les Diadoques. C'est de là que découle le concept moderne d'époque hellénistique, qui débute généralement à la mort d'Alexandre en 323 av. J.-C. et se rapporte en particulier à la Méditerranée orientale. Cette époque se caractérise par la propagation du modèle grec de la communauté de citoyens autogérée, la *polis*⁸, qui a été en partie repris et adapté par les communautés indigènes et en partie propagé par les rois hellénistiques par le biais de nouvelles fondations. Avec la langue et le mode de vie grecs, l'institution du gymnase, qui s'est fortement développée à partir du IV^e s. av. J.-C. jusqu'à devenir un élément indispensable d'une *polis* grecque, s'est également répandue en Asie Mineure. Ce processus d'urbanisation et de transformation culturelle, dans lequel le gymnase a joué un rôle clé, s'est poursuivi lorsque l'Asie Mineure est progressivement devenue partie intégrante de l'Empire romain à partir du II^e s. av. J.-C., puis pendant l'époque impériale.

GYMNASSE, ENTRAÎNEMENT ATHLÉTIQUE ET CULTURE AGONISTIQUE DANS LE MONDE GREC ANCIEN

Dans ce contexte, l'un des principaux objectifs du projet de recherche est de reconstruire le déroulement chronologique de l'adaptation du gymnase grec en Asie Mineure, de s'interroger sur les différents facteurs qui ont joué un rôle moteur et de mettre en évidence les points communs et les différences régionales de l'organisation gymnasiale. Le projet se concentre sur les régions de l'ouest et du sud de l'Asie Mineure qui offrent un ensemble de sources particulièrement dense pour une telle étude (fig. 1.1). Les sources d'autres régions du monde grec sont également utilisées à titre de comparaison.

La tradition littéraire ne joue qu'un rôle secondaire, car les auteurs antiques ne traitaient généralement que des grandes cités et s'intéressaient souvent peu à des phénomènes qui leur semblaient évidents, comme le fonctionnement quotidien d'un gymnase. Les inscriptions ont en revanche une importance centrale, car elles furent gravées en grand nombre sur la pierre dans les cités de la région, surtout entre le III^e s. av. J.-C. et le III^e s. ap. J.-C., de même que les découvertes archéologiques – les fouilles des sites antiques connaissent en effet un grand dynamisme en Turquie. Le projet « GymnAsia » réunit donc des spécialistes de l'histoire de l'Antiquité (avec une spécialisation en épigraphie) et de l'archéologie. L'objectif du projet est d'écrire pour la première fois une

1.1 Carte des régions étudiées dans le cadre du projet « GymnAsia »

1.1 Karte mit den im Rahmen des „GymnAsia“-Projekts untersuchten Regionen

„GymnAsia“: Ein französisch-deutsches Forschungsprojekt

Im Rahmen des Forschungsprojekts „GymnAsia“ befassen sich Altertumswissenschaftler:innen in Bordeaux und München mit der Geschichte des griechischen Gymnasiums in Kleinasien (Asia Minor) und auf den dem Festland vorgelagerten Inseln. Während diese ebenso wie die Küstenregionen der heutigen Türkei frühzeitig von Griechen besiedelt und kulturell geprägt wurden, gelangten weite Teile Zentral- und Südanatoliens erst mit dem Eroberungszug Alexanders des Großen und der Aufteilung seines Reiches unter seinen Nachfolgern, den sog. Diadochen, unter direkteren griechischen Einfluss. Daraus leitet sich der moderne, meist mit dem Tod Alexanders 323 v. Chr. angesetzte und insbesondere auf den östlichen Mittelmeerraum bezogene Epochenbegriff des Hellenismus ab. Markantes Merkmal der Epoche ist die Ausbreitung des griechischen Modells der selbstverwalteten Bürgergemeinde, der Polis*, das teils von einheimischen Gemein-

GYMNASION, SPORTLICHES TRAINING UND AGONISTISCHE KULTUR IM ANTIKEN GRIECHENLAND

den übernommen und adaptiert, teils durch Neugründungen seitens der hellenistischen Könige propagiert wurde. Mit der griechischen Sprache und Lebensweise breitete sich auch die Institution des Gymnasiums, die sich seit dem 4. Jh. v. Chr. immer mehr zu einem unverzichtbaren Bestandteil einer griechischen Polis entwickelte, in Kleinasien aus. Dieser Prozess der Urbanisierung und kulturellen Transformation, in dem das Gymnasium eine Schlüsselrolle spielte, setzte sich auch fort, als Kleinasien seit dem 2. Jh. v. Chr. schrittweise und in der Kaiserzeit schließlich ganz Teil des römischen Reiches wurde.

Vor diesem Hintergrund ist es ein Hauptziel des Forschungsprojekts, den chronologischen Verlauf der Adaption des griechischen Gymnasiums in Kleinasien zu rekonstruieren, nach den jeweils treibenden Faktoren zu fragen und regionale Gemeinsamkeiten und Unterschiede gymnasialer Organisation herauszuarbeiten. Das Projekt konzentriert sich dabei auf diejenigen Regionen im Westen und Süden Kleinasiens, die für eine solche Untersuchung ein besonders dichtes Quellenmaterial bieten (Abb. 1.1). Dabei werden aber auch immer wieder Quellen aus anderen Regionen der griechischen Welt zum Vergleich herangezogen, um den regionalen Befund einordnen zu können.



histoire régionale complète du gymnase grec, depuis ses débuts au V^e siècle av. J.-C. jusqu'à la disparition de la culture gymnastique et agonistique dans l'Antiquité tardive vers 500 ap. J.-C.

Qu'est-ce que le gymnase, et pourquoi est-il intéressant pour nous aujourd'hui ? Où faut-il chercher les origines de cette institution et comment s'est-elle développée au cours de mille ans d'histoire ? Ces questions et d'autres encore seront abordées dans l'exposition et le présent livret d'accompagnement. Outre les résultats de nos propres recherches, les travaux d'autres scientifiques constitueront la base centrale de ce travail.

Gymnasion : terme et antécédents

Le terme « *gymnasion* » est dérivé du mot grec *gymnos*, nu. Ce qui semble le plus frappant, même de notre point de vue actuel, était déjà considéré par les Grecs eux-mêmes et leurs voisins comme une importante caractéristique unique de la culture grecque : l'entraînement sportif avec le corps nu. Une scène datant de 395 av. J.-C., décrite par l'historien contemporain Xénophon, illustre ce phénomène de manière claire (*Helléniques*, 3, 4, 16-19) : lors d'une campagne contre les Perses, le roi et général spartiate Agésilas campe avec son armée à Éphèse, sur la côte ouest de l'Asie Mineure. Afin de mettre les soldats en condition pour la bataille à venir, il organise des concours (*agônes**) auxquels les hommes se préparent par un entraînement intensif dans les gymnases de la cité (cf. chap. 2). Comme motivation supplémentaire, Agésilas fait exhiber nus des « barbares » capturés, c'est-à-dire des Perses, et les vend comme esclaves. « Quand les soldats ont vu combien ils étaient blancs, parce qu'ils ne se déshabillaient jamais, et combien ils étaient flasques et peu entraînés, parce qu'ils roulaient toujours sur des chars, ils pensaient que la guerre ne serait pas différente de celle qu'ils auraient à mener contre des femmes ». Le fait de se déshabiller régulièrement (*ekdyesthai*) pour l'entraînement est considéré ici comme un symbole du mode de vie grec, le corps bronzé et musclé comme un signe distinctif des hommes grecs libres.



Dès le début, la culture grecque a accordé une grande importance à l'entretien de la force physique et de l'agilité. Depuis le VIII^e s. av. J.-C., au début de la période dite archaïque, le combattant lourdement armé, l'hoplite, a pris une place de plus en plus importante dans la guerre grecque.¹ En plus de leurs armes, les hoplites devaient porter une lourde armure. Pour être à la hauteur de ce défi, il était indispensable d'être en bonne forme physique, ce que l'on s'efforçait d'acquiescer en s'entraînant dans des disciplines spéciales comme la course en armes et de prouver lors de compétitions (cf. chap. 5 et p. 38-39). Un vase à figures noires à Munich montre un concours de ce type, sur lequel sont représentés, outre quatre coureurs en armes, des arbitres et un trépied comme prix de la victoire (fig. 1.2). Le combat d'hoplites avait toutefois aussi une dimension économique et sociale. Seuls les hommes disposant d'une certaine aisance et donc en même temps de la possibilité de se libérer régulièrement de leur travail quotidien dans l'agriculture ou l'artisanat pour s'entraîner pouvaient se permettre de porter une armure. Les concours liés à l'entraînement mettent en outre en évidence un principe qui caractérise l'ensemble du mode de vie des classes supérieures grecques : se comparer constamment aux autres et se mesurer à eux dans des compétitions. Homère condense ce que l'on appelle le « principe agonale »² dans une maxime concise qui guide Achille et d'autres héros dans son *Illiade* : « toujours être le meilleur et supérieur aux autres » (*Illiade*, 6, 208 ; 11, 784). Dans le récit de la bataille de Troie, les protagonistes doivent avant tout faire leurs preuves sur le champ de bataille. Mais les scènes de confrontation non sanglante jouent également un rôle important : la compétition oratoire au conseil de guerre ou à l'assemblée de l'armée et l'épreuve de force dans les compétitions sportives. Ainsi,

1.2 Étrurie, Vulci. Amphore attique à figures noires : arbitres avec coureurs en armes et trépied ; vers 540 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 1471)

1.2 Etrurien, Vulci. Attisch-schwarzfigurige Amphora: Kampfrichter mit Waffenläufern und Dreifuß; um 540 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 1471)

à la fin de l'*Illiade*, Achille organise des jeux funèbres en l'honneur de son ami Patrocle, tombé au combat, et offre des prix de valeur aux vainqueurs (23, 258-897). La compétition la plus en vue est la course de chars, puis viennent le « pugilat douloureux » (23, 653), la lutte, la course à pied, le duel en armure complète, le lancer de disque, le tir à l'arc et le lancer de javelot. Les *agônes* se déroulent sur des aires de combat improvisées au milieu des spectateurs (cf. chap. 3), qui applaudissent ou manifestent bruyamment leur mécontentement. Polypoïte, par exemple, lance le disque si loin au-dessus du public que les spectateurs éclatent en cris d'admiration, et Aias glisse sur une bouse de vache lors de la course de sprint (23, 777 ; 847). Ces scènes, si bien décrites par Homère, devaient donner une image réaliste des concours dans la Grèce primitive.

Dans les compétitions en l'honneur de Patrocle, Homère ne fait s'affronter que des chefs éminents des Grecs. En effet, dans la Grèce archaïque, l'entraînement régulier et la participation aux *agônes* devaient d'abord être un privilège des membres des familles riches et politiquement dirigeantes. Mais c'est aussi à l'époque archaïque que s'est développé le concept de *polis*, une communauté de citoyens égaux en droits, aussi indépendante que possible vis-à-vis de l'exté-

Die literarische Überlieferung spielt dabei nur eine untergeordnete Rolle, da antike Autoren meist nur die großen Städte im Blick hatten und sich generell wenig für aus ihrer Sicht selbstverständliche Phänomene wie den alltäglichen Betrieb eines Gymnasions interessierten. Zentrale Bedeutung kommt insbesondere den Inschriften zu, die in den Poleis der Region vor allem zwischen dem 3. Jh. v. Chr. und dem 3. Jh. n. Chr. in großer Zahl in Stein gemeißelt wurden, sowie den archäologischen Entdeckungen der in der Türkei mit großer Dynamik betriebenen Ausgrabungen. Im Projekt „GymnAsia“ arbeiten deshalb Altertumswissenschaftler:innen aus den Fächern Alte Geschichte (mit dem Spezialgebiet der Epigraphik) und der Archäologie zusammen. Ziel des Projekts ist es, erstmals für eine Region der griechischen Welt eine umfassende Geschichte des Gymnasions von den Anfängen im 5. Jh. v. Chr. bis zum Verschwinden der gymnasiale und agonistischen Kultur in der Spätantike um 500 n. Chr. zu schreiben.

Was also ist das Gymnasion überhaupt, und warum ist es auch für uns heute von Interesse? Wo sind die Anfänge dieser Institution zu suchen, und wie entwickelte sie sich im Lauf einer tausendjährigen Geschichte? Diesen und anderen Fragen werden wir in der Ausstellung und dem vorliegenden Begleitbuch nachgehen. Die zentrale Grundlage dafür bilden neben eigenen Forschungsergebnissen nicht zuletzt die Arbeiten anderer Wissenschaftler:innen.

Gymnasion: Begriff und Vorgeschichte

Der Begriff „Gymnasion“ ist abgeleitet vom griechischen Wort *gymnós*, nackt. Was aus unserer heutigen Sicht am auffälligsten erscheint, galt schon den Griechen selbst und ihren Nachbarn als wichtiges Alleinstellungsmerkmal griechischer Kultur: das sportliche Training mit nacktem Körper. Eine Szene aus dem Jahr 395 v. Chr., die der zeitgenössische Historiker Xenophon

schildert, illustriert diesen Zusammenhang drastisch (*Hellenika* 3, 4, 16–19): Während eines Feldzugs gegen die Perser lagert der spartanische König und Feldherr Agesilaos mit seinem Heer in Ephesos an der kleinasiatischen Westküste. Um die Soldaten für die bevorstehende Schlacht fit zu machen, setzt er Wettkämpfe (Agone*) an, auf die sich die Männer mit intensivem Training in den Gymnasien der Stadt vorbereiten (vgl. Kap. 2). Als zusätzliche Motivation lässt Agesilaos gefangene „Barbaren“, also Perser, nackt zur Schau stellen und als Sklaven verkaufen. „Als die Soldaten sahen, wie weiß sie waren, weil sie sich niemals auszogen, und wie schlaff und untrainiert, weil sie immer auf Wagen fuhren, dachten sie, der Krieg werde nicht anders sein, als ob sie gegen Frauen kämpfen sollten.“ Das regelmäßige Entkleiden (*ekdyesthai*) für das Training gilt hier als Symbol griechischer Lebensart, der gebräunte, muskulöse Körper als Erkennungszeichen freier griechischer Männer.

Die Pflege körperlicher Kraft und Beweglichkeit hatte in der griechischen Kultur von Anfang an einen hohen Stellenwert. Seit dem 8. Jh. v. Chr., dem Beginn der sog. archaischen Zeit, rückte der schwerbewaffnete Kämpfer, der Hoplit, immer mehr in den Mittelpunkt griechischer Kriegführung.¹ Hopliten hatten neben ihren Waffen eine schwere Rüstung zu tragen. Um dieser Herausforderung gewachsen zu sein, war körperliche Fitness unabdingbar, die man sich vor allem durch die Übung in Spezialdisziplinen wie dem sog. Waffenlauf anzutrainieren und in Wettkämpfen unter Beweis zu stellen versuchte (vgl. Kap. 5 und S. 38–39). Einen solchen Agon zeigt eine schwarzfigurige Vase in München, auf der neben vier Waffenläufern auch Schiedsrichter und ein Dreifuß als Siegespreis dargestellt sind (Abb. 1.2). Der Hoplitenkampf hatte allerdings auch eine ökonomische und gesellschaftliche Dimension. Die Rüstung konnten sich nur Männer leisten, die über einen gewissen Wohlstand verfügten und damit zugleich die Möglichkeit hatten, sich regelmäßig von der täglichen Arbeit in Landwirtschaft oder Gewerbe freizumachen und zu trainieren. Die mit dem Training verbundenen Agone

führen zudem ein Prinzip vor Augen, das den gesamten Lebensstil griechischer Oberschichten charakterisiert: Sich ständig mit anderen zu vergleichen und in Wettkämpfen mit ihnen zu messen. Homer verdichtet dieses sog. „agonale Prinzip“² in einer prägnanten Maxime, von der sich in seiner *Ilias* Achill und andere Helden leiten lassen: „Immer der Beste und den anderen überlegen sein“ (*Ilias* 6, 208; 11, 784). In der Erzählung vom Kampf um Troia haben sich die Protagonisten vor allem auf dem Schlachtfeld zu bewähren. Aber auch die Bühnen unblutiger Auseinandersetzung spielen eine wichtige Rolle: der Redewettstreit im Kriegsrat oder in der Heerversammlung und das Kräfteressen in sportlichen Wettkämpfen. So veranstaltet Achill am Ende der *Ilias* Leichenspiele zu Ehren seines gefallenen Freundes Patroklos und setzt für die Sieger wertvolle Preise aus (23, 258–897). Prominentester Wettbewerb ist das Wagenrennen, dann folgen der „schmerzhafteste Faustkampf“ (23, 653), Ringen, Laufen, Zweikampf in voller Rüstung, Diskuswerfen, Bogenschießen und Speerwerfen. Die Agone werden auf improvisierten Kampfplätzen inmitten der Zuschauer ausgetragen (vgl. Kap. 3), die ihren Beifall oder Unmut lautstark zum Ausdruck bringen. Polypoites etwa wirft den Diskus so weit über das Publikum hinweg, dass die Zuschauer in bewunderndes Geschrei ausbrechen, und Aias rutscht im Sprintrennen auf einem Kuhfladen aus (23, 777; 847). Diese von Homer so anschaulich geschilderten Szenen dürften ein realistisches Bild von Agonen im frühen Griechenland zeichnen.

In den Wettkämpfen zu Ehren von Patroklos lässt Homer nur prominente Anführer der Griechen gegeneinander antreten. Tatsächlich müssen regelmäßiges Training und die Teilnahme an Agonen im archaischen Griechenland zunächst ein Privileg von Angehörigen der reichen und politisch führenden Familien gewesen sein. In archaischer Zeit entwickelte sich jedoch

rieur et autogérée à l'intérieur, qui votaient lors d'assemblées populaires sur toutes les questions politiques et élisaient des magistrats* qui changeaient chaque année. Cela s'est accompagné d'une extension du service des hoplites et, par conséquent, de la participation politique et de la valorisation de l'entraînement physique à des couches sociales plus larges. L'éthos traditionnel de l'aristocratie grecque est ainsi resté vivant et a marqué à long terme la culture politique des cités. La pensée agonale dans tous les domaines de la vie publique en faisait également partie. Ce sont surtout ces valeurs qui ont été transmises dans les gymnases. Car pour les Grecs, une bonne condition physique signifiait bien plus qu'une simple forme physique : en interaction avec des compétences intellectuelles et sociales, elle était le signe de l'excellence d'un homme. Le corps entraîné exprimait également dans l'art ce principe de la *kalokagathia*, du « beau » et du « bon », et transmettait ainsi l'idéal dominant qu'il s'agissait d'imiter (voir p. 28-29).³

Les gymnases et la polis : une très courte histoire

Dans les premiers temps, les terrains d'entraînement et de compétition ne devaient être aménagés qu'avec des moyens très simples (cf. chap. 3). C'est à Athènes, au Ve s. av. J.-C., que nous entendons parler pour la première fois de gymnases en tant qu'espaces spécialement délimités pour l'entraînement et dotés d'un équipement au moins rudimentaire. Ce sont également les auteurs de cette époque qui utilisent pour la première fois le terme *gymnasion* dans le sens de lieu d'entraînement. Les premiers gymnases d'Athènes – l'*Académie*, le *Lycée* et le *Cynosarges* – ainsi que ceux des villes d'Asie Mineure étaient des lieux publics ouverts aux citoyens, mais pas des institutions publiques financées et réglementées par la cité (cf. chap. 4). Si l'on fait abstraction de

Sparte et de son système éducatif particulier,⁴ une « étatisation » des activités gymnasiales est attestée pour la première fois à Athènes, où une crise militaire et politique a donné lieu à une innovation remarquable dans la seconde moitié du IV^e s. av. J.-C. : l'introduction d'une éphébie* obligatoire pour tous les jeunes de 18 à 20 ans, une sorte de « conscription générale ». Dès le début de l'époque hellénistique, le fait de placer les gymnases sous la surveillance des magistrats de la *polis*, de même que l'organisation de différentes formes d'éphébie est devenu de plus en plus fréquent dans le monde grec. Cela s'est accompagné – en fonction de la puissance économique des cités et de leurs élites – d'une monumentalisation architecturale qui a fait des gymnases l'un des éléments les plus coûteux, mais aussi les plus caractéristiques de l'infrastructure urbaine (cf. chap. 3). Les gymnases publics de l'époque hellénistique étaient étroitement liés aux institutions politiques des cités de différentes manières et la jeune génération de citoyens s'y formait. L'entraînement et l'entretien physique étaient toujours au centre des activités gymnasiales, mais s'y ajoutaient également – sous une forme beaucoup moins systématique – des éléments de formation intellectuelle et artistique, allant de l'enseignement élémentaire, surtout pour les garçons, aux conférences rhétoriques et philosophiques pour les adultes (cf. chap. 6). Avec le début de l'Empire romain et la monopolisation des affaires militaires par les Romains, la composante militaire de la formation gymnasiale a été reléguée à l'arrière-plan, sans toutefois disparaître complètement, et à partir du I^{er} s. ap. J.-C., la liaison de nombreux gymnases avec des bains chauds de type romain a encore renforcé leur fonction d'établissements de loisirs et de sociabilité. Les groupes d'utilisateurs traditionnels des gymnases restent actifs sous l'Empire, mais sont moins présents dans les inscriptions de cette période. Les concours et les vainqueurs agonistiques y occupent désormais de plus en plus le devant de la scène (voir ci-dessous). Les sources ne donnent que peu d'informations sur l'histoire des gymnases dans l'Antiquité tardive. Parallèlement au déclin de la culture agonistique au cours du Ve s. ap. J.-C., ils doivent avoir perdu leur importance et leur raison d'être.

Le projet « GymnAsia » cherche à savoir comment l'histoire des gymnases de la région étudiée se situe par rapport à cette grille très générale. Une collecte de toutes les sources épigraphiques et archéologiques sur les gymnases permet d'affiner la chronologie de la première apparition des gymnases dans la région (cf. chap. 2), de leur diffusion en lien avec la fondation de cités dans l'intérieur de l'Asie Mineure et de leurs phases de développement ultérieures. Il s'agit d'aborder un grand nombre de questions : quelles sont les raisons qui ont conduit à la transformation des gymnases en institutions publiques sous le contrôle des *poleis* ? La création d'une éphébie était-elle, comme à Athènes, au premier plan ? Comment les composantes militaires et sportives étaient-elles associées dans les activités du gymnase ? Quel rôle jouaient les offres de formation intellectuelle ? Quelles sont les étapes de la monumentalisation architecturale des gymnases ? Quel a été l'impact sur la fonction sociale des gymnases lorsque ceux-ci ont été associés à des bains chauds ? Et enfin, et non des moindres : que savons-nous des gymnases situés au-delà des grands centres, dans les nombreux petites *poleis* à la puissance économique limitée ?

La liste des questions, qui pourrait facilement être allongée, mène déjà à un constat fondamental : malgré une continuité évidente, les gymnases se sont développés et n'ont eu de cesse de se transformer au cours de leur histoire presque millénaire. En tant qu'« écoles de citoyens », leur développement était en étroite corrélation avec les évolutions politiques et sociales des *poleis* auxquelles ils appartenaient – de l'Athènes démocratique de l'époque classique aux cités de la fin de l'époque hellénistique et de l'époque impériale, dominées par de riches notables, en passant par les régimes démocratiques modérés du début de l'époque hellénistique. Que les impulsions pour les changements politiques aient été données par les gymnases ou que les gymnases aient simplement suivi les tendances globales des sociétés civiques, une question centrale émerge : comment les valeurs civiques et les compétences politiques peuvent-elles être transmises dans les institutions d'enseignement public de manière à renforcer la sta-

auch das Konzept der Polis als einer nach außen möglichst unabhängigen und nach innen selbstverwalteten Gemeinde von gleichberechtigten Bürgern, die in Volksversammlungen über alle politischen Belange abstimmen und jährlich wechselnde Magistrate* wählen. Damit einher ging eine Ausweitung des Hoplitendienstes und damit auch der politischen Mitsprache und der Wertschätzung körperlichen Trainings auf breitere Schichten. Das traditionelle Ethos der griechischen Aristokratie blieb dadurch lebendig und prägte langfristig die politische Kultur der Poleis. Dazu gehörte auch das agonale Denken in allen Bereichen des öffentlichen Lebens. Es sind vor allem diese Wertvorstellungen, die in den Gymnasien vermittelt wurden. Denn für die Griechen bedeutete gute körperliche Verfassung weit mehr als bloße Fitness: Im Zusammenspiel mit geistigen und sozialen Kompetenzen war sie das Zeichen der Vortrefflichkeit eines Mannes. Der trainierte Körper brachte auch in der Kunst dieses Prinzip der *kalokagathía*, des „Schönen“ und „Guten“, zum Ausdruck und vermittelte so das herrschende Ideal, dem es nachzueifern galt (s. S. 28–29).³

Gymnasien und die Polis: Eine sehr kurze Geschichte

In der Frühzeit dürften Trainings- und Wettkampfpplätze nur mit ganz einfachen Mitteln hergerichtet worden sein (vgl. Kap. 3). Von Gymnasien als eigens zum Zweck des Trainierens abgegrenzten und zumindest rudimentär ausgestatteten Bereichen hören wir erstmals in Athen im 5. Jh. v. Chr. Autoren dieser Zeit sind es auch, die den Begriff *gymnásion* erstmals im Sinne einer Trainingsstätte verwenden. Die frühen Gymnasien in Athen – Akademie, Lykeion und Kynosarges – ebenso wie in den Städten Kleinasiens waren öffentliche Orte, die den Bürgern offenstanden, jedoch keine öffentlichen Einrichtungen, die von der Polis finanziert und reglementiert worden wären (vgl. Kap. 4). Eine „Verstaatlichung“ gymnasialer Aktivitäten ist, wenn man von Sparta mit seinem besonderen Erziehungssystem absieht,⁴ zum ersten Mal wiederum in Athen belegt, wo es in der zweiten Hälfte des 4. Jhs. v. Chr. in einer militärischen und politischen Krise

zu einer bemerkenswerten Innovation kam, der Einführung einer obligatorischen Ephebie* für alle 18- bis 20-Jährigen, einer Art „allgemeiner Wehrpflicht“. Öffentlich geführte Gymnasien, die unter der Aufsicht von Amtsträgern der Polis standen, und unterschiedliche Ausprägungen der Ephebie wurden seit dem Beginn der hellenistischen Zeit überall in der griechischen Welt zum festen Bestandteil gymnasialer Organisation. Damit ging – in Abhängigkeit von der wirtschaftlichen Potenz der Städte und ihrer Eliten – eine architektonische Monumentalisierung einher, die die Gymnasien zu einem der teuersten, aber auch wirkmächtigsten Elemente städtischer Infrastruktur machten (vgl. Kap. 3). Die öffentlichen Gymnasien der hellenistischen Zeit waren auf verschiedene Weise eng mit den politischen Institutionen der Poleis verzahnt und prägten die junge Generation der Bürger. Im Mittelpunkt gymnasialer Aktivitäten standen unverändert Training und Körperpflege, hinzu traten jedoch auch – in weit weniger systematischer Form – Elemente intellektueller und musischer Bildung, vom Elementarunterricht vor allem für Jungen bis hin zu rhetorischen und philosophischen Vorträgen für die Erwachsenen (vgl. Kap. 6). Mit dem Beginn der römischen Kaiserzeit und der Monopolisierung militärischer Belange durch die Römer rückte die militärische Komponente gymnasialer Ausbildung in den Hintergrund, ohne freilich ganz zu verschwinden, und seit dem 1. Jh. n. Chr. verstärkte die Verbindung vieler Gymnasien mit Warmbädern römischen Typs zusätzlich ihre Funktion als Einrichtungen der Freizeitgestaltung und gesellschaftlichen Kommunikation. Die traditionellen Nutzergruppen der Gymnasien blieben auch in der Kaiserzeit aktiv, sind aber in den Inschriften dieser Zeit weniger präsent. Hier treten nun Wettkämpfe und agonistische Sieger zunehmend in den Vordergrund (siehe unten). Über die Geschichte der Gymnasien in der Spätantike geben die Quellen nur noch spärliche Auskunft. Parallel zum Niedergang der Agonistik im Lauf des 5. Jhs. n. Chr. müssen auch sie ihre Funktion verloren haben.

Das Projekt „GymnAsia“ fragt danach, wie sich die Geschichte der Gymnasien in der Untersuchungsregion im Vergleich zu diesem sehr allgemeinen Raster verhält. Eine Sammlung aller inschriftlichen und archäologischen Belege für Gymnasien schafft zunächst die Grundlage für eine verfeinerte Chronologie des ersten Auftretens von Gymnasien in der Region (vgl. Kap. 2), ihrer Diffusion in Verbindung mit der Gründung von Poleis im kleinasiatischen Binnenland und ihrer weiteren Entwicklungsphasen. Dabei gilt es, einer Vielzahl von Fragen nachzugehen: Welche Gründe führten zur Umwandlung der Gymnasien in öffentliche Institutionen unter Kontrolle der Poleis? Stand ähnlich wie in Athen die Einrichtung einer Ephebie im Vordergrund? Wie verhielten sich in den gymnasialen Aktivitäten militärische und sportliche Komponenten zueinander? Welche Rolle spielten intellektuelle Bildungsangebote? Welche Schritte lassen sich bei der architektonischen Monumentalisierung der Gymnasien beobachten? Wie wirkte es sich auf die gesellschaftliche Funktion der Gymnasien aus, wenn diese mit Warmbädern kombiniert wurden? Und nicht zuletzt: Was wissen wir über die Gymnasien jenseits der großen Zentren, in den vielen kleinen Poleis mit begrenzter wirtschaftlicher Kraft?

Die Liste der Fragen, die sich leicht verlagern ließe, führt bereits auf eine grundlegende Erkenntnis: Trotz großer Kontinuitäten zentraler Elemente entwickelten und veränderten sich die Gymnasien im Lauf ihrer fast tausendjährigen Geschichte kontinuierlich. Als „Bürgerschulen“ standen sie in einer engen Wechselbeziehung mit den politischen und gesellschaftlichen Entwicklungen der Poleis, zu denen sie gehörten – vom demokratischen Athen der klassischen Zeit über die gemäßigt demokratischen Regime des frühen Hellenismus bis zu den zunehmend von reichen Honoratioren dominierten Städten des späten Hellenismus und der Kaiserzeit. Ob die Impulse für politische Veränderungen von den Gymnasien ausgingen oder ob die Gymnasien lediglich

© 2005 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn / Daniel Lebée/Carine Deambrosio. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010279835> (01.05.2024).

bilité politique et la cohésion sociale ? Tous les systèmes politiques doivent y répondre et cette question se pose actuellement avec une urgence particulière dans les démocraties occidentales.

Le principe de la compétition, autour duquel gravitaient toutes les activités des gymnases grecs, structurait également la société grecque dans son ensemble. Les concours marquaient les temps forts des calendriers publics des *poleis*, et les grands *agônes* régionaux, voire suprarégionaux, réunissaient les représentants de nombreuses cités pour des joutes pacifiques. On ne peut pas comprendre la naissance et le développement ultérieur des gymnases hors de ce contexte.

L'« esprit agonistique » est donc au cœur de la deuxième partie de cette introduction.

1

L'esprit agonistique

La pratique sportive n'est pas seulement au cœur de l'éducation des jeunes hommes grecs, elle est une activité des adultes et un des moyens par lesquels ils se confrontent dans les compétitions qui les opposent, au sein de leurs cités comme à l'échelle du monde grec, les *agônes*, qui sont aussi des temps forts des fêtes religieuses en l'honneur d'une divinité. Ces concours peuvent opposer des citoyens d'une cité donnée, mais aussi être ouverts à tous les Grecs : ils sont alors « panhelléniques* ».

Les premiers sont ceux célébrés à Olympie, en 776 av. J.-C. d'après la tradition, plutôt vers la fin du VIII^e s. d'après les fouilles archéologiques. Olympie ne devint que très progressivement le concours majeur.⁵ C'est au VI^e s. que le système des concours s'est fixé. Quatre concours sont à part, qui n'accordent aux vainqueurs de leurs épreuves que des couronnes de feuillage. Ils ont lieu à Olympie (pour Zeus), à Delphes (les *Pythia*, en l'honneur d'Apollon), à l'Isthme de Corinthe (les *Isthmia*, pour Poséidon) et à Némée (les *Nemea*, pour Zeus). Ces quatre

concours constituent un cycle de quatre ans, la Période* (*periodos*), un rythme *pentétérique** pour les Grecs. Les autres concours, dits *chrématites**, accordaient aux vainqueurs des récompenses matérielles : les amphores dites « panathénaiques » pour les Panathénées d'Athènes, emplies de l'huile des oliviers sacrés (fig. 1.3), des objets en bronze à Argos et ailleurs, des boucliers, des trépieds, des hydries* (cf. chap. 2). Du VI^e au IV^e s., on a pu dénombrer près de 155 concours, dont la carte ne reproduit que les plus importants (fig. 1.4). Il faudrait y ajouter les petits concours des cités, notamment ceux internes aux gymnases, et aussi les concours de théâtre, car les représentations théâtrales avaient exclusivement lieu dans le cadre de concours.⁶ C'est donc à bon droit que l'on a qualifié la civilisation grecque de civilisation agonistique. On constate aussi, au fil du temps, une certaine homogénéisation voire standardisation des concours. Les concours athlétiques, que les Grecs appelaient gymniques, comportaient les mêmes épreuves : courses, sports de combats, pentathlon (cf. chap. 5) et les mêmes catégories d'âge : les *paides**, 12-18 ans, et les hommes adultes (*andres*), distingués, souvent, des « imberbes », *ageneioi* (à peu près l'âge des éphèbes*). L'admission dans une catégorie d'âge était de la responsabilité des juges du concours et non vertu d'un état-civil qui n'existait pas. Comme les athlètes venaient s'entraîner sur place avant les concours, les juges pouvaient les jauger, estimer dans quelle catégorie ils pouvaient concourir, voire leur refuser de concourir, s'ils estimaient qu'ils n'avaient pas le niveau requis, ce qui pouvait arriver dans un concours de la Période.⁷

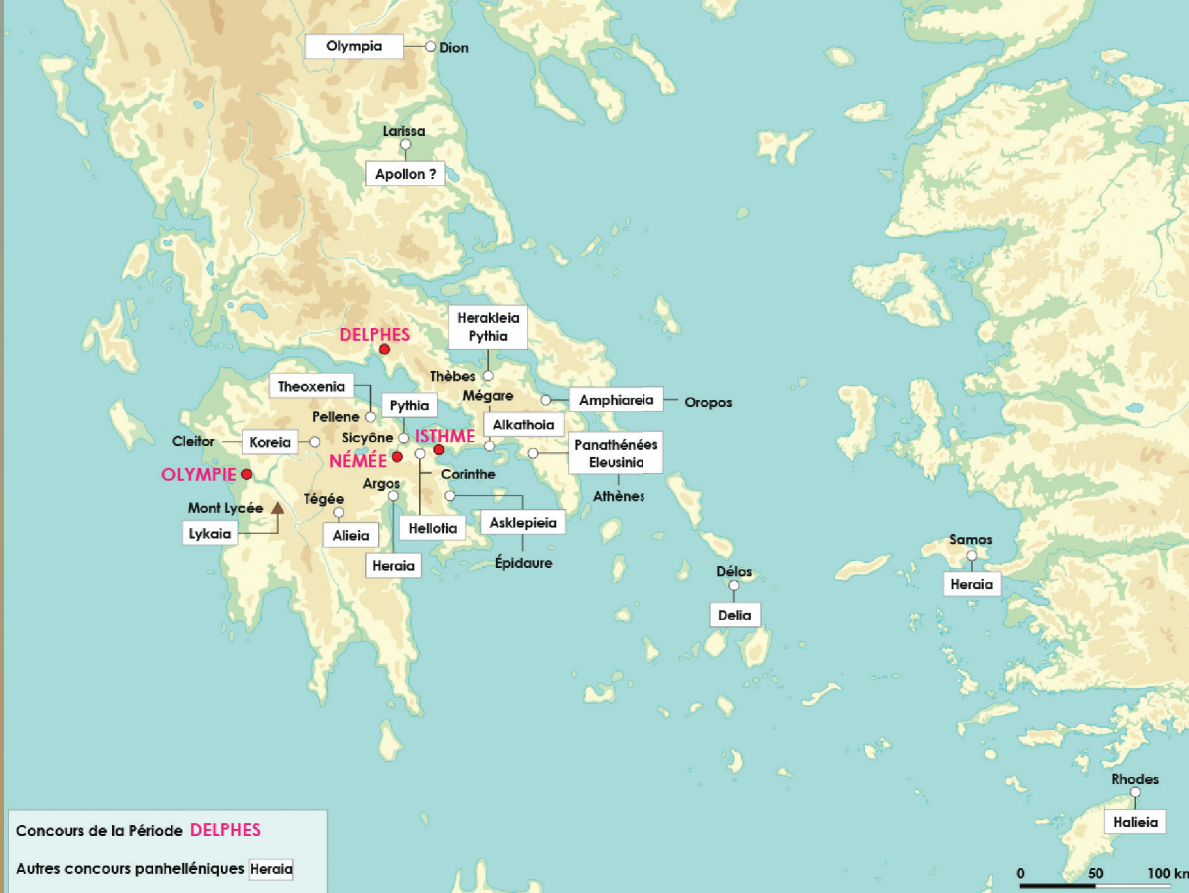
La floraison des concours, leur succès dans le monde grec sont d'autant plus remarquables qu'aucune instance internationale



1.3 Libye, Bérénikè. Amphore panathénaique représentant la déesse Athéna, récompense des Grandes Panathénées à Athènes ; 323/322 av. J.-C. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN704)

1.3 Libyen, Bérénike. Sog. Panathenäen-Vase mit Darstellung der Göttin Athena, Siegespreis bei den Großen Panathenäen in Athen; 323/322 v. Chr. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN 704)

ne pouvait décider de leur création comme de leur acception. À part les *Pythia* de Delphes, cogérés par la cité de Delphes et par l'association de l'amphictionie*, les concours sont organisés par des cités, des micro-États, comme Élis pour Olympie. Leur reconnaissance repose sur l'investissement de la cité, son prestige, sa puissance, sa capacité à attirer les meilleurs athlètes dans les concours. Par ailleurs, dans un monde où il n'y avait pas de calendrier commun, la date de chaque concours devait à chaque fois être annoncée par la cité organisatrice, qui annonçait aussi la trêve (*ekkekheiria**) qui la précédait, par le biais d'« ambassadeurs sacrés » (*théores*). Pour les concours les plus importants, les cités qui les recevaient avaient pris l'habitude de désigner parmi leurs citoyens des hôtes officiels chargés de recevoir chez eux les théores de la cité organisatrice, les théarodoques. Les cités organisatrices dressaient des listes des théarodoques, qui étaient parfois gravées, comme pour Delphes et Némée.⁸ Les concours s'accompagnaient donc d'une intense activité diplomatique, indépendamment du voyage des athlètes. La participation des athlètes à un concours reposait en revanche sur des décisions individuelles et bien entendu sur la capacité à entreprendre ces voyages et



1.4 Carte des concours d'époque classique

1.4 Karte der Wettkämpfe in klassischer Zeit

den globalen Trends der Polisgesellschaften folgten, führt zu einer Kernfrage, die alle politischen Systeme beantworten müssen und die sich auch uns in den heutigen Demokratien mit besonderer Dringlichkeit stellt: wie bürgerliche Werte und politische Kompetenzen in öffentlichen Bildungsinstitutionen so vermittelt werden können, dass politische Stabilität und gesellschaftlicher Zusammenhalt gestärkt werden.

Dabei prägte das Prinzip des Wettbewerbs, um das alle Aktivitäten in den griechischen Gymnasien kreisten, auch die griechische Gesellschaft insgesamt. Agone markierten die Höhepunkte in den öffentlichen Kalendern der Poleis, und die großen regionalen oder gar überregionalen Agone führten Vertreter vieler Städte zu friedlichem Kräfte-messen zusammen. Nur vor diesem Hintergrund lässt sich die Entstehung und weitere Entwicklung der Gymnasien verstehen. Der „agonistische Esprit“ steht daher im Mittelpunkt des zweiten Teils dieser Einführung.

[CHRISTOF SCHULER]

Der agonistische Esprit

Sportliche Betätigung stand nicht nur im Mittelpunkt der Erziehung der griechischen jungen Männer, sie war auch für Erwachsene die Grundlage, um sich in den Wettkämpfen, den Agonen, zu messen, die auf der Ebene der Städte ebenso wie der gesamten griechischen Welt ausgetragen wurden und die Bestandteil religiöser Feste zu Ehren einer Gottheit waren. Sie konnten für Bürger einer bestimmten Stadt ausgerichtet werden, aber eben auch allen Griechen offenstehen: sie waren dann „panhellenisch“*.

Die ersten Wettkämpfe fanden der Überlieferung nach im Jahr 776 v. Chr. in Olympia statt, der archäologischen Forschung zufolge aber eher erst gegen Ende des 8. Jhs. Erst nach und nach wurde die Olympischen Spiele zum wichtigsten Agon.⁵ Im 6. Jh. etablierte sich ein festes System von Wettkämpfen. Vier davon, bei denen die Sieger ausschließlich Laubkränze erringen konnten, bildeten eine besondere Kategorie: neben den Olympischen Spielen

für Zeus die *Pythia* in Delphi zu Ehren des Apollon, die *Isthmia* an der Landenge von Korinth für Poseidon und die Nemeischen Spiele in Nemea für Zeus. Diese vier Agone waren in einen vierjährigen Zyklus, die *Periodos* (*periodos*), eingebunden; die Griechen bezeichneten diesen Rhythmus als *penteterisch**. Bei anderen, als *chrematistisch** bezeichneten Agonen konnten die Sieger dagegen materielle Preise erringen: die sog. panathenäischen Amphoren bei den Panathenäen in Athen etwa, die mit dem Öl heiliger Olivenbäume gefüllt waren (Abb. 1.3), Bronzegegenstände in Argos und anderswo, Schilde, Dreifüße und Hydrien* (vgl. Kap. 2). Im Zeitraum vom 6. bis zum 4. Jh. gab es fast 155 Wettbewerbe, von denen die Karte nur die wichtigsten wiedergibt (Abb. 1.4). Hinzu kamen kleinere Wettkämpfe in den Städten, insbesondere interne Agone in den Gymnasien, und auch Theateraufführungen, die ausschließlich im Rahmen von Wettbewerben stattfanden.⁶ Die Charakterisierung der griechischen Kultur als agonistisch ist daher mehr als berechtigt. Im Lauf der Zeit machte sich

à s'entraîner : c'est pourquoi les athlètes sont pour la plupart des notables. Dès le VI^e s., une forme de professionnalisation se fait jour, du moins chez les athlètes les plus importants. Les plus célèbres sont naturellement les vainqueurs à Olympie (ils sont olympioniques) ou ceux qui l'ont été dans chaque concours de la Période (des périodoniques). S'ils n'y gagnent que la gloire et une couronne de feuillage, à leur retour dans leur cité, outre un accueil solennel, ils reçoivent en retour d'importantes récompenses.⁹ Les grands athlètes étaient alors de véritables stars et furent parmi les premiers hommes à qui l'on éleva des statues (fig. 1.5). La figure de l'athlète devint alors un des sujets favoris des sculpteurs (voir p. 30-31).¹⁰

1 Les concours constituaient aussi de véritables spectacles. Plusieurs milliers de personnes pouvaient se rassembler à Olympie, dans des conditions sommaires. Les spectateurs, les marchands qui profitaient des foires accompagnant les concours, leurs serveurs, les délégations officielles de théores, les prostituées, cette foule se logeait surtout sous des tentes. Au stade, les spectateurs étaient assis sur un simple talus (voir fig. 3.1). En dehors des épreuves, il y avait aussi les séances d'entraînement, les sacrifices et les banquets, les lectures d'œuvres d'auteurs souhaitant profiter de cette chambre d'écho, tout comme des proclamations politiques. Tout cela constituait autant de motivations pour les spectateurs des compétitions athlétiques.¹¹

L'expansion de la culture agonistique : les nouveaux concours

Le monde qui s'ouvre avec la conquête d'Alexandre le Grand, l'époque hellénistique, n'est plus dominé par les seules cités, mais d'abord par les souverains des royaumes issus de celui d'Alexandre, et par les États fédéraux (*koina**). Cités, *koina* et royaumes sont donc les acteurs d'une phase importante dans l'histoire des concours grecs.



Les premiers nouveaux concours d'ampleur panhellénique furent créés par Ptolémée II vers 279 av. J.-C. à Alexandrie, en l'honneur de son père défunt, Ptolémée Ier, les *Ptolemaïa*. Dans la seconde moitié du III^e s., après le *koinon* des Étoliens créa un second concours à Delphes, les *Sôteria* pentétériques (vers 245), les *poleis* créèrent de nouveaux concours destinés à rivaliser avec les anciens et à accroître leur prestige : les *Asklepieia* de Cos en 243, les *Leukophryenea* (pour Artémis) de Magnésie du Méandre, des *Didymeia* de Milet à peu près à la même époque (pour Apollon), etc. La liste s'allonge encore au II^e s. avec de nouveaux concours à Pergame, sous l'impulsion des Attalides*, et en bien des cités. Une estimation précise est difficile à donner, mais plusieurs dizaines de nouveaux concours (notamment gymniques) furent créés, au moins une trentaine et peut-être même une cinquantaine.¹²

Le système des concours s'étendit largement en Asie Mineure (fig. 1.6). Or, ces nouveaux concours se voulaient tous uniquement stéphanites*, récompensés par une couronne*, en prétendant suivre le modèle d'Olympie ou celui de Delphes. Pour que les concours soient effectivement de ce rang, il fallait que les États du monde grecs l'acceptent. Les cités organisatrices se lançaient dans une vaste entreprise diplomatique, en envoyant des théores chargés d'obtenir la reconnaissance du caractère stéphanite des concours, comme aussi l'inviolabilité du sanctuaire, l'asylie, destiné à faciliter le rassemblement lors des concours. Certaines cités, fières de leur réussite, firent graver des dizaines de réponses positives, lettres royales et décrets de cités, comme Cos ou Magnésie du Méandre. De véritables réseaux se constituaient sur une échelle

1.5 Olympie.
Base de la statue de l'Athénien Kallias, vainqueur du pancrace en 472 av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 141 a-b)

1.5 Olympia.
Basis der Statue des Atheners Kallias, Sieger im Pankration 472 v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 141 a-b)

zudem eine gewisse Homogenisierung oder sogar Standardisierung der Wettkämpfe bemerkbar. So umfassten die athletischen Wettkämpfe, die bei den Griechen als gymnisch bezeichnet wurden, dieselben Disziplinen – Laufwettbewerbe, Kampfsportarten, Fünfkampf (vgl. Kap. 5) – und dieselben Alterskategorien: die *paides** (12–18 Jahre) und die *andres*, die erwachsenen Männer, von denen oft noch die „Bartlosen“ (*agénéioi*) unterschieden wurden, die etwa das Alter von Epheben* hatten. Die Aufnahme in eine Alterskategorie lag in der Verantwortung der Wettkampfrichter und erfolgte nicht aufgrund eines Identitätsnachweises, weil es einen solchen nicht gab. Da die Athleten vor den Wettkämpfen am Ort trainierten, konnten die Richter sie beurteilen und einschätzen, in welcher Kategorie sie anzutreten hatten. Sie konnten ihnen die Teilnahme sogar verweigern, wenn sie der Meinung waren, dass sie nicht das erforderliche Niveau hatten, was bei den Wettbewerben der *Periodos* durchaus vorkommen konnte.⁷

Die Blüte der Agone und ihr Erfolg in der griechischen Welt sind umso bemerkenswerter, als es keine internationale Instanz gab, die über ihre Einrichtung und Annahme hätte entscheiden können. Abgesehen von den *Pythia* in Delphi, die von der Stadt Delphi und der Vereinigung der Amphiktyonie* gemeinsam veranstaltet wurden, wurden die Wettbewerbe von einzelnen *Poleis*, also Kleinststaaten, organisiert, etwa die Olympischen Spiele von Elis. Die Anerkennung der Wettkämpfe beruhte auf den Investitionen der jeweiligen Stadt, ihrem Prestige, ihrem Einfluss und ihrer Fähigkeit, die besten Athleten zu den Wettkämpfen zu locken. In einer Welt, in der es keinen gemeinsamen Kalender gab, musste

das Datum der Wettkämpfe jedes Mal von der ausrichtenden Stadt durch „heilige Gesandte“ (*theoroi*) bekanntgegeben werden. Zugleich kündigten diese auch den vorausgehenden Wettkampffrieden (*ekecheiria**) an. Für die wichtigsten Wettbewerbe ernannten die Städte unter ihren Bürgern offizielle Gastgeber, die sog. Theorodokoi, die die *Theoroi* der veranstaltenden *Poleis* bei sich aufnahmen. Die ausrichtenden Städte erstellten Listen dieser Theorodokoi, die manchmal, wie in Delphi und Nemea, auf Stein aufgezeichnet wurden.⁸ Den Wettbewerben gingen also bereits vor der Anreise der Athleten intensive diplomatische Aktivitäten voraus. Die Teilnahme der Athleten an einem Wettkampf war dagegen eine individuelle Entscheidung und hing vor allem davon ab, ob man sich Training und Reisen zeitlich und finanziell leisten konnte. Deswegen waren die meisten Athleten Angehörige der Oberschicht. Ab dem 6. Jh. zeichnet sich, zumindest bei den bedeutendsten Athleten, eine gewisse Professionalisierung ab. Am berühmtesten waren die Olympioniken, die in Olympia gesiegt hatten, und die *Periodoniken*, die in jedem Wettbewerb der *Periodos* erfolgreich gewesen waren. Auch wenn sie dort nur Ruhm und einen Laubkranz errungen hatten, erhielten sie bei der Rückkehr in ihre Stadt neben einem feierlichen Empfang beträchtliche Belohnungen.⁹ Die großen Athleten waren echte Stars und gehörten zu den ersten Sterblichen, von denen Statuen aufgestellt wurden (Abb. 15). Athleten wurden entsprechend zu einem beliebten Motiv in der plastischen Kunst (s. S. 30–31).¹⁰

Die Wettkämpfe waren gleichzeitig richtige Spektakel. Mehrere tausend Menschen konnten sich in Olympia unter sehr dürftigen Bedingungen versammeln. Die Zuschauer, die Händler, die auf den begleitenden Märkten ihr Geld verdienten, ihre Diener, die offiziellen Delegationen der *Theoroi*, schlussendlich die Prostituierten, sie alle waren meist in Zelten unterge-

bracht. Im Stadion saßen die Zuschauer auf einfachen Böschungen (s. Abb. 3.1). Neben den Wettkämpfen gab es auch Trainingseinheiten, Opfer und Bankette, Lesungen von Autoren, die sich das große Publikum zunutze machen wollten, und politische Proklamationen. Das alles motivierte die Zuschauer, zu athletischen Wettkämpfen zu strömen.¹¹

Die Ausbreitung der agonistischen Kultur: Die neuen Wettbewerbe

Die sich mit dem Eroberungszug Alexanders des Großen öffnende griechische Welt wurde in hellenistischer Zeit nicht mehr von einzelnen Städten dominiert, sondern in erster Linie von den Herrschern der aus dem Alexanderreich hervorgegangenen Königreiche und von bundesstaatlichen Zusammenschlüssen (*koiná**) mehrerer *Poleis*. Städte, *koiná* und Königreiche waren so die Akteure einer wichtigen Phase der Geschichte der griechischen Wettkämpfe.

Die ersten neuen Wettbewerbe mit panhellenischem Status wurden von Ptolemaios II. um 279 v. Chr. in Alexandria zu Ehren seines verstorbenen Vaters Ptolemaios I. ins Leben gerufen, die *Ptolemaia*. Nachdem das *koinón* der Ätoler um 245 einen zweiten Wettkampf in Delphi, die penteterischen *Sôtéria*, gegründet hatte, begannen die *Poleis* in der zweiten Hälfte des 3. Jhs. mit der Einrichtung neuer Agone, die mit den alten konkurrieren und ihr Prestige steigern sollten: die *Asklepieia* von Kos etwa, die *Leukophryenea* für Artemis in Magnesia am Mäander oder die *Didymeia* von Milet zu Ehren des Apollon. Die Liste wurde im 2. Jh. mit neu geschaffenen Wettbewerben, etwa in Pergamon unter dem Einfluss der Attaliden*, aber auch in vielen anderen Städten, noch länger. Ihre Gesamtzahl lässt sich kaum abschätzen, aber es wurden Dutzende neue, vor allem gymnische Agone gegründet, mindestens dreißig, vielleicht sogar fünfzig.¹²

encore plus vaste qu'aux époques précédentes.¹³ Certains concours demeurèrent à une échelle régionale ; d'autres semblent avoir eu une audience fluctuante. Il y eut aussi des interruptions suite aux guerres, notamment en Grèce péninsulaire au II^e s., au moment des guerres que Rome mena contre la Macédoine et les États de la péninsule. Mais l'offre de concours s'était considérablement étoffée, avec les anciens concours de la Période, les nouveaux concours stéphanites et les anciens concours « chrématites ».

Cela supposait des investissements considérables pour les cités, non seulement pour financer les voyages des théores, mais aussi la fourniture de l'huile pour les athlètes venant participer aux concours, les victimes de sacrifices, l'entretien voire la construction des bâtiments nécessaires, stades et gymnases, qui se multipliaient à l'époque hellénistique, comme à Delphes dès la fin du IV^e s. (cf. p. 48-49),¹⁴ ou à Cos, au III^e s. et au II^e s. av. J.-C. C'est un des aspects de l'approfondissement du caractère agonistique de la civilisation grecque, qui est intimement lié au gymnase.

Être athlète jeune faisait partie des qualités d'un bon citoyen et les notables pouvaient étaler leurs victoires dans les catégories des plus jeunes, avant de devenir des personnalités politiques. Au II^e s. av. J.-C., Polémaïos, avant de devenir un des notables les plus importants de sa cité, Colophon, avait obtenu « des victoires dans les concours sacrés » (c'est-à-dire stéphanites) (cf. chap. 4). De même, au I^{er} s. av. J.-C., Marcus Antonius Idagras de Patara, un personnage considérable dans la Lycie, puisqu'il fut le premier à obtenir la citoyenneté romaine, de Marc Antoine lui-même, avait obtenu en tant que « garçon » des victoires au pancrace* à Némée, à Argos et dans des concours lyciens.¹⁵ Mais la plupart des athlètes hellénistiques se consacraient uniquement au sport et sont assimilables à des professionnels. Ceux qui étaient victorieux aux concours stéphanites étaient les plus prestigieux : ils introduisaient leur couronne dans leur cité, dans une cérémonie qui leur valait un accueil officiel. Leurs palmarès s'étalent, de façon détaillée, sur les bases des statues en leur honneur,

1.6 Carte des nouveaux concours d'époque hellénistique

1.6 Karte der neuen Wettkämpfe in hellenistischer Zeit



qui se multiplient. Parfois, comme dans le cas de la base du lutteur et pancratiaste Ménodôros, élevée à Délos, les couronnes remportées étaient elles-mêmes représentées, avec les noms des concours dans lesquels l'athlète avait obtenu la victoire (fig. 1.7).¹⁶ Ce groupe d'athlètes célèbres finit même par s'organiser en une association professionnelle.¹⁷

L'apogée de l'athlétisme et des concours grecs : le Haut Empire romain

À l'époque impériale, si les édifices gymnasiaux évoluent avec le développement du goût pour les bains chauds (cf. chap. 3) et une nouvelle culture corporelle, cela ne signifie en rien que l'entraînement athlétique ait disparu ou ce soit affadi. Car c'est aussi l'époque où les concours grecs furent les plus nombreux, avec une nouvelle vague de création de concours. On y a vu une « explosion agonistique ». Si l'expression est discutée, le Haut Empire est une intense période de création de nouveaux concours, avec un apogée au III^e s. ap. J.-C. On a pu estimer le

nombre total de concours à au moins 500, peut-être même le double, surtout en Asie Mineure (fig. 1.8), mais on en trouve aussi en Syrie comme en Égypte et même en Occident, en Italie et à Carthage.¹⁸

Dans ce foisonnement de concours, la hiérarchie traditionnelle subsiste dans un système qui se complexifie. Olympie demeure le concours athlétique le plus important, avec ceux de la Période. Être olympionique et périodonique constitue le sommet de la gloire des athlètes d'époque impériale.¹⁹ À côté de la Période, une « nouvelle Période » apparut, qui unifia les nouveaux concours grecs à l'initiative des Empereurs, en Grèce, à Nicopolis (*Aktia*, Auguste), en Italie surtout, à Naples (*Sebasta*, pour Auguste), Rome même (*Kapetolia*, Domitien, 86 ap. J.-C.) et à Pouzzoles (*Eusebeia*, Antonin pour Hadrien, 142 ap. J.-C.). Ces concours témoignent tant d'un élargissement de l'aire géographique des concours grecs que du changement majeur par rapport à l'époque qui précède : désormais, ce sont les empereurs qui organisent et

Das System der Wettbewerbe fand in Kleinasien weite Verbreitung (Abb. 1.6). Die neuen Wettbewerbe reklamierten alle für sich, stephanitisch* zu sein, d. h. nach dem Vorbild Olympias oder Delphis ausschließlich Kränze* als Siegespreise auszusetzen. Damit den Wettbewerben tatsächlich dieser Rang zugesprochen werden konnte, mussten sie von den politischen Akteuren der griechischen Welt anerkannt werden. Die ausrichtenden Städte unternahmen dafür enorme diplomatische Bemühungen, indem sie Theoroi entsandten, die sich um die Anerkennung des stephanitischen Status' der Agone, aber auch der Unverletzlichkeit des jeweiligen Heiligtums, die sog. Asylie, die das Zusammenkommen der Teilnehmer erleichtern sollte, bemühten. Stolz auf ihren Erfolg ließen manche Städte Dutzende von positiven Antworten, königliche Briefe ebenso wie städtische Dekrete, auf Stein aufzeichnen, wie z. B. in Kos oder Magnesia am Mäander. In noch größerem Umfang als in früheren Epochen bildeten sich so regelrechte Netzwerke.¹³ Einige Wettbewerbe erlangten keine überregionale Bedeutung, bei anderen scheint der Zuspund geschwankt zu haben. Es gab auch kriegsbedingte Unterbrechungen, insbesondere im griechischen Mutterland im 2. Jh., als Rom Kriege gegen Makedonien und die Staatenbünde der Region führte. Das Angebot war jedoch, mit den traditionellen Wettbewerben der Periodos, den neuen stephanitischen und den alten „chrematitischen“ Agonen erheblich gewachsen.

Für die Poleis waren damit hohe Kosten verbunden, nicht nur für die Reisen der Theoroi, sondern auch für das Öl zur Versorgung der Athleten, die zu den Wettkämpfen kamen, für die Opfertiere und für die Instandhaltung oder sogar den Bau notwendiger Gebäude wie Stadien und Gymnasien, die in hellenistischer Zeit immer zahlreicher wurden, wie etwa in Delphi ab dem späten 4. (vgl. S. 48–49),¹⁴ oder in Kos im 3. und 2. Jh. v. Chr. Die Intensivierung der agonistischen Kultur Griechenlands war in diesem Punkt eng mit dem Gymnasion verbunden.

Von einem guten Bürger wurde erwartet, in der Jugend ein Athlet zu sein, und die Honoratioren konnten ihre Siege in den jüngeren Altersklassen zur Schau stellen,

bevor sie zu politischen Persönlichkeiten wurden. Im 2. Jh. v. Chr. hatte ein gewisser Polemaios, bevor er einer der wichtigsten Bürger seiner Heimatstadt Kolophon wurde, „Siege in den heiligen Wettkämpfen“, also den stephanitischen, errungen (vgl. Kap. 4). Auch Marcus Antonius Idagras aus Patara, eine bedeutende Persönlichkeit in Lykien, weil er als einer der ersten das römische Bürgerrecht erhalten hatte, und zwar von Marcus Antonius selbst, hatte im 1. Jh. v. Chr. als „Knabe“ Siege im Pankration* in Nemea, Argos und bei den lykischen Agonen errungen.¹⁵ Die meisten hellenistischen Athleten widmeten sich jedoch ausschließlich dem Sport und sind deswegen mit Profis vergleichbar. Diejenigen, die bei den stephanitischen Wettkämpfen siegten, waren am angesehensten: Im Rahmen einer offiziellen Empfangszeremonie führten sie ihre Siegeskränze in ihre Heimatstädte ein. Ihre Erfolge wurden detailliert auf den Sockeln einer zunehmenden Zahl an Ehrenstatuen festgehalten. Manchmal wurden auch – wie im Fall der in Delos aufgestellten Basis des Ringers und Pankratiasten Menodoros – die gewonnenen Kränze selbst dargestellt, zusammen mit den Namen der vom Athleten erfolgreich bestrittenen Wettkämpfe (Abb. 1.7).¹⁶ Schließlich organisierte sich diese Gruppe prominenter Athleten sogar in einem Berufsverband.¹⁷

Der Höhepunkt der Athletik und griechischen Wettkampfkultur: die Hohe Kaiserzeit

In der Kaiserzeit entwickelte sich die Architektur der Gymnasien mit der aufkommenden Vorliebe für Warmbäder zwar weiter (vgl. Kap. 3), und es entstand eine neue Körperkultur, doch hatte das keineswegs zur Folge, dass das athletische Training verschwand oder an Bedeutung verlor. Denn zugleich waren die griechischen Agone in dieser Zeit am zahlreichsten, und eine neue Welle von Wettkampfgründungen setzte ein. Man hat dieses Phänomen als „explosion agonistique“ bezeichnet. Auch wenn der Ausdruck umstritten ist, war die Kaiserzeit eine Epoche der intensiven Gründung neuer Wettkämpfe, die im 3. Jh. n. Chr.

1.7 Cyclades, Délos. Base du monument de la victoire de l'athlète Ménodóros d'Athènes ; vers 120-110 av. J.-C.

1.7 Kykladen, Delos. Basis des Siegesmonuments des Athleten Menodoros aus Athen; ca. 120–110 v. Chr.





contrôlent le système des concours. Les cités ou les regroupements de cités à l'échelle des provinces rivalisent entre elles pour en créer – ce sont des concours appelés *koina* pour les provinces. Seul l'empereur peut accepter la création de ce concours, en vertu du contrôle exercé par les autorités impériales sur les finances des cités. Ce sont aussi les empereurs qui accordent désormais aux concours leur statut. Les concours de premier rang, « sacrés », finirent par s'appeler « isélastiques »* (*isélastikos*). Les autres concours offraient des récompenses matérielles, souvent substantielles. Mais les concours pouvaient changer de catégories (monter dans la catégorie des concours sacrés ou être rétrogradés) en fonction des circonstances. Enfin, la distinction entre les récompenses (couronne/récompense matérielle) comptait moins que le prestige accolé au statut d'isélastique, car, à partir du II^e s.

au moins, on accordait aussi des bourses d'argent dans les concours sacrés, en plus des couronnes. L'argent était central, car les cités engloutissaient des sommes colossales dans les concours, qu'elles les organisent ou qu'elles attribuent des récompenses aux athlètes vainqueurs, primes, rentes viagères, etc. Le monde des athlètes d'époque impériale est un monde de professionnels, parfois âpres au gain, organisés dans une association, l'« assemblée sacrée du xyste », dont le siège est à Rome, auprès des empereurs. Les athlètes stars sont des notables. Les plus grands – comme le pancratiaste et boxeur Marcus Aurelius Demonstratos Damas, qui fut deux fois périodonique et a obtenu, sans équivalent dans sa discipline, 110 victoires dans les concours (fig. 1.9) –, une fois leur carrière achevée, auréolés de multiples citoyennetés, d'honneurs considérables, de statues, de palmarès étalés sur leurs bases,

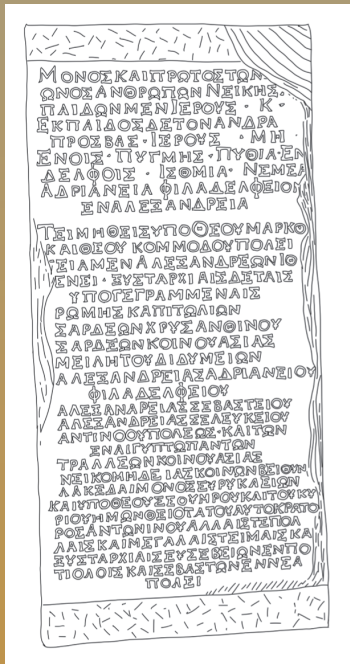
font une seconde carrière dans l'organisation des concours et la direction de cette association.²⁰

Ce monde ne s'effaça que lentement, dans l'Antiquité tardive, sous l'effet de plusieurs phénomènes. D'abord le changement des goûts du public (celui des chasses à la romaine, de jeux de l'hippodrome), mais aussi le manque de financement tant public (celui des cités) que privé (celui des notables) pour les bâtiments et les petits concours. Cela aboutit à la disparition progressive des concours locaux dans la première moitié du IV^e s., donc, pour les athlètes, au rétrécissement du circuit des *agônes*, puis à la disparition des concours les plus importants dans la seconde moitié du IV^e et le début du V^e s. ap. J.-C.²¹

[PIERRE FRÖHLICH]

1.8 Carte des principaux nouveaux concours d'époque impériale en Asie Mineure

1.8 Karte der wichtigsten neuen Wettkämpfe im kaiserzeitlichen Kleinasien



1.9 Lydie, Sardes. Base avec le palmarès de l'athlète M. Aurelius Demonstratos Damas ; après 212 ap. J.-C.

1.9 Lydien, Sardes. Basis mit Siegerliste des Athleten M. Aurelius Demonstratos Damas; nach 212 n. Chr.

ihren Höhepunkt erreichte. Die Gesamtzahl der Wettbewerbe wird auf mindestens 500 geschätzt, vielleicht gab es auch doppelt so viele, vor allem in Kleinasien (Abb. 1.8), aber auch in Syrien, Ägypten und sogar im Westen, in Italien und Karthago.¹⁸

In dieser Fülle von Agonen blieb die traditionelle Hierarchie innerhalb eines immer komplexer werdenden Systems bestehen. Olympia war neben den anderen Wettkämpfen der Periodos weiterhin der wichtigste athletische Wettbewerb. Als Olympioniken und Periodoniken hatten die Athleten in der Kaiserzeit den Gipfel des Ruhms erreicht.¹⁹ Neben der Periodos entstand eine „neue Periodos“, zu der die griechischen Agone gehörten, die von den Kaisern in Griechenland in Nikopolis (Aktia, Augustus), in Italien in Neapel (Sebasta, für Augustus), in Rom selbst (Kapetolia, Domitian, 86 n. Chr.) und in Puteoli (Eusebeia, Antoninus Pius für Hadrian, 142 n. Chr.) neu ins Leben gerufen worden waren. Diese Wettbewerbe zeugen sowohl von einer größeren geographischen Verbreitung der griechischen Agone als auch von einer einschneidenden Veränderung im Vergleich zur vorherigen Epoche: Von nun an waren es die Kaiser, die das Wettbewerbssystem organisierten und kontrollierten. Städte oder *koiná*, die Zusammenschlüsse von Städten auf Provinzebene, konkurrierten um die Einrichtung von Agonen; Wettbewerbe auf provinzieller Ebene nannte man entsprechend *koiná*. Nur die Kaiser konnten die Gründung eines solchen Wettbewerbs genehmigen, da die Finanzen der Städte unter römischer Kontrolle standen. Es waren nun auch die Kaiser, die den Agonen ihren Status verliehen. Die erstrangigen „heiligen“ Agone bezeichnete man schließlich als *iselastisch** (*iselastikós*). Bei den anderen Wettbewerben waren mitunter beträchtliche materielle Werte als Preise ausgesetzt. Aber der Status eines Agons konnte sich unter gewissen Umständen auch ändern, ein Aufstieg in die Kategorie der heiligen Wettbewerbe war ebenso möglich wie eine Herabstufung. Der Unterschied in den Siegespreisen (Kranz/materielle Belohnung) war weniger wichtig als das Prestige, das mit dem *iselastischen* Status verbunden war, denn zumindest ab dem 2. Jh. wurden bei den heiligen Wettbewerben

neben Kränzen auch Geldpreise vergeben. Das Geld spielte eine zentrale Rolle, da die Städte riesige Summen in die Wettkämpfe steckten, egal ob sie diese selbst veranstalteten oder den siegreichen Athleten Belohnungen wie Prämien, Leibrenten usw. zukommen ließen. Die Welt der Athleten in der Kaiserzeit war eine Welt professioneller, mitunter geldgieriger Sportler, die in einem Verband, der „heiligen Vereinigung des Xystos“, organisiert waren, die ihren Sitz bei den Kaisern in Rom hatte. Die Starathleten waren prominente Persönlichkeiten. Die besten von ihnen machten, wenn sie – wie z. B. der Pankratiast und Boxer Marcus Aurelius Demonstratos Damas, zweifacher Periodonike und, in seiner Disziplin unerreicht, Sieger in 110 Agonen (Abb. 1.9) – ihre sportliche Karriere ausgezeichnet mit den Bürgerrechten zahlreicher Städte, mit großen Ehrungen und mit Statuen, an deren Sockeln die errungenen Siege aufgelistet waren, beendeten, eine zweite Karriere in der Wettkampforgанизation und der Leitung dieser Vereinigung.²⁰

Diese Welt verschwand in der Spätantike unter dem Einfluss mehrerer Phänomene nur langsam: Der Geschmack des Publikums veränderte sich hin zu römischen Tierhetzen und Wagenrennen, und die Finanzierung von Gebäuden und kleineren Wettbewerben durch öffentliche (Städte) und private (Honoratioren) Geldgeber ging zurück. Dies führte in der ersten Hälfte des 4. Jhs. zu einem Rückgang in der Zahl lokaler Wettkämpfe, was die Teilnahmemöglichkeiten der Athleten zunehmend beschränkte, und in der zweiten Hälfte des 4. Jhs. und dem frühen 5. Jh. n. Chr. zu einem vollständigen Verschwinden der wichtigsten Wettkämpfe.²¹






LE DORYPHORE DE POLYCLÈTE: L'IMAGE IDÉALE D'UN JEUNE HOMME

Le Doryphore (porteur de lance) est l'une des statues les plus célèbres de l'Antiquité. Modèle de nombreuses copies romaines, l'original a été sculpté vers 450 av. J.-C. par Polyclète, qui, au plus tard à partir du II^e s. av. J.-C., a été considéré comme l'un des plus grands artistes grecs. Polyclète a également rédigé un ouvrage, intitulé *Le Canon*, sur la conception d'une statue parfaite. Il a concrétisé sa théorie dans le Doryphore, dont les parties du corps en tension (jambe droite et bras gauche) font face obliquement aux parties détendues (jambe gauche et bras droit). Le regard se tourne à son tour vers la droite, créant ainsi un équilibre visuel avec la lance que la statue portait sur l'épaule gauche. L'original en bronze était plus libre que l'imitation romaine. En effet, seule la copie en marbre a besoin, pour des raisons de stabilité, de la souche d'arbre dépassant du sol et du lien entre le poignet droit et le corps.



Mais qui le doryphore représente-t-il ? Sans doute pas un athlète, car *dory* désigne la lourde lance de guerre et non le javelot léger, appelé *akontion* (cf. chap. 6). Les propositions vont de héros mythiques comme Achille, Oreste ou Thésée à une personnification de la démocratie. Mais son identité n'est peut-être pas importante. Indépendamment de cela, le Doryphore incarne en effet l'idéal grec du jeune homme qui a endurci son corps (et son esprit) par un intense entraînement dans le gymnase et qui est maintenant prêt à partir au combat. Il offre ainsi un modèle à tout éphèbe conscient de son statut. Il n'est donc pas étonnant que l'une des copies de cette statue se trouve dans le gymnase de Messène, dans le Péloponnèse. D'ailleurs, la copie de Naples de l'époque impériale a également été trouvée dans un contexte lié à l'éducation de la jeunesse.



Original

-  Italie, Pompéi
Italien, Pompeji
-  Marbre Marmor
-  2,12 m
-  Naples/Neapel, Museo Archeologico Nazionale di Napoli, Inv. 6011
-  Copie romaine d'après un original grec en bronze daté d'environ 450 av. J.-C.
Römische Kopie nach einem griechischen Bronzeoriginal aus der Zeit um 450 v. Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 368
-  Plâtre Gips

1.10 Moulage en plâtre du Doryphore de Polyklète (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

1.10 Gipsabguss des Doryphoros des Polyklet (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

DER DORYPHOROS DES POLYKLET: DAS IDEALBILD EINES JUNGEN MANNES

Der Doryphoros (Lanzenträger) ist eine der berühmtesten Statuen der Antike. Das Vorbild für zahlreiche römische Kopien wurde um 450 v. Chr. von Polyklet geschaffen, der spätestens ab dem 2. Jh. v. Chr. als einer der herausragendsten griechischen Künstler galt. Polyklet verfasste zudem ein Buch, *Kanon* genannt, über das Entwerfen einer perfekten Statue. Seine Theorie verwirklichte er im Doryphoros, dessen angespannte Körperteile (rechtes Bein und linker Arm) den entspannten (linkes Bein und rechter Arm) schräg gegenüberliegen. Der Blick wiederum geht nach rechts und schafft so einen optischen Ausgleich für die Lanze, die die Statue einst links geschultert trug. Das Bronzeoriginal stand dabei freier als die römische Nachahmung. Denn nur die Marmorkopie benötigt aus Stabilitätsgründen den aus dem Boden ragenden Baumstumpf und die Verbindung zwischen rechtem Handgelenk und Körper.

Doch wen stellt der Doryphoros dar? Zumindest keinen Athleten, denn *dóry* bezeichnet die schwere Kriegslanze und nicht den leichten Wurfspeer, *akóntion* genannt (vgl. Kap. 6). Die Vorschläge reichen von mythischen Helden wie Achill, Orest oder Theseus bis hin zu einer Personifikation der Demokratie. Doch der Name ist vielleicht gar nicht so wichtig. Denn davon unabhängig verkörpert der Doryphoros das griechische Ideal des jungen Mannes, der Körper (und Geist) durch konsequentes Training im Gymnasion gestählt hat und nun bereit ist, in den Kampf zu ziehen. Er bietet damit ein Vorbild für jeden standesbewussten Epheben. So verwundert es nicht, dass beispielsweise eine der Kopien im Gymnasion von Messene auf der Peloponnes stand. Auch die kaiserzeitliche Kopie in Neapel wurde in einem Kontext gefunden, der mit der Ausbildung der Jugend zusammenhing.

[ULRICH HOFSTÄTTER]

H. von Steuben, Der Doryphoros, in: H. Beck, P. C. Bol, M. Bückling (éd./Hrsg.), Polyklet. Der Bildhauer der griechischen Klassik. Ausstellung im Liebighaus, Museum alter Plastik, Frankfurt am Main, Mayence/Mainz 1990, 185–198.

C. Rolley, La sculpture grecque 2. La période classique, Paris 1999, 28–33.

V. Franciosi, P. G. Thémelis (éd./Hrsg.), Pompei/Messene. Il „Doriforo“ e il suo contesto, Naples/Neapel 2013.

C. Vollmer, Eine Allegorie der Demokratie? Zur Benennung des polykletischen Doryphoros, Athenische Mitteilungen 129/130, 2014/2015, 125–146.

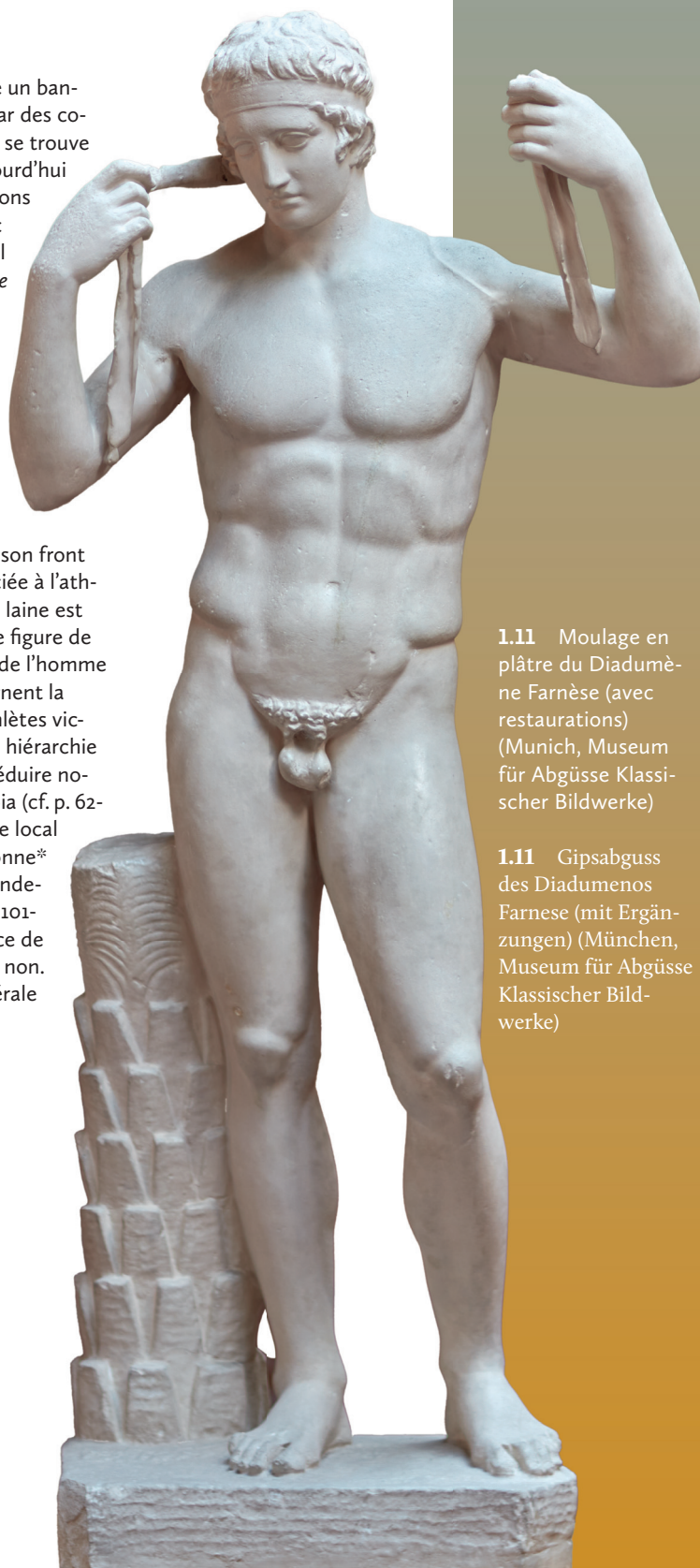
LE DIADUMÈNE DE POLYCLÈTE : LA SAVANTE IMAGE D'UN ATHLÈTE

Le Diadumène désigne littéralement « celui qui s'attache un bandeau » autour du front. L'œuvre de ce nom est connue par des copies romaines en marbre de différentes tailles. Parmi eux se trouve le Diadumène Farnèse, plus petit que nature, qui est aujourd'hui exposé à Londres. Le Diadumène reste l'une des réalisations les plus sûrement identifiées du sculpteur Polyclète, avec le Doryphore. Signalé par l'auteur romain Pline l'Ancien, il se distinguerait par la « mollesse » de ses formes (*Histoire Naturelle*, 34, 55). Cette appréciation renvoie-t-elle à la souplesse juvénile des membres de l'athlète ?

La position des bras, malheureusement mutilés, fait en tout cas l'originalité du modèle, très stable sur ses appuis. Décollé du sol, le talon gauche induit une distinction entre jambe libre et jambe au repos. À l'inclinaison du bassin qui s'ensuit, répond le balancement inversé de la ligne des épaules.

Le long « bandeau » qu'arrange le Diadumène autour de son front diffère de la couronne de feuillages habituellement associée à l'athlète vainqueur (cf. chap. 1). Sur les vases, la bandelette de laine est un accessoire récurrent de l'athlète, parfois remis par une figure de la Victoire, la Nikè. Plutarque décrit également le retour de l'homme politique athénien Périclès en ville : « les femmes lui ceignent la tête de couronnes et de bandelettes à la manière des athlètes victorieux » (*Vie de Périclès*, 28, 4). Existe-t-il néanmoins une hiérarchie parmi les récompenses accordées ? C'est que l'on peut déduire notamment d'un passage de la loi gymnasiarchique de Béroia (cf. p. 62-63, *face B*, l. 57-58). En effet, lors des *Hermaia* du gymnase local (cf. chap. 7), les vainqueurs « ce jour-là porteront la couronne* et il sera permis à celui qui le veut de se ceindre d'une bandelette » (cf. la loi éphébachique d'Amphipolis, p. SB-F1, l. 101-102). Le bandeau est donc le signe distinctif par excellence de l'athlète qui se mesure aux autres, qu'il soit victorieux ou non. Le Diadumène peut ainsi être considéré de manière générale comme un athlète exemplaire.






[ANNE DELAPLACE]





1.11 Moulage en plâtre du Diadumène Farnèse (avec restaurations) (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

1.11 Gipsabguss des Diadumenos Farnese (mit Ergänzungen) (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

Original

-  Italie, Rome
Italien, Rom
-  Marbre Marmor
-  1,49 m
-  Londres/London, British Museum,
Inv. 1864.10–21.4
-  Copie romaine d'après un
original grec en bronze datant de
440–420 av. J.-C.
Römische Kopie nach einem
griechischen Bronzeoriginal aus
der Zeit 440–420 v. Chr.

Moulages Abgüsse

-  Bordeaux, Université Bordeaux
Montaigne, Inv. D.79-4-79
Munich/München, Museum für
Abgüsse Klassischer Bildwerke,
Inv. 38
-  Plâtre Gips



1.12 Moulage en plâtre du Diadumène Farnèse (Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne)

1.12 Gipsabguss des Diadumenos Farnese (Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne)

DER DIADUMENOS DES POLYKLET: DAS KUNSTVOLLE BILD EINES ATHLETEN

„Diadumenos“ bezeichnet „denjenigen, der sich eine Binde umlegt“. Das gleichnamige Werk ist in römischen Marmorkopien unterschiedlicher Größe überliefert. Dazu gehört auch der unterlebensgroße Diadumenos Farnese, der sich heute in London befindet. Der Diadumenos ist neben dem Doryphoros eine der am sichersten identifizierten Schöpfungen Polyklets. Dem römischen Autor Plinius dem Älteren zufolge zeichnete er sich durch die „Weichheit“ seiner Formen aus (*Naturgeschichte* 34, 55). Rührt dieses Urteil von der jugendlichen Geschmeidigkeit der Gliedmaßen des Athleten?

Die Haltung der Arme macht das Vorbild und seine Nachbildungen jedenfalls unverwechselbar. Dabei steht die Statue sehr stabil auf ihren Füßen: Die linke Ferse ist unmerklich vom Boden abgehoben und markiert dadurch den Unterschied zwischen Spiel- und Standbein. Die daraus resultierende leichte Neigung des Beckens korrespondiert mit dem umgekehrten Verlauf der Schulterlinie.

Die lange Binde, die der Diadumenos um seinen Kopf legt, unterscheidet sich von den Blattkränzen, die üblicherweise mit siegreichen Sportlern assoziiert werden (vgl. Kap. 1). In Vasenbildern ist die Stoffbinde ein häufiges Accessoire der Athleten. Manchmal wird sie ihnen von der Siegesgöttin Nike überreicht. Auch schreibt Plutarch, dass den athenischen Staatsmann Perikles bei seiner Rückkehr in die Stadt „Frauen mit Kränzen und Binden schmückten wie einen siegreichen Athleten“ (*Leben des Perikles* 28, 4). Gibt es dennoch eine Hierarchie zwischen den verliehenen Auszeichnungen? Das lässt sich nicht zuletzt aus einer Stelle im Gymnasiarchengesetz von Beroia erschließen (vgl. S. 62–63, *Seite B*, Z. 57–58). Denn bei den *Hermaia* im dortigen Gymnasion (vgl. Kap. 7) sollten die Sieger „während dieses Tages einen Kranz tragen und es soll, wer will, eine Binde tragen dürfen“ (vgl. das Ephebarchengesetz von Amphipolis, S. SB–F1, Z. 101–102). Bei der Binde handelt es sich entsprechend um das Erkennungszeichen des Athleten schlechthin, der sich mit anderen misst, ob siegreich oder nicht. Der Diadumenos lässt sich so ganz allgemein als vorbildhafter Athlet verstehen.

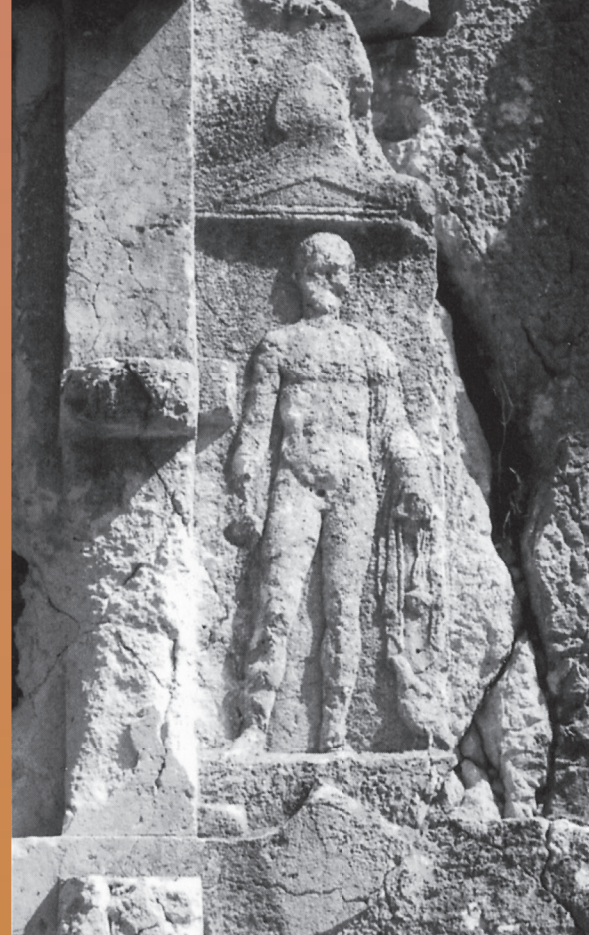
P. C. Bol, Diadumenos, in: H. Beck, P. C. Bol, M. Bückling (éd./Hrsg.), Polyklet. Der Bildhauer der griechischen Klassik. Ausstellung im Liebighaus, Museum alter Plastik, Frankfurt am Main, Mayence/Mainz 1990, 206–212.

C. Rolley, La sculpture grecque 2. La période classique, Paris 1999, 35.

Le projet « GymnAsia » étudie l'histoire des gymnases grecs et de la culture agonistique précisément en Asie Mineure et dans les îles voisines. La diversité culturelle de l'Anatolie rend la région étudiée particulièrement intéressante. Dans des régions telles que la péninsule lycienne, située sur la côte sud, une langue anatolienne spécifique était encore parlée sous la domination perse aux époques archaïque (tardive) et classique (VII^e-IV^e s. av. J.-C.), précédant l'époque hellénistique. Elle était également immortalisée dans des inscriptions par un alphabet spécifique. D'après les sources dont nous disposons, les gymnases semblent n'avoir été introduits dans ces régions qu'au cours de l'époque hellénistique, dans le contexte de l'expansion du système de la *polis** grecque, mais on peut y trouver dès la fin de l'époque classique des indices isolés d'une familiarité certaine avec le monde du gymnase et d'un intérêt pour les activités sportives qui y étaient pratiquées.

En Lycie, par exemple, nous connaissons deux bas-reliefs funéraires montrant des jeunes gens nus avec des strigiles* et d'autres ustensiles servant habituellement à la toilette dans les gymnases (fig. 2.1) (cf. chap. 8). Le fragment d'une épigramme rédigée par un pédotribe* pour le dynaste Erbina (Arbinas en grec) à Xanthos, dans l'ouest de la Lycie, montre que les élites lyciennes, dont les figures de proue sont qualifiées de dynastes par les chercheurs en raison de structures sociales fortement marquées par l'aristocratie, s'intéressaient aussi dans la pratique au mode de vie grec, 4. Jh. v. Chr

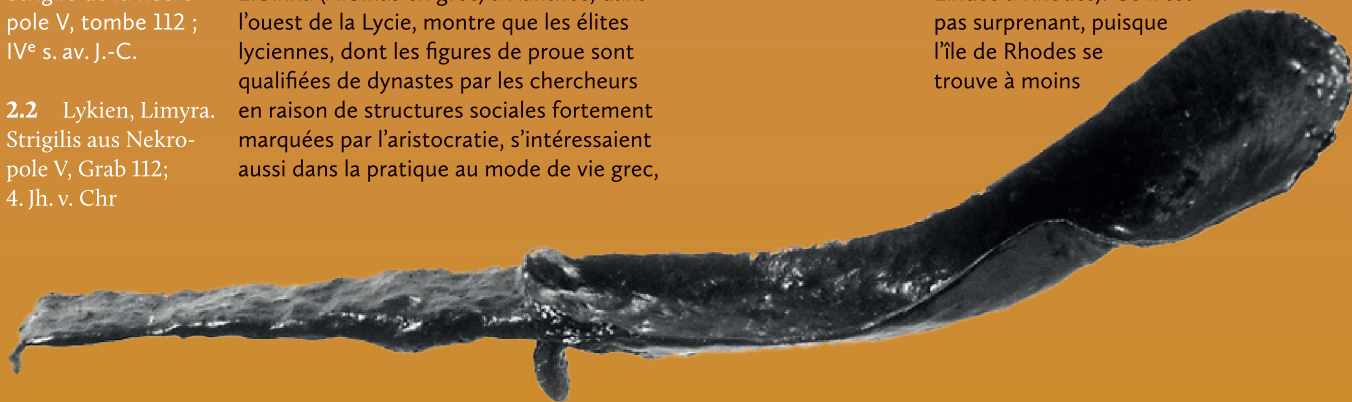
CULTURE GYMNASIALE ET AGONISTIQUE EN ASIE MINEURE PRÉHELLENISTIQUE



au-delà du seul monde des images.¹ En se définissant lui-même comme *paidotribas*, il utilise le dialecte dorien des Grecs installés à l'extrême sud-ouest de l'Asie Mineure, regroupés en une hexapole, une confédération de six cités (Halicarnasse et Cnide en Carie continentale, Cos au large, ainsi que les *poleis* d'Ialysos, de Kamiros et de Lindos à Rhodes). Ce n'est pas surprenant, puisque l'île de Rhodes se trouve à moins

2.2 Lycie, Limyra. Strigile de la nécropole V, tombe 112 ; IV^e s. av. J.-C.

2.2 Lykien, Limyra. Strigilis aus Nekropole V, Grab 112; 4. Jh. v. Chr



0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25

GYMNASIALE UND AGONISTISCHE KULTUR IM VORHELLENISTISCHEN KLEINASIEN

Das Projekt „GymnAsia“ untersucht die Geschichte griechischer Gymnasien und der agonistischen Kultur in Kleinasien und auf den vorgelagerten Inseln. Die kulturelle Vielfalt Anatoliens macht den Untersuchungsraum besonders interessant. In Landschaften wie beispielsweise der an der Südküste gelegenen lykischen Halbinsel wurde während der dem Hellenismus vorausgehenden Epochen der (späten) archaischen und der klassischen Zeit (7.–4. Jh. v. Chr.) unter persischer Oberherrschaft noch eine eigene anatolische Sprache gesprochen und mit einem spezifischen Alphabet auch in Inschriften verewigt. Zwar scheinen Gymnasien nach den uns zur Verfügung stehenden Quellen in solchen Regionen oft erst im Lauf des Hellenismus vor dem Hintergrund einer Zuwendung zum griechischen Polis*system eingerichtet worden zu sein, jedoch lassen sich dort vereinzelt auch schon in spätklassischer Zeit Hinweise auf eine gewisse Vertrautheit mit der Welt des Gymnasiums und ein Interesse an den dort gepflegten sportlichen Aktivitäten finden.

In Lykien etwa kennen wir zwei Grabreliefs, die nackte Jünglinge mit Strigiles* und anderen Utensilien, die üblicherweise der Körperpflege im Gymnasium dienten, zeigen (Abb. 2.1) (vgl. Kap. 8). Dass sich die lykischen Eliten, deren führende Figuren in der Forschung aufgrund stark aristokratisch geprägter Gesellschaftsstrukturen als Dynasten bezeichnet werden, über die bloße Bilderwelt hinaus auch praktisch mit griechischer Lebensweise auseinandersetzten, zeigt das Fragment eines Epigramms, das ein Paidotribe* für den Dynasten Erbinna (griechisch Arbinas) im westlyki-

schen Xanthos verfasst hat.¹ Er bezeichnet sich selbst als *paidotribas*, gebraucht also den dorischen Dialekt der Griechen, die im äußersten Südwesten Kleasiens siedelten und sich in einer Hexapolis, einem Sechsstädtebund, zusammengeschlossen hatten (Halikarnassos und Knidos auf dem karischen Festland, das vorgelagerte Kos sowie die Poleis Ialysos, Kamiros und Lindos auf Rhodos). Dies überrascht nicht, liegt die Insel Rhodos doch keine hundert Kilometer von der Westküste Lykiens entfernt. Möglicherweise stammte der Trainer, der sich nicht nur auf den Sport, sondern auch auf das Dichten verstand, aus einer dieser dorischen Städte. Einen womöglich vergleichbaren Beleg kennen wir noch aus einer anderen lykischen Stadt: In Limyra wurde das Grab eines rund 35-jährigen Mannes ausgegraben, der aufgrund anthropologischer Untersuchungen der Skelettreste und einer für die Region ungewöhnlichen Grabform wohl ein Ortsfremder war. Man hatte ihn im 4. Jh. v. Chr. mit einer Strigilis als Grabbeigabe bestattet (Abb. 2.2).² Die Bedeutung des innerhalb der gut erforschten Nekropolen Limyras singulären Fundes wird erst in der Gegenüberstellung mit griechischen Kernsiedlungsgebieten deutlich: In den Gräbern des von äolischen Griechen bewohnten Antandros an der kleinasiatischen Westküste etwa kamen bislang einunddreißig Strigiles zutage, von denen ein Großteil in klassische Zeit datiert wird. Eine erhebliche Zahl stammt dabei bereits aus der ersten Hälfte des 5. Jhs. v. Chr. und ist damit um mindestens einhundert Jahre älter als der Fund in Limyra.

2.1 Lykien, Timiussa. Relief funéraire d'un jeune homme nu avec un strigile ; IV^e s. av. J.-C.

2.1 Lykien, Timiussa. Grabrelief eines nackten Jünglings mit Strigilis; 4. Jh. v. Chr.

de cent kilomètres de la côte ouest de la Lycie. Il est possible que l'entraîneur, qui s'y entendait non seulement en sport mais aussi en poésie, soit originaire d'une de ces cités doriennes. Un autre témoignage, peut-être comparable, provenant d'une autre ville lycienne, nous est parvenu : à Limyra, on a mis au jour la tombe d'un homme d'environ 35 ans qui, d'après les analyses anthropologiques des restes de son squelette et d'après une forme de tombe inhabituelle pour la région, y était probablement un étranger. Au IV^e s. av. J.-C., il a été enterré avec un strigile en guise d'offrande funéraire (fig. 2.2).²

L'importance de cette découverte unique au sein des nécropoles bien étudiées de Limyra n'apparaît clairement que lorsqu'on la compare à des zones d'habitat grec : dans les tombes d'Antandros, sur la côte occidentale de l'Asie Mineure, habitée par des Grecs éoliens, on a découvert jusqu'à présent trente et un strigiles, dont la plupart sont datés de l'époque classique. Un grand nombre d'entre eux datent de la première moitié du V^e s. av. J.-C. et sont donc plus anciens d'au moins un siècle que la découverte de Limyra.³

L'exemple d'Antandros montre que la pratique du gymnase dans les cités grecques d'Asie Mineure est attestée bien plus tôt par des découvertes archéologiques que par des sources écrites. Le premier témoignage littéraire d'un gymnase en Asie Mineure se trouve chez l'historien Xénophon, qui raconte comment, en 395 av. J.-C., les soldats du général spartiate Agésilas s'entraînaient dans les gymnases d'Éphèse pour se préparer à une bataille contre les Perses (*Agésilas*, 1, 25-27 ; *Helléniques*, 3, 4, 16-18). Il y avait donc déjà plusieurs établissements de ce type à Éphèse à cette époque. Les inscriptions relatives aux gymnases ne commencent à apparaître en Asie Mineure qu'au



2.3 Pamphylie, Aspendos. Statère d'argent avec groupe de lutteurs ; fin du IV^e s. av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

2.3 Pamphylie, Aspendos. Silberstater mit Ringergruppe; Ende des 4. Jhs. v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

III^e s. av. J.-C. Les découvertes archéologiques montrent cependant que, à l'époque classique, les gymnases étaient déjà bien ancrés dans la réalité de la vie des Grecs d'Asie Mineure et des îles avoisinantes. Il n'y a toutefois aucune raison de supposer que ces établissements étaient déjà organisés en tant qu'institutions publiques des *poleis*. Néanmoins, des témoignages comme ceux de la Lycie reflètent le fait que, même dans les cultures voisines, non grecques, au moins les classes dirigeantes s'intéressaient vraiment à cette manière de vivre et étaient attirées par elle.

Une approche intellectuelle de l'aspect sportif (et aussi militaire) du gymnase grec a peut-être été facilitée par une affinité transculturelle pour la compétition athlétique, que l'on retrouve dans l'est du bassin méditerranéen depuis l'âge du bronze, même en dehors des régions d'habitat grec. Ainsi, le destinataire de la tombe du « Pilier inscrit » de Xanthos, qui est le père, Xeriga, ou l'oncle, Xerêi, du dynaste Erbinna mentionné plus haut, est déjà loué dans une épigramme grecque pour s'être « (montré) en tout supérieur par la vigueur de ses bras dans la lutte, sur les jeunes Lyciens de son temps ». ⁴ Les représentations de lutteurs – notamment sur des statères* de la cité d'Aspendos, en Pamphylie, région voisine de la Lycie, dont la frappe commence à la fin du V^e s. av. J.-C. (fig. 2.3) – témoignent de la popularité de cette forme d'épreuve physique en Asie Mineure.

Les non-Grecs n'étaient pas autorisés à participer aux compétitions organisées par les cités grecques. Leur organisation nous est révélée par des sources très diverses. Ainsi, en Asie Mineure, et plus particulièrement en Ionie, les cités accordent régulièrement, même à l'époque classique, des honneurs avec la « proédrie* dans les concours (*agônes**) », ⁵ c'est-à-dire des places d'honneur bien mises en valeur dans les gradins, comme nous en connaissons par exemple au théâtre de Dionysos à Athènes (fig. 2.4). À la même époque, les athlètes des cités grecques d'Asie Mineure participaient également à des compétitions en Grèce continentale : les listes de vainqueurs des concours olympiques comprennent ainsi de nombreux noms d'hommes d'Ionie ou de Rhodes. Alors que les participants aux concours stéphanites* pouvaient remporter les couronnes qui donnent leur nom à ce type de compétitions particulièrement prestigieuses (à Olympie, par exemple, elles étaient faites de rameaux d'olivier) (cf. chap. 1), les vainqueurs des concours triopiques dans la cité dorienne de Cnide, célébrés en l'honneur d'Apollon, des Nymphes et de Poséidon,

2.4 Athènes.

Trône de marbre d'une proédrie au théâtre de Dionysos ; 1^{er} s. ap. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. DL 73)

2.4 Athen.

Marmorthron der Prohedrie im Dionysostheater; 1. Jh. n. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. DL 73)



Das Beispiel von Antandros zeigt, dass sich gymnasiale Praxis in den griechischen Städten Kleinasiens durch archäologische Funde wesentlich früher nachweisen lässt als durch schriftliche Quellen. Das früheste literarische Zeugnis für ein Gymnasion in Kleinasien findet sich bei dem Geschichtsschreiber Xenophon, der davon berichtet, wie 395 v. Chr. die Soldaten des spartanischen Feldherrn Agesilaos zur Vorbereitung auf eine Schlacht gegen die Perser in den Gymnasien von Ephesos trainierten (*Agesilaos* 1, 25–27; *Hellenika* 3, 4, 16–18). Demnach gab es in Ephesos damals bereits mehrere Einrichtungen dieser Art. Inschriftliche Belege für Gymnasien setzen in Kleinasien erst im 3. Jh. v. Chr. ein. Die archäologischen Funde zeigen aber, dass Gymnasien in der Lebensrealität der Griechen Kleinasiens und der vorgelagerten Inseln bereits in klassischer Zeit fest verankert gewesen sein dürften. Allerdings gibt es keinen Grund zu der Annahme, dass diese Einrichtungen bereits als öffentliche Institutionen der Poleis organisiert waren. Gleichzeitig reflektieren Zeugnisse wie diejenigen aus Lykien, dass sich auch in den benachbarten nicht-griechischen Kulturen zumindest die Führungsschichten ernsthaft mit dieser Lebensrealität auseinandersetzten und von ihr angezogen wurden.

Den gedanklichen Zugang zum sportlichen (und auch militärischen) Aspekt des griechischen Gymnasiums mag dabei eine kulturübergreifende Affinität zum athletischen Wettkampf erleichtert haben, die im östlichen Mittelmeerraum auch außerhalb griechischer Kernsiedlungsregionen schon seit der Bronzezeit anzutreffen ist. So wird bereits der Grabherr des sog. Inschriftenpfeilers von Xanthos, bei dem es sich um den Vater Xeriga oder den Onkel Xerēi des oben genannten Dynasten Erbinna handelt, in einem griechischen Epigramm dafür gerühmt, dass er „sich ganz und gar mit seinen Händen im Ringen ausgezeichnet hat vor allen Lykiern, die damals in Jugendkraft standen.“⁴ Darstellungen von Ringern – so etwa auf Ende des 5. Jhs. v. Chr. einsetzenden Stater*prägungen der Stadt Aspendos in der Lykien benachbarten Landschaft Pamphylien (Abb. 2.3) – belegen eine besondere Beliebtheit dieser Form des körperlichen Kräftemessens in Kleinasien.

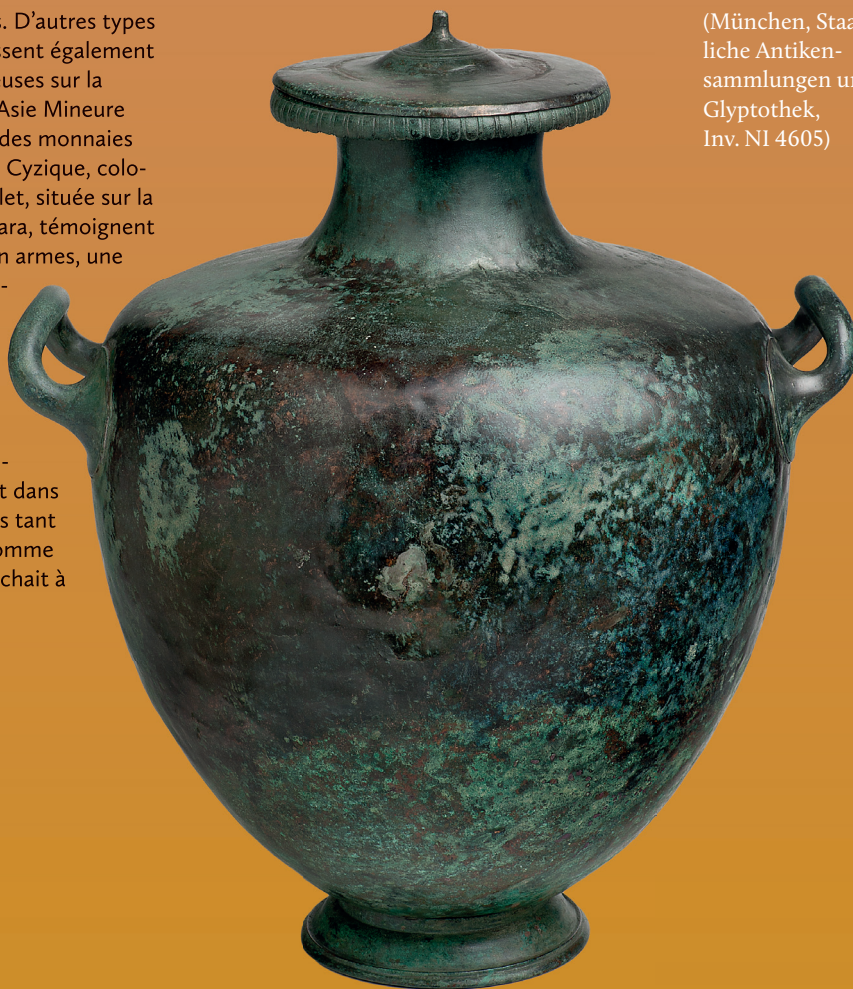
Von der Teilnahme an den Wettkämpfen der griechischen Städte waren Nicht-Griechen freilich ausgeschlossen. Deren Veranstaltung erschließt sich uns aus ganz unterschiedlichen Quellen. So finden sich in Kleinasien, insbesondere in Ionien, auch schon in klassischer Zeit regelmäßig Ehrungen mit der „Prohedrie* in den Agonen“⁴⁵, d. h. mit besonders hervorgehobenen Ehrenplätzen im Zuschauerraum, wie wir sie beispielsweise aus dem Dionysostheater in Athen kennen (Abb. 2.4). Zur selben Zeit nahmen Athleten aus den griechischen Städten Kleinasiens auch an Wettkämpfen im griechischen Mutterland teil: So finden sich in den Siegerlisten der Olympischen Spiele zahlreiche Männer z. B. aus Ionien und Rhodos. Während die Teilnehmer bei sog. Kranzagonen* die für diese besonders prestigeträchtige Art von Wettkämpfen namentgebenden Kränze (in Olympia z. B. solche aus Zweigen des Olivenbaums) als Preis

recevaient notamment des hydries* en bronze comme récompense. Un récipient à eau de ce type se trouve à Munich dans les Antikensammlungen (fig. 2.5). Les mots « De Cnide, prix de la victoire de Poséidon » sont gravés sur le bord de l'embouchure du récipient. La forme des lettres date l'hydrie de la seconde moitié du V^e s. av. J.-C.⁶

D'après l'historien Hérodote, qui vivait à cette époque, on pouvait justement gagner des trépieds en bronze lors des concours de Cnide (*Histoires*, 1, 144). Cependant, les vainqueurs étaient censés les consacrer immédiatement dans le sanctuaire triopique. Un certain Agasiclès, originaire d'Halicarnasse, la patrie d'Hérodote (devenue plus tard célèbre en tant que résidence du dynaste carien Mausole et site de son tombeau monumental, le Mausolée), n'a pas respecté cette exigence et a emporté son prix, ce qui a entraîné l'exclusion de la cité de l'hexapole dorienne. Celle-ci a continué d'exister sous la forme d'une pentapole, c'est-à-dire d'une

fédération de cinq cités. D'autres types de sources nous fournissent également des informations précieuses sur la culture agonistique en Asie Mineure préhellénistique. Ainsi, des monnaies d'électrum de la cité de Cyzique, colo-

nie de la cité ionienne de Milet, située sur la côte sud de la mer de Marmara, témoignent de la pratique de la course en armes, une forme particulière de compétition au cours de laquelle les coureurs se mesuraient équipés d'armes (fig. 2.6).⁷ Cette discipline, illustrée par la célèbre statuette du « coureur en armes de Tübingen » (voir p. 38-39), associait dans une large mesure des aspects tant athlétiques que militaires, comme l'éducation au gymnase cherchait à les transmettre.



2.5 Carie, Cnide. Hydrie de bronze des concours triopiques ; vers 450 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. NI 4605)

2.5 Karien, Knidos. Bronzehydria von den Triopischen Spielen; um 450 v.Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. NI 4605)

erringen konnten (vgl. Kap. 1), erhielten etwa die Sieger bei den zu Ehren des Apollon, der Nymphen und des Poseidon ausgetragenen Triopischen Spielen im dorischen Knidos unter anderem bronzene Hydrien* als Auszeichnung. Ein solches Wassergefäß befindet sich in den Münchner Antikensammlungen (Abb. 2.5). In den Rand der Gefäßmündung sind die Worte „Aus Knidos, Siegespreise von Poseidon“ eingraviert. Die Buchstabenformen datieren die Hydria in die zweite Hälfte des 5. Jhs. v. Chr. Dem in diesem Jahrhundert lebenden Geschichtsschreiber Herodot zufolge gab es bei den Agonen in Knidos daneben auch bronzene DreifüÙe zu gewinnen (*Historien* I, 144). Allerdings wurde von den Siegern erwartet, dass sie diese umgehend als Weihgaben in das Triopische Heiligtum stifteten. Ein gewisser Agasikles aus Halikarnassos, der Heimat Herodots, hatte dieser Vorgabe jedoch nicht entsprochen und seinen Preis mit nach Hause genommen, weswegen die Stadt – die später v. a. als Residenz des karischen Dynasten Mausolos und Standort seines monumentalen Grabbaus, des Mausolleion, zu Berühmtheit gelangte – aus der dorischen Hexapolis ausgeschlossen wurde. Diese existierte fortan als Pentapolis, d. h. als Fünfstädtebund, weiter. Auch andere Quellengattungen liefern uns wertvolle Hinweise auf die agonistische Kultur im vorhellenistischen Kleinasien. So bezeugen Elektronmünzen aus der an der Südküste des Marmarameeres gelegenen Stadt Kyzikos, einer Koloniegründung der ionischen Polis Milet, die Praxis des Waffenlaufs – einer Sonderform des Wettkampfs, bei dem die Läufer gerüstet gegeneinander antraten (Abb. 2.6).⁷ Die Disziplin, die etwa auch durch die bekannte Statuette des „Tübinger Waffenläufers“ bezeugt ist (s. S. 38–39), vereinte in besonderem Maße athletische und militärische Aspekte, wie sie auch die Ausbildung im Gymnasion zu vermitteln versuchte.

[MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER]



2.6 Mysie, Cyzique. Statère d'électrum avec coureur en armes et thon ; 480-470 av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Münzkabinett, Inv. 18200151)

2.6 Mysien, Kyzikos. Elektronstater mit Waffenläufer und Thunfisch; 480–470 v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Münzkabinett, Inv. 18200151)

LE « COUREUR EN ARMES DE TÜBINGEN » : S'ENTRAÎNER POUR LA GUERRE


Cette statuette peut passer inaperçue, mais elle est d'une excellente facture. En 1887, Friedrich Hauser l'a identifiée comme étant celle d'un coureur en armes. L'indice décisif lui fut donné par le trou sur lequel se ferme la main gauche : elle tenait la poignée d'un bouclier rond aujourd'hui perdu. Sur la tête, le personnage porte un casque dit attique, dont l'aigrette, qui n'est plus conservée, s'étendait autrefois au moins jusqu'à un appendice correspondant dans le dos. L'homme s'est légèrement accroupi et a le bras droit tendu vers l'avant. Il a ainsi adopté la position typique d'un coureur grec juste avant le départ, qui se faisait debout dans l'Antiquité (cf. fig. 5.1).

La course en armes était une discipline sportive qui est probablement apparue dans la deuxième moitié du VI^e s. av. J.-C. À partir de cette époque, elle fait partie des épreuves de tous les grands concours : Olympie (depuis 520 av. J.-C.), Némée, l'Isthme, Athènes, Delphes (depuis 498 av. J.-C.). Elle illustre mieux que toute autre un but central qui était poursuivi dans le gymnase : entraîner le corps pour la guerre. Lors de la bataille de Marathon en 490 av. J.-C., les Athéniens ont remporté la victoire notamment parce que, selon Hérodote, ils se sont lancés à l'assaut des ennemis perses sur environ 1,5 km en étant entièrement armés, ce qui, malgré l'exagération probable d'Hérodote, reste une performance remarquable (*Histoires*, 6, 112). Dans l'*agôn**, les concurrents ne portaient toutefois que le casque, les jambières et le bouclier – plus tard, seulement ce dernier (Pausanias, *Périégèse*, 6, 10, 4).


Les statuettes en bronze, comme le coureur en armes de Tübingen, étaient très appréciées jusqu'au V^e s. av. J.-C. et, en raison du métal utilisé, elles constituaient de précieux objets à consacrer dans les sanctuaires. Avec ces consécration, les athlètes tentaient de gagner le soutien de la divinité et les vainqueurs pouvaient aussi la remercier pour leur succès (cf. chap. 7).





Original

 Inconnu (entré dans la collection Lux avant 1750)
Unbekannt (vor 1750 in die Sammlung Lux gekommen)


 Bronze

 0,163 m

 Tübingen, Musée de l'Université de Tübingen
Museum der Universität Tübingen, Inv. 1

 490-480 av. J.-C.
490-480 v.Chr.

Moulage Abguss

 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 1419

 Plâtre Gips

2.7 « Coureur en armes de Tübingen »
(Tübingen, Musée de l'université de Tübingen)

2.7 Sog. Tübinger Waffenläufer
(Tübingen, Museum der Universität Tübingen)

DER SOG. TÜBINGER WAFFENLÄUFER: TRAINIEREN FÜR DEN KRIEG

Die Statuette wird schnell übersehen, aber sie ist exzellent gearbeitet. 1887 identifizierte Friedrich Hauser die kleine Statue als Waffenläufer. Den entscheidenden Hinweis gab ihm eine Durchbohrung in der linken geschlossenen Hand, die den Griff eines heute verlorenen Rundschildes hielt. Auf dem Kopf trägt die Figur einen sog. Attischen Helm, dessen nicht mehr erhaltener Helmbusch einst mindestens bis zu einem entsprechenden Ansatz am Rücken reichte. Der Mann ist leicht in die Hocke gegangen und hat seinen rechten Arm nach vorne gestreckt. Er hat damit die typische Haltung eines griechischen Läufers unmittelbar vor dem Start eingenommen, der in der Antike im Stehen erfolgte (vgl. Abb. 5.1).

Der Waffenlauf war eine Sportdisziplin, die vermutlich in der zweiten Hälfte des 6. Jhs. v. Chr. aufkam. Bei allen großen Spielen – Olympia (seit 520 v. Chr.), Nemea, Isthmia, Athen, Delphi (seit 498 v. Chr.) – war sie seit dieser Zeit vertreten. Sie verdeutlicht wie keine andere ein zentrales Ziel, welches im Gymnasion verfolgt wurde: den Körper für den Krieg zu trainieren. Bei der Schlacht von Marathon 490 v. Chr. gewannen die Athener unter anderem deswegen, weil sie laut Herodot etwa 1,5 km in voller Bewaffnung auf die feindlichen Perser zustürmten, bei aller anzunehmenden Übertreibung Herodots immer noch eine beachtliche Leistung (*Historien* 6, 112). Im Agon* trugen die Wettkampfteilnehmer allerdings nur Helm, Beinschienen und Schild, später gar nur noch letzteren (Pausanias, *Periegesis* 6, 10, 4).

Bronzestatuetten wie der Tübinger Waffenläufer waren bis ins 5. Jh. v. Chr. hinein beliebt und aufgrund des verwendeten Metalls wertvolle Weihungen in Heiligtümer. Athleten versuchten mit ihnen die Unterstützung der Gottheit zu gewinnen, Sieger konnten auf diese Weise für ihren Erfolg danken (vgl. Kap. 7).

[ULRICH HOFSTÄTTER]

U. Hausmann (éd./Hrsg.), *Der Tübinger Waffenläufer*, Tübinger Studien zur Archäologie und Kunstgeschichte 4, Tübingen 1977.

K. B. Zimmer, *Der Tübinger Waffenläufer*. Ein griechisches Meisterwerk aus der Zeit der Perserkriege, Kleine Monographien des MUT 2, Tübingen 2015.



3.1 Olympie.
Vue du stade

3.1 Olympia.
Ansicht des Stadions

Dans une cité grecque, les bâtiments destinés à l'entraînement athlétique et aux compétitions sportives comptent parmi les lieux les plus importants. Le vocabulaire utilisé pour les désigner apparaît au cours du VI^e s. av. J.-C. Certains de ces mots, tels que stades et gymnases, sont toujours employés aujourd'hui. Mais que désignent-ils dans l'Antiquité ?

Les stades et les pistes de course

Les plus anciennes infrastructures athlétiques sont des pistes de course. Le mot grec qui désigne la piste, *drómos**, est déjà employé par Homère dans la description des épreuves organisées à l'occasion des funérailles de Patrocle (*Illiade*, 23, 758 ; cf. chap. 1). Il s'agit alors d'un terrain plat, utilisé à l'occasion pour des courses, sans infrastructures particulières. Ce n'est qu'au VI^e s. av. J.-C., que des talus sont aménagés pour accueillir les spectateurs le long de pistes en terre battue. À la même époque, le mot *stádion** est utilisé pour désigner soit la course elle-même, soit la distance parcourue (cf. chap. 5). C'est ainsi que le stade naît en tant que type d'édifice : il est la combinaison d'aménagements pour des spectateurs, que ce soit de simples talus comme à Olympie (fig. 3.1) ou des gradins architecturés en bois ou en pierre, et d'une piste longue de 600 pieds. Puisque la mesure d'un pied varie selon les cités, toutes les pistes n'ont pas la même longueur : à Olympie, elle mesure 192,28 m alors qu'à Delphes elle mesure 177,80 m.

GYMNASES ET INFRASTRUCTURES SPORTIVES

ARCHITECTURE, ÉQUIPEMENT, DÉCOR

Le début de la piste peut être marqué par une simple ligne (*grammé*) ou par des blocs de départ (*balbídes*) (fig. 3.2). Certains stades sont également pourvus d'un dispositif de départ plus complexe (*hýsplex*) destiné à éviter le départ prématuré de certains coureurs.¹ À l'origine très modeste, fait de bois et de cordes, ce dispositif prend parfois une forme monumentale en pierre à l'époque hellénistique. À la même époque, les stades eux-mêmes ont souvent été modernisés et parfois agrandis, comme à Priène où, au II^e s. av. J.-C., un stade a été construit sur un aménagement antérieur en même temps que le gymnase dit « du bas » (fig. 3.3).²

L'époque impériale voit la monumentalisation de nombreux stades, notamment en Asie Mineure. Le stade d'Aphrodisias en Carie, construit dans le courant du I^{er} s. ap. J.-C., en est un excellent exemple (fig. 3.4).³ Il peut accueillir 30 000 spectateurs et est utilisé tant pour les compétitions sportives grecques traditionnelles (les épreuves de course notamment) que pour les spectacles romains (combats de gladiateurs et chasses d'animaux).⁴

3.2 Olympie.
Bloc de départ dans
le stade

3.2 Olympia.
Startblock im
Stadion



GYMNASIEN UND SPORTSTÄTTEN

ARCHITEKTUR, AUSSTATTUNG, DEKOR

Gebäude zum Zweck körperlichen Trainings und der Ausrichtung sportlicher Wettkämpfe zählten zu den wichtigsten Einrichtungen der griechischen Stadt. Das für sie geläufige Vokabular begann sich im 6. Jh. v. Chr. herauszubilden. Manche Begriffe wie Stadion oder Gymnasion werden auch heute noch verwendet. Doch was bedeuteten sie in der Antike?

Stadien und Laufbahnen

Am Anfang der Entwicklung solcher Sportstätten standen einfache Laufbahnen. Die griechische Bezeichnung für Laufbahn, *drómos**, fand schon bei Homer in Zusammenhang mit den Leichenspielen für Patroklos Verwendung (*Ilias* 23, 758; vgl. Kap. 1). Damit war zunächst eine ebene, für Wettläufe geeignete Fläche ohne besondere bauliche Fassung gemeint. Erst im 6. Jh. v. Chr. wurde mit der Anlage von Zuschauerrängen aus gestampfter Erde entlang der Laufbahnen begonnen. In dieser Zeit konnte mit dem Begriff *stádion** entweder der Lauf selbst oder aber die absolvierte Distanz bezeichnet werden (vgl. Kap. 5). Und damit war auch das Stadion als Bautyp geboren: es handelt sich dabei um die bauliche Verbindung von Zuschauerrängen, seien es einfache Böschungen wie in Olympia (Abb. 3.1) oder architektonisch aufwändigere Stufenanlagen aus Holz oder Stein, mit einer 600 Fuß langen Laufbahn. Allerdings waren die

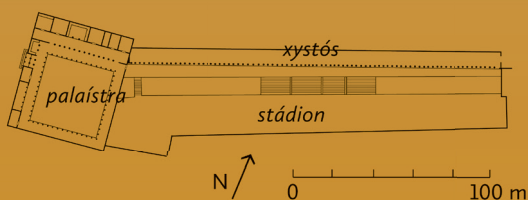
Bahnen nicht überall gleich lang, da das Fußmaß von Stadt zu Stadt variieren konnte. So maß etwa die Laufbahn in Olympia 192,28 m, in Delphi dagegen nur 177,80 m.

Der Beginn der Laufbahn konnte durch eine einfache Linie (*grammé*) oder Startblöcke (*balbídes*) markiert werden (Abb. 3.2). Manche Stadien waren auch mit einer komplexeren Startvorrichtung ausgestattet (*hýsplex*), um einen Frühstart zu verhindern.¹ Die anfangs sehr bescheidenen, aus Holz und Seilen bestehenden Vorrichtungen nahmen in hellenistischer Zeit manchmal monumentale Formen aus Stein an. In derselben Zeit wurden vielerorts auch die Stadien selbst modernisiert und mitunter erweitert, wie etwa in Priene, wo im 2. Jh. v. Chr. gleichzeitig mit dem sog. Unteren Gymnasion ein Stadion über einer Vorgängeranlage errichtet wurde (Abb. 3.3).

In der römischen Kaiserzeit konnten Stadien gerade in Kleinasien monumentale Ausmaße annehmen. Ein hervorragendes Beispiel dafür ist das im Laufe des 1. Jhs. n. Chr. errichtete Stadion von Aphrodisias in Karien (Abb. 3.4).² Es bot Platz für bis zu 30.000 Zuschauer, und es konnten sowohl traditionelle griechische Agone* (vor allem Laufwettbewerbe) als auch unter römischem Einfluss aufgekommene Veranstaltungen wie Gladiatorenspiele und Tierhetzen darin stattfinden.⁴

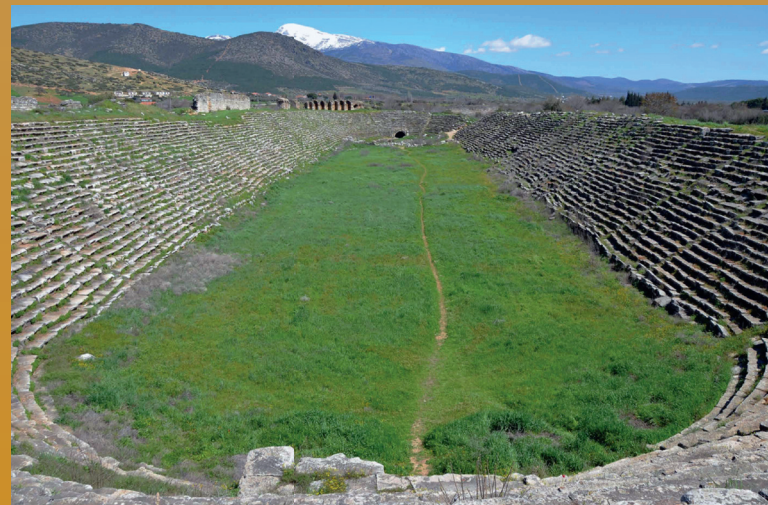
3.3 Ionie, Priène.
Plan du « gymnase du bas » avec le stade et le xyste

3.3 Ionien, Priene.
Plan des sog. Unteren Gymnasiums mit Stadion und Xystos



3.4 Carie, Aphrodisias.
Vue du stade

3.4 Karien, Aphrodisias.
Ansicht des Stadions



Les gymnases

Les gymnases les plus anciens ne sont connus qu'à travers les textes. Ils sont décrits comme des sites agrestes, de beaux jardins arborés fréquentés par les jeunes hommes pour pratiquer divers exercices physiques et situés en dehors de la ville. Il s'agissait souvent de bois sacrés (cf. chap. 7).

Les plus anciens vestiges architecturaux de gymnase datent du IV^e s. av. J.-C. Il est difficile d'identifier un véritable plan type pour les gymnases de cette époque, tant les plans, comme à Delphes (voir p. 48-49), peuvent varier en fonction de l'espace disponible, de la morphologie du terrain sur lequel il est construit, mais aussi des besoins des communautés et des ressources dont elles disposent pour ces constructions. Toutefois, un élément essentiel s'impose : la palestre*, le « terrain de lutte », qui prend la forme d'une grande cour bordée de colonnes et entourée de diverses pièces. Il

n'est pas toujours possible d'attribuer une fonction précise à ces pièces (voir ci-dessous). Dès cette époque, les gymnases peuvent être associés à une piste de course longue d'un stade, qu'on nomme *xystós** lorsqu'elle est couverte et *paradromis** lorsqu'elle est à ciel ouvert. On y trouve aussi parfois des espaces dédiés au bain, avec des cuves et des baignoires pour les ablutions d'eau froide, plus rarement de grands bassins servant de piscine.

Pendant l'époque classique et sans doute une bonne partie de l'époque hellénistique, les gymnases demeurent en dehors des villes. Il faut attendre le II^e s. av. J.-C. pour les voir pénétrer l'enceinte urbaine. Les gymnases sont alors établis soit près de l'enceinte de la ville, soit en son centre, près de l'*agora**. La première configuration semble privilégiée pour les gymnases associés à des stades : les quartiers près des enceintes sont moins densément construits et offrent les espaces nécessaires à de telles réalisations comme on peut le voir à Priène (fig. 3.3). La seconde configuration est particulièrement fréquente dans les fondations hellénistiques : ainsi le grand gymnase de Stratonicee en Carie s'élève au centre de la ville, immédiatement à l'est du *boulevard** et de l'*agora*.

À la même époque, de plus en plus de gymnases sont dotés d'une décoration luxueuse et équipés d'entrées monumentales. On multiplie aussi les pièces et les portiques associés à la traditionnelle palestre et aux pistes. Certains gymnases prennent des dimensions considérables. Le gymnase de Pergame est l'une des plus imposantes réalisations de cette époque (voir p. 50-51). Conçu et construit à l'origine comme un projet de prestige des souverains pergaméniens, il est continuellement embelli, modernisé et agrandi après la fin de la monarchie attalide en 133 av. J.-C., principalement par de riches bienfaiteurs. L'un des mécènes les plus célèbres du gymnase de Pergame est Diodôros Paspas, connu grâce à une série de décrets et d'inscriptions honorifiques (cf. chap. 7)⁵. Il avait lui-même été gymnasiarque en 69 av. J.-C. et avait largement contribué à la rénovation et au réaménagement du gymnase. Une tête de statue-portrait réalisée à la fin de l'époque hellénistique, mais qui n'a pas été retrouvée dans le gymnase lui-même, appartient peut-être à une ancienne statue de Diodôros (fig. 3.5). Cette identification est toutefois controversée et il n'est pas exclu que le portrait représente un autre citoyen important de la ville.⁶ Les honneurs rendus pour récompenser l'activité édilitaire des bienfaiteurs tels que Paspas dans les gymnases, font connaître plusieurs termes désignant des espaces et des pièces au sein de ces édifices.⁷ Il est rare de pouvoir les identifier avec autant de certitude que le *loutrôn**, une pièce équipée de bassins pour se laver à l'eau froide, dans le « gymnase du bas » de Priène (fig. 3.6). Certaines pièces servaient de vestiaires aux visiteurs du gymnase, d'autres à se frotter avec de l'huile et du sable (cf. chap. 8) et à s'entraîner, d'autres encore remplissaient des fonctions culturelles ou servaient de salles de conférences ou de banquets.

3.5 Mysie, Pergame. Tête de statue-portrait de Diodôros Paspas (?) ; I^{er} s. av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 404)

3.5 Mysien, Pergamon. Portraitkopf des Diodoros Paspas (?) ; I. Jh. v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 404)





3.6 Ionie, Priène.
Vasques dans le *loutrôn* du « gymnase du bas »

3.6 Ionien, Priene.
Waschbecken
im Loutron des
sog. Unteren Gymnasions

Die Gymnasien

Die frühesten Gymnasien kennen wir nur aus literarischen Quellen. Sie werden als parkartige, mit Bäumen bepflanzte Anlagen außerhalb der Städte beschrieben, an denen sich die jungen Männer zum Training trafen. Oft handelte es sich dabei um heilige Haine (vgl. Kap. 7).

Die ältesten bekannten architektonischen Überreste eines Gymnasions stammen aus dem 4. Jh. v. Chr. Jedoch lag den Gymnasien zu dieser Zeit kein Standardplan zugrunde, da ihre Grundrisse wie in Delphi (s. S. 48–49) zumeist an den verfügbaren Raum und die Geländetopographie angepasst waren und sich an den individuellen Bedürfnissen der Gemeinwesen und ihren finanziellen Ressourcen orientierten. Ein wesentliches Element besaßen sie aber alle: die Palästra*, den „Ringplatz“, in Form eines großen, von Säulengängen gerahmten und von verschiedenen Räumen umgebenen Hofes. Nicht immer lässt sich diesen Räumen eine konkrete Funktion zuweisen (s. unten). Seit dieser Zeit konnten die Gymnasien auch über eine (idealerweise in ihrer Länge einem Stadion entsprechende) Laufbahn verfügen, die als *xystós** bezeichnet wurde, wenn sie überdacht war, und als *paradromís**, wenn sie unter freiem Himmel lag. Außerdem gab es manchmal Waschräume mit Becken und Wannen für die Reinigung mit kaltem Wasser, seltener große Becken, in denen man schwimmen konnte.

Während der klassischen und zweifellos auch während großer Teile der hellenistischen Zeit blieben die Gymnasien in der Peripherie der Städte. Erst ab dem 2. Jh. v. Chr. prägten sie das innere Stadtbild, als man sie zunehmend entweder in der Nähe der Stadtmauern oder im Stadtzentrum, nahe der Agora*, zu errichten begann. Bei Gymnasien in Verbindung mit Stadien scheint man Siedlungsarealen in der Nähe der Mauern den Vorzug gegeben zu haben, da diese in aller Regel weniger dicht bebaut waren und entsprechend wie etwa in Priene (Abb. 3.3) ausreichend Raum für die Umsetzung solcher Bauprojekte boten. Standorte in den Stadtzentren findet man dagegen vor allem in hellenistischen Stadtneugründungen. So liegt etwa das große Gymnasion von Stratonikeia in Karien in zentraler Lage unmittelbar östlich des Bouleuterions* und der Agora.

Zur selben Zeit wurden immer mehr Gymnasien luxuriös eingerichtet und mit monumentalen Zugängen ausgestattet. Auch die Räume und Säulenhallen der traditionellen Palästra und die Laufbahnen erfuhren oftmals Erweiterungen. Einige Gymnasien nahmen auf diese Weise beachtliche Ausmaße an. Zu den imposantesten Anlagen dieser Zeit gehört das Gymnasion von Pergamon (s. S. 50–51). Ursprünglich als Prestigeprojekt der pergamenischen Herrscher geplant und errichtet, wurde der Bau nach dem Ende der Königsherrschaft in Pergamon 133 v. Chr. vor allem durch reiche Wohltäter immer weiter verschönert, modernisiert und erweitert. Um einen der bekanntesten Förderer des pergamenischen Gymnasions handelt es sich bei dem aus einer ganzen Reihe von Dekreten und

Ehrungen bekannten Diodoros Pasparos (vgl. Kap. 7).⁵ Er war im Jahr 69 v. Chr. selbst Gymnasiarch gewesen und hatte in hohem Maße zur Renovierung und Neugestaltung des Gymnasions beigetragen. Ein in spät-hellenistischer Zeit entstandener, allerdings nicht im Gymnasion selbst gefundener Portraitkopf gehörte vielleicht zu einer Statue des Diodoros (Abb. 3.5). Diese Identifizierung ist allerdings umstritten, und es ist nicht auszuschließen, dass das Portrait einen anderen bedeutenden Bürger der Stadt darstellt.⁶ Gerade aus Ehrungen für Architekturstiftungen wie diejenigen des Pasparos kennen wir eine ganze Fülle von Begriffen für einzelne Räumlichkeiten innerhalb der Gymnasien.⁷ Nur selten können sie so zweifelsfrei angesprochen werden wie das *loutrôn** mit seinen Becken zum Waschen mit kaltem Wasser im Unteren Gymnasion von Priene (Abb. 3.6). Manche Räume dienten den Gymnasionsbesuchern als Umkleide, andere zum Einreiben mit Öl und Sand (vgl. Kap. 8) und zum Training, wieder andere erfüllten kultische Funktionen oder dienten als Vortrags- oder Bankettsäle. Viele Räume dürften auch multifunktional genutzt worden sein.

Das Auftauchen erster Warmbäder in den Gymnasien ebnete den Weg für einen neuen Bautyp, der ausgeklügelte, von den Römern übernommene Heizsysteme einbezog. Der von Vitruv empfohlene Idealplan eines Bäder und Palästreten verbindenden Gymnasions illustriert die einschneidenden architektonischen Entwicklungen des 1. Jhs. n. Chr. (*De architectura* 5, 11).

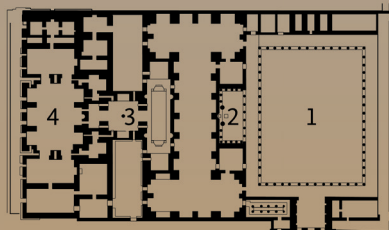
Denn in der Kaiserzeit entwickelte sich ein neuer Typ von Gymnasien, der als Bad- oder Thermengymnasion bezeichnet wird. Bei ihnen handelt es sich um gewaltige Monumentalbauten, in denen eine Palästra mit Bädern römischen Typs zu einer architektonischen Einheit verschmolz, die häufig an einer Längsachse orientiert war. Die meis-

L'apparition des premiers bains d'eau chaude dans les gymnases ouvre la voie à un nouveau type d'édifice construit grâce à l'utilisation de systèmes de chauffage sophistiqués empruntés aux Romains. L'organisation idéale que préconise Vitruve pour concevoir des gymnases associant bains et palestres témoigne des innovations architecturales du I^{er} s. av. J.-C. (*De architectura*, 5, 11).

L'époque impériale voit le développement d'un nouveau type de gymnase, désigné par l'expression « bains-gymnases ». Il s'agit de formidables constructions monumentales associant une palestre à des bains romains souvent disposés symétriquement le long d'un axe longitudinal. La plupart de ces grands bains-gymnases sont édifiés en Asie Mineure occidentale au II^e s. ap. J.-C.

Ainsi, à partir de la fin du I^{er} s. ap. J.-C., la cité d'Éphèse entreprend la construction de quatre édifices de ce type, dont le « gymnase de Vedius », offert par le grand bienfaiteur M. Claudius P. Vedius Antoninus et sa femme Flavia Papiana et construit ex nihilo dans le quartier du stade d'Éphèse au milieu du II^e s. ap. J.-C. (fig. 3.7).⁸

Ces édifices extraordinaires ne sauraient être considérés comme représentatifs des gymnases de l'époque impériale. La plupart des cités ne peuvent pas investir dans la construction de nouveaux bâtiments gigantesques et préfèrent entretenir les gymnases construits à l'époque hellénistique et encore utilisés à l'époque impériale. Par exemple, le « gymnase du haut » de Priène est entièrement reconstruit entre le I^{er} et le II^e s. ap. J.-C. : la surface de sa palestre est considérablement réduite pour faire place à des bains romains (fig. 3.8). En fin de compte, ce type de transformation a pu conduire à la disparition des usages athlétiques des gymnases et les termes *balaneion* (bains) et *gymnasion* sont souvent employés indifféremment pour désigner ces bâtiments. Il est également souvent difficile de les distinguer dans les vestiges archéologiques. Ainsi, les « thermes portuaires » de Patara, construits au tournant du I^{er} et du II^e s. ap. J.-C., disposent certes de trois salles de bain particulièrement typiques de la Lycie, mais aussi, à l'origine, d'une petite palestre adjacente à l'est recouverte par la suite (fig. 3.9).⁹



- 1 Palaistra
- 2 "Kaisersaal"
- 3 Cold water baths
- 4 Hot water baths

↑ N 0 20 m

3.7 Ionie, Éphèse. Plan du « gymnase de Vedius »

3.7 Ionien, Ephesos. Plan des Vediusgymnasions

Le III^e s. ap. J.-C. voit peu de nouvelles constructions, sans doute car les bâtiments existants suffisent alors aux besoins des populations et que leur entretien représente un coût important pour les communautés. Les choix effectués lors des travaux de restauration et d'embellissement montrent une nette préférence pour les parties thermales des édifices.

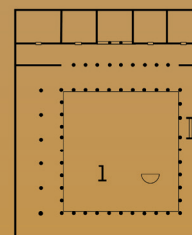
[JULIE BERNINI]

Équipement et décor

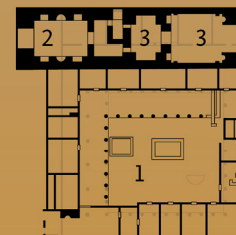
Alors que l'architecture des gymnases est relativement bien connue, du moins pour certaines périodes, nous manquons souvent d'indications sur leur équipement et leur décor en raison des transformations ultérieures et des phases de réutilisation. C'est particulièrement le cas dans les bâtiments hellénistiques, souvent rénovés et embellis à l'époque impériale. Une chose est certaine : la vie dans les gymnases ne se déroulait pas dans des espaces vides. Ces derniers semblent au contraire avoir été dotés d'un riche décor grâce à l'installation de statues ou à la fixation d'images en relief et d'objets sur les murs.¹⁰

L'un des meilleurs aperçus de l'équipement et du décor d'un gymnase hellénistique nous est donné par l'« inventaire de Kalistratos ».¹¹ Cette liste, datée de l'année 156/155 av. J.-C., recense les objets votifs d'un des gymnases de Délos. On ne sait cependant pas avec quels vestiges ce gymnase doit être identifié. Un projet scientifique en cours, dirigé par Guy Ackermann, est entre autres consacré à la résolution de cette question.¹² L'inventaire mentionne toute une série de sculptures et de statuettes en bronze qui étaient principalement placées dans les portiques de la palestre. Parmi elles, on trouve un grand nombre d'effigies

de divinités, notamment celles d'Héraclès (cf. chap. 7). Il y avait également une étagère pour les casques et une grande hydrie*. Un grand nombre de flambeaux étaient accrochés aux murs, ainsi que des tablettes votives et des boucliers en bronze, parfois dorés, qui portaient des inscriptions. D'autres hydries et des vases à puiser sont comptés parmi les équipements mobiles et des cadrans solaires sont mentionnés à deux reprises. Des cuves étaient installées dans le *loutrôn*. Les 41 hermès-piliers* en pierre, qui n'apparaissent que sommairement dans l'inventaire, étaient des éléments typiques du décor des gymnases (cf. chap. 7).¹³



↑ N 0 15 m



- 1 Palaistra
- 2 Cold water baths
- 3 Hot water baths

3.8 Ionie, Priène. Plans des phases de construction hellénistique et impériale du « gymnase du haut »

3.8 Ionien, Priene. Pläne der hellenistischen und der kaiserzeitlichen Bauphase des sog. Oberen Gymnasions

ten dieser großen Bad-Gymnasien wurden im 2. Jh. n. Chr. im westlichen Kleinasien erbaut. So wurden etwa in Ephesos ab dem späten 1. Jh. n. Chr. vier solche Komplexe errichtet, darunter das sog. Vediusgymnasion, das durch den großen Wohltäter Claudius Publius Vedius Antoninus und seine Frau Flavia Papiana gestiftet und um die Mitte des 2. Jhs. n. Chr. im Stadionviertel von Ephesos von Grund auf neu erbaut wurde (Abb. 3.7).⁸

Diese außergewöhnlichen Gebäude können allerdings nicht als repräsentativ für die Gymnasien der Kaiserzeit angesehen werden. Den meisten Städten fehlten die finanziellen Mittel für die Errichtung neuer Bauten in dieser Größenordnung, weswegen sie es vorzogen, die hellenistischen Gymnasien instandzuhalten und weiterzunutzen. So erhielt zum Beispiel das sog. Obere Gymnasion von Priene zwischen dem 1. und 2. Jh. n. Chr. ein völlig neues Gesicht, indem die Fläche der Palästra erheblich verkleinert wurde, um Platz für ein römisches Bad zu schaffen (Abb. 3.8). Letztendlich mögen solche architektonischen Transformationsprozesse zu einem Bedeutungsverlust des körperlichen Trainings in den Gymnasien geführt haben. Vielfach wurden die Begriffe *balaneïon* (Bad) und *gymnásion* nun synonym für dieselben Bauten verwendet. Auch eine Unterscheidung im archäologischen Befund fällt häufig schwer. So verfügen die um die Wende vom 1. zum 2. Jh. n. Chr. errichteten sog. Hafenthermen in Patara zwar über die für Lykien besonders typischen drei Baderäume, ursprünglich aber wohl auch über eine kleine, östlich anschließende und später überbaute Palästra (Abb. 3.9).⁹

Im 3. Jh. n. Chr. wurden nur noch wenige neue Gymnasien errichtet, zweifelsohne, weil die existierenden Bauten den Bedürfnissen der Bevölkerung genügten und ihr Unterhalt für die Gemeinwesen einen hohen Kostenfaktor darstellte. Restaurierungs- und Verschönerungsarbeiten konzentrierten sich zunehmend auf die Thermenbereiche.



3.9 Lycie, Patara. Vue du sud des « thermes portuaires »

3.9 Lykien, Patara. Ansicht der sog. Hafenthermen von Süden

Ausstattung und Dekor

Während uns die Architektur der Gymnasien zumindest für bestimmte Zeitabschnitte vergleichsweise gut bekannt ist, fehlen uns aufgrund späterer Umbauten und Nachnutzungsphasen häufig Hinweise auf Ausstattung und Dekor. Das gilt insbesondere für die hellenistischen Bauten, die in der Kaiserzeit auch in dieser Hinsicht erneuert wurden. Fest steht, dass sich das Leben in den Gymnasien nicht in leeren Räumlichkeiten abspielte. Vielmehr erhielten diese etwa durch die Aufstellung von Statuen oder die Anbringung von Reliefbildern und Gegenständen an den Wänden erst ein eigenes Gesicht.¹⁰

Einen der besten Einblicke in die Ausstattung eines hellenistischen Gymnasions gibt uns das sog. Inventar des Kallistratos.¹¹ Diese in das Jahr 156/155 v. Chr. datierte Liste verzeichnet die Votivobjekte in einem der Gymnasien in Delos. Es ist umstritten, mit welchem Baubefund dieses Gymnasion zu identifizieren ist. Der abschließenden Klärung dieser und anderer Fragen widmet sich ein laufendes Forschungsprojekt unter der Leitung von Guy Ackermann.¹² Das Inventar erwähnt eine ganze Reihe von bronzenen Skulpturen und Statuetten, die vor allem im Säulenumgang der Palästra aufgestellt waren. Darunter findet sich eine Vielzahl von Götterbildnissen, vor allem solche des Herakles (vgl. Kap. 7). Im Umgang standen aber auch ein Helmregal und eine große Hydria*. Eine größere Zahl an Fackeln hing an den Wänden, ebenso wie Votivtafeln und Schilde aus Bronze, die zum Teil vergoldet waren und Inschriften trugen. Weitere Hydrien und

Schöpfgefäße werden zur beweglichen Einrichtung gezählt, zweimal werden Sonnenuhren erwähnt. Im *loutrôn* waren Becken installiert. Bei den insgesamt 41 steinernen Hermen*, die nur summarisch im Inventar auftauchen, handelt es sich um typische Ausstattungselemente der Gymnasien (vgl. Kap. 7).¹³

Neben Hermes konnten aber auch andere Gottheiten und später auch Menschen in dieser Art dargestellt werden. Um eine der berühmtesten Hermen handelt es sich beim in klassischer Zeit am Zugang zur Akropolis von Athen aufgestellten sog. Hermes Propylaios des Bildhauers Alkamenes. Eine kaiserzeitliche Kopie dieser Skulptur wurde bei Ausgrabungen in Pergamon entdeckt (Abb. 3.10). Eine weitere Fassung kennen wir aus Ephesos. Diese gehörte zur Ausstattung des Vediusgymnasions.¹⁴

Das Inventar des Kallistratos aus Delos, in dem die ins Gymnasion geweihten Objekte verzeichnet sind, listet in den meisten Fällen auch die Namen der jeweiligen Dedikanten auf. Die Länge des Inventars braucht dabei nicht zu verwundern. Strabon zufolge fanden sich in Rhodos am meisten Weihungen im Heiligtum des Dionysos und im Gymnasion (*Geographie* 14, 2, 5).

3.10 Mysie, Pergame. Copie romaine de l'« Hermès Propylaios » d'Alcamène (vers 445 av. J.-C.) ; IIe s. ap. J.-C. (?) (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 24)

3.10 Mysien, Pergamon. Römische Kopie des sog. Hermes Propylaios des Alkamenes (um 445 v. Chr.) ; 2. Jh. n. Chr. (?) (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 24)

Outre Hermès, d'autres divinités et, plus tard, des hommes pouvaient également être représentés de cette manière. L'un des hermès les plus célèbres est l'« Hermès Propylaios » du sculpteur Alcamène, installé à l'époque classique à l'entrée de l'Acropole d'Athènes. Une copie de cette sculpture datant de l'époque impériale a été découverte lors de fouilles à Pergame (fig. 3.10). Nous en connaissons une autre version provenant d'Éphèse. Celui-ci faisait partie du décor du « gymnase de Vedius ».¹⁴

L'inventaire de Kallistratos de Délos, qui recense les objets consacrés dans le gymnase, mentionne également, dans la plupart des cas, les noms des donateurs. La longueur de l'inventaire n'est pas surprenante. Selon Strabon, c'est au sanctuaire de Dionysos et au gymnase que l'on trouve le plus d'offrandes votives à Rhodes (*Géographie*, 14, 2, 5).

Les statues d'athlètes étaient également nombreuses dans les gymnases.¹⁵ Dans une « plaque Campana » du début de l'époque impériale, provenant de Rome, de telles sculptures sont placées sur des bases basses de chaque côté d'une statue centrale d'Héraclès entre les colonnes d'une palestre (fig. 3.11). On peut imaginer la même chose pour un hermès provenant également de Rome et représentant un homme dont les « oreilles en chou-fleur » le désignent comme un athlète spécialisé dans les sports de combat (fig. 3.12 ; cf. chap. 8).

Parallèlement, le gymnase était un lieu d'érection de statues et d'exposition d'autres honneurs accordés aux citoyens méritants, en particulier s'ils avaient rendu des services au gymnase lui-même, comme Diodôros Paspáros à Pergame (voir ci-dessus). Les décrets honorifiques correspondants permettaient en outre d'installer dans les gymnases des supports purement textuels tels que des plaques ou des stèles. En revanche, les textes législatifs tels que la loi éphébarchique d'Amphipolis, qui concernaient l'organisation interne et l'ordre du gymnase (cf. p. 92-93), n'étaient que rarement présentés sous forme d'inscriptions sur pierre.

On trouve un éventail comparable dans les grands bains-gymnases, notamment en Asie Mineure. Dans ces derniers, une innovation architecturale de l'époque impériale, appelée « façade-tabernacle », permettait d'aménager des galeries entières de statues. De tels murs

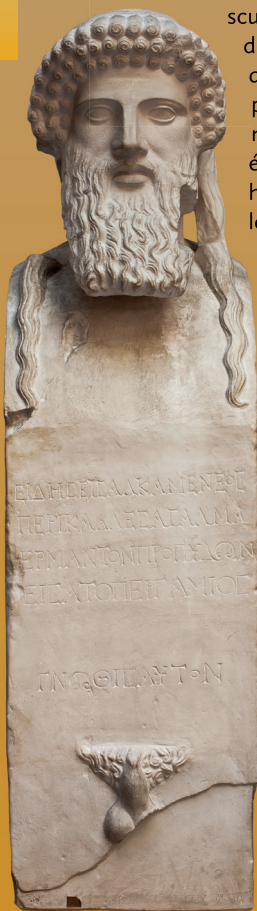
d'exposition de deux ou plusieurs étages, avec de nombreuses niches et des édicules en saillie, ornaient surtout les magnifiques fontaines et les bâtiments de scène des théâtres. Dans le cas des gymnases, les espaces ainsi conçus étaient autrefois appelés « salles impériales », car on pensait qu'elles servaient principalement au culte des empereurs romains. Cette interprétation est aujourd'hui rejetée, suite à l'analyse de la décoration statuaire de ces salles (cf. chap. 7). Ainsi, une statue colossale d'Héraclès était placée dans la niche centrale de la « salle impériale » du « gymnase de Vedius » à Éphèse, tandis que les statues du fondateur Vedius et de sa femme constituaient les points fixes centraux sur les côtés étroits de la pièce (cf. fig. 3.7, 'pièce 2').¹⁶

En termes de statuaire, le « bâtiment M » de Sidé, en Pamphylie, est particulièrement impressionnant (fig. 3.13).¹⁷ Ce n'est qu'il y a quelques années que le complexe architectural, longtemps identifié comme un gymnase grâce à la découverte d'un simple édifice de bains sur son côté sud. Dans l'espace central situé à l'extrémité est de ce que l'on peut désormais considérer comme une palestre, on trouvait, outre des statues de membres de la famille impériale et de la famille fondatrice, des statues des divinités liées à la cité et au monde du gymnase, toute une série de copies de statues d'athlètes célèbres et de jeunes gens de l'époque classique (fig. 3.14), dont le Doryphore (cf. p. 28-29) et le Diadumène de Polyclète (cf. p. 30-31), le Discobole de Myron (cf. p. 76-77) et l'Apoxomène de Lysippe (cf. p. 120-121).



3.11 Rome. « Plaque Campana » avec palestre et sculptures ; début de l'époque impériale (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. SL 273)

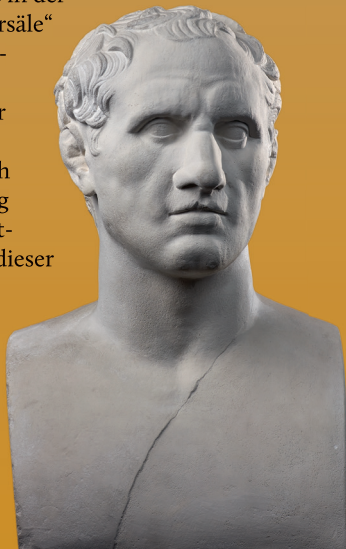
3.11 Rom. Sog. Campanarelief mit Palästra und Skulpturen; frühkaiserzeitlich (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. SL 273)



Allgegenwärtig waren in den Gymnasien daneben auch die Standbilder von Athleten.¹⁵ In einem frühkaiserzeitlichen sog. Campanarelief aus Rom sind solche Skulpturen auf niedrigen Basen beiderseits einer zentralen Heraklesstatue zwischen den Säulen einer Palästra aufgestellt (Abb. 3.11). Ähnliches kann man sich etwa auch für eine ebenfalls aus Rom stammende Hermenbüste eines durch seine „Blumenkohlöhren“ als Schwerathlet ausgewiesenen Mannes vorstellen (Abb. 3.12; vgl. Kap. 8).

Gleichzeitig war das Gymnasion ein Ort für statuarische und andere Ehrungen verdienter Bürger, insbesondere, wenn sie sich wie Diodoros Paspalos in Pergamon um das Gymnasion selbst verdient gemacht hatten (siehe oben). Mit den entsprechenden Ehrendekreten konnten zudem reine Textträger wie Tafeln oder Stelen in den Gymnasien aufgestellt werden. Gesetzestexte wie das Ephebarchengesetz von Amphipolis, die die innere Organisation und Ordnung des Gymnasions betrafen (vgl. S. 92–93), wurden hingegen nur selten als Steininschriften präsentiert.

Ein vergleichbares Spektrum der statuarischen Ausstattung kennen wir aus den großen Badgymnasien insbesondere Kleinasiens. In diesen erlaubte eine architektonische Neuerung der Kaiserzeit, die sog. Tabernakelfassade, die Einrichtung ganzer Statuengalerien. Solche zwei- oder mehrgeschossigen Schauwände mit zahlreichen Nischen und vorgeblendeten Aedikulen zierten ansonsten vor allem prächtige Brunnenanlagen und die Bühnengebäude von Theatern. Im Fall von Gymnasien hat man so gestaltete Räume in der Vergangenheit als „Kaisersäle“ bezeichnet, da man dachte, dass sie vorrangig der kultischen Verehrung der römischen Kaiser dienten. Heute ist man – auch aufgrund der Evaluierung der statuarischen Ausstattung dieser „Säle“ – von dieser Interpretation abgerückt (vgl. Kap. 7). So war in der zentralen Mittelnische des „Kaisersaals“ im Vediusgymnasion von Ephesos



eine kolossale Heraklesstatue aufgestellt, während Bildnisse des Stifters Vedius und seiner Frau die zentralen Fixpunkte an den Schmalseiten des Raumes bildeten (vgl. Abb. 3.7, ‚Raum 2‘).¹⁶

Hinsichtlich seiner Statuenausstattung stellt das sog. Gebäude M in Side in Pamphylien ein besonders beeindruckendes Zeugnis dar (Abb. 3.13).¹⁷ Der lange als „Staatsagora“ angesprochene Baukomplex wurde erst vor wenigen Jahren durch die Entdeckung einer einfachen Badeanlage an seiner Südseite als Gymnasion identifiziert. Im zentralen Raum an der östlichen Stirnseite der nunmehr als Palästra anzusprechenden Hofanlage war neben Statuen von Mitgliedern des Kaiserhauses und der Stifterfamilie sowie von Gottheiten mit Bezug zur Stadt und zur Welt des Gymnasions eine ganze Reihe von Kopien berühmter Athleten- und Jünglingsstatuen aus klassischer Zeit aufgestellt (Abb. 3.14), darunter der Doryphoros (vgl. S. 28–29) und der Diadumenos des Polyklet (vgl. S. 30–31), der Diskobol des Myron (vgl. S. 76–77) und der Apoxyomenos des Lysipp (vgl. S. 120–121).

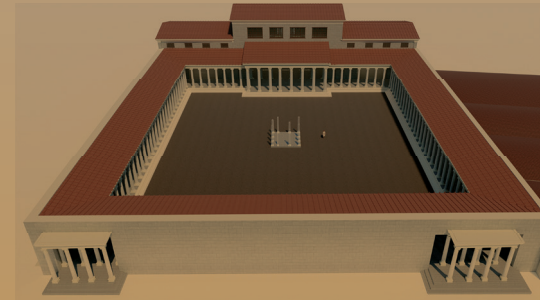
[MATTHIAS PICHLER]

3.12 Rome.
Copie romaine d'un hermès-pilier à tête d'athlète (fin du IV^e ou début du III^e s. av. J.-C. ?) ; seconde moitié du I^{er} s. av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 637)

3.12 Rom.
Römische Kopie einer Athletenherme (spätes 4. oder frühes 3. Jh. v. Chr. ?) ; zweite Hälfte des 1. Jhs. v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 637)

3.13 Pamphylien, Sidé. Reconstruction 3D du « bâtiment M » vue du ouest

3.13 Pamphylien, Side. 3D-Rekonstruktion des sog. Gebäudes M von Westen



3.14 Pamphylien, Sidé. Reconstruction 3D du mur arrière de la « salle impériale » du « bâtiment M »

3.14 Pamphylien, Side. 3D-Rekonstruktion der Rückwand des „Kaisersaals“ des sog. Gebäudes M

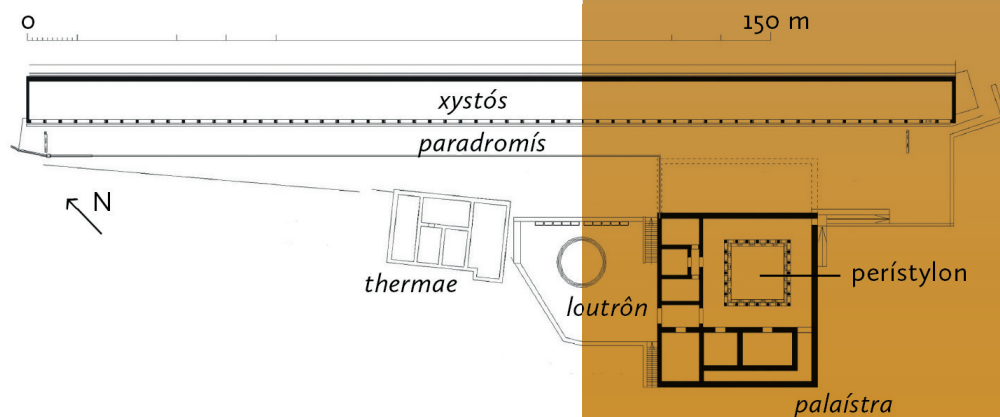
LE GYMNASE DE DELPHES : UN SANCTUAIRE ET SON LIEU D'ENTRAÎNEMENT

Le gymnase de Delphes était un vaste complexe, composé d'une palestre*, d'un espace de bains (le *loutrôn**) et de deux pistes de course. Il s'élevait sur un terrain très en pente, en contrebas du sanctuaire d'Apollon et occupait deux longues terrasses. Les chercheurs situent la construction de ce complexe vers les années 330 av. J.-C. Sa construction fut planifiée et financée par l'amphictionie* delphique qui veilla à son entretien jusqu'à l'époque impériale : ce gymnase fut donc avant tout destiné à l'entraînement des athlètes venus participer aux *Pythia*, les grands concours panhelléniques* organisés tous les quatre ans depuis 582 av. J.-C. Cette destination première n'empêchait pas l'utilisation de ces infrastructures par les citoyens de Delphes.

La terrasse inférieure, longue de 60 m, abrite le *loutrôn* et la palestre, qui se composait d'une cour à quatre portiques. Les comptes du gymnase nous apprennent que la cour était désignée par le terme « péristyle* » et qu'on y trouvait une salle de boxe (*sphairistérian**), une salle de lutte (*konima**) et un vestiaire (*apodytèrian**). Ces espaces ne peuvent être situés précisément sur le plan, mais ils correspondaient certainement à l'une ou l'autre des pièces auxquelles on accédait depuis la cour. Adossé au nord de la palestre, le *loutrôn* était un vaste espace à l'air libre consacré au bain des athlètes. Après l'effort, ils pouvaient s'asseoir ou nager dans une piscine circulaire de plus de 10 m de diamètre ou encore se laver dans des vasques.

La terrasse supérieure, longue de 200 m, était occupée par les deux pistes de course de 180 m de long. La piste couverte (*xystós**) avait la forme d'un long portique, nommé « *stoa* au-dessus du gymnase » dans un compte de 334 av. J.-C. Les athlètes pouvaient aussi courir sur la *paradromís** voisine qui longeait le portique. Pendant le Haut Empire, le portique fut reconstruit. Des inscriptions peintes sur son mur de fond commémoraient des victoires de jeunes garçons survenues entre le I^{er} et le III^e s. ap. J.-C. À la même époque, un petit édifice thermal muni de salles chauffées fut construit sur la terrasse inférieure à côté du *loutrôn*. Dès lors, les usagers du gymnase purent non seulement faire des ablutions d'eau froide, mais aussi se détendre dans des bains d'eau chaude. Le complexe semble avoir été abandonné et remplacé par un établissement chrétien au VI^e s. ap. J.-C.

[JULIE BERNINI]





3.15 Photographie aérienne du gymnase de Delphes vu du nord-ouest

3.15 Luftaufnahme des Gymnasiums von Delphi von Nordwesten

3.16 Plan du gymnase de Delphes

3.16 Plan des Gymnasiums von Delphi

DAS GYMNASION VON DELPHI: EIN HEILIGTUM UND SEINE TRAININGSANLAGEN

Beim Gymnasion von Delphi handelt es sich um eine ausgedehnte Anlage, die sich aus einer Palästra*, einem Badebereich (dem *loutrôn**) und zwei Laufbahnen zusammensetzte. Sie liegt in stark abfallendem Gelände auf zwei langen Terrassen unterhalb des Apollon-Heiligtums. Die Forschung datiert die Errichtung des Komplexes in die Jahre um 330 v. Chr. Geplant und finanziert hatte ihn die delphische Amphiktyonie*, die sich bis zur römischen Kaiserzeit auch um seinen Unterhalt kümmerte. Das Gymnasion diente entsprechend vor allem dem Training der Athleten, die an den *Pythia* teilnahmen, den großen panhellenischen* Wettkämpfen, die seit 582 v. Chr. alle vier Jahre abgehalten wurden. Dieser primäre Zweck stand aber einer Nutzung der Infrastruktur durch die Bürger Delphis nicht entgegen.

Die 60 m lange untere Terrasse beherbergte das Loutron und die Palästra, die aus einem Hof und einer umlaufenden Säulenhalle bestand. Aus den Bauabrechnungen des Gymnasiums wissen wir, dass der Hof als „Peristyl“* bezeichnet wurde und dass sich dort Räume zum Boxen (*sphairistérion**) und Ringen (*kónima**) sowie eine Umkleide (*apodytérion**) befanden. Die einzelnen Säle lassen sich im Plan nicht genau identifizieren, es waren aber sicherlich die Räume gemeint, die man vom Hof aus betreten konnte. Das Loutron, das nördlich an die Palästra anschloss, war ein großer Freiluftbereich, in dem sich die Athleten säuberten. Nach dem Training konnten sie sich in ein rundes Becken mit einem Durchmesser von über 10 m setzen oder darin schwimmen, sich aber auch an Waschbecken reinigen.

Auf der 200 m langen oberen Terrasse befanden sich die beiden 180 m langen Laufbahnen. Als überdachte Laufbahn (*xystós**) diente eine lange Säulenhalle, die in einer Abrechnung aus dem Jahr 334 v. Chr. als „Stoa über dem Gymnasion“ angesprochen wird. Die Läufer konnten aber auch auf der vorgelagerten, parallel angelegten Paradromis* trainieren. In der römischen Kaiserzeit wurde die Säulenhalle renoviert. Gemalte Inschriften an ihrer Rückwand erinnern an Sieger in Knabenwettkämpfen aus der Zeit vom 1. bis zum 3. Jh. n. Chr. In derselben Zeit wurde auf der unteren Terrasse neben dem Loutron ein kleines Thermengebäude mit beheizten Räumen errichtet. Von da an konnten sich die Nutzer des Gymnasiums nicht mehr nur mit kaltem Wasser waschen, sondern sich auch in Warmwasserbecken entspannen. Im 6. Jh. n. Chr. scheint das Gymnasion aufgegeben und durch einen christlichen Baukomplex überbaut worden zu sein.

J. Jannoray, Fouilles de Delphes II. Le gymnase, Paris 1957.

F. Queyrel, Inscriptions et scènes figurées peintes sur le mur de fond du xyste de Delphes, Bulletin de Correspondance Hellénique 125, 2001, 333–387.

J.-Fr. Bommelaer, D. Laroche, Guide de Delphes. Le site, Athènes/Athen 2015, 95–101.

LE GYMNASÉ DE PERGAME : SPLENDEUR DES ROIS ET FIERTÉ DES CITOYENS

D'une longueur d'un peu plus de 210 m et d'une largeur allant jusqu'à 150 m, le gymnase de Pergame est le plus grand complexe architectural cohérent de la ville résidentielle attalide* et s'étend sur trois terrasses sur le versant sud de la colline de la ville. Il s'agit d'un élément central du programme de construction monumental lancé par Eumène II (règne : 197-158 av. J.-C.). Sa conception générale est donc extraordinaire et réunit toutes les composantes essentielles d'un gymnase de son époque.

La terrasse supérieure se compose, dans la première phase, d'une grande palestres* avec de nombreuses pièces adjacentes aux fonctions diverses, dont une salle centrale (« Mittelsaal H ») avec des statues d'Héraclès et de plusieurs souverains attalides (cf. p. 108-109), et, devant la palestres, d'une piste de course qui s'étend sur toute la longueur du bâtiment, accompagnée d'un xyste*. Nous en savons moins sur l'utilisation des autres terrasses. La présence d'un temple et d'un petit sanctuaire pour les empereurs romains, attestée par une inscription, permet toutefois de supposer des fonctions culturelles, entre autres, au moins pour la terrasse intermédiaire (cf. chap. 7). Un deuxième temple se trouve en outre dans l'aire surélevée à l'ouest de la palestres, sur la terrasse supérieure. Plusieurs listes d'éphèbes* y sont affichées et montrent que, malgré sa position isolée, il fait fonctionnellement partie du complexe gymnasial. Après la fin de la monarchie en 133 av. J.-C., le gymnase fait l'objet de nombreux travaux de rénovation et d'embellissement, financés notamment par des citoyens bienfaiteurs. Mais ce n'est qu'à l'époque impériale que des interventions plus radicales ont lieu, avec la construction, décalée dans le temps, de deux bains de chaque côté de la palestres sur la terrasse supérieure et d'un odéon semi-circulaire juste à l'ouest de la « Mittelsaal H ». Ce bâtiment, semblable à un théâtre, servait sans doute de lieu de réunion, de conférences et de représentations musicales.

À Pergame, on peut exceptionnellement se faire une idée du décor statuaire d'un gymnase hellénistique. De nombreuses bases de statues, la plupart portant des inscriptions, témoignent de l'installation successive de statues de divinités, de souverains, d'athlètes, ou encore de notables. Parfois, d'anciennes statues étaient même enlevées de leurs bases, afin que celles-ci puissent être réutilisées pour de nouvelles statues. Cependant, malgré ces aménagements ponctuels, la tendance générale de l'époque impériale est au maintien de la vénérable splendeur du gymnase hellénistique.

W. Radt, Pergamon. Geschichte und Bauten einer antiken Metropole, Darmstadt 1999, 113-134.

M. Mathys, V. Stappmanns, R. von den Hoff, Mimarisi, İşlevi ve Heykelleriyle Gymnasium/The Gymnasium. Architecture, Use and Images, in: F. Pirson, A. Scholl (éd./Hrsg.), Pergamon. Anadolu'da Hellenistik Bir Başkent/A Hellenistic Capital in Anatolia, Istanbul 2014, 302-317.



3.18 Plan du gymnase de Pergame

3.18 Plan des Gymnasiums von Pergamon

DAS GYMNASION VON PERGAMON: GLANZ DER KÖNIGE UND STOLZ DER BÜRGER

Mit einer Länge von knapp über 210 m und einer Breite von bis zu 150 m erstreckt sich das Gymnasion von Pergamon als größter zusammenhängender Baukomplex der attalidischen* Residenzstadt über drei Geländeterrassen am Südhang des Stadtbergs. Es war zentraler Bestandteil eines durch Eumenes II. (reg. 197–158 v. Chr.) initiierten monumentalen Bauprogramms. Seine Gesamtkonzeption war entsprechend außergewöhnlich und vereinte alle wesentlichen Komponenten eines Gymnasions seiner Zeit.

Die obere Terrasse setzte sich in der ersten Phase aus einer großen Palästra* mit zahlreichen angrenzenden Räumen unterschiedlicher Funktion, darunter ein zentraler Saal („Mittelsaal H“) mit Statuen des Herakles und mehrerer attalidischer Herrscher (vgl. S. 108–109), und einer vorgelagerten Laufbahn zusammen, die sich über die gesamte Baulänge erstreckte und von einem *xystos** begleitet wurde. Über die konkrete Nutzung der anderen Terrassen wissen wir weniger. Ein kleiner Tempel und ein inschriftlich nachgewiesener Schrein für die römischen Kaiser lassen aber zumindest für die mittlere Terrasse nicht zuletzt kultische Funktionen annehmen (vgl. Kap. 7). Ein zweiter Tempel befand sich zudem in einem erhöhten Bereich westlich der Palästra auf der oberen Terrasse. Mehrere an ihm angebrachte Listen mit Namen von Epheben* zeigen, dass er trotz seiner isolierten Position funktionaler Teil des gymnasialen Komplexes gewesen ist. Nach dem Ende der Königsherrschaft 133 v. Chr. wurden am Gymnasion zahlreiche, nicht zuletzt von Wohltätern finanzierte Baumaßnahmen durchgeführt. Einschneidendere Eingriffe gab es aber erst in der Kaiserzeit mit der zeitversetzten Anlage zweier Thermen beiderseits der Palästra auf der oberen Terrasse und eines halbrunden Odeions unmittelbar westlich des „Mittelsaals H“. Dieser theaterähnliche Bau diente vorrangig als Ort für Versammlungen, Vorträge und musische Darbietungen.

In Pergamon lässt sich ein seltener Eindruck von der statuarischen Ausstattung eines hellenistischen Gymnasions gewinnen. Zahlreiche Statuenbasen, meist mit Inschriften, belegen die sukzessive Aufstellung von Statuen von Göttern, Herrschern, Athleten, Honoratioren und anderen. Mitunter wurden alte Statuen sogar abgeräumt und ihre Basen für neue verwendet. Trotzdem bleibt aber noch in der Kaiserzeit der Versuch erkennbar, den althehrwürdigen Glanz des hellenistischen Gymnasions zu bewahren.

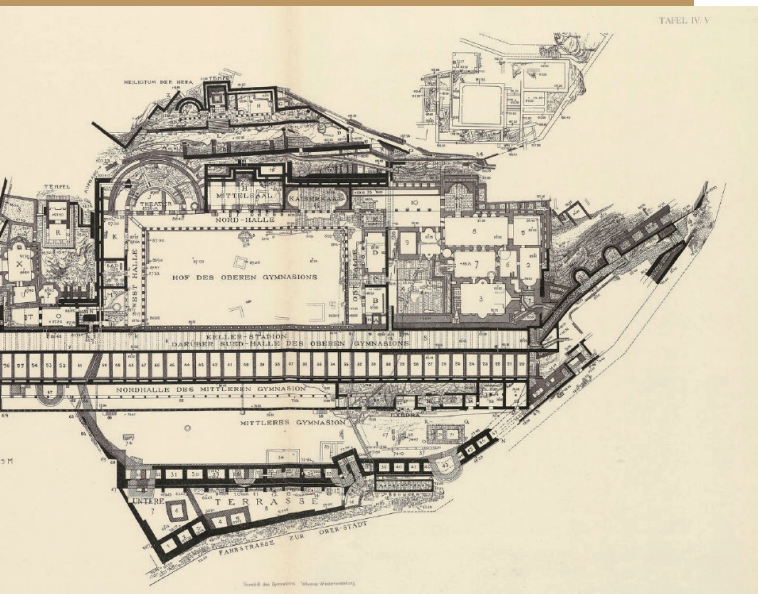
[MATTHIAS PICHLER]

M. Trümper, Modernization and Change of Function of Hellenistic Gymnasia in the Imperial Period. Case-Studies Pergamon, Miletus, and Priene, in: P. Scholz, D. Wiegandt (éd./Hrsg.), *Das kaiserzeitliche Gymnasion*, Berlin 2015, 172–196.

U. Mania, Gymnasia. From a Space to an Institution of Remembrance, in: E. Mortensen, B. Poulsen (éd./Hrsg.), *Cityscapes and Monuments of Western Asia Minor. Memories and Identities*, Oxford 2017, 77–88.

3.17 Modèle numérique du gymnase de Pergame (phase hellénistique)

3.17 Digitales Modell des Gymnasions von Pergamon (hellenistische Phase)



En s'exerçant ensemble et durablement dans les disciplines athlétiques, les enfants des citoyens des cités grecques apprenaient à vivre ensemble. Dans les gymnases se forgeait aussi le groupe des citoyens qu'ils allaient devenir. Pourtant, aux VI^e-IV^e s. av. J.-C., les gymnases étaient des institutions privées dont les cités ne s'occupaient pas (cf. chap. 1). Sparte était la seule cité à avoir mis en place une éducation publique, mais pour former des soldats et des citoyens obéissants.

Le gymnase devient une institution publique

Tout change progressivement à partir du IV^e s. av. J.-C. Une première étape est franchie lorsque certaines cités, dont Athènes, organisent une sorte de formation obligatoire pour les nouveaux citoyens, l'éphébie* (cf. chap. 6). Entre 335 et 322 av. J.-C., les Athéniens systématisent l'éphébie comme un service obligatoire pour tous les Athéniens de 18 à 20 ans, qui implique une formation militaire et sportive, un rôle de garnisaire sur le territoire de la cité, mais aussi un rôle dans les cérémonies religieuses civiques (cf. chap. 7).¹ L'effort financier et humain était considérable et ne fut pas maintenu à ce niveau dans les siècles qui suivirent. Mais l'institution éphébique s'est répandue partout dans le monde grec. Elle semble avoir été une obligation universelle, au moins pour une grande partie des jeunes hommes.

C'est la première étape de l'implication de la cité dans le gymnase, car contrôler l'éphébie supposait établir des responsables de l'institution et des lieux d'entraînement. À l'époque hellénistique (fin IV^e-fin I^{er} s. av. J.-C.), les cités grecques prirent progressivement en charge l'administration des gymnases. Elles élaient les gymnasiarques*, qui étaient désormais des magistrats*, des citoyens en charge d'un pouvoir exécutif. Elles contrôlaient alors les finances des gymnases et, lorsqu'elles le pouvaient,

participaient à l'édification des bâtiments. Le processus de prise de contrôle est rarement documenté, mais il est mis en lumière notamment par la loi gymnasiarchique de Béroia, en Macédoine, vers 170 av. J.-C. (voir p. 62-63).²

L'époque hellénistique est donc celle de la véritable éducation publique dans les gymnases. Elle ne se limite pas aux éphèbes : on voit dans maintes cités un entraînement s'établir pour les 20-30 ans, les *néoi**, et même parfois pour les plus jeunes, les *paides**, les « garçons », de 12 à 18 ans, plus rarement pour les filles. Il y a parfois plusieurs gymnasiarques en même temps, dans les cités, auxquels on ajoute souvent un pédonome* pour les garçons, et, pour les éphèbes, dans certaines cités, un éphébarque* qui secondait le gymnasiarque. Tous sont élus par l'Assemblée de la cité.

Pour les cités, cela représentait un investissement : il fallait édifier et entretenir les bâtiments, payer les fournitures nécessaires, avant tout l'huile pour l'onction, payer les salaires des maîtres spécialisés, etc. Toutes n'y parvenaient pas. Jusqu'à l'époque impériale avancée, certaines petites cités n'avaient pas pu édifier de gymnase et il arrivait que, en période de crise, certaines ne puissent pas maintenir le financement de groupes d'usagers du gymnase. Au II^e s. ap. J.-C., Pausanias se demande si la petite cité de Panopée (Grèce centrale) est vraiment une cité, car elle n'a ni gymnase ni d'autres bâtiments publics notables (*Périégèse*, 10, 4, 1-2). Pour un Grec d'Asie Mineure comme Pausanias, une cité normale devait être dotée d'un tel bâtiment ; ce n'était pourtant pas possible pour toutes les petites communautés, ni à toutes les époques.

LE GYMNASSE, LIEU POLITIQUE

Durch regelmäßiges gemeinsames Training wurden die Söhne der Bürger griechischer Städte im Zusammenleben geschult. In den Gymnasien wurde so das Kollektiv der Bürger geformt, zu dem sie später einmal werden sollten. Jedoch waren die Gymnasien im 5. und 4. Jh. v. Chr. zunächst noch private Einrichtungen, um die sich die Städte nicht kümmerten (vgl. Kap. 1). Sparta war die einzige Polis* mit einem öffentlich organisierten Bildungssystem, allerdings mit dem vorrangigen Ziel, gehorsame Soldaten und Bürger heranzuziehen.

Das Gymnasion wird zu einer öffentlichen Einrichtung

Ab dem 4. Jh. v. Chr. änderte sich das allmählich. In dieser Zeit begannen einige Städte, darunter Athen, eine Art obligatorische Ausbildung für ihre Jungbürger zu entwickeln: die Ephebie* (vgl. Kap. 6). Zwischen 335 und 322 v. Chr. führten die Athener die Ephebie als Pflichtdienst für alle Athener im Alter von 18 bis 20 Jahren ein. Dazu gehörten eine militärische und sportliche Ausbildung, Garnisonsdienst im städtischen Territorium, aber auch eine Beteiligung an Zeremonien der öffentlichen Kulte (vgl. Kap. 7).¹ Der finanzielle und personelle Aufwand für dieses System war beträchtlich und konnte in diesem Umfang in den folgenden Jahrhunderten nicht aufrechterhalten werden. Die Institution der Ephebie breitete sich jedoch in der gesamten griechischen Welt aus. Die Teilnahme an ihr scheint eine grundsätzliche Verpflichtung gewesen zu sein, zumindest für einen großen Teil der jungen Männer.

Damit war der erste Schritt zu einem öffentlichen Engagement der Poleis im Gymnasion getan, da die Kontrolle der Ephebie voraussetzte, Verantwortliche für die Institution und die Trainingsstätten einzusetzen. In hellenistischer Zeit (spätes 4.–spätes 1. Jh. v. Chr.) übernahmen die Städte nach und nach die Verwaltung der Gymnasien. Sie wählten die Gymna-

siarchen*, die nun Magistrate* waren, d. h. Bürger mit Exekutivbefugnissen. Sie kontrollierten die Finanzen der Gymnasien und beteiligten sich, soweit sie dazu in der Lage waren, an der Errichtung der Gebäude. Dieser Prozess der Kontrollübernahme ist nur selten dokumentiert, wird aber insbesondere durch das Gymnasiarchengesetz von Beroia in Makedonien um 170 v. Chr. erhellt (s. S. 62–63).²

Die hellenistische Epoche ist die Zeit einer echten öffentlichen Erziehung in den Gymnasien. Diese beschränkte sich nicht nur auf die Epheben: In vielen Poleis wurde auch ein Training für die 20- bis 30-Jährigen, die *néoi**, und manchmal sogar für die Jüngeren, die *paides**, „Knaben“ im Alter von 12 bis 18 Jahren, eingerichtet. Angebote für Mädchen waren seltener. In manchen Städten gab es mehrere Gymnasiarchen gleichzeitig, zu denen oft noch ein *paidonómos** für die Knaben hinzukam, mancherorts für die Epheben auch ein Ephebarch*, der dem Gymnasiarchen zur Seite stand. Alle diese Amtsträger wurden von der Volksversammlung der Polis gewählt.

Von den Poleis verlangte dies erhebliche Investitionen: Sie mussten Gebäude errichten und instandhalten, für den Alltagsbedarf, vor allem an Salböl, aufkommen, die Gehälter der Fachlehrer bezahlen usw. Nicht alle Städte waren dazu in der Lage. Bis in die hohe Kaiserzeit konnten manche Kleinstädte kein Gymnasion bauen, und in Krisenzeiten waren viele Städte nicht imstande, den Unterhalt der gymnasialen Gruppen aufrechtzuerhalten. Im 2. Jh. n. Chr. fragte sich Pausanias, ob die kleine Stadt Panopeus in Zentralgriechenland wirklich eine Polis sei, da sie weder ein Gymnasion noch andere nennenswerte öffentliche Gebäude besaß (*Periegesis* 10, 4, 1–2). Für einen aus Kleinasien stammenden Griechen wie Pausanias hatte eine normale Polis seiner Zeit mit einem Gymnasion ausgestattet zu sein; das war aber nicht allen kleinen Gemeinden und zu allen Zeiten möglich.

En Asie Mineure occidentale, le gymnase apparaît comme institution publique dès le début de l'époque hellénistique, en Ionie, dans certaines cités de la Carie occidentale comme Halicarnasse ou Mylasa. Mais dans d'autres régions, l'institution n'émerge qu'à la fin de l'époque hellénistique voire au début de l'époque impériale. En effet, en Asie Mineure intérieure, certaines communautés indigènes ont adopté le système civique grec plus tardivement. Mais le rythme des évolutions peut être aussi singulièrement différent dans des régions comparables : la Lycie, qui avait adopté le système civique grec au début de l'époque hellénistique, n'avait encore que des gymnases privés au tournant du III^e et du II^e s. av. J.-C.³

4

Lieu de formation d'une identité collective et d'expression de la reconnaissance publique

Les jeunes citoyens, dans la plupart des cités, fréquentaient d'abord le gymnase à partir de l'éphébie, pour ceux qui en avaient les moyens (cf. chap. 6). Le caractère systématique de la sorte de service militaire obligatoire établi à Athènes entre 335 et 322 ne fut pas maintenu par la suite. Si Érétrie, en Eubée, a institué une éphébie obligatoire, nous n'avons en général pas le moyen de le savoir ailleurs : ce modèle systématique semble en fait assez rare.⁴ De fait, si l'éphébie semble avoir été très répandue pour des groupes assez larges de citoyens, nous ignorons la plupart du temps quelle proportion d'une classe d'âge les éphèbes constituaient.

Les *paides*, garçons, étaient des mineurs. Les éphèbes, quant à eux, devenaient majeurs à cette occasion et cette entrée dans la citoyenneté constituait souvent une sorte de rite de passage, et leur première obligation civique. Les cités y accordaient un grand soin, en intégrant les éphèbes dans des cérémonies religieuses importantes. Souvent, le statut éphébique était ambigu : les éphèbes étaient majeurs d'un côté, mais soumis à des contraintes qui les rattachaient

encore un peu aux mineurs, comme le montre la loi éphébarchique d'Amphipolis en Macédoine (cf. p. 92-93). Dans les gymnases, dans les exercices militaires, souvent sur les frontières de la cité, dans les fêtes civiques, les éphèbes se familiarisaient avec le cadre civique et la vie en commun.

Les *néoi* étaient des citoyens de plein droit. Avant que les cités ne prennent le contrôle des gymnases où ils s'entraînaient, ils les géraient collectivement, désignaient leur gymnasiarque, comme en Macédoine à Béroia avant la prise de contrôle par la cité dans les années 170 av. J.-C., ou encore à Xanthos en Lycie au début du II^e s. av. J.-C. Les gymnases étant devenus une institution civique, les *néoi* continuaient de le gérer, avec le gymnasiarque élu par l'Assemblée de la cité. Disposant de leurs propres revenus, ils se réunissaient en assemblée, ainsi pour honorer par le vote d'un décret les gymnasiarques méritants. Ces décrets devaient bien souvent être confirmés par la cité : les jeunes gens désignaient alors des délégués, devant intervenir devant l'Assemblée de la cité pour obtenir que les honneurs votés soient ratifiés par elle. À Colophon, en Ionie, au tournant des III^e et II^e s. av. J.-C., désireux de donner une importance solennelle à leur démarche, les jeunes gens disent s'être présentés au nombre de 153 devant l'Assemblée.⁵ Gestion financière, délibérations communes, votes, démarches auprès des instances de la cité : les jeunes gens qui se réunissaient ainsi au gymnase apprenaient en somme la politique, sur une échelle plus réduite que celle de la cité, et se forgeaient peut-être un esprit de corps. L'importance de cette période de formation se lit ainsi au début d'un autre décret de Colophon, qui honore vers 120 av. J.-C. un grand bienfaiteur, Polémaïos : « encore à l'âge où il sortait de l'éphébie, étant assidu au gymnase et, nourrissant son âme des plus belles études et ayant entraîné son corps par l'habitude des exercices physiques, il a remporté des couronnes dans des concours sacrés ». Juste après ses 20 ans, Polémaïos a poursuivi son apprentissage tant intellectuel que physique et a même participé à des concours panhelléniques*. Le gymnase était alors le creuset des élites politiques de la cité.⁶

Dans certaines cités, au fil du temps, les notables choisirent de continuer à s'entraîner au gymnase et à s'y réunir après l'âge de 30 ans. C'était un âge charnière pour les Grecs : on quittait la jeunesse, on avait la plénitude des droits du citoyen, en particulier le droit d'assumer une magistrature. Les « plus anciens », *presbytéroï**, appelés ainsi par opposition aux plus jeunes, *néoteroï* (ou *néoi*), s'unirent çà et là en des structures associatives pour gérer les fonds nécessaires à leurs activités et aussi organiser toute une sociabilité autour du gymnase. À lasos, en Carie, au II^e s. av. J.-C., les *presbytéroï* avaient un collège de magistrats gestionnaires, des archives, des prêtrises, recevaient des dons, prêtaient de l'argent à intérêt et continuaient à s'entraîner au gymnase, sous la responsabilité du gymnasiarque. On ne trouve pas ce type d'association partout, car elle n'était pas liée à une obligation civique, comme pour les *néoi*, et elle dépendait de la capacité d'un cercle de notables à s'organiser et à recueillir l'argent nécessaire à leurs activités. La question financière est sans doute centrale dans le développement, notamment en Asie Mineure, des *gérosiaï**, associations fondées sur l'âge (les *gérontes* sont « les vieux ») et qui prirent vite un rôle central dans la vie des cités, en association avec le culte des empereurs comme avec le gymnase.⁷

Contrôler les gymnases, y assurer l'entraînement et la formation publique des *paides*, des éphèbes, des *néoi*, parfois des *presbytéroï*, cela supposait pour les cités de disposer de vastes bâtiments, de dépenser des sommes considérables pour payer des maîtres et assurer la fourniture de l'huile pour les exercices, etc. Les finances propres aux groupes d'usagers ne suffisaient pas : c'était un problème majeur. C'est pourquoi les souverains désireux de montrer leur générosité, de s'assurer les faveurs d'une cité donnée, s'attachèrent tôt à effectuer des dons pour les gymnases, soit sous la forme d'une aide à la construction de bâtiment,

In Westkleinasien – in Ionien und in einigen Städten Westkariens wie Halikarnassos oder Mylasa – erscheint das Gymnasion als öffentliche Einrichtung bereits im frühen, in anderen Regionen erst im späten Hellenismus oder sogar erst zu Beginn der Kaiserzeit. Im inneren Kleinasien übernahmen einige einheimische Gemeinden das Modell der griechischen Bürgergemeinde erst spät. Aber auch in ansonsten vergleichbaren Regionen konnte sich die Entwicklung in ganz unterschiedlichem Tempo vollziehen: So gab es in Lykien, wo das griechische Polissystem bereits am Anfang der hellenistischen Zeit übernommen worden war, noch an der Wende vom 3. zum 2. Jh. v. Chr. nur private Gymnasien.³

Ort der Formung politischer Identität und Bühne öffentlicher Anerkennung

In den meisten Städten besuchten die jungen Bürger das Gymnasion ab der Ephebie, sofern sie es sich leisten konnten (vgl. Kap. 6). Das System eines obligatorischen Militärdienstes, wie Athen ihn zwischen 335 und 322 eingeführt hatte, wurde in der Folgezeit nicht beibehalten. Während etwa die Teilnahme an der Ephebie in Eretria auf Euböa verpflichtend war, fehlen uns für andere Städte in der Regel entsprechende Quellen. Das Pflichtmodell scheint jedenfalls sehr selten gewesen zu sein.⁴ Dass relativ große Gruppen von Bürgern die Ephebie absolvierten, war dagegen offenbar weit verbreitet. Allerdings wissen wir meist nicht, welchen Anteil eines Jahrgangs die Epheben ausmachten.

Während es sich bei den *paides* um Minderjährige handelte, wurden die Epheben mit ihrer Ausbildung volljährig. Der Eintritt in die Bürgerschaft war oft eine Art *rite de passage* und ihre erste Bürgerpflicht. Die Städte verwandten darauf große Sorg-

falt und bezogen die Epheben in wichtige religiöse Zeremonien ein. Oft war der Status der Epheben allerdings uneindeutig: Sie waren zwar einerseits mündig, unterlagen aber andererseits noch manchen Zwängen Minderjähriger, wie das Ephebarchengesetz von Amphipolis in Makedonien zeigt (vgl. S. 92–93). In den Gymnasien, bei militärischen Übungen, oft an den Grenzen des städtischen Territoriums, und bei den städtischen Festen machten sich die Epheben mit dem Zusammenleben im Rahmen der Bürgergemeinde vertraut.

Die *néoi* waren vollberechtigte Bürger. Bevor die Städte die Kontrolle über die Gymnasien, in denen sie trainierten, übernahmen, verwalteten die *néoi* diese kollektiv und wählten ihre Gymnasiarchen selbst, so z. B. im makedonischen Beroia vor der Übernahme des Gymnasions durch die Stadt in den 170er Jahren v. Chr. oder in Xanthos in Lykien zu Beginn des 2. Jhs. v. Chr. Auch danach verwalteten sie die Gymnasien noch, nun aber zusammen mit dem von der Volksversammlung gewählten Gymnasiarchen. Sie verfügten über eigene Einnahmen und kamen in Versammlungen zusammen, um Beschlüsse zu fassen, etwa um verdiente Gymnasiarchen durch die Verabschiedung eines Dekretes zu ehren. Oft mussten solche Dekrete von der Volksversammlung der Polis bestätigt werden: Die jungen Männer ernannten dann Delegierte, die vor der Versammlung auftraten, um die beschlossenen Ehrungen ratifizieren zu lassen. In Kolophon in Ionien gaben die jungen Männer an der Wende vom 3. zum 2. Jh. v. Chr. an, 153 Delegierte in die Volksversammlung geschickt zu haben, um ihren Antrag besonders feierlich vorzubringen.⁵ Finanzverwaltung, gemeinsame Beratungen, Abstimmungen, Verhandlungen mit den Instanzen der Polis: Die jungen Männer, die sich im Gymnasion versammelten, erlernten so das politische Geschäft der Polis in einem kleineren Maßstab und entwickelten vielleicht auch ein Gefühl der Zusammengehörigkeit. Wie wichtig diese Ausbildungszeit war, lässt sich am Anfang eines anderen Dekretes aus Kolophon ablesen, mit dem die Stadt um 120 v. Chr. einen großen Wohltäter, Polemaios, ehrte: „(...) noch in dem Alter, als er die Ephebie abschloss, war er ständig im Gymnasion,

nährte seine Seele mit den schönsten Studien, trainierte seinen Körper durch regelmäßige Übungen und gewann Kränze in heiligen Wettkämpfen.“ Nach Erreichen seines 20. Lebensjahres setzte Polemaios also seine intellektuelle und körperliche Ausbildung fort und nahm sogar an panhellenischen* Wettbewerben teil. Das Gymnasion war zu dieser Zeit die Kaderschmiede der politischen Elite der Städte.⁶

In manchen Städten entschieden sich die Honoratioren* im Lauf der Zeit dafür, auch nach dem 30. Lebensjahr im Gymnasion zu trainieren und sich dort zu versammeln. Dies war ein entscheidendes Alter bei den Griechen: Man gehörte nicht mehr zur Jugend und besaß die vollen Bürgerrechte, insbesondere das Recht, ein Amt zu bekleiden. Die „Älteren“, *presbyteroi**, die im Gegensatz zu den Jüngeren, *néoteroi* (oder *néoi*), so genannt wurden, schlossen sich mancherorts vereinsartig zusammen, um die für ihre Aktivitäten notwendigen Gelder zu verwalteten und allerlei gesellschaftliche Aktivitäten rund um das Gymnasion zu organisieren. In Iasos in Karien hatten die *presbyteroi* im 2. Jh. v. Chr. ein Kollegium von Geschäftsführern, Archive und Priesterschaften. Sie nahmen Spenden entgegen, verliehen Geld gegen Zinsen und trainierten unter der Aufsicht des Gymnasiarchen weiterhin im Gymnasion. Vereinigungen dieses Typs finden sich nicht überall, da sie nicht wie im Fall der *néoi* mit bürgerlichen Pflichten verbunden waren und davon abhingen, ob es einen Kreis von Honoratioren gab, die in der Lage waren, sich zu organisieren und das für ihre Aktivitäten notwendige Geld zu sammeln. Die Frage der Finanzen ist zweifellos zentral für das insbesondere in Kleinasien zu beobachtende Aufkommen der *gerousai**, Vereinigungen von Senioren (*gérontes* sind „die Alten“), die schnell eine zentrale Rolle im Leben der Poleis einnahmen, in Verbindung mit dem Kaiserkult wie auch mit dem Gymnasion.⁷

soit sous la forme d'une subvention pour la fourniture de l'huile. Le roi Eumène II de Pergame, lorsqu'il accorde vers 180 av. J.-C. aux habitants de Tyriaion en Phrygie d'accéder au statut de cité, *polis*⁸, leur donne le droit d'avoir leurs lois propres, un corps civique, un Conseil et des magistrats, et un gymnase où l'on pratique l'onction d'huile, qu'il prévoit de financer à ses frais. Il s'agit ici du cas particulier de la fondation d'une cité, mais de telles générosités royales sont au cœur de nombre de négociations entre les cités soumises aux souverains, en particulier lagides et séleucides.⁸

Les marques de reconnaissance des cités ne passaient pas forcément par le gymnase.

4

Néanmoins, il en fut aussi un lieu privilégié. Cela passait par l'implication des jeunes usagers du gymnase dans des fêtes en l'honneur des souverains : un calendrier du gymnase de Cos du II^e s. av. J.-C. conserve ainsi les mentions de quatre cérémonies en faveur de souverains attalides et lagides. Mais cela peut largement être expliqué par la présence régulière de *paides*, d'éphèbes et de *néoi* dans les fêtes publiques, surtout les processions. Il s'agit d'autre chose lorsqu'un culte du souverain est organisé dans certains gymnases, avec un espace consacré et une statue de culte (cf. chap. 7). Parfois, des gymnases entiers sont baptisés du nom de souverains, comme un sanctuaire : *Ptolemaion*, *Antiocheion*, etc. Dans des formes religieuses, il s'agit d'une reconnaissance politique, qui témoigne de l'importance prise par le gymnase dans les cités grecques à partir de l'époque hellénistique.



Le gymnase, une « seconde agora » : un lieu privilégié pour la concurrence politique

Cette importance explique largement que le gymnase soit devenu un lieu où les élites des cités grecques se sont particulièrement investies, à l'instar des rois, surtout à partir du II^e s. av. J.-C. À Priène, un notable important, Moschiôn, prit à ses frais le relai des rois qui avaient promis d'aider au financement de la construction d'un nouveau gymnase et s'étaient révélés défaillants (« gymnase du bas » ; cf. chap. 3 et fig. 3.3). Exemple spectaculaire du relai pris par un notable suite au déclin des grandes monarchies, sous

4.1 Roumanie, Istros. Stèle funéraire du gymnasiarque Hiéronymos ; I^{er} s. av. J.-C. (Constanța, Muzeul de Istorie Națională și Arheologie, Inv. 411)

4.1 Rumänien, Istros. Grabstele des Gymnasiarchen Hieronymos; I. Jh. v. Chr. (Constanța, Muzeul de Istorie Națională și Arheologie, Inv. 411)

les coups de boutoir de Rome et sous l'effet des crises dynastiques.⁹ Mais ce n'est qu'un élément d'explication. On constate aussi à cette époque des transformations dans l'investissement des notables dans la vie publique : ils affichent plus ostensiblement leurs dons. Il pouvait s'agir de pallier des difficultés, mais, dans la concurrence qui les oppose, les notables effectuaient de plus des dons dépassant largement les besoins. Ce phénomène, l'évergétisme, prend une ampleur nouvelle et confine à la munificence. Nombre de gymnasiarques dépensent des sommes considérables pour assurer l'approvisionnement en huile, parfois en élargissant l'amplitude horaire de la distribution, bien souvent en l'offrant aux non-citoyens, à ceux qui, aux siècles précédents, n'avaient pas accès aux gymnases (publics) (cf. chap. 8). Sur la stèle funéraire du gymnasiarque Hiéronymos d'Istros, sa fonction est ainsi caractérisée par la fourniture de l'huile, mais avec discrétion : il remet une fiole d'huile à un jeune usager du gymnase (Abb. 4.1). L'élargissement des bénéficiaires au-delà du cercle des citoyens suppose une générosité encore plus grande. Elle tend aussi à transformer la figure même du bienfaiteur. Les mêmes personnages instituent des concours internes au gymnase, offrent les prix pour leurs vainqueurs, engagent des maîtres à leurs frais, se préoccupent du chauffage, du bain, fournissent de l'huile parfumée, offrent une partie des bâtiments du gymnase, portiques

Die Gymnasien zu kontrollieren und dort das Training und die Ausbildung der *paides*, Epheben und *néoi*, manchmal auch der *presbyteroi* sicherzustellen, bedeutete für die Städte, dass sie über große Gebäudekomplexe verfügen und beträchtliche Summen für die Bezahlung von Lehrern und die Bereitstellung von Öl für den Sport ausgeben mussten. Die eigenen Mittel der Benutzergruppen reichten dafür nicht aus. Das stellte die Städte vor ein großes Problem. Wenn die hellenistischen Könige ihre Großzügigkeit unter Beweis stellen oder die Loyalität einer Stadt für sich gewinnen wollten, verlegten sie sich deshalb bald auf Stiftungen für Gymnasien, teils durch die Finanzierung von Baukosten, teils in Form von Subventionen für die Bereitstellung von Öl. Ein bezeichnendes Beispiel ist die Haltung König Eumenes' II. von Pergamon, als er gegen 180 v. Chr. den Bewohnern von Tyriaion in Phrygien den Status einer Polis gewährte. Mit diesem Aufstieg war das Recht verbunden, eigene Gesetze, ein eigenes Kollektiv von Bürgern, einen Rat und Magistrate sowie ein Gymnasium mit einem öffentlichen Ölangebot zu haben. Um letzteres zu finanzieren, stellte Eumenes regelmäßige Zuschüsse in Aussicht. Zwar handelt es sich hier um den Sonderfall einer Stadtgründung, aber solche königlichen Großzügigkeiten standen im Mittelpunkt vieler Verhandlungen mit den Städten, die unter der Kontrolle der Könige standen, insbesondere der Ptolemäer und Seleukiden.⁸

Ehrungen seitens der Poleis geschahen nicht immer im Rahmen der Gymnasien. Dennoch waren die Gymnasien ein bevorzugter Ort dafür. Dazu bezog man die jungen Nutzer des Gymnasiums in Feste zu Ehren der Herrscher ein: In einem Kalender des Gymnasiums von Kos aus dem 2. Jh. v. Chr. sind zum Beispiel vier Zeremonien für attalidische* und ptolemäische Herrscher verzeichnet. Dies lässt sich weitgehend dadurch erklären, dass *paides*, Epheben und *néoi* regelmäßig an den öffentlichen Festen, vor allem Prozessionen, teilnahmen. In manchen Gymnasien hingegen wurden Herrscherkulte mit eigens dafür geweihten Räumen und Kultstatuen eingerichtet (vgl. Kap. 7). Manchmal wurden ganze Gymnasien ähnlich wie ein Heiligtum nach Herrschern benannt: *Ptolemaion*, *Antiocheion* usw. Solche religiösen Formen politischer Anerkennung unterstreichen die Bedeutung, die dem Gymnasium in den griechischen Städten seit dem Beginn der hellenistischen Zeit zugewachsen war.

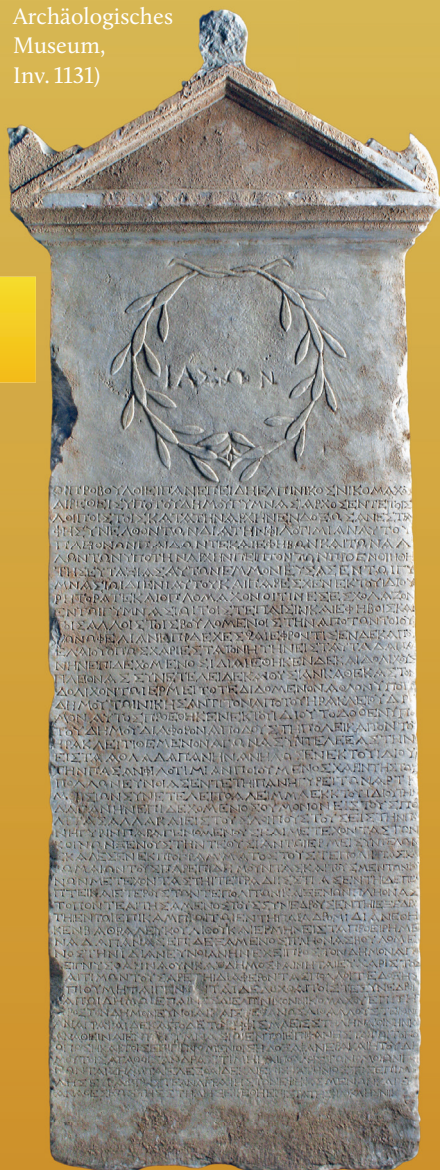
Das Gymnasium als „zweite Agora“: Ein bevorzugter Ort für den politischen Wettbewerb

Diese Bedeutung erklärt zu einem großen Teil, warum das Gymnasium zu einem Ort wurde, an dem sich die Eliten der griechischen Städte nach dem Vorbild der Könige bevorzugt engagierten, insbesondere ab dem 2. Jh. v. Chr. In Priene sprang ein gewisser Moschion, ein prominentes Mitglied der Honoratiorenschicht, mit seinem eigenen Vermögen für die Könige ein, die versprochen hatten, den Bau eines neuen Gymnasiums zu finanzieren, sich dann aber als säumig erwiesen hatten (sog. Unteres Gymnasium; vgl. Kap. 3 und Abb. 3.3) – ein spektakuläres Beispiel dafür, wie angesehene Bürger in die Rolle der Könige schlüpfen, nachdem es durch die Schläge Roms und dynastische Krisen zu einem Niedergang der großen Monarchien gekommen war.⁹ Dies ist jedoch nur ein Teil der Erklärung. Zur selben Zeit veränderte sich auch das öffentliche Auftreten der Honoratioren, die nun ihre Spenden ostentativer zur Schau stellten. Diese mögen Probleme im städtischen Finanzhaushalt gelindert haben, gingen aber im Wettbewerb der Honoratioren weit über das Notwendige hinaus.

Dieses Phänomen, der Euergetismus, führte zu immer neuen Ausmaßen der Großzügigkeit, besonders in den Gymnasien. Viele Gymnasiarchen gaben große Summen aus, um die Versorgung mit Öl sicherzustellen, wobei sie manchmal die Zeiten der Verteilung verlängerten oder das Öl oft auch Nichtbürgern anboten, die in früheren Jahrhunderten keinen Zugang zu den öffentlichen Gymnasien hatten (vgl. Kap. 8). Die Bereitstellung von Öl war so etwa auch kennzeichnend für die Funktion des Gymnasiarchen Hieronymos in Istros, allerdings diskret: Seine Grabstele zeigt, wie er einem jungen Nutzer des Gymnasiums ein kleines Ölfläschchen überreicht (Abb. 4.1). Die Ausweitung des Empfängerkreises über die Bürger hinaus setzte eine noch größere Freigebigkeit voraus und trug dazu bei, dass sich die Rolle des Wohltäters selbst veränderte. Dieselben Persönlichkeiten veranstalteten interne Wettbewerbe im Gymnasium, stifteten Preise für die Sieger, stellten Lehrer auf eigene Kosten ein, sorgten für Heizung und Bäder, boten parfümiertes Öl an, finanzierten Teile gymnasialer Gebäude, Säulenhallen und Säulen, auch Statuen, um sie zu schmücken und um den Kultfesten und den zugehörigen Banketten Glanz zu verleihen. In Eretria stellte der besonders großzügige Gymnasiarch Elpinikos Lehrer ein (vgl. Kap. 6), lieferte Öl auf eigene Kosten, veranstaltete luxuriöse Feste und

4.2 Grèce, Érétrie.
Stèle avec décret
pour le gymnasi-
arque Elpinikos ;
vers 100 av. J.-C.
(Érétrie, Musée
archéologique,
Inv. 1131)

4.2 Griechenland, Eretria.
Stele mit Dekret für den
Gymnasiarchen Elpi-
nikos; um 100 v. Chr.
(Eretria,
Archäologisches
Museum,
Inv. 1131)



4

et colonnes, des statues pour les orner, et pour donner de l'éclat aux cultes et aux banquets qui les accompagnaient. À Érétrie, le gymnasiarque Elpinikos, particulièrement généreux, a engagé des maîtres (cf. chap. 6), fourni de l'huile à ses frais, donné des fêtes luxueuses et offert des bancs pour les salles du gymnase (Abb. 4.2 ; cf. chap. 7). Pour la fourniture de l'huile, certains effectuent des fondations, en offrant une somme d'argent prêtée à intérêt, ou des terrains agricoles, qui procurent des loyers et des redevances. Ces revenus annuels pouvaient assurer un financement régulier à la fourniture de l'huile.¹⁰ Concentrer ainsi ses dons sur les gymnases n'était pas dénué de calcul politique, car c'est là que se formaient le noyau des citoyens actifs.

La reconnaissance des usagers du gymnase et des cités se traduit de plus en plus souvent par le vote d'honneurs pour les gymnasiarques sortis de charge. À partir de la seconde moitié du II^e s. av. J.-C., on accorde même des honneurs exceptionnels, dont certains étaient auparavant réservés aux souverains ou à quelques rares individus d'exception, comme l'octroi d'une statue, naturellement placée dans le gymnase (cf. chap. 3). D'autres reçurent en même temps une place d'honneur dans les concours (cf. fig. 2.4) et la nourriture à vie aux frais de la cité, trois éléments qui font partie des plus grands honneurs accordés par les cités. À Priène, un bienfaiteur actif dans les années 70-60 av. J.-C., Aulus Aemilius Zosimos, se voit octroyer un portrait peint et trois statues lorsqu'il sortit de charge : inflation considérable, d'autant plus que Zosimos, à l'occasion d'autres charges, bénéficia du vote d'au moins deux autres décrets, par lesquels on lui octroya de nouveau cette quadruple récompense.¹¹ Avec cette inflation, typique du I^{er} s. av. J.-C., les statues de gymnasiarques se multiplièrent donc dans les gymnases. On alla parfois plus loin encore, comme pour un très grand person-
nage de Pergame, Diodôros Paspáros, qui

s'illustra dans une période très difficile pour sa cité, dans les années 60 av. J.-C. La cité lui octroya un véritable culte dans le gymnase (qu'il avait restauré), avec l'édification d'une salle munie de sa statue de culte, et d'un sacrifice effectué à des occasions régulières par les magistrats du gymnase (cf. chap. 7).

Les gymnases étaient alors des lieux où les élites des cités s'investissaient de façon privilégiée, comme magistrats et comme généreux donateurs, donc de véritables lieux de vie politique. La reconnaissance des cités vis-à-vis de grands bienfaiteurs, souverains puis notables, pouvait s'y exprimer de façon spectaculaire. Cela put prendre des formes cultuelles, ou parfois se traduire par le privilège d'être enseveli au gymnase. Cette faveur doit être rattachée à celle d'être enseveli en ville, que l'on accordait, très rarement, à de grands personnages considérés comme de « nouveaux fondateurs ». Cependant, l'ensevelissement au gymnase demeure rare et tardif. En dehors des tombeaux de Messène, qui peuvent dater du milieu de l'époque hellénistique, les rares cas connus apparaissent à la toute fin de l'époque hellénistique et sous le règne d'Auguste, comme à Cyzique, Halicarnasse et Aphrodisias.¹² Ces privilèges considérables ne sont pas la conséquence d'un investissement particulier dans le gymnase de la part des personnes honorées. Ils marquent plutôt la centralité, en certaines cités, du gymnase dans la vie publique.

C'est pourquoi on a parfois désigné les gymnases de cette époque comme une « seconde agora ».¹³ Ils sont des lieux de vie sociale, de vie politique, avec les groupes d'usagers qui délibèrent, votent, gèrent des fonds, se constituent en un noyau de citoyens actifs ; avec des notables qui les dirigent, s'y font connaître par leurs générosités parfois surabondantes, s'y constituent des réputations ; avec aussi la place prise comme endroit pour la reconnaissance publique envers les bienfaiteurs des cités. L'expression semble cependant excessive : l'agora demeure le seul centre de prise de décision politique et le lieu principal pour les honneurs publics.

stiftete Bänke für die Exedren im Gymnasion (Abb. 4.2; vgl. Kap. 7). Manche richteten für die Versorgung mit Öl Stiftungen ein, deren Kapital gegen Zinsen verliehen wurde, oder Agrarland, das Pachten einbrachte. Solche jährlichen Einnahmen stellten eine regelmäßige Finanzierung des Öls sicher.¹⁰ Spenden in dieser Weise auf die Gymnasien zu konzentrieren entbehrte nicht eines gewissen politischen Kalküls. Denn dort formierte sich der politisch aktive Kern der Bürgerschaft.

Die Anerkennung der Nutzer des Gymnasions und der Städte für die aus dem Amt scheidenden Gymnasiarchen äußerte sich immer häufiger in Ehrenbeschlüssen. Ab der zweiten Hälfte des 2. Jhs. v. Chr. wurden sogar außergewöhnliche Ehrungen verliehen, von denen einige bis dahin den Königen oder wenigen herausragenden Persönlichkeiten vorbehalten waren, in erster Linie die Gewährung einer Statue, die natürlich im Gymnasion aufgestellt wurde (vgl. Kap. 3). Andere Gymnasiarchen bekamen zusammen mit einer Statue noch einen Ehrenplatz bei den Wettbewerben (vgl. Abb. 2.4) und die lebenslange Speisung auf Kosten der Stadt – die Trias der höchsten Ehrungen, die von den Städten vergeben wurden. In Priene erhielt ein in den Jahren 70–60 v. Chr. aktiver Wohltäter, Aulus Aemilius Zosimos, am Ende seiner Amtszeit ein gemaltes Portrait und drei Statuen, eine massive Überkompensation, da für Zosimos im Zusammenhang mit anderen Ämtern mindestens zwei weitere Dekrete beschlossen wurden, die ihm ebenfalls diese vierfache Belohnung zuerkannten.¹¹ Durch diese für das 1. Jh. v. Chr. typische inflationäre Aufstellungspraxis kam es zu einer Vervielfachung der Gymnasiarchen-Statuen in den Gymnasien. Manchmal ging man sogar noch weiter, wie im Fall einer sehr prominenten Persönlichkeit aus Pergamon, Diodoros Paspasos, der sich in den 60er Jahren v. Chr. in einer für seine Heimatstadt äußerst schwierigen Zeit verdient machte. Die Stadt richtete für ihn im Gymnasion (das er restauriert hatte) einen veritablen Kult ein, indem sie eine Exedra baute, in der seine Kultstatue stand, und die Amtsträger des Gymnasions zu regelmäßigen Opfern für ihn verpflichtete (vgl. Kap. 7).

Die Gymnasien waren also zu dieser Zeit Orte, an denen sich die Eliten der Städte bevorzugt engagierten, als Magistrate und als großzügige Spender, und damit echte Orte des politischen Lebens. Die Dankbarkeit der Städte gegenüber großen Wohltätern – Königen und später Honoratioren – konnte hier auf spektakuläre Weise zum Ausdruck gebracht werden. Sie konnte kultische Formen annehmen oder sich manchmal in dem Privileg der Bestattung im Gymnasion äußern. Dieses Privileg steht in Zusammenhang mit der Bestattung innerhalb der Stadt, die nur sehr selten überragenden Persönlichkeiten gewährt wurde, die als „Neugründer“ galten. Die Beisetzung im Gymnasion blieb ein seltenes und spätes Phänomen. Abgesehen von vielleicht hochhellenistischen Gräbern in Messene tauchen die wenigen bekannten Fälle – in Kyzikos, Halikarnassos und Aphrodisias – erst im spätesten Hellenismus und unter Augustus auf.¹² Diese ungewöhnlichen Ehrungen sind nicht die Folge eines besonderen Engagements der so Geehrten im Gymnasion, sondern vielmehr ein Indiz für die zentrale Rolle, die das Gymnasion im öffentlichen Leben mancher Städte spielte.

Aus diesem Grund hat man die Gymnasien dieser Zeit gelegentlich als „zweite Agora“ bezeichnet.¹³ Mit den Gruppen ihrer Nutzer, die sich beraten, abstimmen, Gelder verwalten und sich zu einem Kern aktiver Bürger formieren, sind sie Orte des gesellschaftlichen und politischen Lebens; ebenso mit den Honoratioren, die sie leiten, sich dort durch ihre manchmal übermäßige Großzügigkeit einen Namen machen und eine Reputation aufbauen; und mit der Bedeutung, die sie als Bühne für die Dankbarkeit der Städte gegenüber ihren Wohltätern gewinnen. Nichtsdestotrotz geht es zu weit, von einer „zweiten Agora“ zu sprechen: Die Agora selbst blieb das einzige Zentrum politischer Entscheidungen und der bevorzugte Ort für öffentliche Ehrungen.

Das Gymnasion und die römische Herrschaft

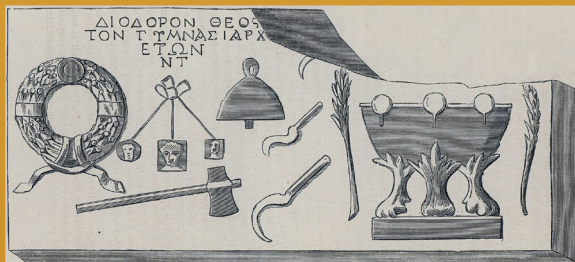
Die Phänomene, die am Ende der hellenistischen Zeit sichtbar werden, setzten sich in der römischen Kaiserzeit fort (1.–3. Jh. n. Chr.). Roms Platz im Gymnasion hing zunächst mit der Dankbarkeit der Städte zusammen, die sie in griechischen Formen zum Ausdruck brachten. Oft wurden Kulte für die Göttin Roma im Gymnasion eingerichtet. Gemäß einer Verordnung von Milet, mit der gegen 130–120 v. Chr. ein Priestertum der Roma eingeführt wurde, mussten die Epheben zusammen mit dem Gymnasiarchen am ersten und letzten Tag des Jahres, in dem sie ihren Dienst versahen, ein Opfer zu Ehren der Göttin darbringen. *Rhomaia*-Wettbewerbe wurden sowohl für die Epheben als auch für die *paides* in ihren jeweiligen Einrichtungen veranstaltet. Dazu heißt es: „Die Weihe der als Preise für die *Rhomaia* ausgesetzten Waffen soll anschließend im Gymnasion der jungen Männer (*néoi*) vorgenommen werden, später, wenn das Heiligtum der Roma fertiggestellt ist, im *Rhomaion*“.¹⁴ Man baute also im Gymnasion von Milet ein Heiligtum der Roma. Verständlicherweise entwickelte sich im römischen Reich der Kaiserkult ebenfalls in den Gymnasien. In Akraiphia in Bötien veranstaltete Mitte des 1. Jhs. n. Chr. ein großer Wohltäter der Stadt namens Epaminondas im Gymnasion ein Fest zu Ehren der *Augusti* mit sportlichen Wettkämpfen und einem Bankett, zu dem die ganze Stadt eingeladen wurde. Ebenso war beispielsweise der Gymnasiarch Gaius Saufeius Macer in Apollonia am Rhyndakos auch Priester des Kaiserkults (s. S. 64–65). Im karischen Stratonikeia scheint eine Exedra des Gymnasions dem Kaiserkult geweiht gewesen zu sein. Insgesamt finden sich aber nur in wenigen Gymnasien solche Hinweise (vgl. Kap. 7).

Le gymnase et la domination romaine

Les phénomènes apparus à la fin de l'époque hellénistique, se prolongent et s'accroissent sous le Haut Empire romain (I^{er}-III^e s. ap. J.-C.). La place de Rome dans le gymnase fut d'abord liée à l'expression de la reconnaissance des cités envers elle, exprimée dans des formes grecques : le gymnase fut souvent le lieu d'un culte pour la Déesse Rome. Dans un règlement de Milet qui instaure vers 120 une prêtrise de Rome, les éphèbes, avec le gymnasiarque, devaient effectuer un sacrifice en l'honneur de Rome le premier et le dernier jour de l'année de leur service. Des concours des *Rhomaia* sont organisés tant pour les éphèbes que les *paides*, dans leurs établissements respectifs et l'on précise : « que la consécration des armes proposées comme prix pour les *Rhomaia* soit effectuée ensuite dans le gymnase des jeunes gens (*néoi*), lorsque le sanctuaire de Rome aura été achevé, dans le *Rhomaion* ». ¹⁴ Un sanctuaire de Rome est donc créé au sein même du gymnase de Milet. Sous l'Empire, le culte des empereurs romains se développa parfois. À Akraiphia, en Béotie, vers le milieu du I^{er} s. ap. J.-C., un très grand bienfaiteur de la cité, nommé Épaminondas, organisa une fête des Augustes dans le gymnase, avec des concours gymniques et un banquet où toute la cité fut invitée. De même, à Apollonia du Rhodakos, le gymnasiarque Gaius Saufeius Macer était-il aussi prêtre du culte impérial (voir p. 64-65). À Stratonicee de Carie une exèdre du gymnase semble avoir été consacrée au culte des empereurs. Malgré tout, peu de gymnases portent les traces d'un tel culte (cf. chap. 7).

On ne s'étonnera alors pas de l'importance prise par la charge de gymnasiarque dans les carrières des notables des cités. Leurs actions sont dans la continuité des évolutions de la fin de l'époque hellénistique. À l'époque hellénistique, mais encore à l'époque impériale, les reliefs funéraires des gymnasiarques montrent parfois, de

manière emblématique, les tâches liées à leur fonction. Ainsi, le relief du gymnasiarque Diodôros de Pruse de l'Olympe, qui est mort à 53 ans, reproduit les symboles de sa charge (fig. 4.3) : couronne sacerdotale, médaillons et hache du sacrifice pour sa fonction culturelle ; palmes de la victoire et strigiles* en référence générale au monde agonistique et gymnasiar ; enfin, une cloche du signal de la distribution d'huile et un grand bassin d'huile (cf. chap. 8). À l'époque impériale, la fourniture de l'huile pour les groupes du gymnase y tient une place encore plus grande qu'auparavant, au point que le verbe *gymnasiarchein* en vient souvent à signifier « fournir l'huile » et non plus « être gymnasiarque ». Cela explique que l'on trouve désormais des femmes, voire des mineurs-gymnasiarques, qui portent le titre sans en exercer effectivement la fonction. Il y a derrière ce phénomène des stratégies familiales, d'autres membres de la famille pouvant assumer la direction effective du gymnase, qui pouvait aussi être assumée par des subordonnés du gymnasiarque officiel. En bien des cités, les dons des notables pour la réfection des gymnases et surtout leur construction, avec les nouveautés que sont désormais les bains-gymnases, sont spectaculaires (cf. chap. 3). La documentation épigraphique montre que ce phénomène trouve son plein épanouissement de la fin du I^{er} au III^e s. de notre ère. Outre les gymnasiarques, comme Gaius Saufeius Macer (voir p. 64-65), les cités comptaient aussi sur la générosité d'autres magistrats, comme le montre l'exemple du pédonome Gaius Iulius Capito à Iasos (Abb. 4.4). ¹⁵ Les gymnases font encore l'objet de réfections çà et là en Asie Mineure jusqu'au milieu du IV^e s., ce sont alors les gouverneurs romains qui ont pris le relais. C'est un changement d'échelle politique, dans le nouvel équilibre de l'Antiquité tardive. ¹⁶

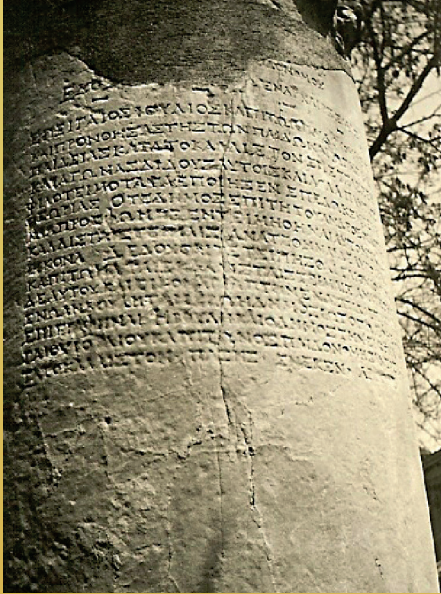


Malgré des transformations profondes, avec la place prise par les bains chauds, les édifices gymnasiarques furent toujours l'objet d'attentions de la part des cités. Cela va de pair avec notamment le maintien d'un entraînement éphébique. En témoigne la regravure sous Auguste de la loi éphébarchique d'Amphipolis en Macédoine (cf. p. 92-93), tout comme, en bien des cités, une abondante série de listes éphébiques, comme, par exemple, à Cyzique, au III^e s. ap. J.-C. (fig. 4.5). ¹⁷ Elles montrent surtout des nouveautés, comme là encore la place prise par certains notables dans le financement de l'institution. Untel qui était gymnasiarque, faisait distribuer l'huile par un de ses fils, qui était éphèbe ; tel autre inscrivait en même temps ses fils dans l'éphébie, sans respecter les classes d'âges ; à Cyzique, l'éphébarque et le sous-éphébarque sont deux frères. L'éphébie était le creuset du groupe des notables, le moment où se créaient des réputations, où des familles tentaient aussi de maintenir leur rang dans l'échelle sociale. Les listes éphébiques étaient gravées pour la plupart selon des initiatives privées, comme des monuments à la gloire de ce groupe de notables. ¹⁸ Les gymnases se faisaient ainsi l'écho de l'ordre social et politique nouveau du Haut Empire romain.

[PIERRE FRÖHLICH]

4.3 Bithynie, Pruse de l'Olympe. Relief funéraire pour le gymnasiarque Diodôros avec les symboles de sa charge ; I^{er} s. ap. J.-C. (disparu)

4.3 Bithynien, Prusa am Olympos. Grabrelief des Gymnasiarchen Diodoros mit Symbolen seines Amtes; 1. Jh. n. Chr. (verschollen)

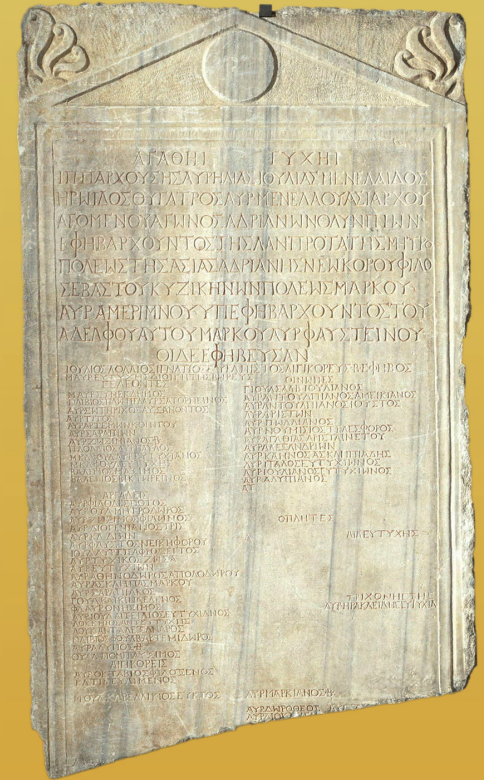


4.4 Carie, Iasos.
Colonne du gymnase avec un décret pour le pédonome C. Iulius Capito ; 1^{er} s. ap. J.-C. (Istanbul, Musée archéologique, Inv. 3187)

4.4 Karien, Iasos.
Säule im Gymnasion mit einem Dekret für den Paidonomen C. Iulius Capito; 1. Jh. n. Chr. (Istanbul, Archäologisches Museum, Inv. 3187)

4.5 Mysie, Cyzique. Liste éphebique ; III^e s. ap. J.-C. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MND 1787)

4.5 Mysien, Kyzikos. Ephebenliste; 3. Jh. n. Chr. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MND 1787)



© RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010277845> (25.04.2024).

einnahmen: Ein Gymnasiarch ließ das Öl durch einen seiner Söhne verteilen, der Ephebe war; ein anderer meldete alle seine Söhne gleichzeitig zur Ephebie an, ohne die Altersklassen zu beachten; beim Ephebarchen und seinem Stellvertreter in Kyzikos handelte es sich um zwei Brüder. Die Ephebie war die Kaderschmiede der Honoratiorenschicht, der Moment, um Ansehen zu gewinnen und um den Rang der Familie in der sozialen Hierarchie zu behaupten. Die Ephebenlisten wurden meist auf private Initiative als Denkmäler zum Ruhm dieser Honoratiorenschicht inschriftlich aufgezeichnet.¹⁸ Die Gymnasien spiegelten damit die neue soziale und politische Ordnung der Kaiserzeit wider.

spektakulären Stiftungen der Honoratioren für die Instandsetzung und vor allem den Neubau gymnasialer Bauten, die mit der Entwicklung der Badgymnasien eine neue Dimension erreichten (vgl. Kap. 3). Die Inschriften zeigen, dass die Blütezeit dieses Phänomens vom Ende des 1. bis zum 3. Jh. n. Chr. reichte. Neben Gymnasiarchen wie Gaius Saufeius Macer (s. S. 64–65) verließen sich die Städte dabei auch auf die Großzügigkeit anderer Magistrate, wie das Beispiel des Paidonomen Gaius Iulius Capito in Iasos zeigt (Abb. 4.4).¹⁵ Bis zur Mitte des 4. Jhs. wurden in Kleinasien noch vereinzelt Gymnasien renoviert, nun aber unter Leitung der römischen Statthalter. Dieser Wechsel der politischen Rahmenbedingungen hängt mit einer Verschiebung der Machtverhältnisse in der Spätantike zusammen.¹⁶

Trotz tiefgreifender Veränderungen aufgrund der zunehmenden Bedeutung der Warmbäder widmeten die Städte den gymnasialen Bauten unverändert große Aufmerksamkeit. Damit einher ging insbesondere die Aufrechterhaltung der Trainingsprogramme für Epheben, von der die erneute inschriftliche Veröffentlichung des Ephebarchengesetzes von Amphipolis in der Zeit des Augustus (vgl. S. 92–93) und zahlreiche Ephebenlisten in vielen Städten, wie etwa in Kyzikos im 3. Jh. n. Chr. (Abb. 4.5),¹⁷ zeugen. Sie weisen einige Neuerungen auf, vor allem betonen sie einmal mehr die Rolle, die manche Honoratioren bei der Finanzierung der Institution

Dass das Amt des Gymnasiarchen auch in römischer Zeit in den Karrieren der städtischen Honoratioren eine große Rolle spielte, ist nicht verwunderlich. Ihre Aktivitäten standen in der Tradition der Entwicklungen in späthellenistischer Zeit. Grabreliefs von Gymnasiarchen zeigten im Hellenismus, aber auch noch in der Kaiserzeit bisweilen emblematisch die mit dem Amt verbundenen Aufgaben. So finden sich etwa im Relief für den 53-jährig verstorbenen Gymnasiarchen Diodoros aus Prusa am Olympos Symbole seiner Zuständigkeiten (Abb. 4.3): eine Priesterkrone, Medaillons und ein Opferbeil für seine kultische Funktion, Palmzweige und Strigiles* als allgemeiner Verweis auf die Welt der Agonistik und des Gymnasions, schließlich eine Glocke, mit der die Verteilung von Öl verkündet wurde, und einen großen Kessel, aus dem das Öl geschöpft wurde (vgl. Kap. 8). Die Bereitstellung von Öl für die Nutzer der Gymnasien spielte in der Kaiserzeit eine noch größere Rolle als zuvor, sodass das Verb *gymnasiarchein* nun häufig „das Öl liefern“ und nicht mehr „Gymnasiarch sein“ bedeutete. Dies erklärt, warum es nun auch Frauen und sogar Minderjährigen möglich war, die Gymnasiarchie zu übernehmen, ohne tatsächlich die Funktion auszuüben. Dahinter standen Familienstrategien, da andere Familienmitglieder die tatsächliche Leitung des Gymnasions, die auch von Untergebenen des offiziellen Gymnasiarchen wahrgenommen werden konnte, übernehmen konnten. In vielen Städten kam es zu

LA LOI GYMNASIARCHIQUE DE BÉROÏA : DROITS ET DEVOIRS D'UN MAGISTRAT CIVIQUE

De Béroïa, en Macédoine, provient une haute stèle de 1,75 m, qui contient un document unique, d'une très grande importance pour l'histoire des gymnases grecs. Sur les deux faces de la pierre sont gravées 216 lignes d'un texte grec, composé de deux parties : on trouve un décret de la cité, qui promulgue une « loi gymnasiarchique » (*nómos gymnasiarchikós*), puis le texte intégral de celle-ci. Cette loi réglemente les droits et devoirs du responsable du gymnase, le gymnasiarque*, et l'organisation du gymnase lui-même.

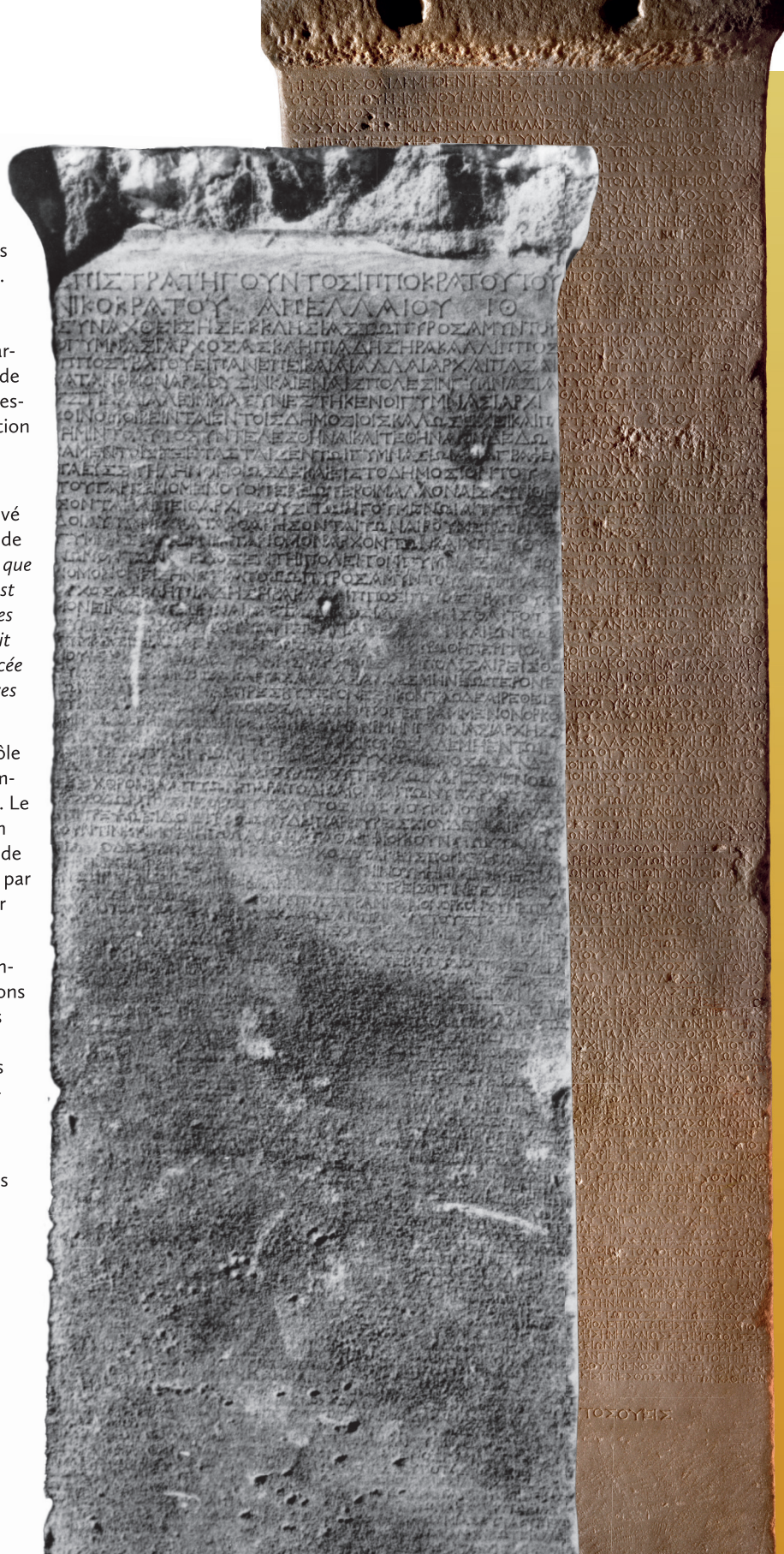
C'est la seule loi gymnasiarchique qui nous soit parvenue, parce que généralement ce type de loi était archivé seulement sur papyrus. Les Béroéens ont fait le choix de publier ce texte en l'inscrivant sur la pierre : « *attendu que (...) dans les cités où il y a des gymnases et où l'onction est pratiquée les lois gymnasiarchiques sont déposées dans les archives publiques, il est bon que chez nous aussi il en soit de même et que la loi (...) soit gravée sur une stèle et placée dans le gymnase et (soit) également (déposée) aux archives publiques* ».

La loi marque un moment charnière : la prise de contrôle du gymnase des jeunes gens (*néoi****) par la cité. Ce gymnase existait auparavant, géré par les *néoi* eux-mêmes. Le gymnasiarque était désigné par eux : la loi organise son élection par tous les citoyens, parmi tous les citoyens de plus de trente ans. Sa gestion financière est contrôlée par les instances civiques, chaque citoyen peut lui intenter des poursuites judiciaires.






Malgré quelques incertitudes, une datation dans les années 170 av. J.-C., est la plus sûre. Bien que nous sachions qu'il était de règle, dans les cités grecques, de régir les attributions des magistrats par une loi, c'est ici un cas un peu particulier : les rois de Macédoine étaient alors intervenus pour promouvoir l'adoption de telles réglementations dans les cités du royaume.

La loi est riche d'un grand nombre d'informations : moyens d'assurer l'ordre, personnes admises et exclues du gymnase, exercices, culte en l'honneur d'Hermès, gestion, etc.

[PIERRE FRÖHLICH]



Original

-  Grèce, Béroia
Griechenland, Beroia
-  Marbre Marmor
-  1,75 m
-  Véria, Musée archéologique
Veria, Archäologisches Museum,
Inv. Λ 488
-  Années 170 av. J.-C.
170er Jahre v. Chr.

4.6 Faces A et B
de la loi gymnasi-
archique de Béroia
(Véria, Musée
archéologique)

4.6 Seiten A und B
des Gymnasiarchen-
gesetzes von Beroia
(Veria, Archäologi-
sches Museum)

DAS GYMNASIARCHENGESETZ VON BEROIA: RECHTE UND PFLICHTEN EINES AMTSTRÄGERS

Aus Beroia in Makedonien stammt eine 1,75 m hohe Stele mit einem einmaligen Dokument, das für die Geschichte griechischer Gymnasien von überragender Bedeutung ist. Auf Vorder- und Rückseite des Steins sind 216 Zeilen griechischer Text eingemeißelt, der aus zwei Teilen besteht: einem Dekret der Stadt, mit dem sie ein „Gesetz über die Gymnasiarchie“ (*nómos gymnasiarchikós*) erlässt, und dem Gesetz selbst. Dieses regelt die Rechte und Pflichten des Gymnasiarchen*, des Leiters des Gymnasiums, und die Organisation des gymnasialen Betriebs.

Die Inschrift ist das einzige Gymnasiarchengesetz, das erhalten ist, weil solche Gesetze gewöhnlich nur auf Papyrus archiviert wurden. Die Bürger von Beroia entschieden, den Text auch als Inschrift zu veröffentlichen: *„da (...) in den Städten, in denen es Gymnasien gibt und die Salbung praktiziert wird, die Gymnasiarchengesetze in den öffentlichen Archiven hinterlegt sind, ist es gut, dass dies auch bei uns der Fall ist und dass das Gesetz (...) auf einer Stele eingemeißelt und im Gymnasium aufgestellt sowie (auch) im öffentlichen Archiv (hinterlegt) wird.“*

Das Gesetz markiert einen Einschnitt: Die Stadt übernahm damit die Kontrolle über das Gymnasium der jungen Männer (*néoi**), das bereits existierte und bis dahin von den *néoi* selbst verwaltet worden war. Sie hatten auch den Gymnasiarchen bestimmt. Das Gesetz legt nun fest, dass dieser künftig von allen Bürgern aus den über 30-jährigen Bürgern gewählt werden sollte. Seine Haushaltsführung wurde durch die öffentlichen Instanzen kontrolliert, und jeder Bürger konnte gerichtlich gegen ihn vorgehen.

Trotz gewisser Unsicherheiten ist eine Datierung in die 170er Jahre v. Chr. am wahrscheinlichsten. Obwohl wir wissen, dass es in den griechischen Poleis üblich war, die Tätigkeit von Amtsträgern gesetzlich zu regeln, ist der Fall insofern eine Besonderheit, als die makedonischen Könige den Erlass solcher Regelungen in den Städten ihres Reichs aktiv förderten.

Das Gesetz informiert über eine Fülle von Details: die Aufrechterhaltung der Ordnung im Gymnasium; Personengruppen, denen der Zugang verboten war; die Organisation des Trainings; den Kult des Hermes; die Finanzen usw.

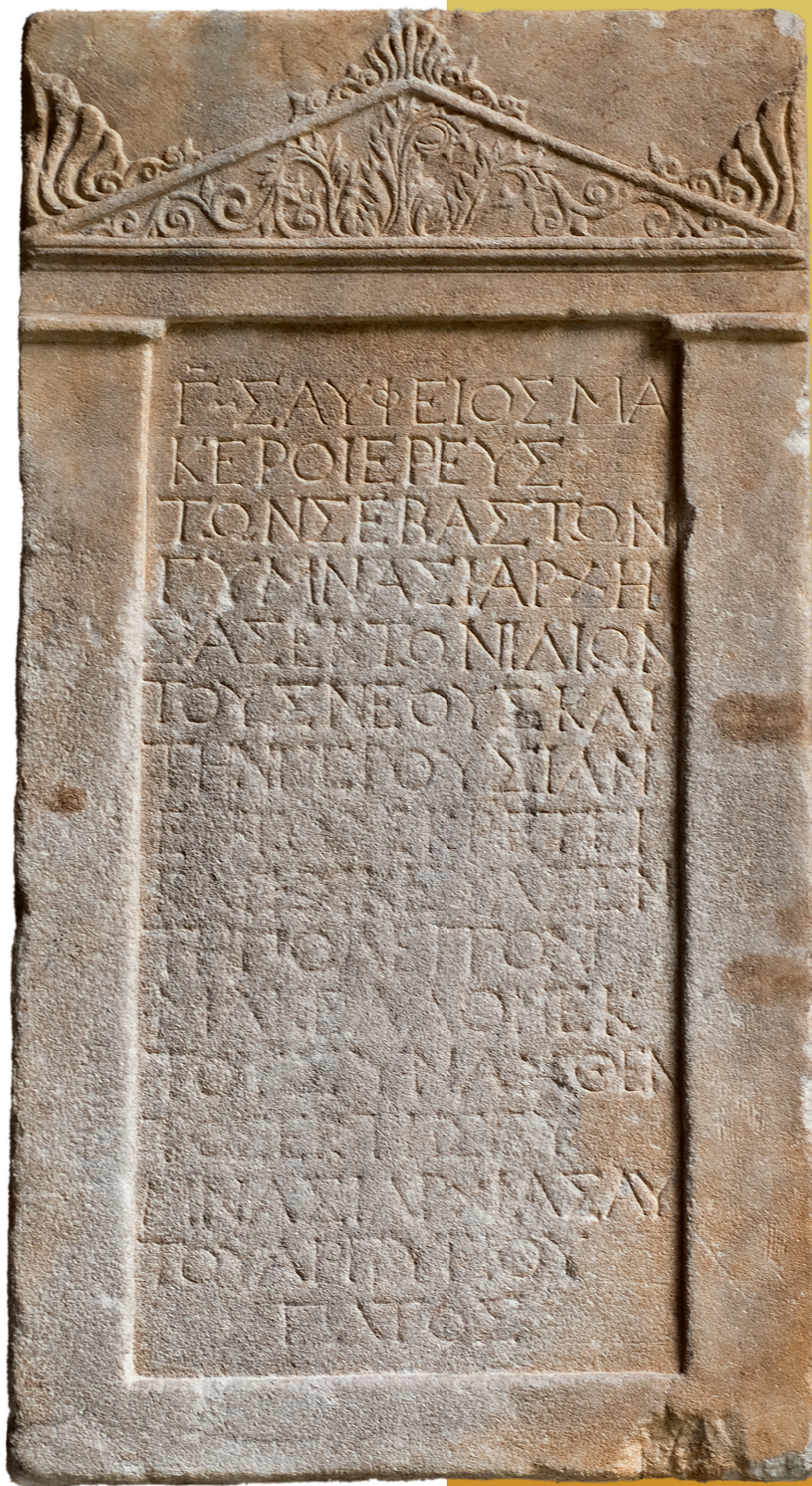
Ph. Gauthier, M. B. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Béroia*, Athènes/Athen 1993.

M. B. Hatzopoulos, *Νεότης γεγυμνασμένη*. *Macedonian Lawgiver Kings and the Young*. David Lewis Lecture in Ancient History Oxford 2016, Athènes/Athen 2016.






GAIUS SAUFEIUS MACER : UN GYMNASIARQUE COMME GÉNÉREUX BIENFAITEUR

Le gymnasiarque* Gaius Saufeijs Macer expose fièrement ses propres mérites dans une inscription de la ville d'Apollonia du Rhyndakos, au nord-ouest de l'Asie Mineure : « *Gaius Saufeijs Macer, le prêtre des Augustes, a assumé la gymnasiarchie des jeunes hommes (néoi*) et celle de l'association des anciens (gérosia*) sur ses fonds propres en l'an 125 (ère syllanienne) et a édifié pour la cité le bâtiment du marché avec la totalité de l'argent rassemblé dans le cadre de sa propre gymnasiarchie* ». Le texte, qui devait à l'origine être exposé sur le nouveau bâtiment du marché (*macellum*), est architecturalement encadré, en accord avec son contenu, par deux colonnes et un fronton artistiquement décoré d'acrotères et d'ornements végétaux. Macer, dont le nom suggère qu'il était originaire de l'Occident romain, a occupé, après la gymnasiarchie, une deuxième fonction éminente et exigeante, la prêtrise du culte impérial. En tant que chef du gymnase, il en avait payé le fonctionnement entièrement de sa poche et avait utilisé les fonds civiques dont il disposait en principe pour financer un autre bâtiment important pour l'infrastructure de la ville. Il semble avoir complété ce budget avec les recettes générées par le gymnase. On peut penser ici aux contributions des utilisateurs du gymnase et aux amendes que le gymnasiarque pouvait infliger.



Depuis le III^e s. av. J.-C., la gymnasiarchie était devenue l'une des fonctions annuelles civiles les plus prestigieuses, mais aussi, au fil du temps, parmi les plus coûteuses. Les fonds publics mis à disposition par les cités pour l'entretien et le fonctionnement des gymnases ne suffisaient souvent qu'à financer les besoins les plus urgents. Les gymnasiarques avaient ainsi la possibilité d'acquiescer du prestige politique en utilisant leurs propres fonds. Cependant, une telle générosité accroissait les attentes des citoyens envers les futurs titulaires de la fonction. Les gymnasiarques étaient donc de plus en plus recrutés dans un petit cercle de familles riches et célèbres, et les inscriptions comme celle-ci, qui servaient à l'autopromotion des membres des élites de la cité, mentionnent très souvent cette fonction.



Original

-  Turquie, Apollonia du Rhyndakos
Türkei, Apollonia am Rhyndakos
-  Marbre Marmor
-  0,68 m
-  Munich/München, Staatliche
Antikensammlungen
und Glyptothek, Inv. 10.067
-  40/41 ap. J.-C.
40/41 n. Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für
Abgüsse Klassischer Bildwerke,
Inv. 1420 + Inv. 1421 (teinté/kolo-
riert)
-  Plâtre Gips

4.7 Face avant de la stèle de Gaius Saufeius Macer d'Apollonia du Rhyndakos (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek)

4.7 Vorderseite der Stele des Gaius Saufeius Macer aus Apollonia am Rhyndakos (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek)

GAIUS SAUFEIUS MACER: EIN GYMNASIARCH ALS GROSSZÜGIGER WOHLTÄTER

Der Gymnasiarch* Gaius Saufeius Macer stellt in einer Inschrift aus der Stadt Apollonia am Rhyndakos im Nordwesten Kleinasiens stolz seine eigenen Verdienste zur Schau: „*Gaius Saufeius Macer, der Priester der Augusti, hat im 125. Jahr (sullanische Ära) mit eigenen Mitteln die Gymnasiarchie der jungen Männer (néoi*) und der Vereinigung der Alten (Gerusie*) bekleidet und der Stadt mit dem gesamten im Rahmen seiner Gymnasiarchie angefallenen Geld das Marktgebäude (macellum) angebracht gewesen sein muss, ist passend zum Inhalt von zwei Säulen und einem kunstvoll mit Akroteren und Pflanzenornamenten verzierten Giebel architektonisch eingerahmt. Macer, dessen Name einen Migrationshintergrund im römischen Westen andeutet, hatte nach der Gymnasiarchie noch ein zweites höchst prominentes und anspruchsvolles Amt inne, das Priestertum für den Kaiserkult. Als Vorsteher des Gymnasions hatte er dessen Betrieb ganz aus eigener Tasche bezahlt und die städtischen Mittel, die ihm dafür eigentlich zur Verfügung standen, stattdessen dafür verwendet, einen anderen für die städtische Infrastruktur wichtigen Bau zu finanzieren. Dieses Budget scheint er zusätzlich mit Einnahmen aufgestockt zu haben, die im Gymnasion anfielen. Dabei ist an Beiträge der Nutzer des Gymnasions und an Bußgelder, die der Gymnasiarch verhängen konnte, zu denken.*

Die Gymnasiarchie hatte sich seit dem 3. Jh. v. Chr. zu einem der prestigeträchtigsten, aber zunehmend auch aufwändigsten städtischen Jahresämter entwickelt. Öffentliche Gelder, die die Städte für Unterhalt und Betrieb der Gymnasien zur Verfügung stellten, genügten oft nur, um den allernötigsten Bedarf zu finanzieren. Für die Gymnasiarchen eröffnete sich damit die Möglichkeit, durch den Einsatz eigener Mittel politisches Prestige zu gewinnen. Solche Großzügigkeit steigerte jedoch auch die Erwartungen der Bürger an künftige Inhaber des Amtes. Gymnasiarchen wurden deshalb immer häufiger aus einem kleinen Kreis reicher und prominenter Familien rekrutiert, und in Inschriften wie dieser, die der Selbstdarstellung von Mitgliedern der städtischen Führungsschicht dienten, wird das Amt besonders häufig genannt.

[CHRISTOF SCHULER]

Th. Wiegand, *Inschriften aus der Levante II*, Athenische Mitteilungen 36, 1911, 287–301, 294 n°/Nr. 4.

R. Wünsche, F. Knauß (éd./Hrsg.), *Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike*, Munich/München 2004, 249. 485 cat./Kat. 122.

Le répertoire des sports antiques est constitué, de manière presque exclusive, d'activités individuelles, à l'exception des courses aux flambeaux, pratiquées en relais (cf. chap. 7). Plus réduits en nombre que les sports modernes, les sports grecs ont en commun d'être pensés comme

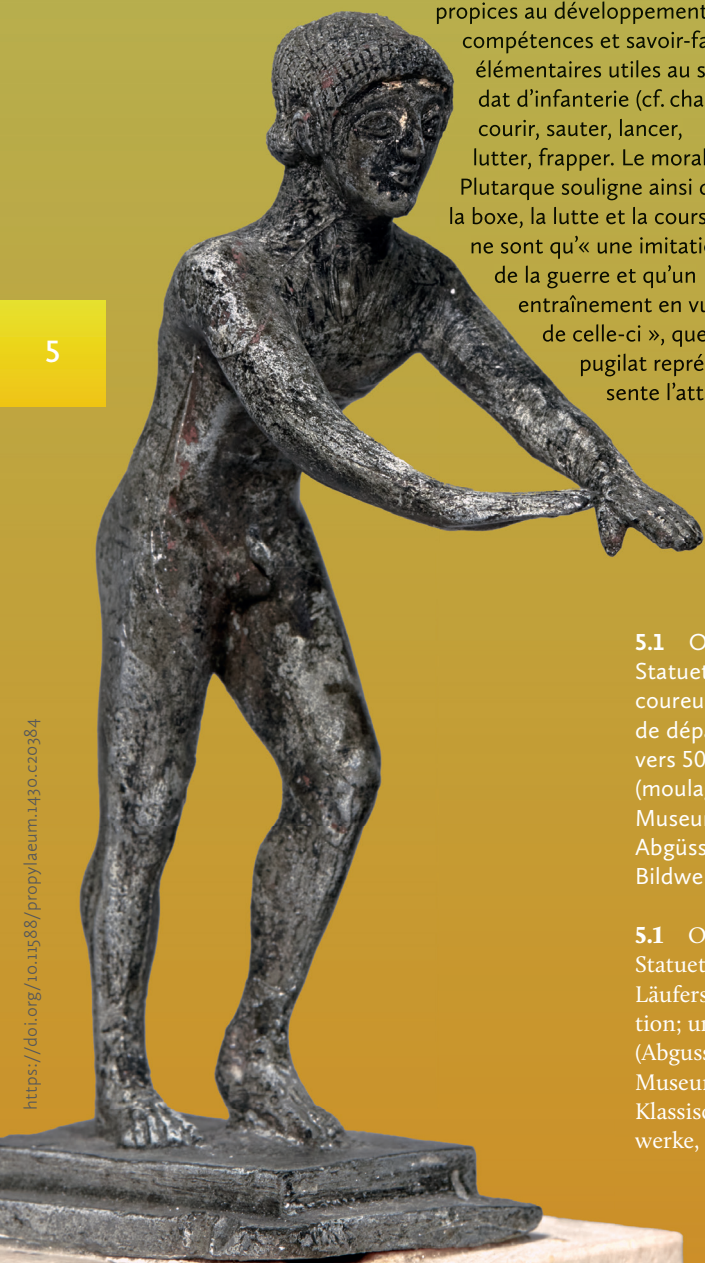
propices au développement de compétences et savoir-faire élémentaires utiles au soldat d'infanterie (cf. chap. 1) : courir, sauter, lancer, lutter, frapper. Le moraliste Plutarque souligne ainsi que la boxe, la lutte et la course ne sont qu'« une imitation de la guerre et qu'un entraînement en vue de celle-ci », que « le pugilat représente l'attaque

et la parade, la lutte, l'acharnement de la mêlée, tandis que la course sert d'entraînement pour la fuite et la poursuite » (*Propos de table*, 2, 639e). Ce sont, plus largement, les mêmes vertus qui sont attendues de l'athlète et du guerrier : abnégation, courage, résistance physique et sacrifice de soi. La statuaire athlétique se plaît parfois à souligner ces vertus : ainsi le « Pugiliste des Thermes », statue en bronze grandeur nature, figure un boxeur dont le visage a été soigneusement couturé de cicatrices par le bronzier, chaque marque, soulignée de cuivre rouge, constituant une inscription dans la chair des vertus martiales prêtées à l'athlète (voir p. 74-75). De manière plus explicite encore, les épitaphes peuvent également se faire l'écho de cette culture commune, à l'exemple d'une inscription péloponnésienne, du début de l'époque hellénistique, célébrant, de manière conjointe, les mérites athlétiques et les mérites militaires d'Athanichos, mort la lance à la main :

« J'ai emporté la victoire au pancrace* [voir ci-dessous] à Némée, et trois fois lors des *Basileia*, à la fois comme garçon et comme homme. Et la troisième fois j'ai été couronné à la boxe ! Je suis mort en commandant les lances aux premiers rangs d'Arès, moi, le fameux Athanichos, qu'Arès l'impétueux a soumis ». ¹

Mais, au-delà de l'objectif militaire, le classement grec des sports opère une distinction majeure entre deux catégories : les sports dits « lourds » et les sports dits « légers ». À ces deux catégories correspondent deux qualités athlétiques : la force, pour les premiers, la vitesse pour les seconds. Les sports légers sont constitués d'épreuves de course (fig. 5.1), ou de disciplines assimilées à des courses. Plusieurs types d'épreuves existent, qu'il s'agisse de sprints – course de stade, course de double-stade, course en armes – ou de courses de fond. S'y ajoutent le saut en longueur et le lancer du javelot qui, en raison de la course d'élan qui les précède, sont pensés comme des courses.

5



5.1 Olympie.
Statuette d'un coureur en position de départ ; vers 500 av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 160)

5.1 Olympia.
Statuette eines Läufers in Startposition; um 500 v.Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 160)

GRIECHISCHER SPORT

DISZIPLINEN, LEBENSART UND TRAINING

Das Repertoire der antiken Sportarten besteht fast ausschließlich aus individuellen Aktivitäten, mit Ausnahme der Fackelläufe, die als Staffeln ausgetragen wurden (vgl. Kap. 7). Die griechischen Sportarten sind weniger zahlreich als die modernen und haben gemeinsam, dass sie dazu gedacht waren, die elementaren Fähigkeiten und Kenntnisse auszubilden, die Fußsoldaten benötigten (vgl. Kap. 1): Laufen, Springen, Werfen, Ringen, Schlagen. Der Moralist Plutarch betont, dass Boxen, Ringen und Laufen lediglich „eine Imitation des Krieges seien und dafür trainiert würden“, dass „der Faustkampf für Angriff und Abwehr steht, das Ringen für die Unerbittlichkeit des Nahkampfes, während der Lauf als Training für Flucht und Verfolgung dient“ (*Tischgespräche* 2, 639e). Im weiteren Sinne sind es dieselben Tugenden, die vom Athleten wie vom Krieger erwartet werden: Entsagung, Mut, physische Belastbarkeit und Selbstaufopferung. Statuen von Athleten unterstreichen diese Tugenden manchmal. So stellt der sog. Boxer vom Quirinal einen Faustkämpfer dar, dessen Gesicht von seinem Schöpfer sorgfältig mit Narben versehen wurde. Dabei ist jedes Wundmal durch rötliches Kupfer hervorgehoben und schreibt dem Athleten so die ihm zugeschriebenen kämpferischen Qualitäten geradezu ins Gesicht (s. S. 74–75). Auf noch unmittelbare Weise finden sich Reflexe dieser gemeinsamen Kultur auch auf Grabdenkmälern, etwa in einer frühhellenistischen Inschrift von der Peloponnes, die in einem Zug die athletischen und militärischen Verdienste eines gewissen Athanichos feiert, der mit der Lanze in der Hand gestorben war:

„Ich habe den Sieg im Pankration* [s. unten] in Nemea errungen und dreimal bei den *Basileia*, sowohl als Knabe wie auch als Mann. Und zum dritten wurde ich im Boxen gekrönt! Ich starb als Anführer der Lanzenkämpfer in der ersten Reihe des Ares, ich, der berühmte Athanichos, den der stürmische Ares bezwungen hat.“¹

Abgesehen von der militärischen Zielsetzung unterscheidet die griechische Klassifizierung der Sportarten zwei Hauptkategorien: die sogenannten schweren und leichten Sportarten. Diesen beiden Kategorien entsprechen zwei athletische Grundfähigkeiten, der ersteren die Kraft, der letzteren die Schnelligkeit. Die leichten Sportarten bestehen aus den Laufwettbewerben (Abb. 5.1) und verwandten Disziplinen. Es gibt verschiedene Wettkampfformate, Sprintrennen – Stadionlauf, Doppelstadionlauf, Waffenlauf – oder Langstreckenläufe. Hinzu kommen der Weitsprung und der Speerwurf, die wegen des vorhergehenden Anlaufs als Läufe verstanden werden.

Zu den schweren Sportarten gehören neben dem Diskuswerfen (vgl. S. 76–77) die Kampfsportarten, insbesondere das Ringen, bei dem es um das Zupacken geht, das Boxen, bei dem es auf das Schlagen ankommt (vgl. S. 74–75), und das Pankration, das die Techniken des Ringens und des Boxens mit Fußritten kombiniert (vgl. S. 78–79). Bei diesem Vorläufer moderner Formen des freien Kampfes gab es nur zwei verbotene Aktionen: den Gegner zu beißen und ihm die Finger in die Augen zu stecken. Wiederkehrende Verletzungen und bleibende Deformationen, z. B. die sog. Blumenkohlhohren, gehörten aber zu den erwartbaren körperlichen Folgen in allen Kampfsportarten (vgl. Kap. 8). Die Bezeichnung „Schwerathletik“ resultiert aus dem Fehlen von Gewichtsklassen. Wo moderne Kampfsportarten die Kategorien vervielfachen, gab es bei ihren antiken Pendanten in jedem Wettbewerb und jeder Disziplin

Les sports lourds rassemblent, en plus du lancer du disque (cf. p. 76-77), les sports de combat, et notamment la lutte – sport de préhension –, la boxe – sport de percussion (cf. p. 74-75) –, et le pancrace, combinant les techniques de lutte et de boxe auxquelles s'ajoutent des coups de pied (cf. p. 78-79). Dans ce dernier, ancêtre des formes modernes de combat libre, les deux seuls gestes interdits sont de mordre son adversaire et de lui mettre les doigts dans les yeux. Blessures récurrentes et déformations permanentes – à l'exemple des « oreilles en chou-fleur » – font partie des conséquences physiques attendues dans tous les sports de combat (cf. chap. 8). La dénomination de « sports lourds » résulte de l'absence de catégories de poids. Là où les sports de combat modernes démultiplient les catégories, leurs équivalents antiques ne couronnent qu'un unique athlète par concours et par discipline. C'est à couronner un absolu de force que les concours aspirent, pas à sanctionner une supériorité relative à l'intérieure d'une sous-catégorie pondérale.

Le pentathlon, combinaison de deux sports lourds (lutte ; disque) et de trois sports légers (stade ; saut en longueur ; lancer du javelot), constitue la discipline de prédilection des athlètes touche-à-tout. Trois des disciplines constitutives du pentathlon sont ainsi représentées en relief sur une base de statue de la fin de VI^e s. av. J.-C. provenant d'Athènes : à gauche, un coureur en position de départ ; au centre, une paire de lutteurs ; à droite, un lanceur de javelot contrôlant la courroie de lancer (fig. 5.2). Le saut en longueur présente, quant à lui, la particularité de s'effectuer avec des poids de saut, les haltères, sans doute destinés à être lâchés, au moment de l'atterrissage, par l'athlète, en arrière de son corps, afin de l'aider à se rétablir sur ses pieds (fig. 5.3). Si les pentathloniens sont rarement en mesure de briller dans une discipline unique, le compromis athlétique qu'ils incarnent a conduit Aristote à dire d'eux qu'« ils sont les plus beaux ; car ils sont doués par la nature à la fois pour la force et pour la vitesse » (*Rhétorique*, 1, 5, 1361b).

Les scènes athlétiques sur vase relaient, de manière idéalisée et typologique, les morphotypes attendus dans les différentes disciplines : les coureurs sont figurés élan-cés, les pentathloniens musclés mais secs, les boxeurs, plus musculeux et puissants, les lutteurs, souvent plus lourds encore. Au sein même des courses, les attendus biomécaniques ne sont pas complètement identiques d'une course à l'autre. Ainsi, les coureurs de double-stade doivent accomplir deux sprints consécutifs d'une longueur d'un stade, entrecoupés d'un dérapage, d'un demi-tour et d'une réaccélération. Pour cette raison, ils doivent développer des appuis particulièrement agiles. De leur côté, les coureurs en armes (cf. p. 38-39), dont la course est ralentie par le port d'un bouclier, doivent disposer d'une ceinture scapulaire tonique, à même de soutenir le poids du bouclier et de compenser l'asymétrie qu'il engendre.

Il est très rare, pour un athlète lourd, de triompher dans un sport léger, et vice versa. C'est la dernière des coquetteries que d'y parvenir. Le champion de Thasos, Théogénès, spécialiste de boxe et de pancrace, disciplines dans lesquelles il a enchaîné les titres au début du V^e s. av. J.-C., s'est illustré également dans plusieurs épreuves de course longue, ce qu'il n'a pas manqué de faire figurer sur ses palmarès inscrits. Plus fréquemment, certains athlètes lourds parviennent à prospérer simultanément dans plusieurs sports de combat – à l'exemple de Kleitomachos de Thèbes qui est parvenu, lors des concours isthmiques, en 216 av. J.-C., à remporter la couronne dans les trois épreuves (la lutte, la boxe, le pancrace). Et, de même, certains athlètes légers cumulent les couronnes dans différentes courses, à l'exemple de Léonidas de Rhodes, quadruple champion olympique dans les trois courses rapides, au milieu du II^e s. av. J.-C.

Si les épreuves inscrites au programme des différents concours sont assez proches, l'harmonisation n'est pas totale. D'une part, les unités de mesure, propres à chaque cité, font que la course de stade, si elle fait normalement 600 pieds (cf. chap. 3), ne correspond pas partout à la même distance. D'autre part, des singularités locales existent, à l'exemple du quadruple stade, épreuve en vigueur dans un nombre

limité de concours – à Némée ou encore à l'Isthme –, ou du pancrace sans saisie, attesté à Misthie en Asie Mineure. Toute logique de standardisation n'est pourtant pas absente, mais elle fonctionne essentiellement au sein d'un même concours, et vise à l'équité plus qu'à une harmonisation disciplinaire. Ainsi, les pentathloniens participant à une compétition sont invités à lancer les mêmes disques et les mêmes javelots.

Une véritable préparation athlétique se met en place, dès le VI^e s. av. J.-C. Elle inclut non seulement un entraînement régulier et spécialisé (cf. fig. 5.4), mais aussi une grande attention accordée à l'alimentation et à tous les paramètres susceptibles d'affecter le niveau de forme de l'athlète, à commencer par sa vie sexuelle. Cette dernière est considérée comme un facteur d'affaiblissement de l'athlète. Les sources médicales soulignent, au fil des siècles, combien le maintien d'une vie sexuelle est source de « dissolution de (sa) force », pour reprendre une formule de Galien de Pergame (*Sur l'hygiène*, 3, 11). Symétriquement, Arétée de Cappadoce pointe qu'un homme conservant sa semence sera féroce, et aussi puissant qu'une bête. Si la pratique de l'abstinence ne semble pas avoir été systématisée, plusieurs champions sont passés à la postérité pour avoir fondé leur succès sur une stricte abstinence, à l'exemple d'Astylos de Crotone (coureur), d'Ikkos de Tarente (pentathlonien), ou de Kleitomachos de Thèbes (lutteur, boxeur et pancratiaste).

Alors que l'abstinence a pour objectif d'éviter toute déperdition inutile d'énergie, la diététique athlétique poursuit, de manière complémentaire, un objectif de renforcement. Le principe même d'une diététique athlétique émerge précocement, simultanément du principe de l'entraînement et de l'apparition des premiers gymnases. La viande occupe rapidement une place centrale dans l'ordinaire alimentaire des athlètes, en particulier de celui des athlètes lourds. Les sportifs constituent, en cela, des figures de mangeurs atypiques dans des



5.2 Athènes. Relief avec des athlètes; 510-500 av. J.-C. (moulage; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 137b)

5.2 Athen. Relief mit Athleten; 510-500 v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 137b)

nur einen einzigen Sieger. Die Wettkämpfe zielten darauf ab, den absolut Stärksten zu krönen, nicht nur darauf, eine relative Überlegenheit innerhalb einer Gewichtsklasse festzustellen.

Das Pentathlon, eine Kombination aus zwei schweren (Ringen, Diskuswurf) und drei leichten (Stadionlauf, Weitsprung, Speerwurf) Sportarten war die bevorzugte Disziplin für Allround-Athleten. Drei dieser Sportarten sind in einem Relief von einer Statuenbasis des späten 6. Jhs. v. Chr. aus Athen wiedergegeben: ein Läufer in Startposition links, ein Ringerpaar in der Mitte und ein Speerwerfer beim Überprüfen der Wurfschlinge rechts (Abb. 5.2). Der Weitsprung weist wiederum die Besonderheit auf, dass er mit Sprunggewichten, den sog. *haltêres*, durchgeführt wurde (Abb. 5.3). Zweifelsohne mussten diese vom Athleten bei der Landung hinter dem Körper losgelassen werden, damit er wieder auf die Beine kommen konnte. Auch wenn die Fünfkämpfer selten in einer einzigen Disziplin glänzen konnten, veranlasste die athletische Ausgewogenheit, die sie verkörperten, Aristoteles zu der Aussage, dass sie „die Schönsten sind; denn sie sind von der Natur sowohl für die Kraft als auch für die Schnelligkeit ausgestattet“ (*Rhetorik* I, 5, 1361b).

Die athletischen Szenen auf Vasen zeigen in idealisierter Form die Körperbautypen, die in den verschiedenen Disziplinen erwartet werden: Läufer sind schlank dargestellt, Fünfkämpfer muskulös, aber hager, die Boxer noch muskulöser und kräftiger, die Ringer oft noch massiger. Die verschiedenen Laufwettbewerbe stellten unterschiedliche biomechanische Anforderungen. Im Doppelstadion mussten die Läufer zwei aufeinanderfolgende Sprints über die Länge eines Stadions absolvieren, unterbrochen von einer Abbremsung, einer Kehrtwende und einer erneuten Beschleunigung. Aus diesem Grund mussten sie besonders standfest und wendig sein. Waffenläufer (vgl. S. 38-39), deren Geschwindigkeit durch den Schild, den sie trugen, reduziert wurde, brauchten eine kräftige Schultermuskulatur, die das Gewicht des Schildes tragen und die damit verbundene Asymmetrie ausgleichen konnte.

Nur sehr selten triumphierte ein Schwerathlet in einer leichten Disziplin, und umgekehrt. Dies zu erreichen war der Gipfel der Eitelkeit. Theogenes von Thasos, ein Champion im Boxen und Pankration, gewann in diesen Disziplinen Anfang des 5. Jhs. v. Chr. einen Titel nach dem anderen, war aber auch in mehreren Langstreckenläufen erfolgreich, was er in den Listen seiner Siege nicht zu vermerken vergaß. Häufiger gelang es Schwerathleten, in mehreren Kampfsportarten erfolgreich zu sein – wie z. B. Kleitomachos aus Theben, der bei

sociétés où l'alimentation est essentiellement végétale. Les légendes alimentaires relatives aux champions constituent autant d'échos de cette singularité. À l'image de leur héros et modèle Héraclès, certains des meilleurs athlètes sont crédités de repas pantagruéliques, le nec plus ultra étant constitué par la *bouphagia*, ou consommation d'un bœuf entier en un seul repas. Un tel menu, dont on soulignera l'impossibilité pratique, reflète, sous une forme amplifiée, combien la diététique athlétique s'éloignait du régime commun.

L'alimentation des athlètes est conçue comme une suralimentation. Le principal nom utilisé pour la désigner, *anankophagia*, ou 'alimentation par nécessité', 'alimentation contrainte', s'en fait l'écho. Les athlètes doivent se forcer à manger au-delà de leur appétit. Certains vont jusqu'à se lever au milieu de la nuit pour ingurgiter un repas supplémentaire. Il s'agit, tout à la fois, de disposer de suffisamment d'énergie pour être en mesure d'affronter les intenses efforts physiques quotidiens mais aussi pour construire, en longue durée, un physique plus massif. Parmi les viandes consommées, celle de cochon, supposée tenir davantage au corps, occupe une place privilégiée, avec la viande de mouton ou de bœuf.

La suralimentation des athlètes, et notamment des athlètes lourds, a constitué un angle d'attaque récurrent des détracteurs de la vie athlétique. Les poètes, comiques ou tragiques, moquent les sportifs et les dépeignent en invétérés carnivores, insatiables ventres sur pattes. Les philosophes attaquent le déséquilibre de l'existence athlétique, centrée sur la construction du corps mais négligeant le développement de l'esprit. Quand on demande au philosophe cynique Diogène quelle cause explique la stupidité des athlètes, il répond sans détour : « parce qu'ils sont

faits de mouton et de bœuf » (Diogène de Laërte, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, 6, 49). Les médecins pointent les dangers organiques que la suralimentation fait courir aux athlètes durant et après leur carrière. Galien de Pergame n'hésite pas à les dégrader jusqu'à la condition de bêtes :

« Leur mode de vie ressemble au comportement des cochons, si ce n'est que les cochons ne se fatiguent pas outre mesure, ni ne mangent par obligation, tandis que les athlètes se soumettent à ces excès et ont parfois en outre le dos lacéré par des lauriers roses » (*Exhortation à l'étude de la médecine*, 11, 5).

Au-delà de ces représentations caricaturales, la vie athlétique implique, d'abord et avant tout, de se soumettre à une importante charge d'entraînement. Si les plus jeunes athlètes suivent un entraînement collectif et qui n'est pas personnalisé, rapidement, ceux qui ambitionnent de participer à des compétitions s'adjoignent les services d'entraîneurs spécialisés, eux-mêmes anciens champions, le plus souvent. Parmi les nombreux exercices pratiqués, on peut distinguer les exercices destinés à construire et entretenir la condition physique de ceux liés plus directement à des compétences disciplinaires.

5.3 Olympie.
Poids de saut avec inscription votive d'Akmatidas ; vers 500 av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 188)

5.3 Olympie.
Sprunggewicht mit
Votivinschrift des
Akmatidas; um
500 v. Chr. (Abguss;
München, Museum
für Abgüsse Klas-
sischer Bildwerke,
Inv. 188)



den istsmischen Wettkämpfen 216 v. Chr. in allen drei Disziplinen (Ringen, Boxen, Pankration) siegte. Auch einige Leichtathleten gewannen in verschiedenen Wettkämpfen, etwa Leonidas von Rhodos, der Mitte des 2. Jhs. v. Chr. in Olympia viermal in allen drei Sprintwettbewerben erfolgreich war.

Obwohl sich die Wettbewerbe im Programm der verschiedenen Spiele sehr ähnelten, gab es keine völlige Vereinheitlichung. Zum einen hatte jede Stadt ihre eigenen Maßeinheiten, was zur Folge hatte, dass der Stadionlauf nicht überall der gleichen Distanz entsprach, obwohl er normalerweise 600 Fuß betrug (vgl. Kap. 3). Zum anderen gab es lokale Besonderheiten, wie z. B. der Vierfach-Stadionlauf, der bei einigen wenigen Spielen ausgetragen wurde, so in Nemea und in Isthmia, oder Pankration ohne Griffe, das im kleinasiatischen Misthia belegt ist. Eine gewisse Logik der Standardisierung gab es jedoch durchaus, aber sie funktionierte hauptsächlich innerhalb des jeweiligen Wettbewerbs und zielte auf Fairness ab, weniger auf eine Vereinheitlichung der Sportart. So waren die Fünfkämpfer, die an einem Wettkampf teilnahmen, aufgefordert, gleiche Diskusscheiben und Speere zu werfen.

Eine echte athletische Vorbereitung entwickelte sich ab dem 6. Jh. v. Chr. Sie umfasste nicht nur regelmäßiges und spezialisiertes Training (vgl. Abb. 5.4), sondern widmete auch der Ernährung und allen anderen Faktoren, die sich auf die Form des Athleten auswirken konnten, große Aufmerksamkeit, angefangen bei seinem Sexualleben. Letzteres wurde als ein Faktor betrachtet, der den Athleten schwächte. Medizinische Quellen betonen über die Jahrhunderte hinweg, dass ein aktives Sexualleben eine Ursache für die „Auflösung der (eigenen) Kraft“ sei, um Galen von Pergamon zu zitieren (*Über die Hygiene* 3, 11). Entsprechend weist Areteus von Kappadokien darauf hin, dass ein Mann, der seinen Samen behält, wild und so stark wie ein Tier sein werde. Auch wenn es keine systematische Praxis der Enthalt-

samkeit gegeben zu haben scheint, ist von mehreren Champions überliefert, dass sie ihren Erfolg auf strikte Abstinenz zurückführten. Zu ihnen zählen der Läufer Astylos von Kroton, der Fünfkämpfer Ikkos von Tarent und der Ringer, Boxer und Pankratiast Kleitomachos von Theben.

Während die Enthaltensamkeit darauf abzielte, unnötige Verluste von Energie zu vermeiden, verfolgte die athletische Diätetik komplementär das Ziel der körperlichen Stärkung. Das Konzept der athletischen Ernährung entstand schon früh, gleichzeitig mit dem Konzept des Trainings und der Entstehung der ersten Gymnasien. Fleisch bekam in der Ernährung von Sportlern schnell zentrale Bedeutung, insbesondere bei den Schwerathleten. Sportler sind in dieser Hinsicht in Gesellschaften mit vorwiegend pflanzlicher Ernährung atypische Esser. Die Anekdoten über die Ernährung von Champions sind ein Echo dieser Einzigartigkeit. Nach dem Vorbild ihres Helden Herakles werden einige der besten Athleten für ihre schwelgerischen Mahlzeiten gerühmt. Der Höhepunkt ist dabei die *bouphagia*, der Verzehr eines ganzen Rindes in einer einzigen Mahlzeit. Ein solches Menü, dessen praktische Unmöglichkeit auf der Hand liegt, reflektiert in übersteigerter Form, wie weit sich die athletische Ernährung von der üblichen Lebensweise entfernt hatte.

Die Ernährung von Sportlern war als Überernährung konzipiert. Die wichtigste Bezeichnung dafür, *anankophagia* oder ‚Ernährung aus Notwendigkeit‘, ‚Zwangsernährung‘, spiegelt dies wider. Sportler mussten sich zwingen, über ihren Appetit hinaus zu essen. Manche gingen sogar so weit, mitten in der Nacht aufzustehen, um eine zusätzliche Mahlzeit zu verschlingen. Es ging darum, genügend Energie zu haben, um die täglichen, intensiven körperlichen Anstrengungen bewältigen zu können, aber auch darum, über einen längeren Zeitraum hinweg eine kräftigere Physis aufzubauen. Von den Fleischsorten bevorzugte man neben Hammel- oder Rindfleisch vor allem Schweinefleisch, von dem man annahm, dass es besser am Körper anschlug.

Die Überernährung von Athleten, insbesondere von Schwerathleten, war ein wiederkehrender Angriffspunkt für Kritiker der athletischen Lebensweise. Komische und tragische Dichter verspotteten die Sportler und stellten sie als unverbesserliche Fleischfresser dar, unersättliche Bäuche auf zwei Beinen. Die Philosophen griffen die Unausgewogenheit des athletischen Daseins an, das auf den Aufbau des Körpers ausgerichtet war, aber die Entwicklung des Geistes vernachlässigte. Als der kynische Philosoph Diogenes nach der Ursache für die Dummheit der Athleten gefragt wurde, antwortete er ohne Umschweife: „Weil sie aus Hammel und Rind bestehen“ (Diogenes Laertios, *Leben und Lehren berühmter Philosophen* 6, 49). Ärzte wiesen auf die Gefahren für die Organe hin, denen die Athleten aufgrund der Überernährung während und nach ihrer Karriere ausgesetzt waren. Galen von Pergamon zögert nicht, sie mit Tieren gleichzusetzen:

„Ihre Lebensweise ähnelt dem Verhalten von Schweinen, mit dem Unterschied, dass Schweine sich nicht übermäßig anstrengen und auch nicht zwangsweise fressen, während Sportler sich diesen Exzessen unterziehen und manchmal obendrein auch noch einen wunden Rücken vom Oleander haben“ (*Anleitung zum Studium der Medizin* 11, 5).

Sieht man von solchen karikaturistischen Darstellungen ab, beinhaltete das Leben als Athlet in erster Linie, sich einer großen Trainingsbelastung auszusetzen. Während die jüngsten Athleten ein kollektives, nicht personalisiertes Training absolvierten, nahmen Sportler, die an Wettkämpfen teilnehmen wollten, schon bald die Dienste spezialisierter Trainer, die meist selbst ehemalige Champions waren, in Anspruch.

Marche lestée, monter à la corde, exercices fractionnés, exercices de déplacement sont, parmi d'autres, répétés pour augmenter la résistance des athlètes à l'effort. S'y ajoutent des ateliers techniques. Les boxeurs font des exercices en opposition, équipés de gants spéciaux, plus protecteurs et permettant donc de préserver l'intégrité corporelle des athlètes jusqu'aux compétitions. Les boxeurs et pancratiastes s'entraînent au sac de frappe, court pour les premiers, qui travaillent principalement en ligne haute, long pour les seconds afin de permettre les coups de pied. Les lutteurs peuvent s'entraîner, quand le gymnase en dispose, dans une salle couverte spécifique, dont le sol a été ameubli afin d'amortir les chutes. Un manuel d'entraînement à la lutte, conservé sur un papyrus d'époque impériale, permet de mesurer partiellement l'extension du répertoire technique que les lutteurs doivent incorporer et maîtriser :

« Tiens-toi près de lui, attaque avec ton pied et combats.

Projette-le. Relève-toi et contourne-le. Combats.

Projette-le. Balaie et frappe son pied.

Tiens-toi près de ton adversaire, et avec ton bras droit fais une clef de tête et combats.

Ceins-le. Passe sous sa prise. Passe au travers et combats.

Crochète par-dessous avec ton bras droit. Enveloppe-le avec ton bras, là où il a croché, et attaque son flanc avec ton pied gauche. Pousse-le avec ta main gauche. Casse la saisie et combats. Tourne autour.

Bats-toi avec une saisie des deux côtés.

Jette ton pied en avant. Fais une saisie autour de son corps. Avance et force sa tête à reculer. Fais-lui face et penche-toi en arrière et jette-toi sur lui, en t'arc-boutant sur ton pied ».²

On pourra regretter qu'aucun manuel équivalent n'ait été conservé pour les autres disciplines. Beaucoup d'exercices échappent probablement à notre connaissance. Mais la logique de spécialisation technique est palpable, et témoigne d'une approche de la préparation physique très proche de la nôtre, par beaucoup d'aspects. Ce sont de complexes savoir-faire moteurs qui sont incorporés et acquis, jour après jour, dans les gymnases grecs, et les athlètes anciens méritaient sans doute, de ce point de vue, un peu plus de considération que ne leur en offre la comparaison, aussi acide qu'expéditive, à des cochons nonchalants ...

[JEAN-MANUEL ROUBINEAU]

5.4 Coupe attique à figures rouges : scène de palestra avec des hommes s'entraînant au lancer du disque et à la lutte ; vers 490 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 2637)

5.4 Attisch-rotfigurige Schale: Palästraszene mit Männern beim Training im Diskuswurf und Ringen; um 490 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 2637)



Die zahlreichen Übungen, die praktiziert wurden, teilen sich in zwei Gruppen auf: Die einen dienten dazu, die körperliche Fitness zu steigern und aufrechtzuerhalten, die anderen bezogen sich unmittelbar auf die Techniken der einzelnen Sportarten.

Gehen mit Gewichten, Seilklettern, Intervalltraining oder Bewegungsübungen wurden wiederholt, um die Belastbarkeit der Athleten zu erhöhen. Hinzu kam technische Ausstattung. Boxer übten den Kampf mit speziellen Handschuhen, die stärker gepolstert waren, um die körperliche Unversehrtheit der Sportler bis zu den Wettkämpfen zu schützen. Boxer und Pankratiasten arbeiteten an Boxsäcken, die ersteren an kurzen, da sie vorwiegend auf Kopf und Oberkörper zielten, letztere an langen, um Tritte zu ermöglichen. Ringer konnten, wenn das jeweilige Gymnasium damit ausgestattet war, in speziellen überdachten Sälen trainieren, deren Boden aufgelockert war, um Stürze abzufangen. Ein Handbuch für das Ringkampftraining, das auf einem Papyrus aus der Kaiserzeit überliefert ist, gibt einen Eindruck von der Breite des technischen Repertoires, das die Ringer einüben und beherrschen mussten:

„Halte dich nahe an ihm, greife mit dem Fuß an und kämpfe.

Wirf ihn um. Steh auf und geh um ihn herum. Kämpfe.

Wirf ihn um. Tritt aus und triff seinen Fuß.

Halte dich nahe an deinem Gegner und mache mit deinem rechten Arm einen Kopfgriff und kämpfe.

Umfasse ihn. Ducke dich unter seinem Griff. Geh schräg an ihm vorbei und kämpfe.

Hak dich mit deinem rechten Arm von unten ein. Umfasse ihn mit deinem Arm, dort, wo er eingehakt hat, und greife mit deinem linken Fuß seine Flanke an. Drücke ihn mit deiner linken Hand. Brich den Griff auf und kämpfe. Drehe dich um.

Wehre dich mit einem beidseitigen Griff.

Wirf deinen Fuß nach vorne. Mach einen Griff um seinen Körper. Geh nach vorne und drücke seinen Kopf nach hinten. Stell dich ihm gegenüber, lehne dich zurück und wirf dich auf ihn, indem du dich mit deinem Fuß abdrückst.“⁴²

Leider ist uns kein ähnliches Lehrbuch für andere Sportarten überliefert. Viele Übungen sind uns wahrscheinlich gar nicht bekannt. Aber die Logik der technischen Spezialisierung ist unübersehbar und zeugt von einem Zugang zum sportlichen Training, der unserem in vieler Hinsicht sehr ähnlich ist. Es sind komplexe motorische Fähigkeiten, die Tag für Tag in den griechischen Gymnasien vermittelt und erworben wurden, und die antiken Athleten verdienen in dieser Hinsicht sicherlich ein wenig mehr Beachtung, als ihnen der ebenso ätzende wie wohlfeile Vergleich mit gedankenlosen Schweinen zugesteht ...



LE « PUGILISTE DES THERMES » : UN HOMME À BOUT DE FORCE

Cette statue en bronze grandeur nature, découverte à Rome, en 1885, sur la colline du Quirinal, figure un athlète assis, au repos. Prodigée à l'époque hellénistique, elle ne doit d'avoir survécu qu'à son dépôt dans les murs de fondation d'un édifice d'époque impériale.

La présence de gants, protégeant les mains de l'athlète, permet d'identifier avec certitude sa discipline de prédilection : la boxe.

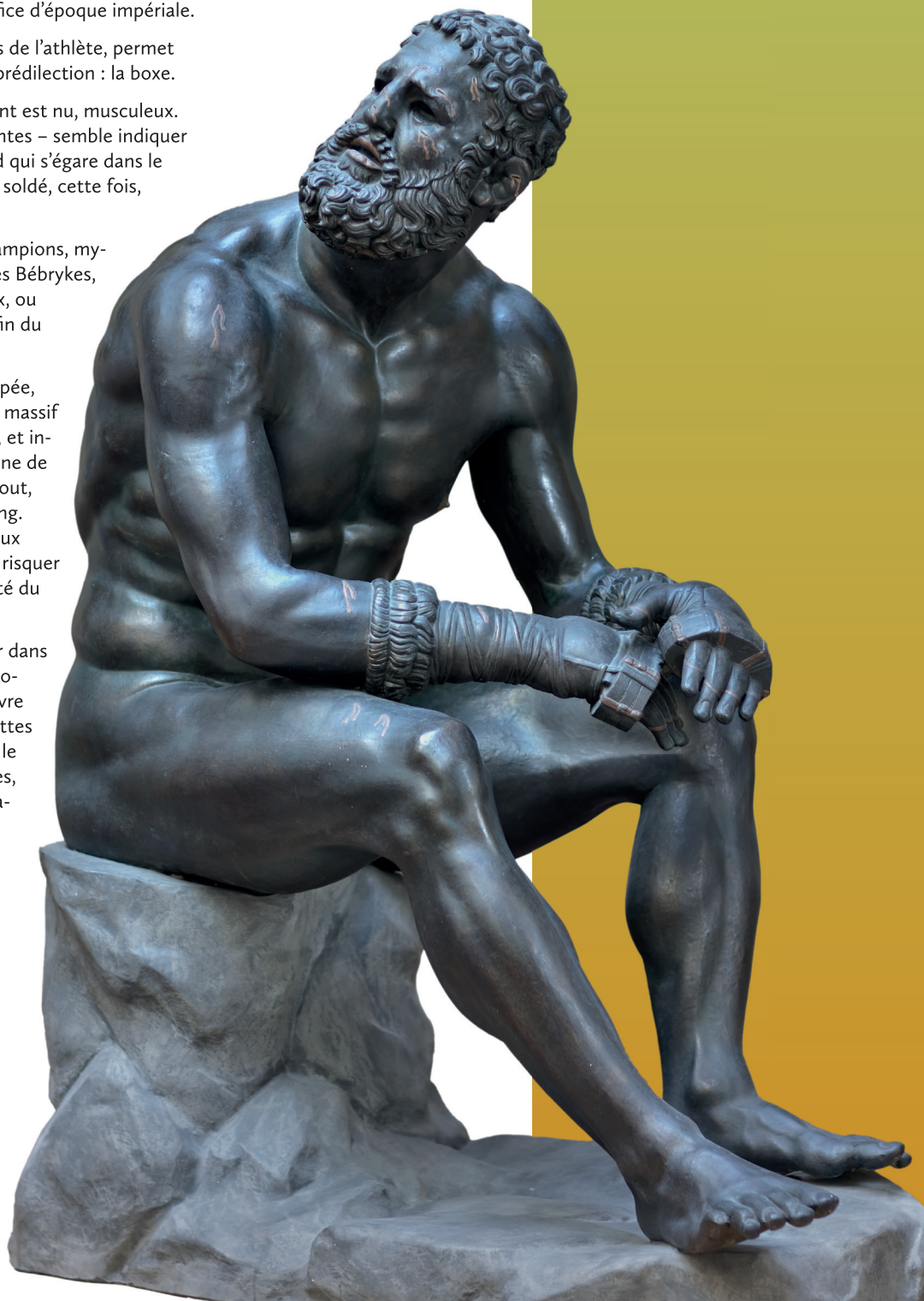
Barbu, marqué par les années, le combattant est nu, musculeux. Sa posture – corps relâché, épaules tombantes – semble indiquer qu'il sort d'un combat éprouvant. Le regard qui s'égaré dans le vague invite à postuler que le combat s'est soldé, cette fois, pour lui, par une défaite.

L'athlète a pu être identifié à différents champions, mythologiques ou réels, qu'il s'agisse du roi des Bébrykes, Amykos, défait par le héros spartiate Pollux, ou de Kleitomachos, champion thébain de la fin du III^e s. av. J.-C.

Le modèle de gants dont la statue est équipée, apparu au III^e s. av. J.-C., est beaucoup plus massif que les simples lanières en usage jusque-là, et inclut un manchon en cuir, un brassard en laine de mouton, des lanières entrecroisées et, surtout, une épaisse croûte de cuir, à l'avant du poing. Ces gants, plus contondants, permettent aux boxeurs de frapper à pleine puissance sans risquer de se briser la main, contribuant à l'intensité du spectacle pugilistique.

Un soin particulier a été mis par le bronzier dans le traitement des blessures, cicatrices et projections de sang, incisées et traitées au cuivre rouge : les lèvres sont coupées, les pommettes tuméfiées, des plaies profondes traversent le front, les tempes, le nez, brisé, et les oreilles, comme autant de témoignages de l'abnégation et du courage de l'athlète.



[JEAN-MANUEL ROUBINEAU]



Original

-  Italie, Rome
Italien, Rom
-  Bronze
-  1,28 m
-  Rome/Rom, Museo Nazionale Romano, Inv. 6011
-  III^e-I^{er} s. av. J.-C.
3.-1. Jh. v. Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 132
-  Plâtre (patiné)
Gips (bronziert)

5.5 Moulage en plâtre du « Pugiliste des Thermes » (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

5.5 Gipsabguss des sog. Boxers vom Quirinal (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

DER SOG. BOXER VOM QUIRINAL: EIN MANN AM ENDE SEINER KRÄFTE

Diese lebensgroße Bronzestatue, die 1885 auf dem Quirinalhügel in Rom entdeckt wurde, stellt einen sitzenden, sich ausruhenden Athleten dar. Sie wurde in hellenistischer Zeit geschaffen und ist nur erhalten geblieben, weil sie in den Grundmauern eines kaiserzeitlichen Gebäudes deponiert worden war. Die Handschuhe, die der Sportler zum Schutz trägt, lassen keine Zweifel an seiner bevorzugten Disziplin: dem Boxen.

Der bärtige, von den Jahren gezeichnete Kämpfer ist nackt und muskulös. Seine Haltung mit erschlafte Körper und hängenden Schultern scheint darauf hinzudeuten, dass er gerade einen anstrengenden Kampf hinter sich hat. Sein Blick, der sich im Ungewissen verliert, lässt vermuten, dass der Kampf für ihn dieses Mal mit einer Niederlage geendet hat. Man hat den Athleten mit verschiedenen – mythischen ebenso wie realen – Champions identifizieren wollen: so mit dem König der Bebryken, Amykos, der vom spartanischen Helden Pollux besiegt wurde, oder mit Kleitomachos, einem thebanischen Champion aus dem späten 3. Jh. v. Chr.

Die Boxhandschuhe, mit denen die Statue ausgestattet ist, setzten sich in dieser Form erst im 3. Jh. v. Chr. durch. Sie sind viel massiver als die bis dahin üblichen einfachen Riemen und setzen sich aus einer Ledermanschette, einer Binde aus Schafswolle, gekreuzten Riemen und vor allem einem mehrschichtigen Lederriemen über den Knöcheln zusammen. Diese besser gepolsterten Handschuhe ermöglichten es den Boxern, mit voller Kraft zuzuschlagen, ohne Gefahr zu laufen, sich die Hand zu brechen, was die Intensität des Faustkampfespektakels verstärkte.

Besondere Sorgfalt legte der Bronzegießer auf die Behandlung der Wunden, Narben und Blutspritzer, die eingeschnitten und mit rotem Kupfer ausgelegt sind: Die Lippen sind aufgeplatzt, die Wangenknochen geschwollen, Stirn und Schläfen sind ebenso von tiefen Wunden überzogen wie die gebrochene Nase und die Ohren – alles Zeugnisse der Aufopferungsbereitschaft und der Tapferkeit des Athleten.

P. Zanker, Der Boxer, in: L. Giuliani (éd./Hrsg.), *Meisterwerke der antiken Kunst*, Munich/München 2005, 28–49.

E. D. Heymans, The Bronze Boxer from the Quirinal revisited. A construction-related deposition of sculpture, *BABESCH* 88, 2013, 229–244.

J.-M. Roubineau, À poings fermés. Une histoire de la boxe antique, Paris 2022, 17–19.

LE « DISCOBOLE DU VATICAN » : EN QUÊTE DE L'ŒUVRE DE MYRON

Le Discobole, un original perdu du bronzier Myron, est seulement connu par plusieurs copies romaines en marbre, parfois très fragmentaires, et quelques statuettes en bronze. De la statue originale, on ignore tout de la destination première et de la manière dont elle se présentait au regard. L'œuvre n'est pas citée comme la plus célèbre du maître né à Élèuthères (Attique), auquel Pline l'Ancien attribue une fameuse (parce qu'elle était extraordinairement réaliste) génisse en bronze (*Histoire Naturelle*, 34, 57).

La sculpture du Discobole représentait peut-être un athlète victorieux. Le sportif nu est montré en train de tourner juste avant de lancer son disque : parvenu à l'ultime balancement de son bras droit projeté à l'arrière, il a le pied droit fermement ancré au sol. La copie la mieux conservée se trouve aujourd'hui au Musée des Thermes à Rome (« Discobole Lancellotti ») et confirme l'orientation antique de la tête, qui était effectivement tournée vers l'arrière, vers le disque. En revanche, le moulage des collections universitaires bordelaises reflète la restauration, contestable, de la copie en marbre découverte parmi les vestiges de la Villa Hadriana à Tivoli près de Rome à la fin du XVIII^e siècle et acheminée au Vatican. Dans cette version, la tête attachée est penchée vers l'avant et rompt la composition géométrique du lanceur. Elle s'inspire en cela de la restauration d'une autre copie du Discobole, trouvée elle aussi un peu plus tôt à la Villa Hadriana et conservée au British Museum (« Discobole Townley »).

Une reconstruction complète du Discobole myronien est exposée au Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke de Munich (Inv. 134). Elle est le fruit des travaux de l'archéologue Adolf Furtwängler. L'ancien directeur du musée (1894-1907) avait utilisé des moulages de plusieurs copies romaines pour reconstituer la sculpture originale et avait assemblé différentes parties du corps. Il avait également testé la copie du Vatican comme base de la reconstitution, mais lui avait finalement préféré celle du Musée des Thermes.






[ANNE DELAPLACE]





5.6 Reconstitution du Discobole de Myron (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

5.6 Rekonstruktion des Diskobols des Myron (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

Original

-  Italie, Rome
Italien, Rom
-  Marbre Marmor
-  1,67 m
-  Vatican/Vatikan, Museo Pio Clementino, Inv. 2346
-  Copie romaine d'après un original grec en bronze datant du milieu du V^e s. av. J.-C.
Römische Kopie nach einem griechischen Bronzeoriginal aus dem mittleren 5. Jh. v. Chr.

Moulage Abguss

-  Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, Inv. D.79-4-70
-  Plâtre Gips



5.7 Moulage en plâtre du « Discobole du Vatican » (Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne)

5.7 Gipsabguss des Diskobols Vatikan (Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne)

DER DISKOBOL VATIKAN: AUF DER SUCHE NACH DEM WERK MYRONS

Das bronzene Original des Diskobol des Myron ist verloren und nur in mehreren, teilweise sehr fragmentarisch erhaltenen römischen Marmorkopien und einigen wenigen Bronzestatuetten überliefert. Über den ursprünglichen Aufstellungskontext des Originals ist nichts bekannt. Die Statue galt nicht als prominentestes Werk des in Eleutherai (Attika) geborenen Bildhauers, dem Plinius der Ältere eine berühmte (weil außergewöhnlich lebensecht wirkende) bronzene Kuh zuschrieb (*Naturgeschichte* 34, 57).

Die Skulptur des Diskobol stellte möglicherweise einen siegreichen Athleten dar. Der nackte Sportler ist in der Drehbewegung kurz vor dem Wurf seines Diskus gezeigt: Dabei schwingt er seinen rechten Arm weit nach hinten, während sein rechter Fuß fest auf dem Boden bleibt. Die am besten erhaltene Kopie befindet sich heute im Thermenmuseum in Rom (sog. Diskobol Lancellotti) und belegt die antike Ausrichtung des Kopfes, der tatsächlich nach hinten, zum Diskus hin gewendet war. Der Abguss in den Universitätsmuseen von Bordeaux gibt dagegen die fragwürdige Restaurierung der Marmorkopie wieder, die Ende des 18. Jahrhunderts in der Villa Hadriana in Tivoli bei Rom entdeckt und in den Vatikan verbracht worden ist. In ihrem Fall ist der angesetzte Kopf nach vorne gerichtet und durchbricht dadurch die geometrische Komposition des Werfers. Sie ist in diesem Punkt an die Restaurierung einer weiteren Kopie des Diskobols angelehnt, die etwas früher ebenfalls in der Villa Hadriana gefunden worden war und jetzt im British Museum ausgestellt ist (sog. Diskobol Townley).

Eine vollständige Rekonstruktion des myronischen Diskobols ist im Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke in München zu sehen (Inv. 134). Sie geht auf die Arbeiten des Archäologen Adolf Furtwängler zurück. Der ehemalige Direktor des Museums (1894–1907) hatte Abgüsse mehrerer römischer Kopien zur Rekonstruktion der Originalskulptur herangezogen und einzelne Körperteile zusammengesetzt. Dabei hatte er auch mit der Kopie im Vatikan experimentiert, schlussendlich aber vor allem diejenige im Thermenmuseum als Grundlage für die Rekonstruktion vorgezogen.

C. Rolley, La sculpture grecque I. Des origines au milieu du V^e siècle, Paris 1994, 379–380.

W. Geominy, in: J. Bartels, A. Böhne, A. Pohl, B. Rieger (éd./Hrsg.), Sportschau. Antike Athleten in Aktion. Eine Ausstellung im Akademischen Kunstmuseum – Antikensammlung der Universität Bonn, 17. Juni–31. Oktober 2004, Bonn 2004, 77–79 cat./Kat. 14.

Link https://www.britishmuseum.org/collection/object/G_1805-0703-43 (29.02.2024)

LES « LUTTEURS DE FLORENCE » : ATHLÈTES EN ACTION

En 1583, deux jeunes hommes de marbre blanc, en train de lutter, et une série d'autres sculptures surgissent du sol romain, non loin de Saint-Jean-de-Latran. Le cardinal Ferdinand de Médicis fait aussitôt l'acquisition de ces découvertes, ultérieurement transférées à Florence. Alors que les autres statues font partie d'un groupe de figures multiples, appelé les « Niobides », les deux « Lutteurs » constituent une œuvre indépendante. Il n'existe qu'une seule copie romaine et l'original grec en bronze n'a pas été conservé.

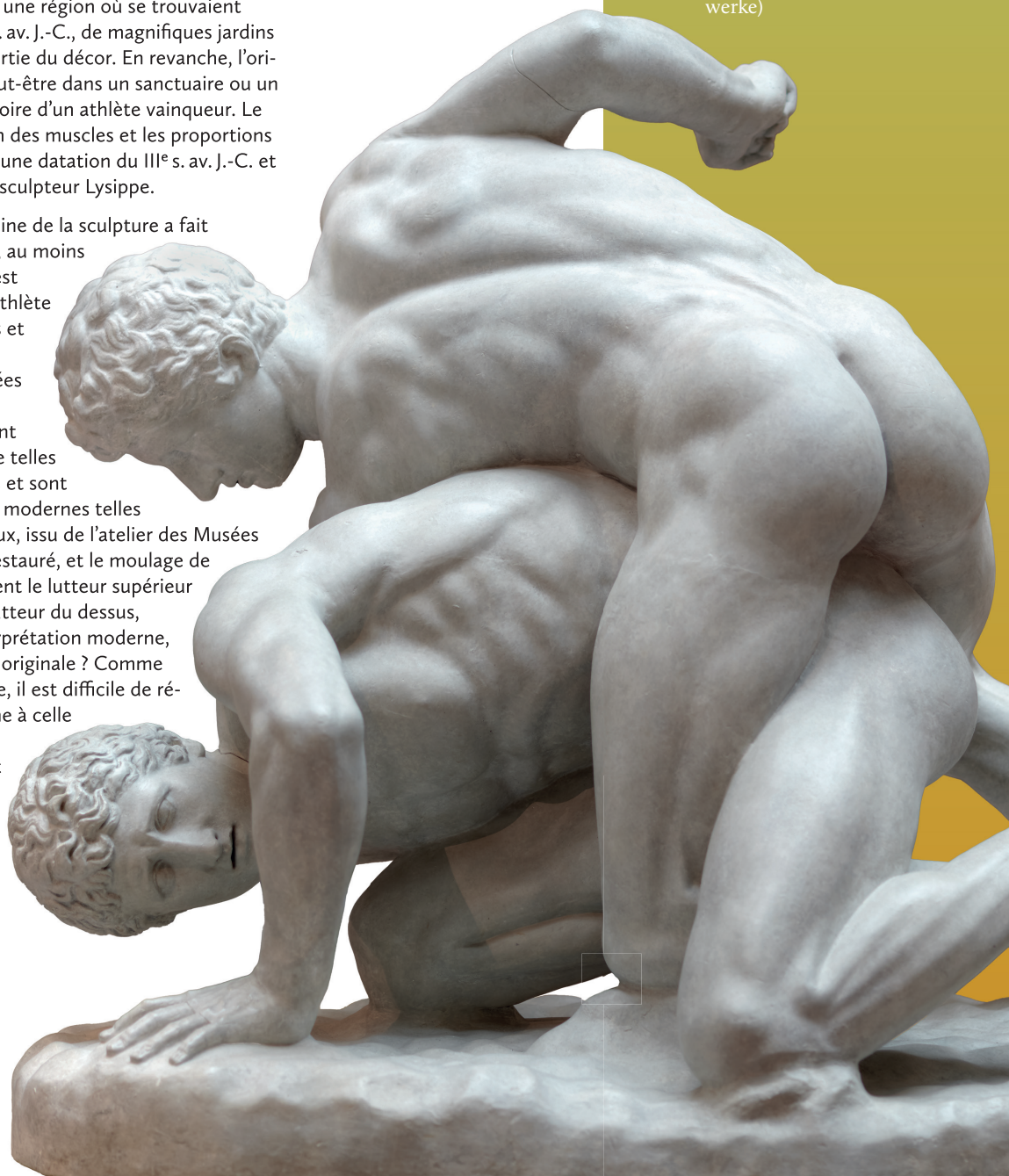
Le lieu de découverte est situé dans une région où se trouvaient dans la Rome antique, depuis le I^{er} s. av. J.-C., de magnifiques jardins dont les sculptures devaient faire partie du décor. En revanche, l'original des « Lutteurs » se dressait peut-être dans un sanctuaire ou un gymnase comme monument de victoire d'un athlète vainqueur. Le mouvement dans l'espace, la tension des muscles et les proportions élancées des « Lutteurs » indiquent une datation du III^e s. av. J.-C. et placent l'œuvre dans la tradition du sculpteur Lysippe.

Depuis sa découverte, la copie romaine de la sculpture a fait l'objet de nombreuses restaurations, au moins l'actuelle tête du lutteur du dessus est moderne, peut-être aussi celle de l'athlète au sol. Plusieurs parties de membres et la plinthe ont également été restaurées. De telles interventions, destinées à rendre une œuvre agréable à l'œil du prince, ne sont pas rares. Elles font partie de l'histoire de la réception de telles œuvres incomplètement conservées et sont reproduites aussi dans des répliques modernes telles que le moulage en plâtre de Bordeaux, issu de l'atelier des Musées Nationaux (v. 1896) et récemment restauré, et le moulage de Munich. Celles-ci montrent également le lutteur supérieur avec le geste vif du poing droit du lutteur du dessus, prêt à asséner un coup décisif : interprétation moderne, reflet improbable de la composition originale ? Comme le bras est une restauration moderne, il est difficile de répondre à cette question, tout comme à celle de savoir si les deux jeunes hommes sont vraiment des lutteurs ou plutôt deux pancratiastes.






[ANNE DELAPLACE]

5.8 Moulage en plâtre des « Lutteurs de Florence » (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)



5.8 Gipsabguss der sog. Ringergruppe in Florenz (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)



Original

-  Italie, Rome
Italien, Rom
-  Marbre Marmor
-  0,89 m
-  Florence/Florenz, Galleria dei Uffizi, Inv. 1914.n 216
-  Copie romaine d'après un original grec en bronze datant du III^e s. av. J.-C. (?)
Römische Kopie nach einem griechischen Bronzeoriginal aus dem 3. Jh. v. Chr. (?)

Moulages Abgüsse

-  Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne, Inv. D.79-4-235
Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 306
-  Plâtre Gips



5.9 Moulage en plâtre des « Lutteurs de Florence » (Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne)

5.9 Gipsabguss der sog. Ringergruppe in Florenz (Bordeaux, Université Bordeaux Montaigne)

DIE SOG. RINGERGRUPPE VON FLORENZ: ATHLETEN IN AKTION

Im Jahr 1583 kamen in Rom, unweit der Lateranbasilika, zwei miteinander ringende junge Männer aus weißem Marmor und eine Reihe weiterer Skulpturen zutage. Die Funde wurden umgehend von Kardinal Fernando de Medici erworben und gelangten später nach Florenz. Während die übrigen Statuen zu einer vielfigurigen Gruppe, den sog. Niobiden, gehören, stellt die Ringergruppe ein eigenständiges Werk dar. Es ist nur in einer einzigen römischen Kopie überliefert, das griechische Bronzeoriginal hat sich nicht erhalten.

Der neuzeitliche Fundort liegt in einem Bereich, in dem sich im antiken Rom seit dem 1. Jh. v. Chr. prächtige Parkanlagen befanden, zu deren Ausstattung die Skulpturen gehört haben dürften. Dagegen war das Original der Ringergruppe vielleicht als Siegesmonument eines erfolgreichen Athleten in einem Heiligtum oder Gymnasion aufgestellt gewesen. Die raumgreifende Bewegtheit, die Spannung der Muskeln und die schlanken Proportionen der Ringer weisen in das 3. Jh. v. Chr. und stellen das Werk in die Tradition des Bildhauers Lysipp.

An der römischen Kopie der Skulptur wurden seit ihrer Entdeckung zahlreiche Restaurierungsmaßnahmen durchgeführt, zumindest der Kopf des oberen Ringers ist modern, womöglich auch der des Athleten am Boden. Ergänzt sind zudem mehrere Teile von Gliedmaßen und die Plinthe. Derartige Maßnahmen zielten darauf ab, dem Betrachter von einem idealisierten Standpunkt aus einen harmonischen Anblick zu bieten, und sind keineswegs selten. Sie sind Teil der Rezeptionsgeschichte unvollständig erhaltener Werke und werden nicht zuletzt auch in Nachbildungen wie dem aus dem Atelier der Musées Nationaux (ca. 1896) stammenden und unlängst restaurierten Gipsabguss in Bordeaux und dem Abguss in München wiedergegeben. So zeigen diese den oberen Ringer ebenfalls mit der schwungvollen Ausholbewegung des rechten Arms und geballter Faust, bereit zum entscheidenden Schlag: eine moderne Interpretation oder eine zufällige Annäherung an die Originalkomposition? Weil der Arm neuzeitlich ergänzt ist, lässt sich diese Frage ebenso schwer beantworten, wie die, ob es sich bei den beiden jungen Männern eigentlich wirklich um Ringer handelt oder nicht vielmehr um zwei Pankratiasten.

Chr. Kunze, Zum Greifen nah. Stilphänomene in der hellenistischen Skulptur und ihre inhaltliche Interpretation, Munich/München 2002, 175–180.

W. Geominy, in: J. Bartels, A. Böhne, A. Pohl, B. Rieger (éd./Hrsg.), Sportschau. Antike Athleten in Aktion. Eine Ausstellung im Akademischen Kunstmuseum – Antikensammlung der Universität Bonn, 17. Juni–31. Oktober 2004, Bonn 2004, 109–112 cat./Kat. 29.

Link <https://www.uffizi.it/opere/lottatori> (18.04.2024)

L'éducation en Grèce antique : perspectives philosophiques

« Le voilà (le garçon) qui échappe à l'emprise de sa nourrice, alors vont se charger de lui le pédagogue, le pédotribe*, le maître d'école, celui de musique, le peintre. Il avance en âge. Arrivent en renfort le maître d'arithmétique, celui de géométrie et celui d'équitation. Ces gens lui donnent tous le fouet. Il s'éveille avec le jour ; il ne lui est pas permis de prendre du loisir. Le voilà devenu éphèbe*. Derechef il craint le cosmète (superviseur), le pédotribe, le maître d'armes (*hoplomachos*), le gymnasiarque*. Tous ces gens lui donnent le fouet, le surveillant de près, le mettent sous le joug. »

Ce sombre tableau de l'enfance et de la jeunesse à Athènes est dressé au III^e s. av. J.-C. par le philosophe cynique Télès.¹ Il porte sans doute sur l'éducation de son époque un regard partial et « cynique », en recourant à une exagération frappante. Malgré tout, le passage fournit des informations fondamentales sur l'éducation des enfants grecs à partir de l'âge de sept ans environ à l'époque hellénistique : elle comprenait un ensemble de matières enseignées par des maîtres spécialisés. Le sport, encadré par des pédotribes, en faisait partie dès le début, de même que, très tôt, des disciplines à connotation militaire comme l'équitation.

L'AVENIR DE LA POLIS :

ÉDUCATION CIVIQUE ET FORMATION MILITAIRE AU GYMNASE

La question de la bonne éducation et de la formation (*paideia*) était l'un des thèmes les plus importants de la philosophie grecque. Au IV^e s. av. J.-C., Platon et Aristote se sont longuement penchés sur la façon d'organiser l'éducation afin de procurer à la *polis** les meilleurs citoyens et soldats possibles. Les deux penseurs ont exigé un engagement public en faveur de l'éducation des enfants des familles de citoyens (Platon, *Lois*, 804d ; Aristote, *Politique*, 1337a). Cependant, malgré la valeur générale accordée à l'éducation, cette exigence n'a jamais été pleinement mise en œuvre, ni dans l'Athènes de l'époque classique, ni dans les cités du monde hellénistique. Dans l'Athènes de Platon, des maîtres professionnels proposaient un enseignement élémentaire dans des « écoles » appelées *palestre** ou *didaskaleion* (de *didaskalos*, enseignant) (fig. 6.1). Si les parents souhaitaient faire appel aux services de ces établissements pour leurs enfants, ils devaient payer.²

Une innovation vers l'avenir : l'éphébie à Athènes

La création d'une éphébie* obligatoire à Athènes a marqué une étape importante dans la prise en charge civique de l'éducation : entre 335 et 322 av. J.-C., tous les fils de citoyens athéniens âgés de 18 à 20 ans devaient effectuer ce service de deux ans (cf. chap. 4). Leur service commençait par une visite commune



Bildung im antiken Griechenland: Philosophische Perspektiven

„Wenn (ein Knabe) der Amme entkommen ist, übernehmen ihn der Erzieher (*paidagós*), der Paidotribe*, die Lehrer im Lesen und Schreiben, in Musik, in Malerei. Er wird älter: Lehrer in Mathematik, Geometrie, Reiten kommen dazu. Er steht im Morgengrauen auf, Freizeit gibt es nicht. Er wird Ephebe*: Wieder fürchtet er den Kosmeten (Aufseher), den Paidotriben, den Waffentrainer (*hoplomáchos*), den Gymnasiarchen*. Von diesen allen wird er geschlagen, auf Schritt und Tritt überwacht, drangsaliert.“

Dieses düstere Bild von Kindheit und Jugend in Athen zeichnet im 3. Jh. v. Chr. der kynische Philosoph Teles.¹ Es zeigt die zeitgenössische Erziehung aus einer zweifellos einseitigen, „zynischen“ Perspektive und arbeitet mit plakativer Übertreibung. Davon abgesehen vermittelt die Stelle grundlegende Informationen über die Erziehung griechischer Kinder ab dem Alter von etwa sieben Jahren in hellenistischer Zeit: Sie umfasste einen differenzierten Kanon von Fächern, die von spezialisierten Lehrern unterrichtet wurden. Sport, angeleitet durch Paidotriben, gehörte von Anfang an dazu, schon früh auch Komponenten mit militärischer Konnotation wie das Reiten.

Die Frage nach der richtigen Erziehung und Bildung (*paideía*) gehörte zu den wichtigsten Themen der griechischen Philosophie. Im 4. Jh. v. Chr. setzten sich Platon und Aristoteles ausführlich damit auseinander, wie das Erziehungswesen zu gestalten sei, um möglichst gute Bürger und Soldaten für die Polis* hervorzubringen. Beide Denker forderten ein öffentliches Engagement für die Bildung der Kinder der Bürgerfamilien (Platon, *Gesetze* 804d; Aristoteles, *Politik* 1337a). Trotz der allgemeinen Wertschätzung von Bildung wurde diese Forderung jedoch weder im Athen der klassischen Zeit noch in den Städten der hellenistischen

Welt jemals in vollem Umfang umgesetzt. Im Athen Platons boten gewerbliche Lehrer Elementarunterricht in „Schulen“ an, die als Palästra* oder *didaskaleíon* (von *didáskalos*, Lehrer) bezeichnet wurden (Abb. 6.1). Wenn Eltern die Dienste dieser Einrichtungen für ihre Kinder in Anspruch nehmen wollten, mussten sie dafür bezahlen.²

Eine zukunftsweisende Innovation: Die Ephebie in Athen

Einen wichtigen Schritt hin zu einem öffentlichen Engagement im Bildungswesen markierte die Einführung einer verpflichtenden Ephebie* in Athen: Zwischen 335 und 322 v. Chr. waren alle athenischen Bürgersöhne im Alter von 18 bis 20 Jahren zu diesem zweijährigen Dienst aufgerufen (vgl. Kap. 4). Am Beginn stand ein gemeinsamer Besuch der Heiligtümer, der den Jugendlichen die Gottheiten vor Augen führte, unter deren Schutz sich die Polis sah, und sie mit wichtigen Ritualen und Traditionen ihrer Heimatstadt vertraut machte (vgl. Kap. 7). Danach leisteten die Epheben Wachdienst in den Festungen des Hafens Peiraieus und trieben unter Leitung von Paidotriben Sport. Spezielle Lehrer erteilten ihnen Unterricht im bewaffneten Kampf (*hoplomachía*), Bogenschießen, Speerwerfen und Katapultschießen. Am Ende des ersten Jahres stand eine Prüfung vor der Volksversammlung, bei der die jungen Leute militärische Manöver vorführten. Danach wurden sie mit verantwortungsvolleren Aufgaben betraut: Sie patrouillierten im ausgedehnten Territorium Athens und bewachten die verstreuten, vor allem an den Grenzen gelegenen Forts. Für ihren Unterhalt erhielten sie pro Kopf ein Tagegeld von vier Obolen, etwas weniger als der übliche Tageslohn von einer Drachme (= sechs Obolen), den ihre Betreuer bekamen (Pseudo-Aristoteles, *Verfassung der Athener* 42, 3–4).³ Ihren Posten durften die jungen Leute nur in wenigen Ausnahmefällen verlassen. Eine

6.1 Italien, Cerveteri. Coupe attique à figures rouges du peintre Douris: « scène de cours » avec des enseignants, des élèves et un pédagogue sur le bord droit de l'image; vers 480 av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. F 2285)

6.1 Italien, Cerveteri. Attisch-rotfigurige Schale des Malers Douris: „Schulzene“ mit Lehrern, Schülern und einem Paidagogen am rechten Bildrand; um 480 v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. F 2285)

des sanctuaires, les jeunes y honoraient les divinités sous la protection desquelles la cité était placée, et se familiarisaient avec les principaux rituels et les traditions importantes pour leur patrie (cf. chap. 7). Puis, les éphèbes effectuaient des tours de garde dans les fortifications du port de Pirée et s'entraînaient sous la direction de pédotribes. Des maîtres spécialisés leur enseignaient le combat armé (*hoplomachia*), le tir à l'arc, le lancer de javelot et le tir à la catapulte. À la fin de la première année, les jeunes gens passaient un examen devant l'Assemblée du peuple, au cours duquel ils effectuaient des manœuvres militaires. Ensuite, on leur confiait de plus grandes responsabilités : ils patrouillaient dans le vaste territoire d'Athènes et surveillaient les forts dispersés, surtout ceux situés aux frontières. Pour leur entretien, ils recevaient une indemnité journalière de quatre oboles par tête, soit un peu moins que le salaire journalier habituel d'une drachme (= six oboles) que percevaient leurs entraîneurs (Pseudo-Aristote, *Constitution des Athéniens*, 42, 3-4).³ Les jeunes gens ne pouvaient quitter leur poste que dans quelques cas exceptionnels. Une telle exception semble avoir été accordée au célèbre poète Ménandre, encore éphèbe lors de la présentation de sa première comédie aux Dionysies, la grande fête civique en l'honneur du dieu Dionysos, en 322/321 av. J.-C.⁴ La représentation avait lieu dans le théâtre de Dionysos, transformé quelques années plus tôt en un édifice monumental en pierre, dans lequel des places d'honneur spéciales étaient réservées aux citoyens méritants et aux invités prestigieux, même à l'époque impériale (cf. fig. 2.4). Après sa mort, une statue assise du poète fut érigée dans le théâtre en son honneur (fig. 6.2).

L'objectif militaire de l'éphébie athénienne est indéniable : avec cette troupe de jeunes hommes organisée pour la première fois de manière systématique, la cité donne de nou-

velles bases à la défense de son territoire. L'indemnité journalière en était un élément clé : elle permettait d'engager dans l'éphébie tous les jeunes citoyens d'une classe d'âge, même les fils des familles les plus pauvres. Cependant, même une cité aussi grande et riche qu'Athènes ne pouvait maintenir ce système durablement.

Après une période de bouleversements politiques entre 322 et 307 av. J.-C., l'éphébie fut restaurée par les Athéniens sous une forme modifiée : la durée du service fut réduite à un an, les indemnités journalières et donc la participation obligatoire supprimées. Les listes de noms transmises par les inscriptions montrent que les groupes ne comptaient plus qu'une centaine de participants, alors que l'on estime que lorsque l'éphébie était obligatoire au IV^e s., ils en comptaient environ cinq fois plus. Si la dimension militaire fut conservée, l'entraînement sportif et la formation intellectuelle prirent une place de plus en plus importante. La participation à l'éphébie était désormais une question d'honneur et d'argent privé.

L'éphébie institutionnalisée était une innovation qui semble s'être répandue dans tout le monde grec à partir de la fin du IV^e s. av. J.-C. et qui est également devenue une institution indispensable dans les cités d'Asie Mineure. Les chercheurs se demandent si ce succès s'explique par l'influence du modèle athénien ou si les cités avaient simplement les mêmes objectifs qu'Athènes quand elle se dota de l'éphébie et adoptèrent donc un système comparable de manière autonome. Quoi qu'il en soit, l'éphébie n'a pas seulement contribué à accroître le contrôle de la cité sur les gymnases (cf. chap. 4), elle a également conduit les citoyens à prendre davantage soin des jeunes enfants et des adolescents.

« Écoles » hellénistiques

On trouve des informations détaillées à ce sujet dans deux longues inscriptions d'Asie Mineure occidentale. À Milet, en Ionie, un certain Eudèmos fit don à sa patrie, en 206/205 av. J.-C., d'un capital de 60 000 drachmes dont les intérêts devaient être affectés à l'éducation (*paideia*) des jeunes garçons libres.⁵ La restriction à la seule population libre s'appliquait en principe

6.2 Reconstitution de la statue assise du poète Ménandre du théâtre de Dionysos (après 291/290 av. J.-C.) (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 620)

6.2 Rekonstruktion der Sitzstatue des Dichters Menander aus dem Dionysostheater (nach 291/290 v. Chr.) (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 620)

à toutes les offres éducatives des cités et incluait les citoyens résidents d'autres *poleis* (cf. chap. 8). La fondation d'Eudèmos devait permettre de payer chaque année les salaires de quatre pédotribes pour le sport et de quatre enseignants pour la lecture et l'écriture (l. 49-53). Les postes étaient renouvelés chaque année et les candidatures étaient ouvertes à tous ceux qui se considéraient capables d'accomplir ces tâches. L'élection de ces enseignants avait lieu chaque année lors d'une réunion de l'Assemblée : les citoyens votaient après une série de rituels (l. 25-49), signe de la grande importance accordée à l'encadrement des enfants.

À Milet, il existait déjà une offre d'enseignement public pour les enfants. Ils étaient supervisés par au moins deux pédonomes*, dont les obligations étaient définies dans une loi (*paidonomikos nomos*) (l. 53-54). Pour l'enseignement, il y avait une palestre pour les garçons (*paidikè palaistra*) (l. 84). Eudèmos complétait donc une offre scolaire existante financée par les pouvoirs publics, et nous ne savons pas s'il voulait ainsi compenser les problèmes financiers aigus de la cité ou simplement renforcer une institution qui fonctionnait bien. Le contenu de l'enseignement était sans doute décrit plus en détail dans la loi mentionnée. Nous



solche Ausnahme scheint man für den berühmten Dichter Menander gemacht zu haben, der Ephebe gewesen sein soll, als er im Jahr 322/321 v. Chr. seine erste Komödie bei den Dionysien, dem großen Stadtfest zu Ehren des Gottes Dionysos, präsentierte.⁴ Die Aufführung fand im erst wenige Jahre zuvor zu einem monumentalen Steinbau ausgebauten Dionysostheater statt, in dem bis in die Kaiserzeit besondere Ehrenplätze für verdiente Bürger und angesehene Gäste reserviert waren (vgl. Abb. 2.4). Nach seinem Tod wurde im Theater eine Sitzstatue des Dichters zu seinen Ehren aufgestellt (Abb. 6.2).

Die militärische Zielrichtung der athenischen Ephebie ist unverkennbar: Die Stadt stellte mit dieser erstmals systematisch organisierten Truppe junger Männer die Verteidigung ihres Territoriums auf eine neue Grundlage. Entscheidender Punkt war dabei das gezahlte Tagegeld, das es ermöglichte, alle Jungbürger eines Jahrgangs, auch die Söhne ärmerer Familien, zum Ephebendienst zu verpflichten. Selbst eine so große und wirtschaftsstarke Polis wie Athen konnte dieses System allerdings nur vorübergehend aufrechterhalten.

Nach einer Zeit politischer Umbrüche zwischen 322 und 307 v. Chr. wurde die Ephebie in Athen in veränderter Form neu belebt: Die Dienstzeit wurde auf ein Jahr verkürzt, Tagegelder und damit auch die Teilnahmepflicht abgeschafft. Inschriftlich überlieferte Namenslisten zeigen, dass die Jahrgänge nun nur noch rund 100 Teilnehmer umfassten, während man für die obligatorische Ephebie des 4. Jhs. etwa das Fünffache annimmt. Inhaltlich blieb die militärische Komponente zwar erhalten, sportliches Training und intellektuelle Bildung nahmen aber immer mehr Raum ein. Die Teilnahme an der Ephebie war künftig eine Frage der Ehre und des privaten Geldbeutels.

Die institutionalisierte Ephebie war eine Innovation, die sich seit dem späten 4. Jh. v. Chr. in der gesamten griechischen Welt ausbreitete und auch in den Poleis Kleinasiens zu einer unverzichtbaren Institution wurde. Ob diese Erfolgsgeschichte

in erster Linie mit dem Vorbild Athens zu erklären ist oder ob die Städte eigenständige Ambitionen mit ähnlichen Zielsetzungen verwirklichten, wird in der Forschung debattiert. Von der Ephebie ging jedenfalls nicht nur ein wesentlicher Impuls für die „Verstaatlichung“ der Gymnasien aus (vgl. Kap. 4), auch die Aufmerksamkeit der Städte für die jüngeren Kinder und Jugendlichen nahm zu.

Hellenistische „Schulen“

Detailliertere Informationen darüber erhalten wir aus zwei umfangreichen Inschriften aus dem westlichen Kleinasien. In Milet hatte ein gewisser Eudemos 206/205 v. Chr. seiner Heimatstadt ein Kapital von 60.000 Drachmen gestiftet, dessen Zinserträge in die Erziehung (*paideía*) der freien Knaben fließen sollten.⁵ Die Beschränkung auf die freie Bevölkerung galt grundsätzlich für alle Bildungsangebote der Poleis und schloss ansässige Bürger anderer Städte ein (vgl. Kap. 8). Aus der Stiftung des Eudemos sollten jährlich vier Paidotriben für den Sport und vier Lehrer im Lesen und Schreiben bezahlt werden (Z. 49–53). Die Stellen wurden jährlich vergeben, bewerben durften sich alle, die sich für geeignet hielten. Die Wahl der Lehrer erfolgte in einer feierlichen, von Kulthandlungen begleiteten Zeremonie durch Abstimmung in der Volksversammlung (Z. 25–49) – ein deutliches Zeichen für die große Bedeutung, die der Betreuung der Kinder beigemessen wurde.

In Milet war bereits vorher öffentlicher Unterricht für die Kinder angeboten worden. Die Aufsicht darüber hatten mindestens zwei Paidonomen*, deren Pflichten in einem Gesetz (*paidonomikós nómos*) festgeschrieben waren (Z. 53–54). Für den Unterricht stand eine eigene Knaben-Palästra (*paidiké palaístra*) zur Verfügung (Z. 84). Eudemos ergänzte also ein bestehendes, öffentlich finanziertes Schulangebot, und wir wissen nicht, ob er damit akute Finanz-

n'apprenons qu'un détail intéressant : si l'un des pédotribes souhaitait se rendre avec un jeune athlète talentueux à l'un des grandes concours stéphanites*, les pédonomes pouvaient accorder un congé à l'entraîneur à cet effet (I. 54-58). L'intérêt de certaines familles et de la polis dans son ensemble d'acquérir du prestige lors des grands concours faisait donc également partie des motifs qui contribuaient à la création d'écoles publiques : l'éducation et la culture agonistique sont une fois de plus étroitement liées. Selon la dotation financière de ces écoles, il est probable qu'elles aient effectivement amélioré les chances d'éducation des familles pauvres. Elles n'ont cependant rien à voir avec l'enseignement obligatoire. Leur fréquentation demeura facultative.

6

Au début du II^e s. av. J.-C., la cité de Téos reçut une dotation comparable de la part de Polythrou, un bienfaiteur* qui offrit 34 000 drachmes. Dans cette cité, la fondation permit l'élection d'un gymnasiarque, mais aussi celle d'un pédonome. Elle permit non seulement la création de la fonction, mais aussi de tout un programme d'enseignements, comme semble l'indiquer sa description minutieuse.⁶ Comme à Milet, les enseignants étaient élus par l'Assemblée du peuple de Téos : un enseignant élémentaire pour chacune des trois classes d'âge, deux pédotribes, un enseignant pour la lyre et la musique, et pour les garçons plus âgés seulement, un maître d'armes et un enseignant de tir à l'arc et de lancer de javelot. Polythrou voulait que tous les enfants libres bénéficient de cette éducation (A, l. 3) ; ce qui impliquait que les filles devaient également suivre l'enseignement élémentaire (A, l. 9-10). Les souverains hellénistiques ont aussi parfois donné des capitaux pour

financer les salaires des enseignants dans les écoles civiques, comme le roi attalide* Eumène II en 162 av. J.-C. à Rhodes (Polybe, *Histoires*, 31, 31, 1) et son successeur Attale II en 160/159 av. J.-C. à Delphes.⁷ Mais les rois s'engageaient bien plus souvent à fournir de l'huile dans les gymnases qu'à financer l'éducation des enfants (cf. chap. 4).

En règle générale, les éphèbes* et les *néoi** apparaissent comme les principaux groupes d'utilisateurs du gymnase ; ils sont beaucoup plus souvent mentionnés dans les sources que les *paides**. Les efforts mis en œuvre par les cités pour les éduquer ne peuvent souvent être déduits qu'indirectement. La différenciation des charges civiques dans le gymnase en est un indice : à l'époque hellénistique, à côté des gymnasiarques et des éphèbarques*, on trouve parfois, surtout dans les grandes cités, des pédonomes (*paidonomos*, « surveillant des garçons »), ce qui suggère que la cité prenait en charge l'éducation des *paides*. Un décret d'Halicarnasse en Carie apporte également des informations sur ce point. Dans la première moitié du III^e s. av. J.-C., l'Assemblée décida d'achever enfin la rénovation du *Philippeion*, le gymnase, afin qu'il soit à nouveau disponible pour les *néoi* et que la palestra des garçons qu'ils utilisaient soit rendue aux *paides*.⁸ Comme à Milet, cette palestra était donc une institution publique, séparée physiquement du gymnase. Mais cet exemple montre aussi que, dans cette cité au moins, les besoins des plus jeunes devaient, en cas de nécessité, passer au second plan par rapport à ceux des *néoi*.

L'absence de mention de paidonomes dans les inscriptions d'une cité ne signifie pas nécessairement que celle-ci se désintéressait de l'éducation des *paides*, car les garçons étaient parfois directement sous la responsabilité du gymnasiarque. La loi gymnasiarchique de Béroia, par exemple, contient un paragraphe dédié aux garçons (cf. p. 62-63, *face B*, l. 13-25) : ceux-ci devaient s'entraîner deux fois par jour au gymnase sous la direction de leurs pédotribes, à des heures fixées par le gymnasiarque. Trois fois par an, il y avait un examen (*apodeixis*) au cours duquel les garçons présentaient devant un jury ce qu'ils avaient appris. À l'époque impériale, les sources concernant l'enseignement des enfants et des adolescents sont encore plus

rares. Au II^e s. ap. J.-C., à Xanthos en Lycie, un bienfaiteur renoue avec les fondations hellénistiques telles que celles d'Eudèmes et de Polythrou et met à disposition des fonds « pour l'éducation et l'alimentation de tous les enfants des citoyens », donc apparemment aussi des filles.⁹

Variations de l'éphébie

Le programme financé par Polythrou à Téos s'adressait aussi en partie aux éphèbes et montre clairement que l'enseignement dispensé aux jeunes garçons devait en partie les préparer à l'éphébie. Cela vaut pour les disciplines sportives, qu'ils pratiquent dès leur plus jeune âge, mais aussi pour les disciplines à caractère militaire comme le tir à l'arc et le lancer de javelot, pratiquées par les *paides* de Téos. Nous retrouvons ce même éventail de formation dans la loi éphébarchique d'Amphipolis (voir p. 92-93). L'éphébie y durait deux ans (l. 33) et pendant cette période, les éphèbes s'entraînaient au tir à l'arc, au lancer de javelot, à la fronde, au lancer de pierre, à l'équitation et au lancer de javelot à cheval (l. 25-28), c'est-à-dire qu'ils acquéraient des compétences nettement militaires. Ces activités sont peu nombreuses dans les représentations artistiques de la vie du gymnase. La stèle de Métrodôros de Chios, datant de la première moitié du III^e s. av. J.-C., constitue l'une des rares exceptions : elle montre sur sa face droite un archer presque dévêtu, probablement le défunt, accompagné d'un jeune garçon.¹⁰ La scène peut être liée au monde du gymnase car un « paquetage d'athlète » est représenté à l'arrière de la stèle (fig. 6.3 ; cf. chap. 8).

probleme der Stadt ausgleichen oder lediglich eine gut funktionierende Einrichtung stärken wollte. Die Inhalte des Unterrichts dürften in dem genannten Gesetz näher beschrieben gewesen sein. Wir erfahren nur ein interessantes Detail: Wenn einer der Paidotriben mit einem talentierten jungen Athleten zu einem der großen Kranzagone* reisen wollte, konnten die Paidonomen den Trainer dafür beurlauben (Z. 54–58). Auch das Interesse einzelner Familien und der Polis insgesamt, bei großen Agonen Prestige zu gewinnen, gehörte also zu den Motiven, die zur Einrichtung öffentlicher Schulen beitrugen: Bildung und agonistische Kultur hängen einmal mehr eng zusammen. Je nach finanzieller Ausstattung dieser Schulen dürften sie die Bildungschancen ärmerer Familien tatsächlich verbessert haben. Mit einer allgemeinen Schulpflicht haben sie jedoch nichts zu tun. Ihr Besuch blieb freiwillig.

Eine ähnliche Stiftung in Höhe von 34.000 Drachmen verdankte die Stadt Teos im frühen 2. Jh. v. Chr. einem Wohltäter namens Polythrous. In Teos gab erst die Stiftung den Anlass, dass die Polis künftig nicht nur einen Gymnasiarchen, sondern auch einen Paidonomen wählte. Nicht nur das Amt, sondern auch das Unterrichtsprogramm scheint angesichts seiner detaillierten Beschreibung erst durch die Stiftung initiiert worden zu sein.⁶ Die Lehrer wurden in Teos ebenfalls von der Volksversammlung gewählt: Je ein Elementarlehrer für drei Altersstufen, zwei Paidotriben, ein Lehrer für Leierspiel und Musik, für die älteren Jungen außerdem ein Waffentrainer und ein Lehrer für Bogenschießen und Speerwurf. Polythrous wollte erreichen, dass alle freien Kinder in den Genuss von Bildung kamen (A, Z. 3); dazu gehörte, dass explizit auch Mädchen den Elementarunterricht besuchen sollten (A, Z. 9–10). Hellenistische Könige stifteten gelegentlich ebenfalls Kapital, um die Gehälter von Lehrern in

städtischen Schulen zu finanzieren, so der attalidische* König Eumenes II. 162 v. Chr. in Rhodos (Polybios, *Historien* 31, 31, 1) und sein Nachfolger Attalos II. 160/159 v. Chr. in Delphi.⁷ Sehr viel häufiger als für den Unterricht der Kinder engagierten sich die Könige jedoch für die Versorgung der Gymnasien mit Öl (vgl. Kap. 4).

Überhaupt erscheinen die Epheben und *néoi** als wichtigste gymnasiale Gruppen viel häufiger in den Quellen als die *paides**. Dass die Städte sich um deren Erziehung bemühten, können wir oft nur indirekt erschließen. Ein Indiz dafür ist die Ausdifferenzierung öffentlicher Ämter: Neben den Gymnasiarchen und den Ephebarchen* trat in hellenistischer Zeit vor allem in größeren Städten das bereits erwähnte Amt des Paidonomen (*paidonómos*, „Aufseher der Knaben“), das dann auf die Existenz eines öffentlichen Erziehungsangebots für diese Altersgruppe schließen lässt. In diesem Zusammenhang ist auch ein Dekret der Volksversammlung von Halikarnassos in Karien von Interesse. Dort beschloss man in der 1. Hälfte des 3. Jhs. v. Chr., die Renovierung des *Philippeion*-Gymnasions endlich abzuschließen, damit es wieder den *néoi* zur Verfügung stand und die jetzt von ihnen genutzte Knaben-Palästra den *paides* zurückgegeben werden konnte.⁸ Wie in Milet handelte es sich bei dieser Palästra also um eine öffentliche Einrichtung; räumlich war sie vom Gymnasion getrennt. Das Beispiel zeigt aber auch, dass die Bedürfnisse der Jüngeren bei Bedarf gegenüber denen der *néoi* zurückstehen mussten.

Wenn in einer Stadt keine Paidonomen nachgewiesen sind, folgt daraus nicht zwingend, dass es dort keinen Schulunterricht gab, denn die Knaben unterstanden mancherorts auch direkt dem Gymnasiarchen. Das Gymnasiarchengesetz von Beroia etwa enthält einen eigenen Abschnitt über die Knaben (vgl. S. 62–63, Seite B, Z. 13–25), die unter Führung ihrer Paidotriben zweimal am Tag an vom Gymnasiarchen festgelegten Zeiten im Gymnasion zu trainieren hatten. Dreimal im Jahr gab es eine Prüfung (*apódeixis*), in der die Knaben vor einer Jury vorführten, was sie gelernt hatten. In der

Kaiserzeit werden die Quellen über den Unterricht von Kindern und Jugendlichen noch spärlicher. In Xanthos in Lykien knüpfte im 2. Jh. n. Chr. ein Euerget* an hellenistische Stiftungen wie die des Eudemos und Polythrous an und stellte Mittel „für den Unterricht und die Ernährung aller Kinder der Bürger“, offensichtlich also auch der Mädchen, zur Verfügung.⁹

Variationen der Ephebie

Das von Polythrous in Teos finanzierte Programm richtete sich teilweise auch an die Epheben und macht deutlich, dass der Unterricht der jüngeren Jugendlichen nicht zuletzt auf die Ephebie vorbereiten sollte. Dies gilt für die sportlichen Disziplinen, mit deren Training schon früh begonnen wurde, aber auch für militärisch konnotierte Fähigkeiten wie Bogenschießen und Speerwerfen, die in Teos bereits die *paides* trainierten. Dieselben „Fächer“ finden wir im Ephebarchengesetz von Amphipolis (s. S. 92–93) wieder. Dort dauerte die Ephebie zwei Jahre (Z. 33). In dieser Zeit übten die Epheben Bogenschießen, Speerwurf, Schleudern, Steinwurf, Reiten und Speerwurf vom Pferd (Z. 25–28), also eindeutig militärische Fertigkeiten. Zumindest im gymnasialen Kontext spielten Darstellungen dieser Fertigkeiten in der Kunst nur eine untergeordnete Rolle. Eine der wenigen Ausnahmen stellt die sog. Metrodoros-Stele aus Chios aus der ersten Hälfte des 3. Jhs. v. Chr. dar: Sie zeigt auf ihrer rechten Seite einen fast unbekleideten Bogenschüt-

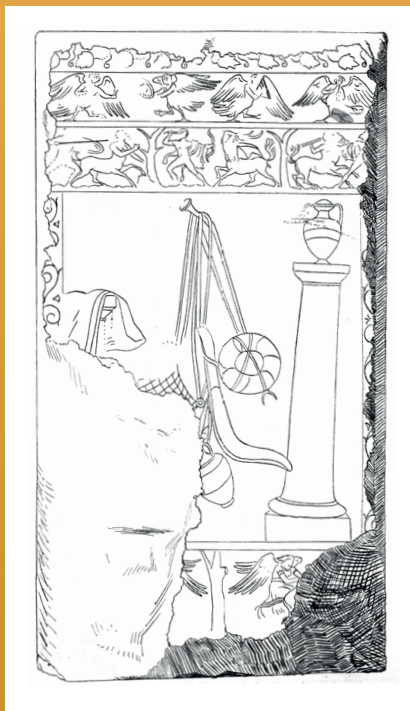
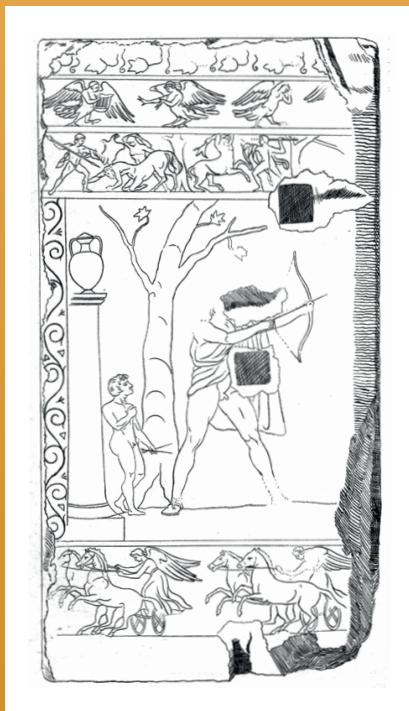
6.3 Mer Égée, Chios. Stèle funéraire de Métrodôros avec les représentations d'un archer (face droite) et d'un « paquetage d'athlète » (face arrière) ; première moitié du III^e s. av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 766a)

6.3 Ägäis, Chios. Grabstele des Metrodoros mit Darstellungen eines Bogenschützen (rechte Seite) und Athletenbestecks (Rückseite); erste Hälfte des 3. Jhs. v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 766a)

Le comportement et l'emploi du temps des éphèbes étaient strictement réglementés. Les jeunes devaient porter le *chiton**, le manteau (la *chlamyde**), les sandales et le *pétase** à large bord (l. 32-35). Ce vêtement caractéristique des éphèbes en général est porté par « l'Éphèbe de Tralles » (voir p. 94-95), bien que celui-ci soit représenté sans le chapeau. À Amphipolis, tous les éphèbes devaient se munir d'un arc et d'au moins trois javelots - des javelots légers (*akontia*), et non le lourd *dory* utilisé pour le combat rapproché (cf. p. 28-29). Ils devaient partir de chez eux dès l'aube et se présenter au service. Après un entraînement qui durait toute la journée, l'éphébarque libérait à temps les jeunes pour qu'ils puissent rentrer chez eux avant le coucher du soleil (s. S. 92-93, l. 68-69). En dehors de cela, les éphèbes devaient également respecter des règles strictes en public. L'ensemble des règles visait à soumettre les fils de citoyens à une discipline stricte et à souder les différentes classes d'âge en une communauté solidaire.

Les concours internes au gymnase, qui avaient lieu tous les mois, occupaient une place importante dans la vie des plus jeunes. L'*agôn* organisé à la fin de l'année dans le cadre des *Hermaia* (cf. chap. 7) servait d'examen final. Chaque mois, on évaluait en particulier trois critères qui n'étaient pas enseignés en tant que matières, mais qui caractérisaient le système de valeurs des gymnases dans son ensemble (l. 73-82) : l'*eukosmia** (comportement digne), la *philoponia** (endurance) et l'*euexia** (prestance). Le terme *eukosmia* est souvent remplacé par celui d'*eutaxia** qui met encore plus l'accent sur la discipline et l'intégration dans un groupe, y compris au sens militaire.¹¹ Cela impliquait en premier lieu l'obéissance au gymnasiarque ou à l'éphébarque, dont le devoir le plus important était d'imposer la discipline et l'ordre. Les magistrats pouvaient sanctionner les infractions par des coups pour les plus jeunes et par des amendes pour les plus âgés.

Les listes des vainqueurs des concours internes des gymnases étaient parfois gravées sur la pierre et exposées dans les gymnases en l'honneur de ceux qui s'étaient distingués et de leurs familles, mais aussi pour encourager l'émulation entre les générations successives d'éphèbes. De telles listes font partie, au même titre que les statues en l'honneur des athlètes victorieux ou les prix de victoire consacrés dans les gymnases, des dispositifs qui ont permis d'ancrer profondément l'*habitus* agonistique dans l'esprit des jeunes usagers des gymnases. Ils peuvent donner un aperçu de la formation dispensée dans chaque gymnase, comme le montre une liste de Samos datant de la première moitié du II^e s. av. J.-C. Mois après mois, les jeunes gens s'y mesuraient à la course sur courte et longue distance, au lancer de javelot, au tir à l'arc et au duel avec des armes lourdes.¹² À cela s'ajoutait le tir à la catapulte, qui tirait des flèches ou des boulets de pierre et qui, comme dans le cas de Métropolis en Ionie, jouait un rôle important dans la défense des fortifications et des enceintes des cités (fig. 6.4).¹³





6.4 Ionie, Métropolis. Projectiles de catapulte en pierre de l'arsenal des fortifications de la cité ; époque hellénistique tardive.

6.4 Ionien, Metro-polis. Steinerne Katapultgeschosse aus dem Arsenal der Stadtbefestigung; späthellenistisch

zen, wohl den Verstorbenen, in Begleitung eines Knaben.¹⁰ Ein eindeutiger Verweis auf das Gymnasion findet sich auf der Rückseite der Stele mit der Abbildung eines sog. Athletenbestecks (Abb. 6.3; vgl. Kap. 8).

Verhalten und Tagesablauf der Epheben war streng geregelt. Die Jugendlichen hatten Untergewand (*chitón**), Mantel (*chlamys**), Sandalen und den breitkrepmpigen Petasos* zu tragen (Z. 32–35). Diese für Epheben generell charakteristische Kleidung trägt, mit Ausnahme des Hutes, auch der sog. Knabe von Tralleis (s. S. 94–95). In Amphipolis hatten alle Epheben einen Bogen und mindestens drei Speere – leichte Wurfspeere (*akóntia*), nicht das schwere *dóry* für den Nahkampf (vgl. S. 28–29) – mitzubringen. Sie sollten gleich nach Tagesanbruch von zuhause aufbrechen und sich zum Dienst melden. Nachdem die Jugendlichen den ganzen Tag trainiert hatten, wurden sie vom Ephebarchen rechtzeitig entlassen, um vor Sonnenuntergang wieder zuhause sein zu können (s. S. 92–93, Z. 68–69). Auch sonst hatten die Epheben in der Öffentlichkeit strenge Regeln zu beachten. Das ganze Regelwerk war darauf ausgerichtet, die Bürgersöhne einer straffen Disziplin zu unterwerfen und die einzelnen Jahrgänge zu einer verschworenen Gemeinschaft zusammenzuschweißen.

Großen Raum nahmen dabei interne Agone ein, die monatlich stattfanden. Ein Agon im Rahmen der *Hermaia* (vgl. Kap. 7) am Jahresende diente schließlich als Abschlussprüfung. Monatlich wurden insbesondere drei Kriterien bewertet, die nicht als Fächer unterrichtet wurden, sondern das Wertesystem der Gymnasien als Ganzes kennzeichneten (Z. 73–82): *eukosmía** (anständiges Verhalten), *philoponía** (Fleiß, Einsatz) und *euexía** (gute Haltung, körperliche Fitness). Statt *eukosmía* begegnet häufig auch der Begriff *eutaxía**, der noch stärker die Disziplin und die Einordnung ins Kollektiv betont, auch im militärischen Sinn.¹¹ Dazu gehörte an erster Stelle der Gehorsam gegenüber dem Gymnasiarchen oder dem Ephebarchen, deren vornehmste Pflicht wiederum die Durchsetzung von Disziplin und Ordnung war. Verstöße konnten die Magistrate bei den Jüngeren mit Schlägen, bei den Älteren mit Geldstrafen ahnden.

Listen der Sieger in den internen Agonen der Gymnasien wurden manchmal in Stein gemeißelt und zur Ehre der erfolgreichen Jugendlichen und ihrer Familien, aber auch als Ansporn für die folgenden Jahrgänge in den Gymnasien zur Schau gestellt. Solche Listen gehören wie die Ehrenstatuen siegreicher Athleten oder in den Gymnasien als Weihgaben ausgestellte Siegespreise zu den Medien, die das agonale Denken in den Köpfen der jungen Besucher der Gymnasien verankerten. Sie geben einen guten Einblick in das Ausbildungsprogramm des jeweiligen Gymnasiums, so eine Liste aus Samos aus der ersten Hälfte des 2. Jhs. v. Chr. Monat für Monat maßen sich die jungen Leute dort im Laufen über kurze und lange Distanz, Speerwerfen, Bogenschießen und im Zweikampf mit schweren Waffen.¹² Hinzu kam das Schießen mit Katapulten, die Pfeile oder Steinkugeln verschossen und wie im Fall von Metro-polis in Ionien gerade bei der Verteidigung von Festungsanlagen und Stadtmauern eine wichtige Rolle spielten (Abb. 6.4).¹³

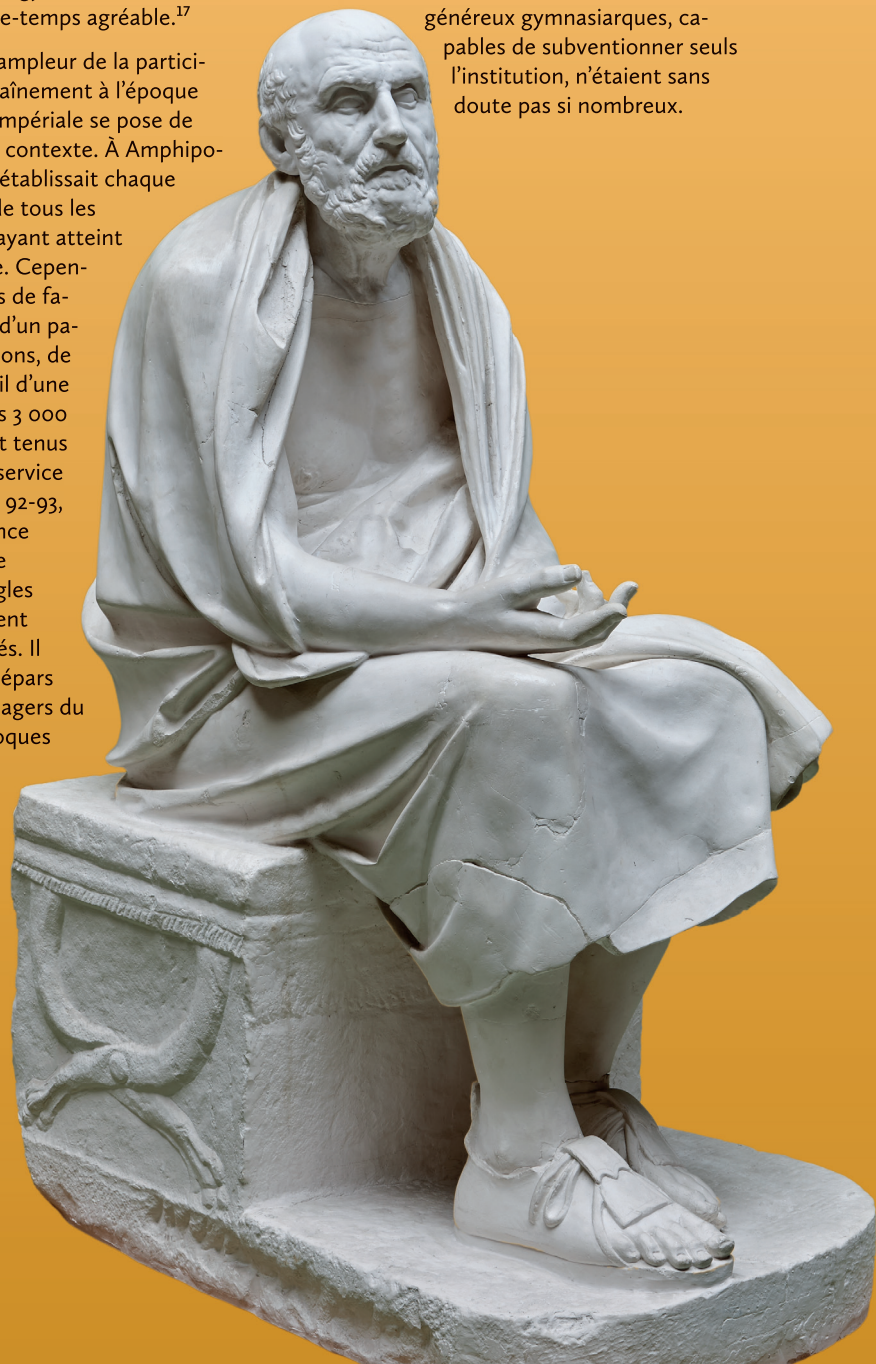
En plus de ces concours, on célébrait dans les gymnases des fêtes en l'honneur des dieux vénérés dans le bâtiment et les jeunes usagers participaient aux fêtes de la *polis* (cf. chap. 7) – le calendrier rituel d'un gymnase était donc souvent riche en événements. Le fragment d'un tel calendrier découvert à Cos (milieu du II^e s. av. J.-C.), dans lequel on peut lire les célébrations de trois mois, montre un mélange de différents événements : des examens et des concours pour les garçons et les éphèbes alternaient avec les fêtes en l'honneur des divinités traditionnelles et des rois hellénistiques vénérés au sein du gymnase, les processions accomplies lors des fêtes civiques ou encore les sacrifices accomplis dans divers sanctuaires de la cité.¹⁴

6 Les listes de vainqueurs comme celle de Samos datent pour la plupart de l'époque hellénistique. Toutefois, une liste d'Héraclée du Pont, sur la côte de la mer Noire en Asie Mineure, apporte un éclairage rare sur un gymnase du début de l'Empire.¹⁵ Les vainqueurs sont issus de deux groupes d'âge, les jeunes éphèbes et les plus âgés. L'éphébie d'Héraclée couvrait donc deux années, une notable exception à cette époque. Les concours ne concernaient pas seulement les disciplines habituelles de la course et du combat, mais aussi le « bouclier et lance », c'est-à-dire l'hoplomachie, et la fronde, une discipline que les éphèbes d'Amphipolis pratiquaient également, mais qui ne jouait généralement aucun rôle dans les concours. Il est remarquable qu'à Héraclée, l'aspect militaire de la formation des éphèbes apparaisse encore aussi clairement à l'époque de la *Pax Romana**. Des disciplines telles que le lancer de javelot et le tir à l'arc sont également attestées ailleurs à cette époque. Même à l'époque impériale, ces activités n'étaient pas pratiquées par simple attachement à la tradition : en Asie Mineure notamment, des patrouilles de jeunes hommes légèrement armés étaient engagées pour assurer le calme et l'ordre

dans les territoires souvent étendus des cités.¹⁶ Mais c'est avant tout à l'époque hellénistique, marquée par de nombreuses guerres, que la formation militaire dans les gymnases était vitale pour les cités et les jeunes citoyens, car les *néoi* ou *néaniskoi** constituaient le noyau des armées civiques en cas de conflit. De nombreuses sources témoignent de l'engagement des jeunes hommes dans des combats, au cours desquels ils subissaient souvent des pertes. L'entraînement au gymnase était loin de n'être qu'un passe-temps agréable.¹⁷

La question de l'ampleur de la participation à cet entraînement à l'époque hellénistique et impériale se pose de nouveau dans ce contexte. À Amphipolis, l'éphébarque établissait chaque année une liste de tous les jeunes hommes ayant atteint l'âge de l'éphébie. Cependant, seuls les fils de familles disposant d'un patrimoine de maisons, de terres et de bétail d'une valeur d'au moins 3 000 drachmes étaient tenus de participer au service quotidien (voir p. 92-93, l. 6-19). En l'absence de sources, on ne sait pas si des règles similaires existaient dans d'autres cités. Il ressort d'indices épars que les jeunes usagers du gymnase des époques hellénistique et

impériale devaient être suffisamment aisés pour être capables non seulement d'avoir le temps libre nécessaire à l'entraînement, mais aussi de payer les contributions essentielles aux nombreuses activités du gymnase, qu'il s'agisse de la rémunération des enseignants et des entraîneurs, des animaux pour les sacrifices, des statues honorifiques et bien d'autres choses encore. En effet, les fonds mis à disposition par les cités ne permettaient souvent qu'un fonctionnement à minima de l'établissement et les généreux gymnasiarques, capables de subventionner seuls l'institution, n'étaient sans doute pas si nombreux.



6.5 Reconstitution d'une statue assise du philosophe Chrysippe d'après une copie romaine au Musée du Louvre (après 230 av. J.-C.) (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. Th 38)

6.5 Rekonstruktion einer Sitzstatue des Philosophen Chrysipp nach einer römischen Kopie im Musée du Louvre (nach 230 v. Chr.) (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. Th 38)

Zu den internen Agonen gesellten sich Festtage der im Gymnasion verehrten Götter, außerdem nahm die gymnasiale Jugend an Festen der Polis teil (vgl. Kap. 7), sodass der Jahreskalender eines Gymnasions recht dicht mit Terminen gefüllt sein konnte: Das Fragment eines solchen Kalenders aus Kos (Mitte 2. Jh. v. Chr.), das bruchstückhaft die Termine von drei Monaten enthält, zeigt eine bunte Mischung von Veranstaltungen: Prüfungen und Agone für Knaben und Epheben wechselten sich ab mit Festtagen im Kult traditioneller Gottheiten und hellenistischer Könige, die innerhalb des Gymnasions verehrt wurden, mit Prozessionen bei Polisfesten und Opfern in den Heiligtümern der Stadt.¹⁴

Siegerlisten wie diejenige aus Samos stammen meist aus der hellenistischen Zeit. Eine Liste aus Herakleia Pontike an der kleinasiatischen Schwarzmeerküste wirft dagegen ein seltenes Schlaglicht auf ein Gymnasion der frühen Kaiserzeit.¹⁵ Die Sieger stammen aus zwei Altersgruppen, den jüngeren und den älteren Epheben. Die Ephebie in Herakleia umfasste damals also zwei Jahre, in dieser Zeit eine große Ausnahme. Die Wettbewerbe wurden nicht nur in den üblichen Lauf- und Kampfsportdisziplinen ausgetragen, sondern auch „mit Schild und Speer“, also in der Hoplomachie, und mit dem Schleudern in einer Disziplin, die zwar auch die Epheben in Amphipolis übten, die aber bei Wettkämpfen sonst keine Rolle spielte. Es ist bemerkenswert, dass in Herakleia die militärische Komponente der Ephebenausbildung noch in der *Pax Romana** so deutlich hervortritt. Zumindest Disziplinen wie Speerwurf und Bogenschießen sind auch andernorts in dieser Zeit noch öfter belegt. Selbst in der Kaiserzeit waren diese Aktivitäten allerdings kein reiner Traditionalismus: Gerade in Kleinasien wurden Patrouillen leichtbewaffneter junger Männer eingesetzt, um in den oft ausgedehnten Territorien der Städte für Ruhe und Ordnung zu sorgen.¹⁶ Aber vor allem in der hellenistischen Zeit mit ihren zahlreichen Kriegen war die militärische Ausbildung in den Gymnasien überlebenswichtig für die Städte und ihre jungen Bürger, denn die *néoi* oder *neanískoi** bildeten im Fall eines Konflikts die Kerntruppe der städtischen Milizen. Zahlreiche Quellen

belegen Kampfeinsätze der jungen Männer, bei denen es auch häufig zu Verlusten kam. Das Training im Gymnasion war nicht nur ein schöner Zeitvertreib.¹⁷

Vor diesem Hintergrund stellt sich erneut die schon oben angesprochene Frage, wie groß die Beteiligung am gymnasialen Training in Hellenismus und Kaiserzeit eigentlich war. In Amphipolis erstellte der Ephebarch jährlich eine Liste aller jungen Männer, die das Alter für die Ephebie erreicht hatten. Zur Teilnahme am täglichen Dienst verpflichtet waren aber nur die Söhne aus Familien, die über ein Vermögen aus Häusern, Land und Vieh im Wert von mindestens 3.000 Drachmen verfügten (s. S. 92–93, Z. 6–19). Ob es ähnliche Regelungen auch in anderen Städten gab, ist mangels Quellen unbekannt. Aus verstreuten Indizien geht zumindest hervor, dass die gymnasiale Jugend in Hellenismus und Kaiserzeit nicht nur wohlhabend genug sein musste, um sich freie Zeit für das Training nehmen zu können, sondern für die zahlreichen Aktivitäten im Gymnasion auch Beiträge zahlen musste: für die Bezahlung von Lehrern und Trainern, für Opfertiere, für Ehrenstatuen und vieles mehr. Die von den Städten zur Verfügung gestellten Mittel scheinen oft nur eine Grundversorgung sichergestellt zu haben, und nicht jedes Jahr amtierte ein großzügiger Gymnasiarch, der das Gymnasion aus eigener Tasche subventionierte.

Formation intellectuelle

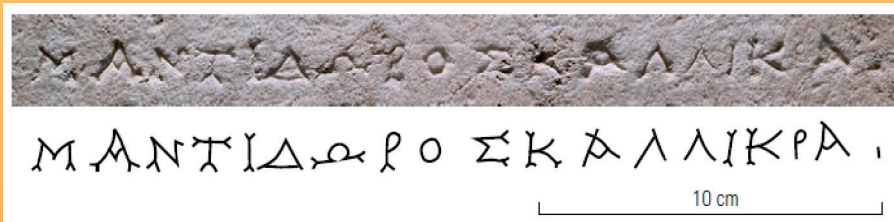
Dès le V^e s. av. J.-C., les gymnases d'Athènes faisaient partie des lieux privilégiés par les orateurs et les philosophes en quête d'auditeurs et d'élèves. Platon et Aristote ont fondé leurs écoles à l'*Académie* et au *Lycée*, et Athènes, avec ses gymnases, est restée jusqu'à la fin de l'Antiquité un centre culturel qui attirait les férus d'éducation de tout le monde méditerranéen, désireux d'apprendre auprès des grands philosophes comme le stoïcien Chrysippe, originaire de Soloi en Cilicie, en Asie Mineure, qui enseignait entre autres au *Lycée* (Diogène de Laërte, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, 7, 185) (fig. 6.5). D'autres grandes cités hellénistiques sont également devenues de grands centres d'enseignement, en particulier Alexandrie, mais aussi Pergame, Rhodes ou encore, surtout pour la médecine, Cos. La plupart du temps, les gymnases jouaient un rôle important dans ce processus. Il s'agit bien sûr de cas exceptionnels ; la grande majorité des cités ne connut pas un tel développement. Néanmoins, même dans les petites *poleis*, on s'efforçait de proposer, au moins occasionnellement, des offres d'enseignement intellectuel à tous ceux qui fréquentaient les gymnases.

À Érétie, sur l'île d'Eubée, le gymnasiarque Elpinikos (cf. chap. 4 et 7) a veillé, vers la fin du II^e s. av. J.-C. et avec ses propres moyens, à ce que les *paides*, les éphèbes et « les autres (usagers) qui étaient sous son autorité » soient plus nombreux que d'habitude à fréquenter le gymnase. Parmi les offres spéciales qu'il finança figuraient, outre l'huile gratuite et les victimes pour les sacrifices, un maître de rhétorique et un entraîneur pour l'hoplomachie. Ces deux spécialistes étaient à la disposition non seulement des *paides* et des éphèbes, mais aussi de tous ceux qui souhaitaient en bénéficier.¹⁸ Le professeur de rhétorique n'enseignait sans doute pas seulement les techniques du discours public aux jeunes gens, parmi lesquels se trouvaient certainement de nombreux fils de la classe supérieure ayant des ambitions politiques, mais aussi des connaissances en histoire, en mythologie et en religion. Un autre gymnasiarque d'Érétie, Mantidôros, fils de Kallikratès, finança à peu près à la même époque la venue d'un philologue spécialiste d'Homère, un Athénien nommé Dionysios. Celui-ci proposait apparemment ses services comme professeur itinérant. Cet expert d'Homère enseignait « à tous ceux qui attachaient de l'importance à la *paideia* ». ¹⁹ Les enfants étaient familiers de l'*Illiade* et l'*Odyssee*. Le philologue Dionysios abordait probablement dans ses conférences des questions d'interprétation plus approfondies, sans pour autant suggérer à ses auditeurs une quelconque distance critique. Au contraire, ceux-ci considéraient les héros homériques comme des modèles et intériorisaient leurs valeurs aristocratiques, notamment l'idée de la compétition permanente dans laquelle chacun doit faire ses preuves contre les autres (cf. chap. 1). Dans la loi d'Amphipolis, il n'est nulle part question de formation intellectuelle pour les éphèbes, et il se peut que dans d'autres cités également, des représentations comme celle de Dionysios n'aient pas été prévues dans le programme de base des gymnases ou n'aient pas pu être financées, sans l'intervention d'évergètes* comme Elpinikos.

L'entraînement et l'enseignement ne retenaient peut-être pas toujours l'attention des plus jeunes. Certains préféraient inscrire leurs noms dans des graffitis encore visibles sur les colonnes et les murs de plusieurs gymnases. Il faut imaginer que bien souvent, comme dans le « gymnase du bas » de Priène où plusieurs dizaines de graffitis ont été découverts, les responsables de la surveillance fermaient les yeux sur cette pratique. Un tel comportement n'empêchait en aucun cas une carrière à l'âge adulte : à Érétie, Mantidôros, le célèbre gymnasiarque honoré pour ses mérites exceptionnels, alors qu'il était encore adolescent, avait gravé son nom sur le mur de l'une des salles du gymnase de la cité, peut-être celle qui servait à l'enseignement (fig. 6.6).²⁰

6.6 Grèce, Érétrie. Graffito du futur gymnasiarque Mantidôros, fils de Kallikratès, au gymnase ; deuxième moitié du IIe s. av. J.-C.

6.6 Griechenland, Eretria. Graffito des späteren Gymnasiarchen Mantidoros, Sohn des Kallikrates, im Gymnasion; zweite Hälfte des 2. Jhs. v. Chr.



Intellektuelle Bildung

Die Gymnasien in Athen waren seit dem 5. Jh. v. Chr. bevorzugte Orte für Redner und Philosophen auf der Suche nach Zuhörern und Schülern. Platon und Aristoteles gründeten ihre Schulen in der Akademie und im Lykeion, und Athen mit seinen Gymnasien blieb bis zum Ende der Antike ein kulturelles Zentrum, das Bildungshungrige aus der ganzen mediterranen Welt anzog, um von großen Philosophen wie dem aus dem kilikischen Soloi in Kleinasien stammenden Stoiker Chrysipp, der u. a. im Lykeion unterrichtete (Diogenes Laertios, *Leben und Lehren berühmter Philosophen* 7, 185), persönlich zu lernen (Abb. 6.5). Auch andere hellenistische Metropolen entwickelten sich zu Zentren der Bildung, allen voran Alexandria, aber auch Pergamon, Rhodos oder – speziell für die Medizin – Kos. Meist spielten dabei die Gymnasien eine wichtige Rolle. Dies waren freilich Ausnahmefälle, mit denen die große Mehrheit der Städte nicht ansatzweise konkurrieren konnte. Dennoch bemühte man sich auch in kleineren Poleis, wenigstens gelegentlich höhere Bildungsangebote für alle Besucher der Gymnasien zu unterbreiten.

In Eretria auf Euböa sorgte der Gymnasiarch Elpinikos (vgl. Kap. 4 und 7) gegen Ende des 2. Jhs. v. Chr. mit eigenen Mitteln dafür, dass die *paides*, Epheben und „die übrigen, die seiner Amtsgewalt unterstanden“, zahlreicher als üblich das Gymnasion besuchten. Zu den besonderen Angeboten, die er finanzierte, gehörten neben kostenlosem Öl und Opfertieren ein Rhetoriklehrer und ein Trainer für die Hoplomachie. Diese beiden Spezialisten standen nicht nur den *paides* und Epheben zur Verfügung, sondern auch allen anderen, die von ihnen

profitieren wollten.¹⁸ Der Rhetoriklehrer brachte den jungen Leuten, zu denen sicher viele Söhne aus der Oberschicht mit politischen Ambitionen gehörten, wohl nicht nur die Techniken der öffentlichen Rede nahe, sondern zugleich auch Kenntnisse aus Geschichte, Mythologie und Religion. Ein anderer Gymnasiarch in Eretria namens Mantidoros, Sohn des Kallikrates, finanzierte etwa im selben Zeitraum einen Homer-Philologen, einen Athener namens Dionysios, der seine Dienste offenbar als Wanderlehrer anbot. Dieser Homer-Experte unterrichtete „alle, die Wert auf Bildung (*paideia*) legten“.¹⁹ Mit *Ilias* und *Odyssee* wurden schon die Kinder im Elementarunterricht vertraut gemacht. Der Philologe Dionysios dürfte in seinen Vorträgen auch weiterführende Fragen der Interpretation angesprochen, seinen Zuhörern aber kaum kritische Distanz nahegelegt haben. Im Gegenteil werden diese die homerischen Helden als Vorbilder betrachtet und deren aristokratische Werte verinnerlicht haben, insbesondere die Idee vom ständigen Wettkampf, in dem man sich gegen andere zu bewähren habe (vgl. Kap. 1). In dem Gesetz aus Amphipolis ist von intellektueller Bildung für die Epheben nirgends die Rede, und es mag sein, dass auch in anderen Städten Auftritte wie der des Dionysios im Grundprogramm der Gymnasien nicht vorgesehen oder finanzierbar waren, sodass man auf Euergeten wie Elpinikos hoffen musste.

Training und Unterricht fanden im Übrigen nicht immer die uneingeschränkte Aufmerksamkeit gerade der jüngeren Gymnasiumsbesucher. Wir kennen daher aus einer ganzen Reihe von Gymnasien in Säulen und Wände eingeritzte Graffiti, mit denen sie ihre Namen verewigten. Wenn wie im unteren Gymnasion von Priene mehrere Dutzend solcher Graffiti erhalten sind, müssen die Aufsicht führenden Amtsträger gelegentlich ein Auge zugedrückt haben. Ein solches Verhalten stand jedenfalls einer Karriere im Erwachsenenalter nicht entgegen: In Eretria hatte der oben erwähnte Mantidoros als Jugendlicher seinen Namen in die Wand eines vielleicht für den Unterricht genutzten Raums im Gymnasion der Stadt geritzt (Abb. 6.6) – derselbe, der die Einrichtung später als Gymnasiarch leitete und für seine herausragenden Verdienste geehrt wurde.²⁰

[CHRISTOF SCHULER]

LA LOI ÉPHÉBARCHIQUE D'AMPHIPOLIS : L'ÉDUCATION CIVIQUE SUR PLUSIEURS GÉNÉRATIONS






En 1984, une découverte spectaculaire a été faite à Amphipolis, en Macédoine : une stèle avec une inscription de 139 lignes contenant la « loi sur l'éphébarchie* » de la cité. Depuis sa publication en 2015, ce texte sans équivalent dans notre documentation alimente la recherche sur les gymnases grecs. La stèle a été mise au jour dans un portique du gymnase d'Amphipolis et porte le titre suivant : « En l'an 125. Adaios fils d'Euhéméros ayant été éphébarque (a consacré) aux jeunes le *nómos ephebarchikós* (l. 1-3). » L'inscription date de 24/23 av. J.-C., à l'époque du premier empereur romain, Auguste (27 av. J.-C.-14 ap. J.-C.), mais le texte remonte, du moins en grande partie, à l'époque du royaume macédonien (avant 168 av. J.-C.) et a simplement été regravé. Un relief montre différents symboles de la culture gymnasiale : un vase à huile, une couronne et une branche de palmier en signe de victoire, un strigile* et un disque ou une balle.

L'éphébarque était chargé de diriger le programme d'éducation publique que les fils de familles de citoyens aisés suivaient au gymnase à l'aube de leur majorité, entre 18 et 20 ans. À Amphipolis, où ce programme était prévu pour durer deux ans, les séances d'entraînement quotidiennes portaient, même après le début de la *Pax Romana**, sur des sports à connotation militaire comme le tir à l'arc, le lancer du javelot, le tir à la fronde et l'équitation, tandis qu'il n'est pas question de formation intellectuelle. Une grande attention était portée au comportement décent (*eukosmia**) des éphèbes*, même en dehors du gymnase. Ainsi, ceux-ci devaient toujours prendre le chemin le plus court pour se rendre au gymnase, ne s'attarder nulle part et ne parler à personne. Ils ne devaient pas être accompagnés d'esclaves et devaient marcher pieds nus en été. Les compétitions régulières (*agônes**), au cours desquelles les éphèbes étaient évalués, sont précisément développées dans le texte. Les jeunes intériorisaient ainsi très tôt le principe agonal qui allait également déterminer leur avenir de citoyens adultes : ils devaient constamment rivaliser avec les autres pour acquérir prestige social et politique.



DAS EPHEBARCHENGESETZ VON AMPHIPOLIS: BÜRGERERZIEHUNG ÜBER GENERATIONEN

Original

-  Grèce/Griechenland, Amphipolis
-  Marbre Marmor
-  2,645 m
-  Amphipolis, Musée archéologique Amfipoli, Archäologisches Museum, Inv. Λ 22
-  24/23 av. J.-C. (125^e année de l'ère de la province romaine de Macédoine)
24/23 v.Chr. (125. Jahr der Zeitrechnung der römischen Provinz Macedonia)

6.7 Photographie partielle du haut la stèle d'Amphipolis, avec le début de l'inscription et les symboles du gymnase (Amphipolis, Musée archéologique)

6.7 Detailansicht der Stele aus Amphipolis mit dem Beginn der Inschrift und Symbolen des Gymnasiums (Amfipoli, Archäologisches Museum)

Im makedonischen Amphipolis gelang 1984 ein spektakulärer Fund: eine Stele mit einer 139 Zeilen langen Inschrift, die das „Gesetz über die Ephebarchie“ der Stadt enthält. Seit seiner Veröffentlichung im Jahr 2015 befeuert der in unserer Überlieferung singuläre Text die Forschung zu den griechischen Gymnasien. Die Stele kam in einer Säulenhalle des Gymnasiums von Amphipolis zu Tage und trägt folgende Überschrift: „Im 125. Jahr. Adaios, Sohn des Euhemeros, (hat) nach seiner Amtszeit als Ephebarch den jungen Männern den *nómos ephebarchikós* (gestiftet)“ (Z. 1–3). Die Inschrift entstand also 24/23 v. Chr., in der Zeit des ersten römischen Kaisers Augustus (27 v. Chr.–14 n. Chr.), der Text geht jedoch zumindest in großen Teilen auf die Zeit des makedonischen Königreichs (vor 168 v. Chr.) zurück und wurde lediglich neu aufgezeichnet. Ein Relief zeigt Symbole der gymnasialen Kultur: ein Ölgefäß, einen Kranz und einen Palmzweig als Siegeszeichen, eine Strigilis* und einen Diskus oder Ball.

Dem Ephebarchen oblag die Leitung des öffentlichen Erziehungsprogramms, das die Söhne aus gut situierten Bürgerfamilien an der Schwelle zur Mündigkeit, im Alter zwischen 18 und 20 Jahren, im Gymnasium absolvierten. In Amphipolis, wo dieses Programm auf zwei Jahre angelegt war, hatten die täglichen Trainingseinheiten noch nach Beginn der *Pax Romana** militärisch konnotierte Sportarten wie Bogenschießen, Speerwerfen, Steinschleudern und Reiten zum Inhalt, während von intellektueller Bildung nicht die Rede ist. Große Sorge galt dem anständigen Benehmen (*eukosmía**) der Epheben* auch außerhalb des Gymnasiums. So sollten diese immer den kürzesten Weg zum Gymnasium nehmen, sich nirgends aufhalten und mit niemandem sprechen. Sie durften sich nicht von Sklaven begleiten lassen und mussten im Sommer barfuß gehen. Umfangreich behandelt sind die regelmäßigen Wettbewerbe (*Agone**), bei denen die Leistungen der Epheben bewertet wurden. Die Jugendlichen verinnerlichten auf diese Weise schon früh das agonale Prinzip, das auch ihre Zukunft als erwachsene Bürger bestimmen würde: dass sie ständig mit anderen um soziales und politisches Prestige zu konkurrieren hatten.

[CHRISTOF SCHULER]

D. Rousset, *Considérations sur la loi éphébarchique d'Amphipolis*, *Revue des Études Anciennes* 119, 2017, 49–84.

M. B. Hatzopoulos, *Comprendre la loi éphébarchique d'Amphipolis*, *Tekmeria* 13, 2015/2016, 145–171.

Chr. Mann, *Sport und Erziehung im hellenistischen Makedonien. Überlegungen zum Ephebarchengesetz aus Amphipolis*, *Ancient Society* 52, 2022, 125–169.

« L'ÉPHÈBE DE TRALLES » : UN JEUNE SPORTIF AU GYMNASÉ






Un adolescent habillé au gymnase ? Il porte un *chiton** court et fin, visible uniquement sur le haut du bras droit et entre le pilier et le genou gauche et, par-dessus, une *chlamyde** tout aussi courte mais plus lourde. Ses pieds sont enfoncés dans des sandales et des bas lacés, dont les bords supérieurs sont visibles grâce à une fine rainure au milieu du mollet. Le garçon porte ainsi la tenue typique des éphèbes*. Ses bras se distinguent sous l'épais tissu : l'avant-bras gauche est placé devant la poitrine, tandis que la main droite est repliée dans l'ourlet arrière du manteau et le tire vers l'avant.

L'éphèbe est nonchalamment adossé à un pilier. Sa position gracieuse ainsi que sa tête fine et inclinée sur le côté donnent au jeune garçon une attitude d'introspection, mais aussi de la grâce et de la délicatesse. Et pourtant, c'est un athlète expérimenté. En témoignent ses mollets musclés et ses oreilles gonflées par les coups reçus à la boxe ou au pancrace (cf. chap. 8). Le pilier fait également référence au gymnase. Les piliers y servaient de repères pour tourner, pour marquer le départ et l'arrivée ou tout simplement pour déposer ses vêtements. Celui de l'éphèbe portait toutefois une sculpture – peut-être un buste d'Hermès (cf. chap. 3) – comme le montrent sa face supérieure travaillée et le trou de cheville qui s'y trouve.



Le garçon n'est pas montré nu en tant que sportif actif, mais habillé après avoir fait du sport. Il associe deux des représentations idéales de l'éphèbe, à savoir la grâce et l'athlétisme. Le fait que son vêtement recouvre une grande partie de son corps rend la statue particulière et augmente son attrait. S'il se trouvait réellement au gymnase de Tralles, l'éphèbe de pierre ressemblait peut-être aux véritables jeunes hommes qui s'y entraînaient ou qui attendaient leurs camarades en s'appuyant contre un pilier ou un mur après le sport.



Original

-  Turquie, Tralles (gymnase?)
Türkei, Tralleis (Gymnasion?)
-  Marbre Marmor
-  1,47 m
-  Istanbul, Musée archéologique
Istanbul, Archäologisches
Museum, Inv. 1191
-  Copie romaine d'après un
original grec en bronze datant du
III^e s. av. J.-C.
Römische Kopie nach einem
griechischen Bronzeoriginal des
3. Jhs.v.Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für
Abgüsse Klassischer Bildwerke,
Inv. Th III
-  Plâtre Gips

6.8 Moulage en plâtre de « l'Épèbe de Tralles »
(Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

6.8 Gipsabguss des Knaben von Tralleis
(München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

DER SOG. KNABE VON TRALLEIS: EIN JUNGER SPORTLER IM GYMNASION

Ein Jugendlicher bekleidet im Gymnasion? Er trägt einen nur am rechten Oberarm und zwischen Stütze und linkem Knie sichtbaren kurzen, dünnen Chiton* und darüber eine ebenso kurze, aber schwere Chlamys*. Die Füße stecken in geschnürten Sandalen und Strümpfen, deren obere Ränder durch eine feine Rille in der Wadenmitte zu erkennen sind. Damit trägt der Junge die typische Kleidung für Epheben*. Seine Arme zeichnen sich dabei unter dem dicken Stoff ab: Der linke Unterarm liegt vor der Brust, während die rechte Hand in den hinteren Mantelsaum eingeschlagen ist und diesen nach vorne zieht.

Lässig lehnt der Ephebe an einem Pfeiler. Der grazile Stand sowie der feingliedrige und zur Seite geneigte Kopf lassen den Jungen in sich versunken und zugleich anmutig und zart wirken. Und doch ist er ein erfahrener Athlet. Davon zeugen seine muskulösen Waden und seine Ohren, die durch Schläge beim Boxen oder beim Pankration angeschwollen sind (vgl. Kap. 8). Auch der Pfeiler verweist auf das Gymnasion. Pfeiler dienten dort als Wendemarken, Start- und Zielmarkierung oder dazu, die Kleider darauf abzulegen. Der des Epheben trug allerdings ein Bildwerk – vielleicht eine Hermenbüste* (vgl. Kap. 3) –, wie seine bearbeitete Oberseite und das darin befindliche Dübelloch zeigen.

Der Junge ist nicht nackt als aktiver Sportler gezeigt, sondern bekleidet nach dem Sport. Er verbindet mit seiner Grazilität und dem Athletentum zwei der Idealvorstellungen eines Epheben. Dass dabei sein Gewand einen Großteil des Körpers verhüllt, macht die Statue zu etwas Besonderem und steigert ihren Reiz. Wenn sie wirklich im Gymnasion in Tralleis stand, dann korrespondierte der steinerne Ephebe möglicherweise mit den echten jungen Männern, die dort trainierten oder nach dem Sport an einen Pfeiler oder eine Wand gelehnt auf ihre Kameraden warteten.

[ULRICH HOFSTÄTTER]

H. Sichtermann, Der Knabe von Tralles, Antike Plastik 4, Wiesbaden 1965, 71–85.

R. Özgan, Die griechischen und römischen Skulpturen aus Tralleis, Asia Minor Studien 15, Bonn 1995, 114–125 cat./Kat. TR 69.

Le monde antique est profondément marqué par le polythéisme. Le culte d'une multitude de divinités comme les concepts et rituels religieux qui y sont associés accompagnent la vie des Grecs, du culte domestique aux grandes fêtes des *poleis**. Le gymnase ne fait pas exception, bien au contraire. D'une part, les gymnases sont eux-mêmes des lieux où sont accomplis différents cultes. D'autre part, des groupes du gymnase participaient de manière prééminente aux fêtes religieuses civiques, même en dehors de l'enceinte du gymnase. Socialisation religieuse et politique des citoyens vont ainsi étroitement de pair.

Dès l'origine, gymnases et lieux de culte sont associés dans l'espace. Ainsi, les premiers gymnases sont souvent des extensions ou des parties intégrantes d'enceintes sacrées. C'est évident dans les grands sanctuaires panhelléniques* comme Delphes (voir p. 48-49). Et ce n'est pas un hasard si les trois grands gymnases préhellénistiques d'Athènes – *Lycée*, *Académie*, *Cynosarges* – sont situés à proximité des bois sacrés d'Apollon *Lykeios* et du héros* attique *Akademios* et enfin près d'un sanctuaire d'Héraclès (cf. chap. 3). Se familiariser avec ces cultes locaux joue également un rôle important dans la formation au gymnase. Par exemple, les éphèbes* athéniens visitaient dans le cadre de leur service les sanctuaires situés sur le territoire de la cité et y effectuaient des sacrifices.

En outre, les éphèbes, mais aussi les autres groupes d'âge du gymnase, tiennent souvent une place importante dans les processions culturelles de la cité. En règle générale, les groupes y sont dirigés par les gymnasiarques*, les éphèbarques* et les pédonomes* responsables de chacun d'entre eux. Par exemple, à Amphipolis, l'éphèbarque marchait à la tête des éphèbes qu'il avait formés, tous vêtus de leur costume (cf. p. 92-93, l. 130-133). La tonalité militaire était recherchée. Dans ces occasions, la jeunesse du gymnase devait montrer aux citoyens rassemblés non seulement l'avenir prometteur de la *polis*, mais aussi la capacité à se défendre contre les ennemis intérieurs et extérieurs (cf. chap. 6).

LES DIEUX SONT PARTOUT :

LE GYMNASE ET LES CULTES



Les dieux du gymnase : Hermès et Héraclès

Certaines divinités ont une relation étroite avec le gymnase. Il s'agit d'Hermès et Héraclès, qui, parfois aussi nommés « les dieux du gymnase » ou « de la palestra* », sont vénérés dans tous les gymnases. Hermès, éloquent messager des dieux, et Héraclès, combattant et champion de l'hellénisme, président à nombre d'aspects de l'entraînement physique et de la formation du bon citoyen, lors du passage entre l'adolescence et l'âge adulte. Parfois, le rôle d'Hermès dans la transmission des principes agonistiques est souligné par des épithètes, le plus souvent *Enagonios*, plus rarement *Agonios*. Ainsi, le *démos** de la cité de Patara en Lycie a fait don aux *néoi**, entre autres, d'une statue d'Hermès *Agonios*, c'est-à-dire d'Hermès (protecteur) des concours, dont seule la base de la statue portant l'inscription correspondante a été conservée (fig. 7.1).¹ Les sculptures d'Hermès et d'Héraclès font partie de la statuaire standard de nombreux gymnases, notamment sous la forme d'hermès-piliers* (cf. chap. 3). C'est en raison de cette omniprésence dans les gymnases

DIE GÖTTER SIND ÜBERALL:

GYMNASION UND KULT

Die antike Welt war vom Polytheismus geprägt. Auch in Griechenland begleiteten die Verehrung einer Vielzahl von Gottheiten und die damit verbundenen religiösen Vorstellungen und Rituale das ganze Leben, vom häuslichen Kult bis zu den großen Festen der Poleis*. Das Gymnasion bildete in dieser Hinsicht keinen Sonderfall – im Gegenteil. Zum einen waren die Gymnasien selbst Orte, an denen verschiedene Kulte ausgeübt wurden. Zum anderen nahmen gymnasiale Gruppen auch außerhalb des Gymnasions prominent an kultischen Festen der Polisgemeinschaft teil. Religiöse und politische Sozialisierung der Bürger gingen auf diese Weise untrennbar Hand in Hand.

Von Anfang an standen zudem Gymnasien und Kultorte in enger räumlicher Verbindung. Bei den frühen Gymnasien handelte es sich oft um Erweiterungen oder Bestandteile heiliger Bezirke. Ganz offensichtlich war das der Fall bei den großen panhellenischen* Heiligtümern wie Delphi (s. S. 48–49). In Athen lagen die drei großen vorhellenistischen Gymnasien Athens – Lykeion, Akademie und Kynosarges – nicht von ungefähr in bzw. in der Nähe der heiligen Haine des Apollon *Lykeios* und des attischen Heros* Akademos sowie bei einem Heiligtum des Herakles (vgl. Kap. 3). In der gymnasialen Ausbildung legte man großen Wert darauf, die Jugend mit solchen lokalen Kulturen vertraut zu machen. Die athenischen Epheben* besuchten z. B. im Rahmen ihres Dienstes die Heiligtümer im Umland der Stadt und brachten dort Opfer dar.

Darüber hinaus waren die Epheben, aber auch andere Altersgruppen des Gymnasions, häufig prominent in städtische Kultprozessionen eingebunden. Dabei wurden die Gruppen von den für sie jeweils zuständigen Gymnasiarchen*, Ephebarchen* und Paidonomen* angeführt. Auch in Amphipolis ging der Ephebarch an der Spitze der in ihre Tracht gekleideten und

von ihm formierten Epheben (vgl. S. 92–93, Z. 130–133). Eine militärische Konnotation war dabei durchaus gewollt. Die gymnasiale Jugend sollte der versammelten Bürgerschaft bei solchen Anlässen nicht nur ganz allgemein die glänzende Zukunft der Polis vor Augen führen, sondern auch ihre Wehrhaftigkeit gegenüber inneren und äußeren Feinden (vgl. Kap. 6).

Die Götter des Gymnasions: Hermes und Herakles

Bestimmte Gottheiten standen in besonders enger Beziehung zum Gymnasion. An erster Stelle zu nennen sind Hermes und Herakles, die – oft als „die Götter des Gymnasions“ oder „der Palästra“ bezeichnet – in allen Gymnasien verehrt wurden. Der beredete Götterbote Hermes und Herakles, Vorkämpfer der griechischen Kultur, verkörperten verschiedene Aspekte des körperlichen Trainings und der Formung des tugendhaften Bürgers am Übergang zwischen Jugend- und Erwachsenenalter. Bisweilen wurde gerade die Rolle des Hermes in der Vermittlung agonistischer Prinzipien durch Beinamen, meist *Enagonios*, seltener *Agonios*, unterstrichen. So stiftete der Demos* der Stadt Patara in Lykien für die *néoi** eine Statue des Hermes *Agonios*, also Hermes als Patron des Wettkampfs. Erhalten hat sich davon nur die Statuenbasis mit der entsprechenden Inschrift (Abb. 7.1).¹ Skulpturen von Hermes und Herakles gehörten zur Standardausstattung zahlreicher Gymnasien, insbesondere in der Form sog. Hermen* (vgl. Kap. 3). Es ist dieser Omnipräsenz in den Gymnasien

7.1 Lykien, Patara.
Base de la statue
d’Hermès *Agonios* ;
1^{er} s. ap. J.-C.

7.1 Lykien, Patara.
Statuenbasis des
Hermes *Agonios*;
1. Jh. n. Chr.



7.2 Carie, Halicarnasse. Relief funéraire d'un athlète vainqueur ; II^e s. av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 784)

7.2 Karien, Halikarnassos. Grabrelief eines siegreichen Athleten; 2. Jh. v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 784)

que l'hermès-pilier est devenu le symbole par excellence de l'institution. Dans un relief funéraire hellénistique d'Halicarnasse, le défunt, par ailleurs représenté selon le type civique de l'époque, s'appuie sur un hermès identifiable comme Héraclès grâce à sa barbe et à sa peau de lion. Le bandeau qu'il porte à droite et une branche de palmier le désignent en outre comme un athlète vainqueur (fig. 7.2). Dans les bains-gymnases de l'époque impériale, Hermès et Héraclès côtoient d'autres divinités et sont bien présents dans les décors sculptés. Un Hermès surnommé *Enagonios* et une réplique d'Héraclès Farnèse font par exemple partie d'un groupe de statues érigé dans les thermes du Sud à Pergé, en Pamphylie, par un dénommé Claudius Piso.² La copie la plus connue de ce type d'Héraclès provient des thermes de Caracalla à Rome (voir p. 104-105).

Mais l'importance des deux dieux se traduit surtout par l'organisation dans les gymnases de fêtes internes en leur honneur, appelées *Hermaia* ou *Herakleia*, qui servent également d'examens de fin d'année. Ces fêtes sont

généralement organisées, dirigées et parfois même financées par les gymnasiarques. Leur programme ne diffère guère de celui des autres fêtes religieuses. Si des éléments sont récurrents (concours, sacrifices d'animaux, banquets), ces fêtes peuvent être organisées de différentes manières d'un endroit à l'autre. Cela vaut par exemple pour la composition des compétitions. À Béroia, lors de la fête en l'honneur d'Hermès, la loi gymnasiarchique ordonne d'éprouver chaque année les qualités essentielles des usagers du gymnase (cf. p. 62-63, face B, l. 47) : l'*euexia** (prestance), l'*eutaxia** (discipline), la *philoponia** (endurance). En outre, on y organisait des courses aux flambeaux (*lampadedromíai*) des garçons (*paidés**) et des jeunes hommes (*néanisko**). Les courses aux flambeaux se déroulent presque toujours en relais, ce qui en fait la seule discipline d'équipe fréquemment pratiquée dans les concours grecs. Elles nous montrent que, dans l'Antiquité grecque, les compétitions sportives ont toujours fait partie d'une manifestation culturelle, et peuvent même sans doute être considérée comme des actes culturels. Ainsi, sur un relief funéraire du début de l'époque hellénistique provenant de Syros, la représentation d'un jeune porteur de torche est peut-être à mettre en relation avec la course aux flambeaux organisée dans le cadre de la fête culturelle locale pour la déesse Déméter (fig. 7.3).³ Dès l'époque classique, les courses aux flambeaux font partie intégrante du programme des Panathénées et d'autres fêtes à Athènes. Sous l'influence de celles-ci, elles semblent se répandre dans le monde grec à l'époque hellénistique.⁴ Le but d'une course aux flambeaux est de porter la torche allumée d'un autel à un autre sans qu'elle ne s'éteigne, et d'allumer ainsi un feu. À Athènes, si le Grand Autel de l'Acropole constituait toujours l'aboutissement de la course, le départ était donné d'un autel du bois sacré de l'*Académie*, ce qui souligne l'importance du gymnase dans la tradition de la course aux flambeaux.

Les vainqueurs des *Hermaia* de Béroia étaient tenus de consacrer les prix de la victoire qu'ils avaient remportés au gymnase. De telles exigences sont souvent formulées dans le cadre de l'organisation d'un concours. L'un des témoignages les plus nets est celui d'Agasioclès, coupable d'avoir

zuzuschreiben, dass der Hermenpfeiler zur Bildchiffre für die Einrichtung schlechthin geriet. In einem hellenistischen Grabrelief aus Halikarnassos stützt sich der ansonsten ganz im bürgerlichen Habitus der Zeit wiedergegebene Verstorbene auf eine durch Bart und Löwenfell als Herakles zu identifizierende Herme. Die Binde in seiner Rechten und ein Palmzweig weisen ihn zudem als Athleten und agonistischen Sieger aus (Abb. 7.2). In den kaiserzeitlichen Badgymnasien begegnen uns Hermes und Herakles neben anderen Gottheiten vor allem als Teil dekorativer Skulpturenensembles. Ein mit dem Beinamen *Enagonios* versehener Hermes und eine Replik des Herakles Farnese gehörten etwa zu einer Gruppe von Statuen, die ein gewisser Claudius Piso in den Südthermen im pamphyliischen Perge aufstellen ließ.² Die bekannteste Kopie dieses Herakles-Typus stammt jedoch aus den Caracallathermen in Rom (s. S. 104–105).

In erster Linie zeigt sich die Bedeutung der beiden Götter aber darin, dass man in den Gymnasien ihnen zu Ehren interne, als *Hermaia* beziehungsweise *Herakleia* bezeichnete Feste veranstaltete, die zugleich als jährliche Abschlussprüfungen dienten. Diese Feste wurden meist von den Gymnasiarchen organisiert, geleitet und mitunter auch finanziert. In ihrem Programm unterschieden sie sich kaum von anderen Kultfesten. Zu ihren wiederkehrenden Elementen gehörten Agone, Tieropfer und Festbankette. Im Detail konnten diese Elemente freilich von Ort zu Ort auf verschiedene Weise ausgestaltet sein. Das betrifft beispielsweise die Zusammensetzung der Wettkämpfe. Beim Hermes-Fest in Beroia standen ausweislich des Gymnasiarchengesetzes alljährlich vor allem die gymnasialen Grundtugenden auf dem Prüfstand (vgl. S. 62–63, Seite B, Z. 47): *euexía** (Kondition), *eutaxía** (Disziplin), *philoponía** (Fleiß). Darüber hinaus hielt man in Beroia Fackelläufe (*lampadedromíai*) der Knaben (*paides**) und der jungen Männer (*neanískoi**) ab. Fackelläufe wurden fast immer in Staffeln ausgetragen und waren damit die einzige häufig praktizierte Mannschaftsdisziplin in griechischen Agonen. Sie führen uns vor Augen, dass der sportliche Wettkampf in der griechischen Antike immer Teil einer Kultveranstaltung gewesen,



7.3 Cyclades, Syros. Relief funéraire d'un jeune coureur de flambeaux ; début du III^e s. av. J.-C. (moulage ; Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 1139)

7.3 Kykladen, Syros. Grabrelief eines jugendlichen Fackelläufers; frühes 3. Jh. v. Chr. (Abguss; München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 1139)

ja selbst als Kulthandlung zu verstehen ist. So ist die Darstellung eines jugendlichen Fackelträgers auf einem frühhellenistischen Grabrelief aus Syros vielleicht mit dem Fackellauf im Rahmen des dortigen Kultfestes für die Göttin Demeter in Verbindung zu bringen (Abb. 7.3).³ Bereits in klassischer Zeit waren Fackelläufe fester Bestandteil im Programm der Panathenäen und anderer Feste in Athen. Unter athenischem Einfluss scheinen sie sich in hellenistischer Zeit überall in der griechischen Welt ausgebreitet zu haben.⁴ Ziel eines Fackellaufs war es, die Fackel brennend von einem Altar zu einem anderen zu tragen, ohne dass diese erlosch, und damit ein Feuer zu entzünden. In Athen bildete immer der Große Altar auf der Akropolis diesen Endpunkt, gestartet wurde stets an einem Altar im Heiligen Hain der Akademie, was die Bedeutung des dortigen Gymnasiums für die Tradition des Fackellaufs unterstreicht.

Die Sieger bei den *Hermaia* in Beroia waren dazu angehalten, die von ihnen errungenen Siegespreise in das Gymnasion zu weihen. Derartige Vorgaben finden sich häufig in Zusammenhang mit der Veranstaltung von Agonen. Eines der bekanntesten Zeugnisse stellt der Fall des Agasikles dar, der seinen Preis von den Triopischen Spielen in Knidos mit nach Hause genommen hatte, anstatt ihn ins dortige Heiligtum zu weihen, wofür seine Heimatstadt Halikarnassos aus

dem dorischen Städtebund ausgeschlossen wurde (vgl. Kap. 2). Neben diesen Votivgaben – häufig Gegenstände wie Waffen oder Dreifüße – gehörten auch Statuen verschiedener Gottheiten zur Ausstattung der Gymnasien. Bei ihnen handelte es sich seltener um Kultbilder, sondern um Weihungen einzelner Gymnasiumsbesucher (vgl. Kap. 3). Eine intimere Votivgabe stellt demgegenüber die *Strigilis** dar, die ein Knabe im Innenbild einer attisch-rotfigurigen Schale aus der Zeit um 410 v. Chr. im Begriff ist auf einem vor ihm stehenden Altar zu weihen (Abb. 7.4).

Zu den *Hermaia* von Beroia gehörte ein Festbankett, bei dem es sich offensichtlich um eine vergleichsweise geschlossene und prude Veranstaltung handelte, sofern die Regeln des Gymnasiarchengesetzes eingehalten wurden (Seite B, Z. 66–67): „Die Hieropoioi* und der Gymnasiarch sollen kein Unterhaltungsstück beim Umtrunk zulassen.“ Andersorts boten gerade Bankette den Gymnasiarchen die Möglichkeit, sich auch über die unmittelbare gymnasiale Gemeinschaft hinaus generös zu zeigen und Networking zu betreiben. So lud der Gymnasiarch Elpinikos in Eretria um 100 v. Chr. nicht nur die eigenen Mitbürger, sondern zudem auch die in der Stadt anwesenden Römer und andere Fremde zum Festschmaus im Rahmen der *Hermaia* (vgl. Kap. 4 mit Abb. 4.2).⁵ Die Zeugnis-

emporté le prix reçu lors des concours trioptiques de Cnide au lieu de le consacrer dans le sanctuaire local, ce qui avait valu à sa cité natale, Halicarnasse, d'être exclue de la fédération des cités doriennes (cf. chap. 2). Outre ces offrandes votives liées aux concours, souvent des objets tels que des armes ou des trépieds, les usagers du gymnases pouvaient aussi y consacrer des images divines ; ainsi, la plupart des statues dans les gymnases sont bien plus souvent des offrandes votives que des statues de culte. (cf. chap. 3). Le strigile*, qu'un garçon est sur le point de consacrer sur un autel placé devant lui dans l'image intérieure d'une coupe attique à figures rouges datant d'environ 410 av. J.-C., constitue en revanche une offrande votive plus personnelle (fig. 7.4).

7

Les *Hermaia* de Béroia comprenaient un banquet, qui était manifestement un événement relativement fermé et austère, si les règles de la loi gymnasiarchique étaient respectées (*face B*, l. 66-67) : « Les hiéropes* et le gymnasiarque n'introduiront dans la beuverie aucun divertissement ». Ailleurs, ce sont spécialement les banquets qui offrent parfois aux gymnasiarques la possibilité de se montrer généreux au-delà de la seule communauté des usagers du gymnase et de se constituer ainsi un réseau. Ainsi, vers 100 av. J.-C. à Éretrie, le gymnasiarque Elpinikos invitait non seulement ses concitoyens, mais aussi les Romains présents dans la cité et d'autres étrangers à un banquet dans le cadre des *Hermaia* (cf. chap. 4 avec fig. 4.2).⁵ Les attestations de semblables fêtes se multiplient aux II^e et I^{er} s. av. J.-C. Les gymnasiarques particulièrement aisés profitent ainsi de leur fonction pour accroître leur prestige. En même temps, ils ouvrent ainsi les gymnases, du moins temporairement, à des cercles plus larges de la population et renforcent leur rôle de lieux de rencontre pour l'ensemble de la société civique.

Les autres cultes des gymnases

Dans le monde si divers du gymnase, d'autres divinités qu'Hermès et Héraclès avaient leur place. Ainsi, le culte de certaines divinités, comme celles qui sont liées au soin et à la santé, Asclépios et Hygieia, vise à assurer le bien-être physique des usagers du gymnase. Les principaux dieux protecteurs des *poleis* peuvent aussi être vénérés dans les gymnases et être ainsi présentés aux fils des citoyens, alors en pleine croissance. Par ailleurs, les sources évoquent régulièrement la présence d'Apollon et d'Éros dans les gymnases.

Apollon veille en priorité sur la formation intellectuelle et musicale. C'est pourquoi, à Milet, Apollon et les Muses étaient invoqués avec d'autres divinités dans un serment que les enseignants nouvellement élus devaient prêter conformément aux statuts de la fondation scolaire d'Eudemos (cf. chap. 6). Un bois dédié à Apollon *Lykeios* abritait l'un des grands gymnases d'Athènes, le *Lycée*. Aristote y fonda au IV^e s. av. J.-C. son école philosophique, mais plus tard, des représentants d'autres écoles, comme le stoïcien Chrysippe, y enseignèrent également (cf. chap. 6). Le *Lycée* servait également de lieu d'entraînement militaire. Il est possible que les éphèbes athéniens aient dû démontrer pendant un certain temps leurs compétences acquises devant l'assemblée du peuple au *Lycée*, au plus tard à l'époque hellénistique, ils l'utilisaient pour s'entraîner.⁶ C'est à un auteur de l'époque impériale que nous devons la description de la statue cultuelle d'Apollon au *Lycée*. Les chercheurs identifient cette sculpture à un type de statue logiquement appelé Apollon *Lykeios* (voir p. 106-107).



7.4 Médaillon d'une coupe attique à figures rouges : garçon avec strigile devant un autel ; vers 410 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 7492)

7.4 Innenbild einer attisch-rotfigurigen Schale: Knabe mit Strigilis vor Altar; ca. 410 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 7492)

Dans le contexte du gymnase, nous rencontrons aussi Éros, souvent seul, parfois associé à son pendant Antéros, « l'amour réciproque ». Dans sa description des gymnases d'Élis (la cité responsable du sanctuaire de Zeus à Olympie), l'écrivain voyageur de l'époque impériale Pausanias mentionne des autels dédiés à Éros ainsi qu'un relief représentant Antéros tentant de dérober une branche de palmier à Éros (*Périégèse*, 6, 23). Une statuette en bronze mentionnée dans l'inventaire de Kallistratos à Délos (cf. chap. 3) présente un motif ludique similaire. L'Éros ailé, vêtu d'une peau de lion et d'une massue, s'est glissé dans le rôle d'Héraclès. Des terres cuites utilisées comme offrandes funéraires dans les nécropoles hellénistiques de Myrina en Éolide reprennent le même motif (fig. 7.5). Éros et Antéros, l'amour et l'amour réciproque, ont un lien direct avec les gymnases et leurs palestres, lieux de nombreuses avances sexuelles, surtout de la part des visiteurs plus âgés envers les plus jeunes. Les interdictions destinées protéger les garçons et les adolescents de tels contacts montrent justement qu'ils faisaient partie de la réalité de la vie gymnasiale (cf. chap. 8).

se für solche Feiern werden im 2. und 1. Jh. v. Chr. häufiger. Besonders wohlhabende Inhaber der Gymnasiarchie machten sich so das Amt zunutze, um ihr Prestige zu steigern. Gleichzeitig öffneten sie damit die Gymnasien zumindest zeitweise für breitere Kreise der Bevölkerung und stärkten deren Rolle als Orte der Begegnung für die gesamte Stadtgesellschaft.

Andere Kulte im Gymnasion

Doch fanden in der facettenreichen Welt des Gymnasions neben Hermes und Herakles auch noch andere Gottheiten Platz. Die Verehrung mancher Gottheiten wie etwa die des Heilgottes Asklepios und die der mit ihm eng verbundenen Göttin der Gesundheit, Hygieia, zielten auf die Sicherstellung des körperlichen Wohlergehens der Gymnasionbesucher ab. Auch die wichtigsten Schutzgötter der Polis wurden häufig in den Gymnasien verehrt und so den heranwachsenden Bürgersöhnen nahegebracht. Daneben hören wir in den Quellen in Verbindung mit den Gymnasien immer wieder von Apollon und Eros.

Apollon wachte vorrangig über die intellektuelle und musische Bildung. In Milet wurden deshalb neben anderen Göttern Apollon und die Musen in dem Eid angerufen, den die neugewählten Lehrer gemäß der Satzung der „Schulstiftung“ des Eudemos abzulegen hatten (vgl. Kap. 6). Ein dem Apollon *Lykeios* geweihter Hain beherbergte eines der großen Gymnasien Athens, das Lykeion. Aristoteles begründete dort im 4. Jh. v. Chr. seine philosophische Schule, später lehrten dort aber auch Vertreter anderer Schulen wie beispielsweise der Stoiker Chrysipp (vgl. Kap. 6). Das Lykeion diente als Ort für Musterungen auch militärischen Zwecken. Möglicherweise mussten die athenischen Epheben im Lykeion für einige Zeit ihre erworbenen Fähigkeiten vor der Volksversammlung unter Beweis stellen, spätestens in hellenistischer Zeit nutzten sie es zum Training.⁶ Einem kaiserzeitlichen Autor verdanken wir die Beschreibung der Kultstatue des Apollon im Lykeion. Die Forschung identifiziert diese Skulptur mit einem konsequenterweise als Apollon *Lykeios* bezeichneten Statuentypus (s. S. 106–107).

Eros begegnet uns im Kontext des Gymnasions häufig alleine, wiederholt aber auch mit seinem Gegenstück Anteros, der „erwiderten Liebe“. In seiner Beschreibung der Gymnasien von Elis (der Polis, zu der das Zeusheiligtum von Olympia gehörte) erwähnt der kaiserzeitliche Reiseschriftsteller Pausanias (*Periegesis* 6, 23) dem Eros geweihte Altäre sowie ein Relief, das Anteros bei dem Versuch zeigte, Eros einen Palmzweig zu entwenden. Ein ähnlich spielerisches Motiv zeigt auch eine im Inventar des Kallistratos aus Delos (vgl. Kap. 3) erwähnte Bronzestatue. Der geflügelte Eros war dort mit Löwenfell und Keule in die Rolle von niemand Geringerem als Herakles geschlüpft. Vergleichbare Terrakotten kennen wir etwa als Grabbeigaben aus den hellenistischen Nekropolen von Myrina in der Äolis (Abb. 7.5). Eros und Anteros, Liebe und Gegenliebe, besaßen einen direkten Bezug zum Gymnasion: Die Gymnasien und ihre Palästreten waren für sexuelle Annäherungsversuche vor allem von älteren Besuchern gegenüber jüngeren prädestiniert. Verbote, die Knaben und Jugendliche vor solchen Kontakten schützen sollten, zeigen gerade, dass sie zur Realität des gymnasialen Lebens gehörten (vgl. Kap. 8).

Wie Götter verehrt: Herrscher, Euergeten, Kaiser

Auch der Herrscherkult fand in hellenistischer Zeit Eingang in die Gymnasien. Feste und Wettkämpfe wurden zu Ehren der Könige eingerichtet, die ihrerseits die Loyalität der städtischen Jugend an sich zu binden suchten, indem sie die Gymnasien großzügig unterstützten (vgl. Kap. 4). Finanzierten die Könige ganze Baukomplexe, so wurden diese – wie das wahrscheinlich 224/223 v. Chr. errichtete und von Ptolemaios III. finanzierte *Ptolemaion* in Athen⁸ – mitunter nach ihnen benannt. Als das Gebäude in der frühen Kaiserzeit erneuert wurde, weihten es zwei Gymnasiarchen in der Dedikationsinschrift an die Stadtgöttin Athena *Archegetis*, die vergöttlichten römischen Kaiser (*theof Sebastoi*) und den Gott (*theos*) Ptolemaios. Eine Unterscheidung zwischen „einfacher“ Ehrung und kultischer Verehrung lässt sich dabei nicht immer zweifelsfrei treffen. Auf die Existenz tatsächlicher Kulte weisen am

ehesten solche Zeugnisse hin, die wie ein fragmentarisch erhaltener Gymnasionskalendar des mittleren 2. Jhs. v. Chr. aus Kos die Abhaltung von nach Herrschern benannten Festlichkeiten belegen (vgl. Kap. 4 und 6): man veranstaltete dort an einem bestimmten Tag einen Festumzug für König Ptolemaios, an zwei anderen Tagen fanden Zeremonien für Eumenes und Attalos statt, zwei Könige aus der pergamenischen Dynastie der Attaliden*.

In einer besonders engen Beziehung zur Monarchie stand das Gymnasion von Pergamon, das von dem Attaliden Eumenes II., noch dazu in seiner Residenzstadt, errichtet



7.5 Éolide, Myrina. Statuette en terre cuite d'Éros avec peau de lion ; époque hellénistique (Boston, Museum of Fine Arts, Inv. 00.321)

7.5 Äolis, Myrina. Terrakottastatuette eines Eros mit Löwenfell; hellenistisch (Boston, Museum of Fine Arts, Inv. 00.321)

Honorés comme des dieux : souverains, évergètes, empereurs

À l'époque hellénistique, le culte des souverains fait également son entrée dans les gymnases. Des fêtes et des concours sont organisés en l'honneur des rois, qui cherchent à leur tour à s'attacher la loyauté de la jeunesse des cités en soutenant généreusement les gymnases (cf. chap. 4). Quand les rois financent des complexes architecturaux entiers, ceux-ci sont parfois nommés en leur honneur, comme le *Ptolémaion* à Athènes, probablement construit en 224/223 av. J.-C. et financé par Ptolémée III.⁸ Lorsque ce bâtiment fut rénové au début de l'Empire, deux gymnasiarques le consacrent à la déesse de la cité Athéna *Archegetis*, aux empereurs romains divinisés (*theoi Sebastoi*) et au dieu (*theos*) Ptolémée comme l'indique la dédicace inscrite sur l'édifice. Dans de tels contextes, il n'est pas toujours facile de distinguer ce qui relève des honneurs civiques et du véritable culte.

Seules les inscriptions qui mentionnent la tenue de festivités portant le nom de souverains (cf. chap. 4 et 6), sont les témoignages indéniables de cultes en leur honneur. Par exemple, un fragment de calendrier du gymnase de Cos, daté du milieu du II^e s. av. J.-C., indique qu'on y organisait chaque année une procession pour le roi Ptolémée, ainsi que des cérémonies pour Eumène et Attale, deux rois attalides*.

Le gymnase de Pergame, construit par le souverain attalide Eumène II dans sa propre ville, était particulièrement lié à cette dynastie. Les fouilles ont révélé de nombreux fragments de statues des souverains attalides, ainsi que des fragments de leurs bases. Leurs images étaient disposées à différents emplacements dans le gymnase ; certains rois étaient même représentés plusieurs fois.⁹ Certaines s'élevaient dans la pièce la plus en vue du complexe (« Mittelsaal H »), une salle à la décoration luxueuse située dans l'axe central de la terrasse supérieure du gymnase (cf. p. 50-51). On restitue cinq sculptures colossales dans une niche au centre de la pièce, sur une base semi-circulaire. Héraclès, dont la tête barbue a été conservée (fig. 7.6), se trouvait au centre du groupe. Il était flanqué de deux statues en armure de souverains pergaméniens, certes un peu plus petites que le dieu, mais qui,

avec une hauteur de plus de 3 m, étaient tout de même représentées bien supérieures à la taille humaine. Une tête-portrait conservée représente peut-être Attale I^{er} (cf. p. 108-109). Il est cependant difficile de déterminer si ces statues étaient liées ou non à un culte.

L'effacement puis la disparition des grandes dynasties hellénistiques offrirent de nouvelles opportunités aux élites civiques désireuses de consolider et même d'étendre leur position dominante au sein des *poleis*, grâce à un engagement politique et surtout financier.¹⁰ Les gymnases offraient justement de nombreuses possibilités à ces évergètes* ambitieux qu'il s'agisse de construire, rénover ou entretenir les bâtiments, ou encore, en tant que gymnasiarque, de financer les sacrifices, les prix des victoires et l'énorme quantité d'huile (cf. chap. 4 et 8). À la fin de l'époque hellénistique, quelques gymnasiarques méritants furent donc honorés par des statues placées dans les gymnases. Certains bienfaiteurs particulièrement remarquables, dont les mérites dépassaient largement la sphère du gymnase, firent même l'objet d'un culte en guise d'expression de la gratitude de concitoyens (cf. chap. 4). C'était une manière d'intégrer les grands évergètes dans le cercle des puissances protectrices de la cité, en particulier de sa jeunesse.

Le Pergaménien Diodôros Paspáros, que nous connaissons par tout un dossier de décrets honorifiques de sa ville natale, était un de ces hommes.¹¹ Il avait entre autres financé des travaux de construction dans le gymnase et pris en charge les frais de la gymnasiarchie (cf. chap. 3).

Les *néoi* lui rendirent hommage dans une salle (une exèdre) du gymnase en plaçant sa statue à côté de celle de Philétaïros, qui y recevait un culte, en tant que fondateur de la dynastie des souverains attalides. Le Conseil et l'Assemblée du peuple firent aménager une autre exèdre dans le gymnase, sa statue y fut placée aux côtés (« *synthronos* ») des « dieux de la palestre » – Hermès et Héraclès. Ces décisions se situaient dans la continuité des honneurs culturels accordés quelques années plus tôt à Diodôros : après un succès diplomatique à Rome, la cité avait nommé un prêtre chargé des rituels en son honneur et consacré un *Diodôreion* dans la ville, une enceinte sacrée dans laquelle

s'élevait un temple en marbre et une statue de Diodôros. Le jour de l'inauguration, une procession fut organisée vers ce sanctuaire. Y participaient, outre Paspáros et sa famille, le gymnasiarque, l'hypogymnasiarque* et les éphèbes, ainsi que le pédonome et les *paidés*. Là encore, un sacrifice venait couronner le tout. Une fois par an, des concours de garçons, d'éphèbes et d'hommes adultes étaient organisés en l'honneur de Paspáros. Son cas, quoi qu'exceptionnel, illustre ainsi particulièrement bien la complexité des activités culturelles dans les gymnases.

Avec le début de l'époque impériale, les empereurs se retrouvent au centre du culte des souverains de l'Orient grec. Dès le II^e s. av. J.-C., alors que l'influence de Rome grandissait, le culte de la déesse Roma avait fait son entrée dans les gymnases (cf. chap. 4). Si ce phénomène est bien attesté, les témoignages de cultes en l'honneur des empereurs romains dans les gymnases sont plutôt rares. Un témoignage concret provient à nouveau du gymnase de Pergame, où sur la terrasse intermédiaire, les empereurs divinisés – comme dans le cas de Paspáros, avec Hermès et Héraclès – étaient vénérés dans un sanctuaire (cf. p. 50-51).¹² Dans le cas des bains-gymnases monumentaux d'Asie Mineure, les recherches récentes ont en revanche renoncé à interpréter les somptueuses « salles impériales » comme des espaces de culte pour les souverains et leur famille. Souvent, l'érection de statues des empereurs ou la consécration de bâtiments entiers à leur gloire, comme dans le cas du *Ptolémaion* à Athènes (voir ci-dessus) ou du « gymnase de Vedius » à Éphèse, doit être comprise comme l'expression de la loyauté et du besoin de représentation de riches donateurs, et non comme la preuve d'un culte (cf. chap. 3).¹³

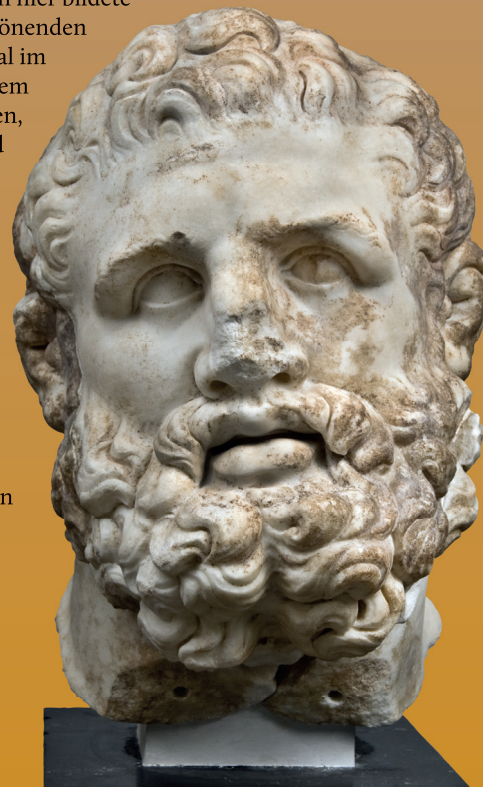
worden war. Dort fanden sich bei den Ausgrabungen zahlreiche Fragmente von Statuen attalidischer Herrscher oder der zugehörigen Basen, die an verschiedenen Stellen im Gymnasion aufgestellt gewesen waren, einige der Könige auch mehrfach.⁹ Der vielleicht prominenteste Raum des Komplexes war der sog. Mittelsaal H, ein repräsentativer, hallenartiger Saal in der Mittelachse der oberen Gymnasionsterasse (vgl. S. 50–51). Dort waren in einer zentralen Nische auf einer halbrunden Basis fünf kolossale Skulpturen aufgestellt. In der Mitte stand Herakles, von dessen Statue sich der bärtige Kopf erhalten hat (Abb. 7.6). Flankiert wurde er von je zwei gepanzerten Statuen pergamenischer Herrscher, die zwar etwas kleiner als der Gott, mit einer Höhe von über 3 m aber immer noch deutlich überlebensgroß dargestellt waren. Einer von ihnen ist ein Portraitkopf zuzuweisen, bei dem es sich vielleicht um Attalos I. handelt (s. S. 108–109). Es bleibt für uns jedoch weitestgehend im Dunkeln, welche dieser Statuen tatsächlich Ziel von Kulthandlungen wurden.

Mit dem Niedergang der großen hellenistischen Herrscherdynastien eröffneten sich den städtischen Eliten neue Spielräume, um durch politisches und vor allem finanzielles Engagement ihre führende Stellung innerhalb der Poleis zu festigen und noch auszubauen.¹⁰ Gerade die Gymnasien boten ambitionierten Euergeten* vielfältige Möglichkeiten: Gebäude wollten neu gebaut, ausgestattet, restauriert und instandgehalten werden, im Rahmen der kostspieligen Gymnasiarchie mussten Opfer, Siegespreise und vor allem Unmengen an Öl finanziert werden (vgl. Kap. 4 und 8). In späthellenistischer Zeit wurden verdiente Gymnasiarchen deshalb immer häufiger mit Statuen geehrt, die in den Gymnasien aufgestellt wurden. Einzelnen besonders herausragenden Wohltätern der Poleis, deren Verdienste weit über die Sphäre des Gymnasions hinausgingen, wurde als Ausdruck der Dankbarkeit der Mitbürger sogar kultische Verehrung gewährt (vgl. Kap. 4). Auf diese Weise wurden große Euergeten in den Kreis der Heroen aufgenommen, unter deren Schutz die Polis und insbesondere ihre Jugend stand. Ein solcher Mann war der Pergamener Diodoros Paspasos, den wir durch

ein ganzes Dossier von Ehrendekreten seiner Heimatstadt kennen.¹¹ Er hatte unter anderem Baumaßnahmen am Gymnasion finanziert und die Gymnasiarchie übernommen (vgl. Kap. 3). Dafür ehrten ihn die *néoi* in einem Saal (Exedra) des Gymnasions mit der Aufstellung einer Statue an der Seite eines Bildnisses des Philetairos, der als Begründer der attalidischen Herrscherdynastie ebenfalls kultisch verehrt worden sein dürfte. Rat- und Volksversammlung ließen eine weitere Exedra im Gymnasion einrichten, wo seine Statue an der Seite („*synthronos*“) der „Götter der Palästra“ – von Hermes und Herakles – kultische Verehrung erhielt. Doch damit nicht genug: Bereits einige Jahre zuvor hatte die Stadt Diodoros noch zu Lebzeiten, nachdem er von einer erfolgreichen diplomatischen Mission aus Rom zurückgekehrt war, mit der Einrichtung eines Kultes ausgezeichnet. Man ernannte eigens für ihn einen Priester, errichtete in der Stadt einen als *Diodoreion* bezeichneten heiligen Bezirk mit einem marmornen Tempel und stellte darin eine Statue von ihm auf. Am Tag der Einweihung gab es eine Prozession zu diesem Bezirk, an der neben Paspasos und seiner Familie unter anderem der Gymnasiarch, der Hypogymnasiarch* und die Epheben ebenso wie die *Paidonomen* und *paides* teilnahmen. Auch hier bildete ein Opfer den krönenden Abschluss. Einmal im Jahr wurden zudem Agone der Knaben, der Epheben und der Männer zu Ehren des Paspasos abgehalten. Sein Fall illustriert so bei aller Exzeptionalität besonders deutlich die Vielschichtigkeit kultischer Aktivitäten in den Gymnasien.

Mit dem Beginn der Kaiserzeit rückten die römischen Machthaber in den Mittelpunkt des Herrscherkultes im griechischen Osten. Bereits im 2. Jh. v. Chr. hatte unter dem Eindruck wachsenden römischen Einflusses der Kult der Göttin Roma Einzug in die Gymnasien gehalten (vgl. Kap. 4). Dagegen sind eindeutige Nachweise für Kult der römischen Kaiser in den Gymnasien eher selten. Ein konkretes Zeugnis stammt wiederum aus dem Gymnasion von Pergamon, wo auf der mittleren Terrasse die vergöttlichten Kaiser – analog zum Fall des Paspasos zusammen mit Hermes und Herakles – in einem Schrein kultisch verehrt wurden (vgl. S. 50–51).¹² Im Fall der monumentalen Badgymnasien Kleinasiens sieht die Forschung dagegen mittlerweile von einer Interpretation der prächtigen „Kaisersäle“ als Kulträume für die Herrscher und ihre Familie ab. Oft ist die Aufstellung von Statuen der Kaiser oder die Weihung ganzer Gebäude an sie – wie beim *Ptolemaion* in Athen (s. oben) oder dem *Vediusgymnasion* in Ephesos – als Ausdruck der Loyalität und des Repräsentationsbedürfnisses reicher Stifter zu verstehen und nicht als Beleg für einen konkreten Kult (vgl. Kap. 3).¹³

[MATTHIAS PICHLER]



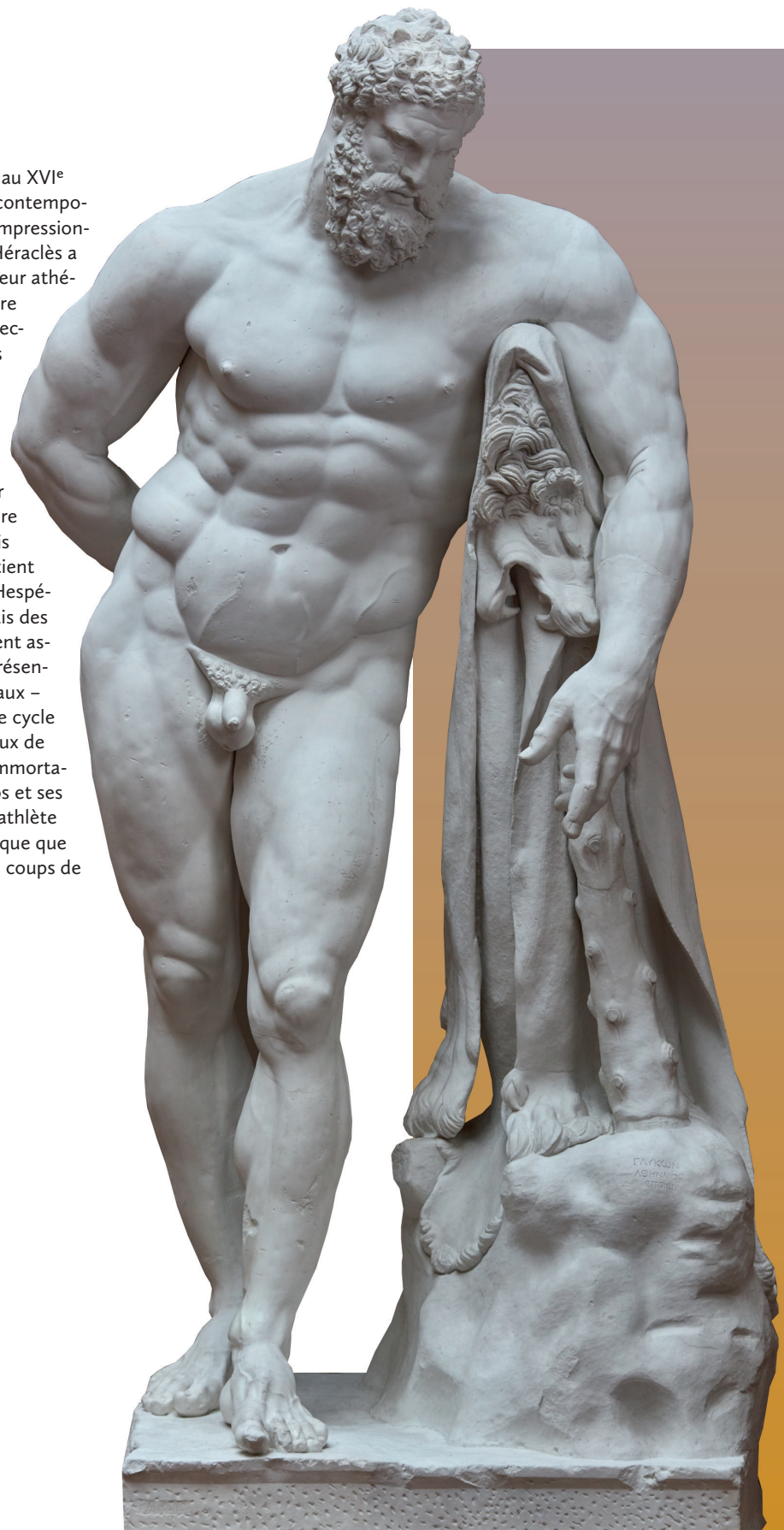
7.6 Mysie, Pergame. Tête d'une statue colossale d'Héraclès du gymnase; II^e s. av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen, Antikensammlung, Inv. SK 1675)

7.6 Mysien, Pergamon. Kopf einer kolossalen Heraklesstatue aus dem Gymnasion; 2. Jh. v. Chr. (Berlin, Staatliche Museen, Antikensammlung, Inv. SK 1675)






L'HÉRACLÈS FARNÈSE : LE COLOSSE DES THERMES

Lorsque le corps de ce colossal Héraclès a été découvert au XVI^e siècle près du *frigidarium** des thermes de Caracalla, les contemporains ont été enthousiasmés non seulement par la taille impressionnante de la statue, mais aussi par sa qualité. Pourtant, l'Héraclès a d'abord été considéré comme l'œuvre originale du sculpteur athénien Glykon, par ailleurs inconnu, en raison d'une signature figurant sur son socle. Cet Héraclès est entré dans la collection privée du pape Paul III Farnèse, qui avait ordonné les fouilles, avant de rejoindre le musée de Naples en 1787. Peu de temps après, Enrico Quirino Visconti reconnut en lui une œuvre de Lysippe, que Glykon aurait copiée au début du III^e s. ap. J.-C.



Son travail accompli, Héraclès s'appuie sur sa massue, sur laquelle est posée sa peau de lion. Les muscles sont encore gonflés par l'effort extrême qui a précédé. Il faut toutefois faire le tour de la statue pour voir de quoi il se remet : il tient dans sa main droite ce que l'on appelle les pommes des Hespérides. Celles-ci sont probablement un ajout moderne, mais des copies d'un type d'Héraclès tout à fait similaire les tiennent assurément. L'ajout est donc probablement correct. La représentation d'Héraclès Farnèse relie le premier des douze travaux – par la peau du lion de Némée – au dernier. En achevant le cycle des travaux, Héraclès s'est assuré une place parmi les dieux de l'Olympe. Les pommes des Hespérides lui conféraient l'immortalité. Toute la stature d'Héraclès Farnèse, avec son bon dos et ses muscles qui gonflent, correspond au physique idéal d'un athlète de l'Antiquité qui pratique un sport de combat. Il ne manque que les « oreilles en chou-fleur » typiques, estropiées sous les coups de poing (cf. chap. 8).



Original

-  Italie, Rome
Italien, Rom
-  Marbre Marmor
-  2,92 m
-  Naples/Neapel, Museo Archeologico Nazionale di Napoli, Inv. 6001
-  Copie romaine d'après un original grec en bronze daté d'environ 320 av. J.-C.
Römische Kopie nach einem griechischen Bronzeoriginal aus der Zeit um 320 v. Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 900
-  Plâtre Gips

7.7 Moulage en plâtre de l'Héraclès Farnèse (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

7.7 Gipsabguss des Herakles Farnese (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

DER HERAKLES FARNESE: DER KOLOSS AUS DEN THERMEN

Als der Körper des kolossalen Herakles im 16. Jahrhundert beim Frigidarium* der Caracallathermen entdeckt wurde, waren die Zeitgenossen nicht nur von der schieren Größe, sondern auch von der Qualität der Statue begeistert. Dabei galt der Herakles aufgrund einer Signatur auf seinem Sockel zunächst als originales Werk des ansonsten unbekanntem Bildhauers Glykon aus Athen. Der Herakles gelangte zunächst in die Privatsammlung des Papstes Paul III. Farnese, der die Ausgrabungen veranlasst hatte, 1787 dann ins Museum nach Neapel. Kurz darauf erkannte Enrico Quirino Visconti in ihm eine Arbeit des Lysipp, die Glykon Anfang des 3. Jhs. n. Chr. kopiert hatte.

Herakles stützt sich nach getaner Arbeit auf seine Keule, über die er sein Löwenfell gelegt hat. Die Muskeln sind noch von der vorangegangenen extremen Anstrengung angeschwollen. Man muss jedoch um die Statue herumgehen, um zu erkennen, wovon er sich erholt: Er hält die sog. Äpfel der Hesperiden in seiner Rechten. Diese sind zwar vermutlich eine moderne Ergänzung, aber Kopien eines ganz ähnlichen Herakles-Typus halten sie gesichert. Daher ist die Ergänzung wahrscheinlich korrekt. Die Darstellung des Herakles Farnese verbindet die erste der zwölf Taten – durch das Fell des Nemeischen Löwen – mit der letzten. Mit der Vollendung des Aufgabenzyklus sicherte sich Herakles einen Platz bei den Göttern im Olymp. Die Äpfel der Hesperiden verliehen ihm Unsterblichkeit. Die ganze Statur des Herakles Farnese mit dem breiten Kreuz und den anschwellenden Muskeln entspricht dem idealen Körperbau eines antiken Schwerathleten. Es fehlen nur die typischen, unter Faustschlägen verkrüppelten „Blumenkohlhohren“ (vgl. Kap. 8).

[ULRICH HOFSTÄTTER]

R. M. Schneider, Der Hercules Farnese, in: L. Giuliani (éd./Hrsg.), Meisterwerke der antiken Kunst, Munich/München 2005, 136–157.

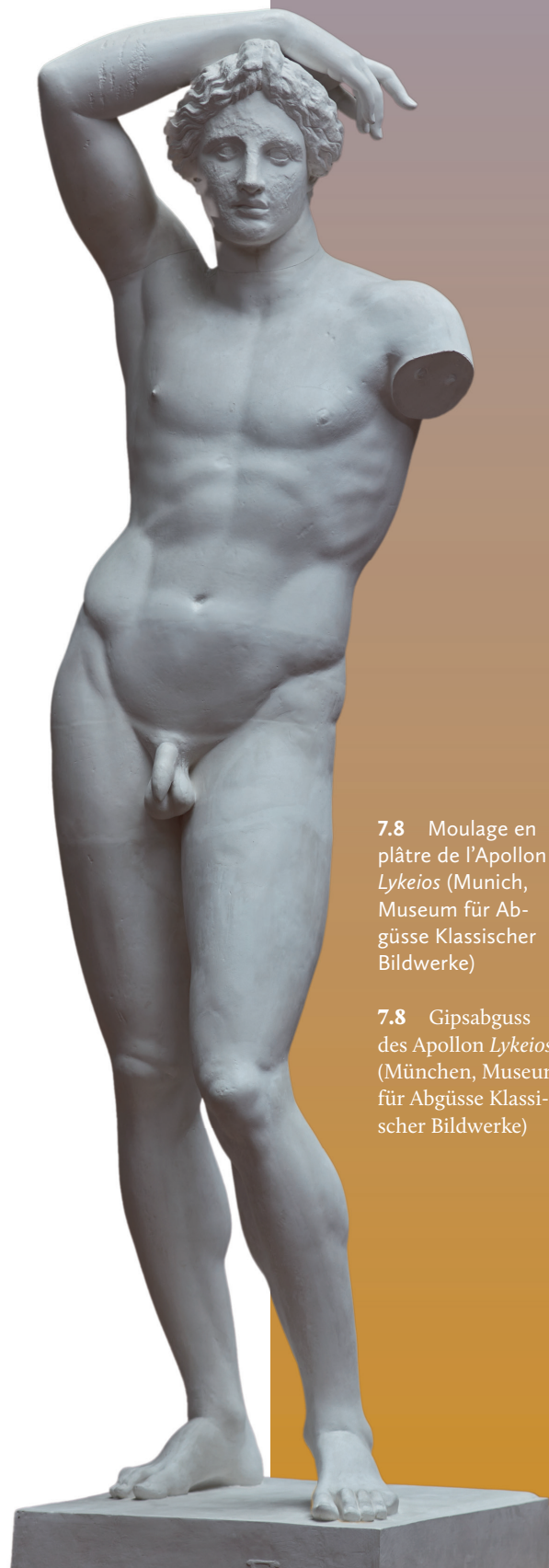
N. Himmelmann, Der ausruhende Herakles, Paderborn 2009, 143–147.

S. Kansteiner, Lysipps Statuen des Herakles, Archäologischer Anzeiger 2020, 1, 121–137.

L'APOLLON LYKEIOS : UN DIEU ET SON GYMNASÉ À ATHÈNES

« Ce lieu-même s'appelle gymnase, Anacharsis, et est consacré à Apollon *Lykeios*. Tu y vois sa statue de culte, appuyée sur une colonne, tenant l'arc de sa main gauche et le bras droit replié au-dessus de la tête, comme au repos après un long effort ». C'est ainsi que, chez le satiriste Lucien, le grand législateur attique Solon décrit au Scythe Anacharsis l'un des grands gymnases d'Athènes (*Anacharsis*, 7). Celui-ci ne fut toutefois installé dans le sanctuaire d'Apollon *Lykeios* que deux siècles après l'époque de Solon, en 336/335 av. J.-C. (Pausanias, *Périégèse*, 1, 29, 16). Selon Lucien, la statue d'Apollon *Lykeios* était un élément marquant du gymnase. Son importance est également soulignée par sa représentation sur le monnayage d'argent d'Athènes de la fin de l'époque hellénistique. À l'époque romaine, la statue fait l'objet de nombreuses copies.

La statue de Berlin a de nombreuses restaurations modernes. Un Apollon du même type, conservé dans les musées du Vatican (Inv. 736), a servi de modèle. Seul l'ensemble formé par le torse, le bras droit et la cuisse droite est antique. La tête est également antique, mais appartenait à l'origine à une autre copie. Apollon est ici représenté comme un jeune homme au corps entièrement formé, mais auquel il manque encore les poils pubiens. Ses longs cheveux sont coiffés en une tresse sur la raie, une coiffure typique des adolescents à Athènes. À l'âge de seize ans, lors de la fête des Apatouries, les cheveux étaient coupés en signe de transition vers la vie d'adulte et solennellement consacrés aux dieux. Apollon *Lykeios* se présente ainsi comme le dieu protecteur des adolescents et, en même temps, comme un jeune homme exemplaire. Il se repose, adossé à une colonne, laissant à l'imagination le soin de déterminer s'il a auparavant accompli un acte mythique ou s'il s'est simplement entraîné dans le gymnase.








7.8 Moulage en plâtre de l'Apollon *Lykeios* (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)



7.8 Gipsabguss des Apollon *Lykeios* (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

DER APOLLON *LYKEIOS*: EIN GOTT UND SEIN GYMNASION IN ATHEN

Original

-  Inconnu (acquis à Rome en 1766)
Unbekannt (1766 in Rom erworben)
-  Marbre Marmor
-  2,40 m (avec des restaurations/mit Ergänzungen)
-  Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung, Inv. SK 44
-  31 Copie romaine d'après un original grec daté d'environ 330 av. J.-C.
Römische Kopie nach einem griechischen Original aus der Zeit um 330 v.Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke, Inv. 1059
-  Plâtre Gips

„Der Platz selbst heißt Gymnasion, Anacharsis, und ist dem Apollon *Lykeios* geweiht. Du siehst dort sein Bild, wie er sich an eine Säule lehnt, mit der Linken den Bogen hält und den rechten Arm über den Kopf gelegt hat, ruhend wie nach langer Anstrengung.“ So lässt der kaiserzeitliche Satiriker Lukian den großen attischen Gesetzgeber Solon in einem fiktiven Gespräch mit dem Skythen Anacharsis eines der großen Gymnasien Athens beschreiben (*Anacharsis* 7). Dieses wurde allerdings erst fast zwei Jahrhunderte nach Solons Lebenszeit 336/335 v. Chr. im Heiligtum des Apollon *Lykeios* eingerichtet (Pausanias, *Periegesis* 1, 29, 16). Die Statue des Apollon *Lykeios* war Lukian zufolge ein prägendes Element des Gymnasiums. Ihre Bedeutung wird auch durch ihre Abbildung auf späthellenistischen Silbermünzen Athens unterstrichen. In römischer Zeit wurde die Statue vielfach kopiert.

Die Statue in Berlin ist stark ergänzt. Als Vorbild diente ein Apollon desselben Typus in den Vatikanischen Museen (Inv. 736). Antik ist nur der Torso mit dem rechten Oberarm und dem rechten Oberschenkel. Der Kopf ist ebenfalls antik, gehörte ursprünglich aber zu einer weiteren Kopie.

Apollon ist hier als Jüngling mit voll ausgebildetem Körper, aber noch ohne Schambehaarung wiedergegeben. Seine langen Haare sind zu einem Scheitelzopf frisiert, der typischen Frisur der Heranwachsenden in Athen. Im Alter von sechzehn Jahren wurde das Haar im Rahmen des Apaturien-Festes als Zeichen des Übergangs zum Erwachsenenleben abgeschnitten und feierlich geweiht. Apollon *Lykeios* zeigt sich so als Schutzgott der heranwachsenden Knaben und zugleich selbst als vorbildlicher Jugendlicher. Er ruht sich an eine Säule gelehnt aus, und es bleibt der Phantasie überlassen, ob er zuvor eine mythische Tat vollbracht oder nur im Gymnasion trainiert hat.

[ULRICH HOFSTÄTTER]

S. F. Schröder, Der Apollon Lykeios und die attische Ephebie des 4. Jhs., Athenische Mitteilungen 101, 1986, 167–184.

Link <https://arachne.dainst.org/entity/1120921> (27.02.2024)

LE PSEUDO-ATTALE I^{ER} : LES SOUVERAINS ET LEUR CULTE À PERGAME

Cette tête, environ deux fois plus grande que nature, provient d'une statue cuirassée d'au moins 3 m de haut. Elle faisait partie d'un groupe de sculptures installé dans la pièce centrale H de la terrasse supérieure du gymnase de Pergame. Ce groupe était dominé par une statue d'Héraclès légèrement plus grande (cf. fig. 7.6).






Dans une première version, la tête avait une coiffure ajustée, dont il reste quelques mèches de cheveux à gauche et à droite du front, devant et juste derrière les oreilles, sur la calotte et à l'arrière de la tête. Lors d'une transformation de l'époque hellénistique, la tête a été dotée d'une couronne de cheveux abondante et vigoureuse en sept parties. Les traits du visage n'ont pas été touchés. Cela indique que l'identité de la personne représentée a été conservée et que seule sa coiffure a été adaptée à une nouvelle mode.

Mais de qui s'agit-il ? Le bandeau royal, qui était déjà présent dans la version originale, suggère la représentation d'un souverain hellénistique. Comme la statue faisait partie du décor original du gymnase construit par Eumène II dans la première moitié du II^e s. av. J.-C., elle ne peut concerner que ce dernier ou son prédécesseur Attale I^{er}, le premier Attalide à avoir pris le titre de roi. Une identification plus précise n'est pas possible, car les portraits des souverains hellénistiques ne sont généralement pas identifiables par leur physionomie. La représentation d'un souverain étranger, comme cela a parfois été proposé, est peu probable en raison de la modernisation de la tête. Les autres statues du groupe ont probablement représenté d'autres membres de la famille régnante, également omniprésente dans le gymnase par d'autres effgies.





DER SOG. ATTALOS I.: HERRSCHER UND IHR KULT IN PERGAMON

Original

-  Turquie, Pergame (gymnase)
Türkei, Pergamon (Gymnasion)
-  Marbre Marmor
-  0,39 m
-  Berlin, Staatliche Museen
zu Berlin, Pergamonmuseum,
Inv. AvP VII 130
-  31
Première moitié du II^e s. av. J.-C.
Erste Hälfte des 2. Jhs. v. Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für
Abgüsse Klassischer Bildwerke,
Inv. 49
-  Plâtre Gips

Der etwa doppelt überlebensgroße Kopf stammt von einer mindestens 3 m hohen Panzerstatue. Sie gehörte zu einer im zentralen sog. Mittelsaal H auf der oberen Gymnasionsterrasse von Pergamon aufgestellten Skulpturengruppe, deren Mitte eine etwas größere Statue des Herakles bildete (vgl. Abb. 7.6).

In einer ersten Fassung hatte der Kopf eine enganliegende Frisur, von der noch einzelne Haarsträhnen links und rechts der Stirn sowie vor und knapp hinter den Ohren, die Kalotte und der Hinterkopf erhalten sind. In einer noch hellenistischen Umarbeitung wurde dem Kopf in sieben Teilen ein fülliger und kräftig absteheuder Haarkranz angesetzt. Die Gesichtszüge wurden dabei nicht angetastet. Das spricht dafür, dass die Identität des Dargestellten erhalten blieb und nur seine Frisur einer neuen Mode angepasst wurde.

Doch um wen handelt es sich? Die Königsbinde, die schon in der ursprünglichen Fassung vorhanden war, legt die Darstellung eines hellenistischen Herrschers nahe. Da die Statue zur Originalausstattung des von Eumenes II. in der ersten Hälfte des 2. Jhs. v. Chr. errichteten Gymnasions gehörte, kann sie nur diesen selbst oder seinen Vorgänger Attalos I. meinen, den ersten Attaliden, der den Königstitel angenommen hatte. Eine genauere Bestimmung ist nicht möglich, da die Portraits hellenistischer Herrscher meist nicht durch ihre Physiognomie identifizierbar sind. Die Abbildung eines fremden Herrschers, wie gelegentlich vorgeschlagen, ist aufgrund der Modernisierung des Kopfes unwahrscheinlich. Die anderen Statuen der Gruppe dürften weitere Mitglieder der im Gymnasion auch durch weitere Bildnisse omnipräsenten Herrscherfamilie gezeigt haben.

[ULRICH HOFSTÄTTER]

7.9 Moulage en plâtre de la tête du pseudo-Attale I^{er} (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

7.9 Gipsabguss des Kopfes des sog. Attalos I. (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

Fr. Queyrel, Les portraits des Attalides. Fonction et représentation, Athènes/Athen 2003, 96–108 cat./Kat. C1.

J. Auinger, „... zwei überlebensgroße wohlerhaltene Köpfe ...“ aus dem Gymnasion von Pergamon. Zum Fundort des Herrscherportraits AvP VII 130 und des Herakleskopfes Sk 1675, in: R. Grüßinger, U. Kästner, A. Scholl (éd./Hrsg.), Pergamon als Zentrum der hellenistischen Kunst. Bedeutung, Eigenheiten und Ausstrahlung, Petersberg 2015.

Link <https://arachne.dainst.org/entity/1062449> (03.01.2024)

Dedans et dehors : qui avait accès à la communauté du gymnase ?

L'expérience individuelle du gymnase dépendait de toute une série de facteurs personnels, comme le sexe, l'âge, le statut social ou l'origine. En principe, les gymnases publics étaient ouverts en premier lieu aux citoyens masculins et à leurs fils, les femmes et les esclaves en étant totalement exclus. Les étrangers n'étaient admis que sous certaines conditions. Les cités définissaient qui pouvait faire partie de la communauté gymnasiale et qui ne le pouvait pas, par le biais de règlements appropriés.¹

Dans l'Athènes de la fin du VI^e s. av. J.-C., dont la société est encore aristocratique, le statut civique des parents conditionnait l'accès à tel ou tel gymnase. Ainsi, l'homme d'État Thémistocle, né du mariage d'un citoyen athénien et d'une métèque, une femme qui n'avait pas la citoyenneté athénienne, s'exerçait dans le gymnase de *Cynosargès* avec son sanctuaire d'Héraclès (cf. chap. 7). Après tout, Héraclès n'était pas non plus un dieu à part entière en raison de la mortalité de sa mère, remarque l'auteur de l'époque impériale Plutarque. Thémistocle aurait toutefois incité des jeunes ayant deux parents issus de familles de citoyens à s'entraîner avec lui au *Cynosargès* et aurait ainsi contribué à atténuer les subtiles différences de statut au sein de la citoyenneté (Plutarque, *Vie de Thémistocle*, 1, 2). Les évolutions sociales de l'hellénisme et de l'époque impériale ont contribué à ce que les gymnases se montrent encore plus ouverts.

La loi gymnasiarchique de Béroia excluait les groupes suivants de la fréquentation du gymnase local (voir p. 62-63, *face B*, l. 26-29) : les esclaves, les affranchis et leurs fils, les *apalaistroi*, physiquement inaptés à l'entraînement dans la palestre*, les prostitués masculins, les petits artisans et

commerçants, les ivrognes et les autres personnes irresponsables. Les femmes ne sont pas explicitement mentionnées, mais la référence exclusive au sexe masculin montre que l'accès leur était d'emblée interdit – une évidence pour les contemporains. D'autre part, le règlement n'excluait pas *a priori* de l'utilisation du gymnase les citoyens d'autres *poleis** qui séjournèrent temporairement dans la ville ou qui s'y étaient installés durablement. Cette flexibilité devait être tout à fait courante dans le monde hellénistique, marqué par une mobilité et une interconnexion de plus en plus fortes. Le nombre croissant de concours (cf. chap. 1) a notamment conduit à ce que les gymnases soient ouverts aux athlètes venus de l'étranger ainsi qu'à leurs accompagnateurs et entraîneurs lors des grandes fêtes religieuses. Des événements tels que les concours internes et les fêtes offraient la possibilité d'inviter des groupes de personnes extérieures à des banquets dans les gymnases. Ce sont surtout les riches gymnasiarques*, comme Elpinikos à Érétrie (cf. chap. 4 et 7), qui ont lancé de généreuses invitations avec leurs fonds privés, contribuant ainsi à développer le rôle social des gymnases.

Les esclaves étaient exclus des privilèges de la population libre et pourtant omniprésents en tant que personnel de service. Cela vaut également pour les gymnases, dont le fonctionnement quotidien impliquait la réalisation d'une multitude de tâches : les locaux devaient être débarassés du sable et de l'huile, les installations sanitaires devaient être nettoyées et les fours devaient être alimentés s'il y avait des bains de sudation ou des bains chauds ; en outre, les surfaces de sable des terrains d'entraînement devaient être régulièrement préparées – on trouve parfois des représentations des pioches utilisées à cet effet dans les peintures sur vase (fig. 5.4). Dans de nombreux gymnases, ces tâches étaient confiées à un *palaistrophylax*, un « gardien de la palestre », généralement un esclave. À Béroia, le *palaistrophylax*

UNE ORGANISATION COMPLEXE : LE FONCTIONNEMENT QUOTIDIEN DES GYMNASSES

KOMPLEXE ORGANISATION: DER ALLTAGSBETRIEB DER GYMNASIEN

Drinnen und draußen: Wer hatte Zugang zur gymnasialen Gemeinschaft?

Die individuelle Erfahrbarkeit des Gymnasiums hing entscheidend von einer ganzen Reihe persönlicher Faktoren ab, wie dem Geschlecht, dem Alter, dem sozialen Status oder der Herkunft. Grundsätzlich standen die öffentlichen Gymnasien in erster Linie den männlichen Bürgern und ihren Söhnen zur Verfügung, Frauen und Sklaven waren ganz ausgeschlossen. Fremden wurde nur unter bestimmten Bedingungen Zutritt gewährt. Wer Teil der gymnasialen Gemeinschaft sein durfte und wer nicht, wurde von den Städten durch entsprechende Vorschriften festgelegt.¹

Im noch aristokratisch geprägten Athen des ausgehenden 6. Jhs. v. Chr. hatte der Bürgerrechtsstatus der Eltern großen Einfluss auf den Zugang zu einem bestimmten Gymnasium. So übte sich der aus der Ehe eines athenischen Bürgers und einer Metökin, einer Frau ohne athenisches Bürgerrecht, hervorgegangene Staatsmann Themistokles im Kynosarges-Gymnasium mit seinem Heiligtum des Herakles (vgl. Kap. 7). Schließlich sei auch Herakles aufgrund der Sterblichkeit seiner Mutter kein vollwertiger Gott gewesen, bemerkt der kaiserzeitliche Autor Plutarch. Themistokles soll jedoch Jugendliche mit makelloser Herkunft dazu animiert haben, zusammen mit ihm im Kynosarges zu trainieren und so zu einer Aufweichung der feinen Statusunterschiede innerhalb der Bürgerschaft beigetragen haben (Plutarch, *Leben des Themistokles* 1, 2). Gesellschaftliche Entwicklungen des Hellenismus und der Kaiserzeit trugen dazu bei, dass sich die Gymnasien noch offener zeigten.

Das Gymnasiarchengesetz von Beroia schloss folgende Gruppen vom Besuch des dortigen Gymnasiums aus (s. S. 62–63, Seite B, Z. 26–29): Sklaven, Freigelassene und ihre Söhne, für das Training in der Palästra* körperlich untaugliche *apálaistroi*, männliche Prostituierte, kleine Handwerker und Gewerbetreibende, Betrunkene und anderweitig Unzurechnungsfähige. Frauen werden nicht explizit erwähnt, der ausschließliche Bezug auf das männliche Geschlecht zeigt aber, dass ihnen der Zugang von vornherein versagt blieb – für die Zeitgenossen eine Selbstverständlichkeit. Andererseits grenzte die Regelung Bürger anderer Poleis*, die sich vorübergehend in der Stadt aufhielten oder sich dauerhaft in ihr niedergelassen hatten, nicht von vornherein von der Nutzung des Gymnasiums aus. Diese Flexibilität dürfte in der hellenistischen Welt, die von zunehmender Mobilität und Vernetzung geprägt war, durchaus gängig gewesen sein. Nicht zuletzt die wachsende Zahl von Agonen* (vgl. Kap. 1) führte dazu, dass die Gymnasien während größerer Kultfeste auch den aus der Fremde angereisten Athleten sowie ihren Begleitern und Trainern offenstehen mussten. Anlässe wie interne Wettkämpfe und Feste boten die Möglichkeit, auch außenstehende Personengruppen zu Banketten in die Gymnasien einzuladen. Es waren vor allem reiche Gymnasiarchen* wie Elpinikos in Eretria (vgl. Kap. 4 und 7), die mit ihren privaten Mitteln großzügige Einladungen aussprachen und so dazu beitrugen, die gesellschaftliche Rolle der Gymnasien weiterzuentwickeln.

Sklaven waren von den Privilegien der freien Bevölkerung ausgeschlossen und dennoch als Dienstpersonal omnipräsent. Dies gilt auch für die Gymnasien, deren täglicher Betrieb mit einer Fülle von Aufgaben verbunden war: Die Räumlichkeiten mussten von Sand und Öl gesäubert, Waschgelegenheiten gereinigt und Heizöfen befeuert werden, sofern es Schwitz- oder Warm-

devoir, sur ordre du gymnasiarque, s'occuper de tout « ce qui est nécessaire dans le gymnase » ; s'il se montrait désobéissant ou négligent, le gymnasiarque avait le droit de le fouetter (voir p. 62-63, *face B*, l. 97-99). Si nécessaire, des artisans indépendants étaient chargés de services plus élaborés, notamment de travaux de construction ou de préparation de terrains de concours.²

De même, de nombreux usagers des gymnases se faisaient apparement accompagner par un esclave qui portait pour eux ce dont ils avaient besoin pour l'entraînement. Cette commodité était explicitement interdite aux jeunes gens qui suivaient l'éphébie* à Amphipolis (voir p. 92-93, l. 35-36). Pendant l'entraînement, un esclave pouvait surveiller

les effets de son maître que celui-ci avait déposés dans l'*apodytèrion** – le vol, par exemple de vêtements, était un délit aussi fréquent que grave dans l'Antiquité et était également puni en conséquence à Béroia (voir p. 62-63,

face B, l. 99-101). L'assouplissement de la règle de la stricte séparation entre libres et non libres, que l'on observe parfois dans les gymnases à partir de la fin de l'époque hellénistique, demeure exceptionnelle et de portée ponctuelle. L'initiative en revient aux évergètes*, qui font parfois bénéficier des esclaves de leurs fondations, afin de démontrer leur philanthropie (*philanthropia*) et leur générosité particulières. Au I^{er} s. av. J.-C., un riche citoyen de Priène du nom de Dioskouridès invita les utilisateurs du gymnase à une distribution de viande à la suite d'un sacrifice et promit en outre de les approvisionner en huile tout au long de l'année. Ce faisant, Dioskouridès ouvrait « le lieu », entre autres, à ceux qui, en raison de « circonstances malheureuses, n'y avaient pas pris part » : il s'agit probablement du gymnase, où le bienfaiteur* pourrait avoir également invité des personnes physiquement handicapées et des esclaves. Les détails restent obscurs, car l'inscription s'interrompt à ce point du texte.³ En revanche, la condition du don de Phainia Aromation est claire : en

41/42 ap. J.-C., à Gytheion dans le Péloponnèse, elle donna de l'argent pour financer « éternellement » l'huile pour le gymnase et stipula expressément que les esclaves pouvaient également utiliser l'huile pendant six jours de fête par an, donc peut-être faire du sport dans le gymnase.⁴ Toujours à l'époque impériale, un agonothète* d'Argos distribua de l'huile « dans chaque gymnase et bain, de l'aube au coucher du soleil, à chaque homme libre et à chaque esclave » pendant les compétitions à sa charge.⁵ Aussi remarquables soient-ils, ces exemples restent cependant de rares exceptions qui, même pour l'époque impériale, ne font que confirmer la règle selon laquelle les gymnases et les concours étaient un privilège de la population libre.

Mais les femmes jouaient-elles aussi un rôle dans ce monde dominé par les hommes, comme le suggère le cas de Phainia à Gytheion ? Des recherches récentes ont en effet souligné que les filles et les jeunes femmes avaient plus de possibilités de participer activement au sport et à la culture athlétique qu'on ne le pense généralement.⁶ Néanmoins, le fait fondamental demeure qu'à aucun moment l'entraînement institutionnalisé dans les gymnases publics n'est devenu accessible aux femmes. Lors des concours olympiques, et sans doute aussi dans les autres *agônes** les plus importants, les femmes n'étaient même pas admises comme spectatrices. Il existait cependant quelques fêtes spécifiques que les femmes célébraient entre elles, comme les *Heraia*, qui étaient organisées tous les quatre ans à Olympie en l'honneur de l'épouse de Zeus et dont le programme comprenait une course. Seules les jeunes filles non mariées étaient apparement autorisées à participer à ces courses également attestées dans quelques autres cités. Ce n'est qu'à l'époque impériale que les courses de sprint des femmes ont été intégrées au programme des concours panhelléniques*. Au milieu du I^{er} s. ap. J.-C., Hermesianax, un citoyen de Tralles en Asie Mineure, a célébré les victoires de ses trois filles Tryphôsa, Hèdea et Dionysia en érigeant leurs statues dans le sanctuaire de Delphes. Il s'agit notamment de victoires dans des courses de stade aux *Pythia*, aux *Isthmia* et aux *Nemea* ; l'une des filles a non seulement brillé comme coureuse, mais a également remporté une course de chars

aux *Nemea* et un concours de chant et de lyre à Athènes.⁷ Cependant, nous ne savons pas comment les courses des femmes s'intégraient dans le reste du programme des concours. On ne sait pas non plus comment les participantes s'entraînaient et si elles pouvaient utiliser les gymnases de leur cité d'origine, du moins à certaines périodes.

À l'époque impériale, les femmes bénéficiaient souvent de dons d'huile, en particulier les jours de fête ; plusieurs témoignages proviennent par exemple de Stratonicee en Carie, où il y avait, outre deux gymnases, un bain pour femmes.⁸ Là encore, nous ne savons pas si l'huile était plutôt utilisée pour les soins corporels dans le bain ou pour des activités sportives. À Xanthos en Lycie, un évergète a permis, au II^e s. ap. J.-C., dans le cadre d'une généreuse fondation, la construction d'un bain réservé aux femmes (*gynaikeion balaneion*), comme à Stratonicee. La même inscription mentionne en même temps « le gymnase et le bain qui s'y trouve », c'est-à-dire un ensemble séparé, réservé à la communauté gymnasiale.⁹ Nous ne savons pas si les bains de femmes de Stratonicee et de Xanthos – non identifiés jusqu'à présent par l'archéologie – disposaient d'aires adaptées aux exercices physiques.

Les statues en l'honneur de Tryphôsa, Hèdea et Dionysia montrent en tout cas que l'athlétisme féminin pouvait être utilisé pour accroître le prestige des familles aristocratiques. La rareté de tels monuments par rapport au nombre très élevé de monuments dédiés aux vainqueurs masculins (cf. chap. 1) souligne en même temps la nette domination des hommes dans le monde gymnasial et agonistique. Depuis le début de l'Empire, les femmes ont toutefois gagné en visibilité dans ce domaine, car de riches bienfaitrices pouvaient paradoxalement – et nous revenons ici au cas de Phainia Aromation – faire office de gymnasiarques et d'agonothètes* (cf. chap. 4). Même si les femmes mettaient surtout de l'argent à disposition et que les affaires courantes étaient gérées par des adjoints masculins, ces deux fonctions étaient également liées à des tâches de

bäder gab, zudem mussten die Sandflächen der Trainingsplätze immer wieder präpariert werden – Darstellungen der dafür genutzten Hacken finden sich bisweilen in der Vasenmalerei (Abb. 5.4). Für diese Aufgaben war in vielen Gymnasien ein *palaistrophylax* zuständig, ein „Wärter der Palästra“, in der Regel ein Sklave. In Beroia hatte der *palaistrophylax* auf Anweisung des Gymnasiarchen alles zu erledigen, „was im Gymnasion erforderlich ist“; zeigte er sich ungehorsam oder nachlässig, hatte der Gymnasiarch das Recht, ihn auszupeitschen (s. S. 62–63, Seite B, Z. 97–99). Mit aufwändigeren Diensten, insbesondere Bauarbeiten oder der Vorbereitung von Wettkampfpätzen, wurden bei Bedarf freie Handwerker beauftragt.² Auch viele Besucher der Gymnasien ließen sich offenbar von einem Sklaven begleiten, der für sie die Trainings-Utensilien trug. Den jungen Leuten, die in Amphipolis die Epebie* absolvierten, war diese Annehmlichkeit explizit verboten (s. S. 92–93, Z. 35–36). Während des Trainings konnte ein Sklave auf die Habseligkeiten seines Herrn aufpassen, die dieser im Apodyterion* abgelegt hatte – Diebstahl, etwa von Kleidern, war in der Antike ein ebenso häufiges wie ernstes Delikt und wurde auch in Beroia entsprechend geahndet (s. S. 62–63, Seite B, Z. 99–101). Eine gewisse Lockerung der strikten Grenzen zwischen Freien und Unfreien in den Gymnasien beobachten wir seit späthellenistischer Zeit, jedoch bleibt es bei seltenen Ausnahmen mit nur punktueller Wirkung. Die Initiative dazu ging von Euergeten* aus, die gelegentlich auch Sklaven in den Genuß ihrer Stiftungen kommen ließen, um ihre besondere Menschenfreundlichkeit (*philanthropía*) und Großzügigkeit zu demonstrieren. Im 1. Jh. v. Chr. lud ein reicher Bürger von Priene namens Dioskourides die Nutzer des Gymnasions zu einer Verteilung von Opferfleisch ein und versprach obendrein, sie das ganze Jahr über mit Öl zu versorgen. Dabei öffnete Dioskourides „den Ort“ unter anderem auch denjenigen, die wegen „unglücklicher Umstände keinen Anteil an ihm hatten“: Gemeint ist vermutlich das Gymnasion, in das der Wohltäter auch körperlich Beeinträchtigte und Sklaven eingeladen haben könnte. Die Einzelheiten bleiben unklar, weil die Inschrift an dieser Stelle abbricht.³

Eindeutig ist dagegen der Stifterwille der Phainia Aromation, die 41/42 n. Chr. in Gytheion auf der Peloponnes zur „ewigen“ Finanzierung von Öl für das Gymnasion ausdrücklich festlegte, dass auch Sklaven an sechs Festtagen im Jahr das Öl nutzen, also vielleicht im Gymnasion Sport treiben durften.⁴ Ebenfalls in der Kaiserzeit gab ein Agonothet* in Argos während der von ihm organisierten Wettkämpfe Öl „in jedem Gymnasion und Bad von Morgengrauen bis Sonnenuntergang für jeden Freien und Sklaven“ aus.⁵ So bemerkenswert sie sind, bleiben die genannten Beispiele jedoch seltene Ausnahmen, die auch für die Kaiserzeit nur die Regel bestätigen, dass Gymnasien und Agone ein Privileg der freien Bevölkerung waren.

Doch spielten in dieser von Männern dominierten Welt auch Frauen eine Rolle, wie es der Fall der Phainia in Gytheion nahelegt? Es ist in der jüngeren Forschung in der Tat betont worden, dass Mädchen und junge Frauen mehr Möglichkeiten hatten, sich aktiv an Sport und Agonistik zu beteiligen, als gemeinhin angenommen wird.⁶ Dennoch bleibt die grundlegende Tatsache bestehen, dass das institutionalisierte Training in den öffentlichen Gymnasien zu keinem Zeitpunkt für Frauen zugänglich wurde. In Olympischen Spielen und wohl auch den anderen prominenten Agonen waren Frauen noch nicht einmal als Zuschauerinnen zugelassen. Es gab jedoch vereinzelt spezifische Feste, die Frauen unter sich feierten, etwa die *Heraia*, die alle vier Jahre in Olympia zu Ehren der Gattin des Zeus veranstaltet wurden und zu deren Programm ein Wettlauf gehörte. An solchen Wettläufen, die auch in einigen anderen Städten belegt sind, durften offenbar nur unverheiratete Mädchen teilnehmen. Erst in der Kaiserzeit wurden Sprintrennen von Frauen sogar in das Programm panhellenischer* Agone aufgenommen. Mitte des 1. Jhs. n. Chr. feierte Hermesianax, ein Bürger von Tralleis in Kleinasien, die Wettkampfsiege seiner drei Töchter Tryphosa, Hedeia und Dionysia, indem er ihre Statuen im Heiligtum von Delphi aufstellen ließ. Darunter sind Siege im Stadionlauf bei den *Pythia*, den *Isthmia* und den *Nemea*; eine der Töchter glänzte nicht nur als Läuferin, sondern gewann auch ein Wagenrennen bei den *Nemea* und

einen Wettbewerb im Singen und Leierspiel in Athen.⁷ Jedoch wissen wir nichts darüber, wie die Laufwettbewerbe von Frauen in das sonstige Programm der Agone eingebettet waren. Ebenso unklar ist, in welcher Form die Teilnehmerinnen dafür trainierten und ob sie dazu zumindest zeitweise auch die Gymnasien ihrer Heimatstädte nutzen durften.

In der Kaiserzeit kamen Ölstiftungen besonders an Festtagen häufig auch Frauen zugute; mehrere Belege kommen etwa aus Stratonikeia in Karien, wo es neben zwei Gymnasien ein Frauenbad gab.⁸ Wiederum wissen wir aber nicht, ob das Öl eher für die Körperpflege im Bad oder auch für sportliche Aktivitäten genutzt wurde. In Xanthos in Lykien ermöglichte ein Euerget im 2. Jh. n. Chr. mit einer großzügigen Stiftung, dass wie in Stratonikeia ein eigenes Bad für die Frauen (*gynaikéion balaneíon*) gebaut werden konnte. Dieselbe Inschrift erwähnt zugleich „das Gymnasion und das darin befindliche Bad“, also ein separates, für die gymnasiale Gemeinschaft reserviertes Ensemble.⁹ Ob die – archäologisch bisher nicht identifizierten – Frauenbäder in Stratonikeia und Xanthos über Räume verfügten, die sich für körperliche Übungen eigneten, wissen wir nicht.

Die Statuen zu Ehren von Tryphosa, Hedeia und Dionysia zeigen jedenfalls, dass weibliche Athletik zur Mehrung des Prestiges aristokratischer Familien genutzt werden konnte. Die Seltenheit derartiger Monumente im Vergleich zur sehr hohen Zahl von Denkmälern männlicher Sieger (vgl. Kap. 1) unterstreicht aber zugleich die eindeutige Dominanz der Männer in Gymnasion und Agonistik. Seit Beginn der Kaiserzeit gewannen Frauen allerdings auch dadurch größere Sichtbarkeit in diesem Bereich, dass reiche Wohltäterinnen paradoxerweise – und damit kommen wir auf den Fall der Phainia Aromation zurück – als Gymnasiarchinnen und Agonothetinnen* fungieren konnten (vgl. Kap. 4). Auch wenn die Frauen dabei in erster Linie Geld zur Verfügung stellten und das Alltagsgeschäft von männlichen Stellvertretern besorgt wurde, waren mit beiden Funktionen doch auch repräsentative Aufgaben verbunden, die die Inhaberinnen persönlich ausgeführt

8.1 « Verseur d'huile » de Munich ; copie romaine d'après un original grec en bronze (vers 350 av. J.-C.) ; vers 110 ap. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. GL 302)

8.1 Sog. Ölausgießer München; römische Marmorkopie nach einem griechischen Bronzeoriginal (um 350 v. Chr.); um 110 n. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. GL 302)

8



représentation que les titulaires devaient accomplir personnellement.¹⁰ Les inscriptions de certains monuments offerts par des gymnasiarques féminins laissent en tout cas entendre que ces femmes ne voulaient pas seulement contribuer au prestige collectif de leur famille, mais qu'elles utilisaient aussi leur grande fortune pour poursuivre des ambitions personnelles – et le monde gymnasial et agonistique offrait justement une domaine propice à cela.¹¹

Si la position fondamentale de la femme dans l'Antiquité permet d'expliquer la large exclusion des femmes de la vie gymnasiale, les raisons pour lesquelles l'accès au gymnase était interdit aux personnes atteintes d'handicap mental à Béroia sont encore évidentes aujourd'hui. Il est toutefois piquant de constater que dans l'Antiquité, du point de vue des non-Grecs, ce sont peut-être plus les usagers d'un gymnase dont on dénigrait la capacité de discernement. Dans son discours aux Alexandrins, le rhéteur de l'époque impériale Dion de Pruse fait dire au Scythe fictif Anacharsis, « (...) que dans chaque cité des Grecs, il est prévu un endroit où ils se comportent chaque jour de manière tout à fait insensée, c'est-à-dire le gymnase. Car lorsqu'ils s'y rendent et se débarrassent de leurs vêtements, ils se frottent avec un certain produit. Et cela éveille en eux la folie, car aussitôt certains se mettent à courir, d'autres à se prosterner, d'autres à lever les mains et à combattre un ennemi imaginaire, et d'autres encore à s'exposer aux coups. Et après avoir agi de la sorte, ils raclent le produit en question et se rétablissent aussitôt, et après s'être réconciliés entre eux, ils s'en vont les yeux baissés, honteux de ce qui vient de se passer » (Dion Chrysostome, *Discours*, 32, 44).

Sans huile, rien ne va : la vie quotidienne au gymnase

La façon dont se déroulait une journée au gymnase variait certainement considérablement d'une cité à l'autre et d'une époque à l'autre. Certaines choses ont subi de profonds change-

ments au cours des siècles, d'autres n'ont que peu changé. Par exemple, la visite d'un gymnase n'était possible que lorsque celui-ci était ouvert. Il fallait également tenir compte des différentes heures d'utilisation. Nous connaissons différents signaux qui permettaient de les indiquer.¹³ À Béroia, par exemple, les moins de trente ans ne pouvaient se rendre au gymnase pour s'entraîner que si un signe (*semeïon*), probablement un drapeau, était levé (voir p. 62-63, *face B*, l. 1-4). À Limyra, en Lycie, occupée par les troupes séleucides en 198 av. J.-C., les citoyens devaient partager le gymnase avec les soldats. C'est pourquoi il y avait exceptionnellement deux gymnasiarques, qui indiquaient à leurs groupes d'utilisateurs respectifs l'heure de l'entraînement en frappant un disque (*diskos*), sans doute une sorte de gong.¹⁴ À Jérusalem, à la fin de l'époque hellénistique, le gymnasiarque frappait le *diskos* pour attirer l'attention sur la distribution d'huile et donc sur le début de l'entraînement.¹⁵ Les cloches, représentées sur certains reliefs funéraires de gymnasiarques, remplissaient probablement une fonction similaire (fig. 4.3).¹⁶ Ce n'est qu'à l'époque impériale qu'on utilise des signes pour attirer l'attention sur des circonstances particulières de distribution d'huile dans les gymnases (et les bains), par exemple lorsque le gymnasiarque mettait à disposition de l'huile à ses frais pendant toute la journée.

S'enduire d'huile d'olive était indispensable pour l'entraînement et les soins corporels dans le gymnase – pensons aux paroles d'Anacharsis (voir ci-dessus) – et si centrale que les utilisateurs d'un gymnase étaient souvent appelés *aleiphomenoi*, « ceux qui s'oignent ». L'ensemble du processus de nettoyage et de soins était très complexe.¹⁷ Après s'être déshabillé, on s'enduisait le corps d'huile avant l'entraînement afin de détendre les muscles et de protéger la peau des blessures et de l'exposition au soleil. Le « verseur d'huile » dans la Glyptothèque à Munich montre un athlète qui verse de l'huile dans la paume de sa main gauche (fig. 8.1). En outre, ils se saupoudrent de poussière. Celui-ci séchait avec l'huile et la sueur pendant l'entraînement et devait ensuite être retiré au cours d'une procédure laborieuse. On utilisait pour cela des grattoirs spéciaux (lat. *strigilis** ; gr. *stlēngis*)

haben müssen.¹⁰ Manche von Gymnasiarchinnen gestiftete Monumente lassen mit den zugehörigen Inschriften jedenfalls durchblicken, dass diese Frauen nicht nur zum kollektiven Prestige ihrer Familien beitragen wollten, sondern ihre großen Vermögen auch nutzten, um persönliche Ambitionen zu verfolgen – und dazu boten gerade Gymnasien und Agonistik ein lohnendes Feld.¹¹

Während sich der weitgehende Ausschluss von Frauen aus dem gymnasialen Leben mit der grundsätzlichen Stellung der Frau in der Antike erklären lässt, liegen die Gründe, warum in Beroia geistig nicht Zurechnungsfähigen der Zutritt zum Gymnasion verwehrt blieb, auch heute noch auf der Hand. Es ist allerdings eine amüsante Wendung, dass es in der Antike aus der Perspektive der Nicht-Griechen vielleicht eher die Besucher eines Gymnasions waren, denen man die Zurechnungsfähigkeit absprechen musste. Der kaiserzeitliche Rhetor Dion von Prusa lässt in seiner Rede an die Alexandriner den fiktiven Skythen Anacharsis sagen, „(...) dass in jeder Stadt der Griechen ein Ort vorgesehen ist, in welchem sie sich tagtäglich auf ganz unsinnige Weise benehmen, also das Gymnasion. Denn wenn sie dorthin gehen und sich ihrer Kleider entledigen, reiben sie sich mit einem gewissen Mittel ein. Und dieses erweckt in ihnen die Verrücktheit; denn augenblicklich beginnen einige zu rennen, andere, sich gegenseitig niederzuwerfen, weitere, ihre Hände zu heben und einen eingebildeten Feind zu bekämpfen, und noch andere, sich Schlägen auszusetzen. Und nachdem sie sich solchermaßen verhalten haben, schaben sie das besagte Mittel wieder ab und werden sofort wieder gesund und, nachdem sie sich nun wieder miteinander versöhnt haben, gehen sie mit niedergeschlagenen Augen fort, dessen beschämt, was sich gerade abgespielt hat“¹² (Dion Chrysostomos, *Reden* 32, 44).

Ohne Öl geht nichts: Alltag im Gymnasion

Wie ein Tag im Gymnasion für die Benutzer aussah, unterschied sich von Ort zu Ort und von Zeit zu Zeit mit Sicherheit erheblich. Manches erfuhr im Laufe der Jahrhunderte starke Veränderungen, anderes spielte sich immer mehr oder weniger ähnlich ab. Beispielsweise war der Besuch

eines Gymnasions nur dann möglich, wenn dieses geöffnet war. Dabei gab es auch unterschiedliche Nutzungszeiten zu beachten. Wir kennen verschiedene Signale, mit denen diese angezeigt werden konnten.¹³ In Beroia durften etwa die unter Dreißigjährigen nur dann zum Training ins Gymnasion, wenn ein Zeichen (*seméion*), wahrscheinlich eine Flagge, hochgezogen war (s. S. 62–63, *Seite B*, Z. 1–4). Im 198 v. Chr. von seleukidischen Truppen besetzten Limyra in Lykien mussten sich die Bürger das Gymnasion mit den Soldaten teilen. Es gab deswegen ausnahmsweise zwei Gymnasiarchen, die ihren jeweiligen Nutzergruppen die Trainingszeit durch das Schlagen einer Scheibe (*diskos*), wohl eine Art Gong, anzeigten.¹⁴ Im späthellenistischen Jerusalem schlug der Gymnasiarch den *diskos*, um auf die Verteilung von Öl und damit auf den Trainingsbeginn aufmerksam zu machen.¹⁵ Eine ähnliche Funktion erfüllten wahrscheinlich die Glocken, die in manchen Grabreliefs von Gymnasiarchen dargestellt sind (Abb. 4.3).¹⁶ Erst in der Kaiserzeit scheint mit Signalen auch auf besondere Umstände der Ölverteilung in den Gymnasien (und Bädern) aufmerksam gemacht worden zu sein, etwa wenn der Gymnasiarch auf seine Kosten ganztägig Öl zur Verfügung stellte. Das



8.2 « Paquetage d'athlète » romain en bronze ; 1^{er} s. av. J.-C.-1^{er} s. ap. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. BR 4424a-b)

8.2 Römisches Athletenbesteck aus Bronze; 1. Jh. v. Chr.–1. Jh. n. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. BR 4424a–b)

Einreiben mit Olivenöl war für das Training und die Körperpflege im Gymnasion – man denke an die Worte des Anacharsis (s. oben) – unabdingbar und so zentral, dass die Nutzer eines Gymnasions häufig als *aleiphómenoi*, „die, die sich einsalben“, bezeichnet wurden. Der gesamte Vorgang der Reinigung und Pflege war sehr komplex.¹⁷ Nachdem man sich entkleidet hatte, ölte man den Körper bereits vor dem Training ein, um die Muskulatur zu entspannen und die Haut vor Verletzungen und Sonneneinwirkung zu schützen. Der sog. Ölausgießer in der Münchener Glyptothek zeigt einen Athleten, wie er sich zu diesem Zweck zunächst Öl in seinen linken Handteller gießt (Abb. 8.1). Zudem stäubte man sich mit Sand ein. Dieser trocknete beim Training zusammen mit Öl und Schweiß an und musste danach in einer mühevollen Prozedur wieder entfernt werden. Man benutzte dafür spezielle Schabeisen (lat. *strigilis**; gr. *stlengís*), die zusammen mit Salbgefäßen zentraler Bestandteil sog. Athletenbestecke waren (Abb. 8.2). Dazu gehörten auch Schwämme, die man nach dem Training dazu nutzte, das eingetrocknete Gemisch auf der Haut mit Öl aufzuweichen, bevor man es mit der Strigilis abzog. Diesen Vorgang zeigt der berühmte Apoxyomenos des

qui, avec des récipients à huile, étaient un élément indispensable des « paquetages d'athlètes » (fig. 8.2). Les athlètes utilisaient aussi des éponges après l'entraînement pour ramollir le mélange séché sur la peau avec de l'huile avant de l'enlever avec le strigile. Ce processus est illustré par le célèbre *Apoxyomenos* de Lysippe (voir p. 120-121). Des strigiles ont également été trouvés en grand nombre en Asie Mineure,¹⁸ ils témoignent parfois de la pratique précoce de la culture physique grecque dans cette région (cf. chap. 2). Le mélange qui s'accumule dans la cavité incurvée du grattoir lors du nettoyage était appelé *gloios*.¹⁹ Cette substance était utilisée comme remède dans la médecine antique et avait donc une valeur financière. À Béroia, les revenus attendus de la vente du *gloios* étaient affermés au *palaistrophylax* (voir p. 62-63, face B, l. 97-98). Il était donc responsable de la collecte, du stockage et de la distribution proprement dite.

Ce n'est qu'après avoir raclé le corps qu'on le nettoyait à l'eau dans le *loutrôn*, une salle de bain (cf. chap. 3) munie de simples bassins installés à cet effet (fig. 8.3) ou de vasques contre un mur comme à Priène (fig. 3.6). Dans les gymnases grecs, on pratiquait des formes

de bain relaxantes bien avant l'époque impériale romaine. Ainsi, on trouve parfois des salles avec des baignoires assises disposées en cercle, comme à Éréttrie, tandis qu'en Asie Mineure hellénistique, on semble avoir préféré les bains de sudation.²⁰ Après le lavage, on appliquait généralement une nouvelle couche d'huile. Certains gymnasiarques n'hésitaient pas à offrir de l'huile parfumée particulièrement onéreuse.

L'huile était donc partout dans le gymnase. Ce n'est pas un hasard si, à l'époque hellénistique, le financement et la fourniture d'huile sont devenus les tâches essentielles des gymnasiarques (cf. chap. 4). La distribution d'huile s'effectuait aussi bien dans la vie quotidienne du gymnase que dans le cadre des agônes gymniques, car il fallait aussi approvisionner les athlètes qui se déplaçaient. Par exemple, pour Tauroménion, une petite cité grecque de Sicile, quarante et un concours sont attestés, pour un besoin annuel total de 11 000 litres d'huile.²¹ On trouve régulièrement dans les reliefs des représentations de bassins et de louches avec lesquels l'huile était distribuée (fig. 4.3). Au II^e s. ap. J.-C., l'orateur Héraclide, originaire de Lycie, aurait même fait don d'une fontaine à un gymnase de Smyrne, l'actuelle Izmir, qui distribuait de l'huile et possédait en outre un toit doré (Philostrate, *Vies de sophistes*, 2, 26).

Protection des mineurs lors de l'entraînement ? Décence et bon ordre au gymnase

Dans de nombreuses cités, il y avait plusieurs gymnases et palestres, qui étaient alors à la disposition de différents groupes d'âge. Si ce n'était pas le cas, il fallait réglementer davantage l'utilisation des gymnases sur ce point. À Halicarnasse, l'affectation d'une palestre spécifique aux garçons (cf. chap. 6) témoigne par exemple d'une volonté manifeste de séparer les plus jeunes. Les lois d'Amphipolis et de Béroia contiennent également des dispositions dans ce sens. À Béroia, les jeunes hommes n'avaient pas le droit d'accéder aux garçons ni de leur parler, sous peine de sanctions (cf. p. 62-63, face B, l. 13-15). Dans les textes littéraires de l'Athènes classique, les gymnases et les palestres sont les lieux par excellence des rapprochements et des relations érotiques entre les hommes plus âgés et jeunes garçons.²² Ainsi, dans le dialogue *Lysis* de Platon, Socrate rencontre un certain Hippothalès et ses amis sur le chemin de l'Académie au Lycée. Ensemble, ils se rendent dans une palestre proche, où se trouve également – on y célèbre justement les *Hermaia* (cf. chap. 7) – le vénéré Lysis, l'ami d'Hippothalès, un beau garçon issu de la meilleure famille, que Socrate entraîne, à sa manière habituelle, dans une conversation sur l'amitié et l'amour. Dans l'Antiquité grecque, la relation entre les adultes et les mineurs, entre l'éraïste, l'amant,



Lysipp (s. S. 120–121). Strigiles wurden auch in Kleinasien in großer Zahl gefunden,¹⁸ mitunter bezeugen sie die Praxis griechischer Körperkultur dort besonders früh (vgl. Kap. 2). Das sich bei der Reinigung in der gekrümmten Hohlkehle des Schab-eisens ansammelnde Gemisch nannte man *gloios*.¹⁹ Die Substanz wurde in der antiken Medizin als Heilmittel eingesetzt und besaß deshalb finanziellen Wert. In Beroia verpackte man die erwarteten Einkünfte aus dem Verkauf des *gloios* an den *palais-trophylax* (s. S. 62–63, Seite B, Z. 97–98). Er wird deswegen für die Sammlung, Lagerung und den eigentlichen Vertrieb verantwortlich gewesen sein. Erst nachdem man den Körper abgeschabt hatte, reinigte man ihn mit Wasser im *loutrôn**, dem Waschraum (vgl. Kap. 3), wo zu diesem Zweck einfache Becken aufgestellt (Abb. 8.3) oder wie in Priene fest an den Wänden installiert waren (Abb. 3.6). Auch wurden in den griechischen Gymnasien durchaus schon vor der römischen Kaiserzeit entspannende Badeformen praktiziert. So lassen sich wie in Eretria mancherorts Räume mit kreisförmig angeordneten Sitzbadewannen nachweisen, im hellenistischen Kleinasien scheint man dagegen Schwitzbäder bevorzugt zu haben.²⁰ Nach dem Waschvorgang trug man dann in aller Regel abschließend noch einmal Öl auf. Manche Gymnasiarchen ließen es sich nicht nehmen, dafür besonders teures parfümiertes Öl zu stiften.

8.3 Itale centrale. Coupe attique à figures rouges : scène de la palestra avec athlètes se nettoyant ; vers 510 av. J.-C. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN 344)

© GrandPalaisRmn (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/cl010270216> (10.05.2024).

8.3 Mittelitalien. Attisch-rotfigurige Schale: Palästraszene mit Athleten bei der Reinigung; ca. 510 v. Chr. (Paris, Musée du Louvre, Inv. MN 344)

Öl war im Gymnasion also überall. Nicht umsonst entwickelte sich in hellenistischer Zeit die Finanzierung und Bereitstellung von Öl zur wesentlichen Aufgabe der Gymnasiarchen (vgl. Kap. 4). Die Ausgabe von Öl erfolgte sowohl im gymnasialen Alltag als auch im Rahmen von gymnischen Agonen, schließlich mussten auch anreisende Athleten versorgt werden. So ist beispielsweise für Tauromenion, eine kleine griechische Stadt auf Sizilien, die Veranstaltung von einundvierzig Agonen und ein Jahresbedarf von insgesamt 11.000 Litern Öl bezeugt.²¹ Regelmäßig finden sich in den Reliefs Darstellungen von Kesseln und Schöpfkellen, mit denen Öl ausgegeben wurde (Abb. 4.3). Im 2. Jh. n. Chr. soll der aus Lykien stammende Redner Herakleides für ein Gymnasion in Smyrna, dem heutigen Izmir, sogar einen Brunnen gestiftet haben, der Öl spendete, und obendrein ein vergoldetes Dach besaß (Philostrat, *Sophistenviten* 2, 26).

Jugendschutz beim Training? Anstand und Ordnung im Gymnasion

In vielen Städten gab es mehrere Gymnasien und Palästreten, die dann jeweils unterschiedlichen Altersgruppen zur Verfügung standen. Wenn das nicht der Fall war, musste man die Nutzung der Gymnasien in diesem Punkt stärker reglementieren. Ein offensichtliches Bestreben, die Altersgruppen auseinanderzuhalten, zeigt beispielsweise die Reservierung einer eigenen Palästra für die Knaben in Halikarnassos (vgl. Kap. 6). Und auch die Gesetze aus Amphipolis und Beroia enthalten entsprechende Vorschriften. In Beroia durften sich die jungen Männer unter Strafandrohung weder Zugang zu den Knaben verschaffen noch mit ihnen reden (s. S. 62–63, Seite B, Z. 13–15). In literarischen Texten aus dem klassischen Athen sind Gymnasien und Palästreten die Orte schlechthin für erotische Annäherungen und Beziehungen zwischen älteren Männern und Jugendlichen.²² So begegnet Sokrates in Platons Dialog *Lysis* auf dem Weg von der Akademie zum Lykeion einem gewissen Hippothales und seinen Freunden. Gemeinsam suchen sie eine nahegelegene Palästra auf, in der sich – es werden gerade die *Hermaia* gefeiert (vgl. Kap. 7) – auch der von Hippothales verehrte Lysis aufhält, ein schöner Knabe

aus bestem Hause, den Sokrates in der ihm eigenen Weise in ein Gespräch über Freundschaft und Liebe verwickelt. In der griechischen Antike beschränkte sich die Beziehung zwischen Älteren und Jüngeren, zwischen dem *erastés*, dem Liebenden, und dem *erómenos*, dem Geliebten, nicht auf erotische Kontakte, sondern erfüllte auch soziale und erzieherische Funktionen. Eine *Hydria** in München zeigt am rechten Bildrand einen bärtigen *erastés*, wie er einen offensichtlich von ihm favorisierten jugendlichen Athleten mit Binden schmückt (Abb. 8.4). Die Durchsichtigkeit seines Gewandes lässt dabei keine Zweifel an seinen Intentionen aufkommen. Die Verehrung des Eros und sein häufiges Auftauchen im Kontext des Gymnasions sind vor diesem Hintergrund nicht weiter verwunderlich (vgl. Kap. 7)²³ – auch wenn der Gott gerade in Verbindung mit seinem Gegenstück Anteros auch agonale Prinzipien versinnbildlicht. Gänzlich unkritisch wurden die Beziehungen zwischen Männern und Jugendlichen dennoch nicht immer gesehen, ihre moralische Bewertung war deswegen vielleicht auch eine Frage lokaler Gepflogenheiten und des jeweiligen Zeitgeists. Bezeugen Regelungen wie in Amphipolis und Beroia also, dass man die sittliche Integrität der Einrichtung gefährdet sah und die Jugendlichen vor Übergriffen schützen wollte? Bis zu einem gewissen Grad mag das zutreffen. In jedem Fall belegen sie aber, dass die Durchsetzung und Aufrechterhaltung von Anstand und Disziplin in den Gymnasien eine zentrale Rolle spielten: Nichts sollte den ordnungsgemäßen Abläufen im Gymnasion in die Quere kommen und von Training und Unterricht ablenken.

Beim Fest: Ein Blick auf die Welt der Agone

Einen besonders guten Einblick in den Alltag von Epheben liefert, zumindest für das hellenistische Makedonien, das Ephebarchengesetz von Amphipolis. So gab es dort strenge Kleidungs Vorschriften zu befolgen (vgl. S. 92–93, Z. 32–35; Kap. 6). Charakteristisch für die Altersgruppe waren insbesondere der sog. *Petasos**, ein breitkrepfiger Hut, und die *Chlamys**, ein mantelartiger Überwurf (vgl. S. 94–95). In dieser Aufmachung hatten die Epheben unter anderem

et l'érômène, l'aimé, ne se limitait pas à des contacts érotiques, mais remplissait également des fonctions sociales et éducatives. Une hydrie* à Munich montre, sur le bord droit de l'image, un éraste barbu qui décore de bandelettes un jeune athlète qu'il favorise manifestement (fig. 8.4). La transparence de son vêtement ne laisse aucun doute sur ses intentions. Dans ce contexte, la vénération d'Éros et son apparition fréquente dans le contexte du gymnase ne sont pas surprenantes (cf. chap. 7)²³ – même si le dieu symbolise aussi des principes agonaux, justement en association avec son pendant Antéros. Les relations entre les hommes et les jeunes n'étaient cependant pas totalement exemptes de critiques, et la manière de les considérer dépendait certainement aussi d'habitudes locales et de l'esprit du temps. Les réglementations, comme celles d'Amphipolis et de Béroia, témoignent-elles donc du fait que l'intégrité morale de l'institution était considérée comme menacée et d'une volonté de protéger les mineurs contre des abus ? C'est peut-être vrai jusqu'à un certain point. Mais dans tous les cas, ils témoignent du fait que l'imposition et le maintien de la décence et de la discipline jouaient un rôle central dans les gymnases : rien ne devait se mettre en travers du bon déroulement du gymnase et détourner l'attention de l'entraînement et des cours.

À la fête : un regard sur le monde des concours

La loi éphébarchique d'Amphipolis donne un bon aperçu de la vie quotidienne des éphèbes*, du moins pour la Macédoine hellénistique. Il y avait des règles vestimentaires strictes à respecter (cf. p. 92-93, l. 32-35 ; chap. 6). Le pétase*, un chapeau à larges bords, et le chlamyde*, un manteau, étaient caractéristiques de cette classe d'âge (cf. p. 94-95). C'est dans cette tenue que les éphèbes devaient notamment participer à des processions civiques, surtout dans le cadre de grandes fêtes culturelles (cf. chap. 7). Les éphèbes qui, lors de ces fêtes, ne participaient aux compétitions qu'en tant que spectateurs, possédaient à Amphipolis des places qui leur étaient spécialement réservées, d'où ils pouvaient suivre les événements sous la surveillance de

l'éphébarque*, sans « applaudir ni siffler », « en silence et en bon ordre » (l. 127-128). Dans certains théâtres et stades, de telles places étaient réservées de manière permanente par des inscriptions dites topiques (*topos* = lieu, place) gravées sur les gradins de pierre. Par exemple, dans le théâtre de l'époque impériale de la cité montagnaise de Termessos, en Pisidie, plusieurs gradins étaient réservés à cette classe d'âge par l'indication ΕΦΗΒΩΝ (*ephebôn*), génitif pluriel pour « (place) des éphèbes » (fig. 8.5).²⁴ Les éphèbes qui souhaitaient participer à des concours à l'étranger recevaient à Amphipolis un entraînement spécial dans leur discipline respective et étaient dispensés de fréquenter le gymnase pendant la durée de leur voyage de concours (l. 103-106). La « fondation scolaire » d'Eudemos à Milet permettait même aux pédotribes* d'accompagner les meilleurs des *paides* qu'ils entraînaient pendant ces voyages (cf. chap. 6). Dans le monde des concours, les garçons et les adolescents avaient certainement particulièrement besoin des soins de leurs accompagnateurs adultes. Il ne fallait en tout cas pas attendre de pitié de la part des adversaires. Par exemple, à la fin de l'époque classique, le pancratiaste* et triple olympionique Sostratos, originaire de Sicyone, dans le golfe de Corinthe, était surnommé « le Serre-doigts », car « il saisissait le bout des doigts de son adversaire, le pressait et ne le lâchait pas avant de sentir qu'il abandonnait le combat » (Pausanias, *Périégèse*, 6, 4, 1-2).²⁵ Titus Flavius Hermogènes de Xanthos, octuple olympionique des années 80 ap. J.-C. dans différentes disciplines de course, exigeait de ses concurrents un effort maximal. Ses performances apparemment inhumaines lui ont valu d'être surnommé « le Cheval ». ²⁶ Dès leur plus jeune âge, les jeunes pouvaient souffrir de dommages physiques durables – ils étaient fréquents dans l'athlétisme lourd, qui pouvait entraîner des déformations permanentes telles que les « oreilles en chou-fleur » (cf. fig. 3.12 ; 5.5 ; 6.8).²⁷ Pour cette raison, Aristote recommandait de limiter l'entraînement à des exercices légers jusqu'à la puberté (*Politique*, 1338b). Les concours entraînaient très rarement des décès.²⁸ C'était néanmoins parfois le cas, même dans des épreuves d'athlétisme léger, comme le montre le cas rapporté par Pausanias du coureur de

fond Ladas, certes victorieux, mais qui s'est effondré sur le chemin du retour (*Périégèse*, 3, 21, 1). Le destin de l'éphèbe Diotimos d'Arkésinè d'Amorgos, mortellement blessé par accident par un javelot, montre que l'entraînement au gymnase lui-même pouvait comporter des dangers mortels.²⁹

Dans l'Antiquité déjà, la fin justifiait parfois les moyens pour obtenir le succès ultime lors des concours. Ces moyens dépassaient parfois les limites de la légalité.³⁰ Cela incluait la corruption : selon Pausanias, le pugiliste Eupolos a été le premier à se rendre coupable de corruption à Olympie, en 388 av. J.-C., lorsqu'il a acheté la victoire à ses trois concurrents, dont deux Grecs d'Asie Mineure originaires de Cyzique et d'Halicarnasse. Les quatre malfaiteurs ont toutefois été démasqués et les amendes qui leur ont été infligées ont permis d'ériger six statues de Zeus dans son sanctuaire d'Olympie (*Périégèse*, 5, 21, 2-4). Dans de tels cas au moins, la socialisation au sein du gymnase avait donc manqué l'un de ses principaux objectifs, à savoir former des citoyens vertueux, dévoués au bien commun et à la réputation de leur *polis*.

8.4 Étrurie, Vulci. Hydrie attique à figures rouges ; lanceur de disque, coureur et arbitre à gauche, homme barbu et jeune athlète à droite ; vers 500 av. J.-C. (Munich, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 2420)

8.4 Etrurien, Vulci. Attisch-rotfigurige Hydria: Diskuswerfer, Läufer und Richter links, bärtiger Mann und junger Athlet rechts; um 500 v. Chr. (München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek, Inv. 2420)

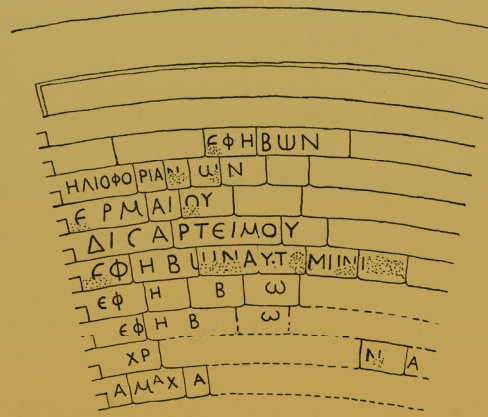
an öffentlichen Prozessionen, vor allem im Rahmen größerer Kultfeste, teilzunehmen (vgl. Kap. 7). Diejenigen Epheben, die bei den Kultfesten nur als Zuschauer an den Wettkämpfen teilnahmen, besaßen in Amphipolis eigens für sie vorgesehene Plätze, von denen aus sie unter Aufsicht des Ephebarchen das Geschehen verfolgen konnten, „ohne zu applaudieren oder zu zischen“, „in Stille und guter Ordnung“ (Z. 127–128). In manchen Theatern und Stadien waren solche Plätze durch in die steinernen Sitzstufen eingemeißelte sog. Toposinschriften (*tópos* = Ort, Platz) dauerhaft reserviert. Im kaiserzeitlichen Theater der pisidischen Bergstadt Termessos waren beispielsweise mehrere Reihen durch die Angabe ΕΦΗΒΩΝ (*ephēbōn*), Genitiv Plural für „(Platz) der Epheben“, dieser Altersklasse vorbehalten (Abb. 8.5).²⁴ Die Epheben, die an auswärtigen Wettkämpfen teilnehmen wollten, erhielten in Amphipolis ein spezielles Training in ihrer jeweiligen Disziplin und wurden für die Dauer ihrer Wettkampfreise vom Besuch des Gymnasions freigestellt (Z. 103–106). Die „Schulstiftung“ des Eudemos in Milet erlaubte es den Paidotriben* sogar, die besten der von ihnen unterrichteten *paides* auf solche Reisen zu begleiten (vgl. Kap. 6). In der Welt der Agone hatten Knaben und Jugendliche die Fürsorge ihrer erwachsenen Begleiter mit Sicherheit besonders notwendig. Von seinen Kontrahenten hatte man jedenfalls kein Erbarmen zu erwarten. Beispielsweise wurde dem Pankratiasten* und dreifachen Olympioniken Sostratos aus Sikyon am

Golf von Korinth in spätclassischer Zeit der Spitzname „der Fingerspitzler“ verliehen, „er ergriff nämlich die Fingerspitzen des Gegners, presste sie und ließ nicht eher los, als bis er merkte, dass dieser den Kampf aufgab“ (Pausanias, *Periegesis* 6, 4, 1–2).²⁵ Auch Titus Flavius Hermogenes aus Xanthos, in den 80er Jahren n. Chr. achtmaliger Olympiasieger in verschiedenen Laufdisziplinen, forderte seine Konkurrenz in höchstem Maß. Seine scheinbar unmenschlichen Leistungen brachten ihm den Beinamen „das Pferd“ ein.²⁶ Bereits in jungem Alter traten unter diesen Vorzeichen dauerhafte körperliche Schäden auf – insbesondere in der Schwerathletik, wo es häufig zu bleibenden Deformationen wie den sog. Blumenkohllöchern kam (vgl. Abb. 3.12; 5.5; 6.8).²⁷ Aus diesem Grund empfahl Aristoteles, das Training bis zum Eintreten der Pubertät auf leichte Übungen zu beschränken (*Politik* 1338b). Äußerst selten kam es bei den Wettkämpfen auch

zu Todesfällen,²⁸ mitunter aber sogar – wie der von Pausanias geschilderte Fall des zwar siegreichen, aber auf dem Heimweg zusammengebrochenen Langstreckenläufers Ladas zeigt (*Periegesis* 3, 21, 1) – in der Leichtathletik. Das Schicksal des durch einen Speer versehentlich tödlich verwundeten Epheben Diotimos aus Arkesine auf Amorgos zeigt, dass auch das Training im Gymnasion selbst tödliche Gefahren bergen konnte.²⁹

Für den ultimativen Erfolg bei den Wettkämpfen heiligte auch schon in der Antike mitunter der Zweck die Mittel. Diese Mittel überschritten bisweilen die Grenzen der Legalität.³⁰ Dazu zählte auch Bestechung: Pausanias zufolge war der Boxer Eupolos der Erste, der sich ihrer in Olympia schuldig gemacht hatte, als er sich 388 v. Chr. den Sieg von seinen drei Konkurrenten – darunter zwei kleinasiatische Griechen aus Kyzikos und Halikarnassos – erkaufte. Die vier Übeltäter wurden jedoch entlarvt, aus den ihnen auferlegten Geldbußen wurden sechs Statuen des Zeus in seinem Heiligtum in Olympia aufgestellt (*Periegesis* 5, 21, 2–4). Zumindest in solchen Fällen hatte also die Sozialisierung im Gymnasion eines ihrer Hauptziele, nämlich rechtschaffene, dem Gemeinwohl und der Reputation ihrer Polis verpflichtete Bürger heranzuziehen, verfehlt.

[MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER]



8.5 Pisidie, Termessos. Gradins du théâtre avec « Toposinschriften » des éphèbes (ΕΦΗΒΩΝ); époque impériale

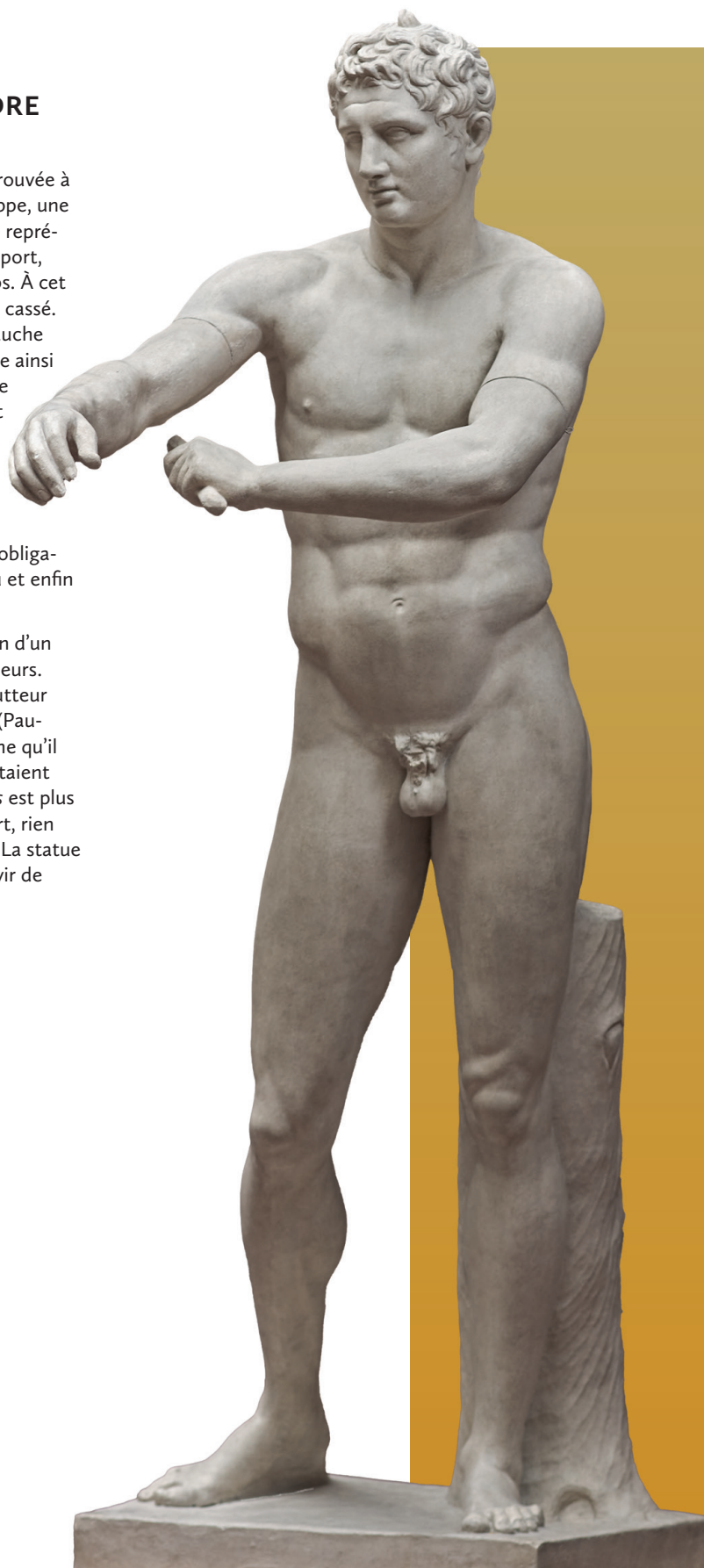
8.5 Pisidien, Termessos. Sitzstufen im Theater mit Toposinschriften der Epheben (ΕΦΗΒΩΝ); kaiserzeitlich

L'APOXYOMÈNE DE LYSIPPE : LE SOIN CORPOREL DOIT S'APPRENDRE






Un an après sa découverte, Emil Braun identifia la statue trouvée à Rome en 1849 avec l'*Apoxyomenos* (« le gratteur ») de Lysippe, une statue décrite dans l'*Histoire naturelle* de Pline (34, 62). Elle représente un jeune homme sans barbe qui, après avoir fait du sport, essuie le mélange de sueur, d'huile et de sable sur son corps. À cet effet, il tenait dans la main gauche un strigile*, aujourd'hui cassé. Ayant commencé avec la main droite, c'est avec la main gauche qu'il achève de nettoyer son corps. L'*Apoxyomenos* présente ainsi au spectateur son corps propre et enduit d'huile. La surface métallique de l'original en bronze contribuait certainement à restituer l'aspect brillant d'un corps huilé.

L'athlète représenté s'était déshabillé avant de faire du sport, s'était enduit d'huile d'olive et avait ensuite fait ses exercices. Ce faisant, l'huile protégeait la peau des blessures, de la poussière et du dessèchement. Il était ensuite obligatoire de se nettoyer avec le strigile avant de se laver à l'eau et enfin de s'enduire à nouveau d'huile (cf. chap. 8).



La question de savoir si l'*Apoxyomenos* est la représentation d'un sportif particulier est le sujet de controverses entre chercheurs. Hans Karl Süsserott a voulu y voir une statue-portrait du lutteur Cheilon de Patras, que Lysippe avait sculpté en vainqueur (Pausanias, *Périégèse*, 6, 4, 6-7). Martha Weber doute en revanche qu'il s'agisse même de la statue d'un athlète victorieux, car ils étaient tout au plus de taille humaine. En revanche, l'*Apoxyomenos* est plus grand que nature et, bien qu'il soit représenté après le sport, rien n'indique qu'il ait triomphé dans une quelconque épreuve. La statue était peut-être plutôt placée dans un gymnase, afin de servir de modèle aux jeunes usagers.



Original

-  Italie, Rome
Italien, Rom
-  Marbre Marmor
-  2,05 m
-  Vatican/Vatikan, Musei Vaticani,
Inv. 1185
-  Copie romaine d'après un
original grec en bronze datant de
la période 330-320 av. J.-C.
Römische Kopie nach einem
griechischen Bronzeoriginal aus
der Zeit 330-320 v.Chr.

Moulage Abguss

-  Munich/München, Museum für
Abgüsse Klassischer Bildwerke,
Inv. 136
-  Plâtre Gips

8.6 Moulage en plâtre de l'Apoxyomène de Lysippe (Munich, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

8.6 Gipsabguss des Apoxyomenos des Lysipp (München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke)

DER APOXYOMENOS DES LYSIPP: KÖRPERPFLEGE WILL GELERNT SEIN

Die 1849 in Rom gefundene Statue identifizierte bereits ein Jahr später Emil Braun mit dem in der *Naturgeschichte* des Plinius (34, 62) beschriebenen Apoxyomenos (Schaber) des Lysipp. Sie zeigt einen jungen, bartlosen Mann, der sich nach dem Sport das Gemisch aus Schweiß, Öl und Sand von seinem Körper streicht. Er hielt dazu eine heute abgebrochene Strigilis* in der linken Hand. Mit der Rechten hat er bereits seinen ganzen Körper gereinigt und ist nun mit der Linken bei den letzten Stellen. So präsentiert der Apoxyomenos dem Betrachter seinen sauberen und ölig-glänzenden Körper. Die metallische Oberfläche des Bronzeoriginals hat diesen Eindruck sicher unterstrichen.

Der dargestellte Athlet hatte sich vor dem Sport ausgezogen, mit Olivenöl eingerieben und dann seine Übungen absolviert. Dabei schützte das Öl die Haut vor Verletzungen, Staub und Austrocknung. Die anschließende Reinigung mit der Strigilis war obligatorisch, bevor man sich mit Wasser wusch und schließlich neu einölte (vgl. Kap. 8).

Es ist in der Forschung umstritten, ob es sich beim Apoxyomenos um die Darstellung eines bestimmten Sportlers handelt. So hat Hans Karl Süsserott in ihm eine Portraitstatue des Ringers Cheilon von Patrai erkennen wollen, von dem wir wissen, dass Lysipp ihm eine Siegerstatue schuf (Pausanias, *Periegesis* 6, 4, 6-7). Martha Weber bezweifelte dagegen, dass es sich überhaupt um die Statue eines siegreichen Athleten handelt. Diese seien maximal lebensgroß gewesen. Der Apoxyomenos ist dagegen überlebensgroß und – obwohl nach dem Sport dargestellt – auch nicht als Sieger gekennzeichnet. Vielmehr war die Statue vielleicht als Leitbild in einem Gymnasion aufgestellt, um der dort trainierenden Jugend das Ideal ihres Lebensabschnitts vor Augen zu führen.

[ULRICH HOFSTÄTTER]

H. K. Süsserott, Griechische Plastik des 4. Jahrhunderts vor Christus. Untersuchungen zur Zeitbestimmung, Francfort-sur-le-Main/Frankfurt am Main 1938, 181-183.

M. Weber, Zum griechischen Athletenbild. Zum Typus und zur Gattung des Originals der Apoxyomenosstatue im Vatikan, Römische Mitteilungen 103, 1996, 31-49.

A

agôn Concours (pluriel *agônes*) ; compétition instaurée dans le cadre d'une fête en l'honneur d'une divinité. Un *agôn* peut être athlétique, hippique ou musical.

agonistique Adjectif qualifiant ce qui relève du monde des concours.

agonothète Magistrat* chargé de l'organisation d'un ou des concours dans une cité. La charge, souvent très dispendieuse, pouvait être assimilée à une liturgie*.

agora Place publique des cités grecques, où étaient installés les principaux organes institutionnels, souvent le lieu de délibération des citoyens. Également lieu des échanges commerciaux, place du marché.

amphictionie delphique Association d'États et de cités grecques qui géraient le sanctuaire d'Apollon à Delphes et les concours qui lui étaient organisés.

apodytèrion Vestiaire à l'entrée du gymnase dans lequel les usagers se déshabillaient. Salle souvent richement décorée.

Assemblée (gr. *ekklésia*) Réunion de tous les citoyens d'une cité (et non de députés comme dans les assemblées des États modernes), souveraine dans les démocraties.

Attalides Dynastie de souverains qui a régné sur Pergame (Asie Mineure) du premier quart du III^e s. à 133 av. J.-C. D'abord limité à la cité de Pergame, leur domaine a fini par s'étendre à la plus grande partie de l'Asie Mineure occidentale et méridionale.

B

bienfaiteur Voir évergète*.

bouleutèrion Salle de réunion du Conseil (*boulè*) des *poleis**. Selon leur taille, ces édifices ont pu servir à bien d'autres objets.

C

chiton Tunique, courte pour les hommes, portée à même la peau.

chlamyde Manteau court et léger, retenu sur l'épaule par une fibule. Il est notamment porté par les éphèbes.

chrématites Concours (*agônes**) pour lesquels les vainqueurs sont récompensés par des biens matériels (*chrêmata*).

couronne (gr. *stéphanos*) Sert à distinguer les personnes qu'une cité honore, particulièrement les prêtres et prêtresses et les vainqueurs aux concours. Le type de couronne le plus répandu est constitué de deux branches de feuillage nouées ensemble, que l'on posait sur la tête.

D

décret Mot par lequel les modernes traduisent le grec *pséphisma*, décision d'une Assemblée* souveraine, notamment d'une cité grecque. Un décret est souvent une décision ponctuelle, par rapport à la loi (*nomos**), qui a une valeur générale.

démos Mot grec qui a plusieurs sens, en particulier « peuple ». Il désigne alors l'ensemble des citoyens d'une cité, ce qu'on appelle aussi le corps civique. « Le démos a décidé » ou « il a plu au démos » signifie que l'Assemblée* des citoyens a délibéré et adopté une décision.

dromos Piste de course.

A

Agon (gr. *agôn*, Plural *agônes*) Wettkampf im Rahmen eines Festes zu Ehren einer Gottheit. Ein Agon konnte athletisch („gymnisch“), pferdesportlich („hippisch“) oder musisch sein.

agonistisch Adjektiv, mit dem die Welt dieser Wettbewerbe beschrieben wird.

Agonothet Magistrat*, der für die Organisation eines oder mehrerer Agone* in einer Stadt zuständig ist. Das Amt war oft sehr kostspielig und konnte mit einer Liturgie* gleichgesetzt werden.

Agora Öffentlicher Platz in griechischen Städten, an dem die wichtigsten institutionellen Organe ihren Sitz hatten; häufig auch Ort der Volksversammlungen* und als Marktplatz ein Ort für Handel und Gewerbe.

Amphiktyonie (von Delphi) Vereinigung griechischer Staaten und Poleis*, die das Apollon-Heiligtum in Delphi verwaltete und die dort veranstalteten Agone* organisierte.

Apodyterion (gr. *apodytérion*) Umkleide-raum am Eingang des Gymnasions, oft reich geschmückt.

Attaliden Herrscherdynastie, die vom ersten Viertel des 3. Jhs. bis 133 v. Chr. in Pergamon (Kleinasien) residierte. Ihr Herrschaftsgebiet war zunächst auf die Stadt Pergamon begrenzt und umfasste schließlich den größten Teil des westlichen und südlichen Kleinasien.

B

Bouleuterion Versammlungsraum des Rates (gr. *boulé*) der Poleis*. Je nach Größe konnten diese Bauten auch für viele andere Zwecke genutzt werden.

C

Chiton Tunikaartiges Gewand, das bei Männern kurz geschnitten ist und direkt am Körper getragen wird.

Chlamys Leichter, überwurfartiger Kurzmantel, an der Schulter von einer Spange zusammengehalten; u. a. traditioneller Bestandteil der Tracht der Epheben*.

chrematitisch Adjektiv, mit dem Agone* bezeichnet wurden, bei denen die Sieger mit materiell wertvollen Preisen (*chrêmata*) ausgezeichnet wurden.

D

Dekret Übersetzung des griechischen Begriffs *psephisma*; Beschluss einer souveränen Volksversammlung*, insbesondere einer griechischen Polis*. Ein Dekret ist oft eine punktuelle Entscheidung im Unterschied zum Gesetz (*nómos**), das allgemeine Gültigkeit hat.

Demos Griechischer Begriff mit mehreren Bedeutungen, insbesondere „Volk“. Es bezeichnet dann die Gesamtheit der Bürger einer Stadt, die Bürgerschaft. „Der Demos hat entschieden“ oder „es hat dem Demos gefallen“ bedeutet, dass die Volksversammlung* der Bürger beraten und eine Entscheidung getroffen hat.

Dromos (gr. *drómos*) Laufbahn.

E

ekkekheiria Trêve d'une durée limitée devant permettre aux participants à un concours de s'y rendre en sécurité. Il fallait qu'elle soit annoncée par la cité organisatrice et acceptée par les autres.

éphébarque (gr. ephébarchos) Magistrat* civique en fonction pendant un an. Surveille les éphèbes* et dirige le programme éducatif qu'ils suivent au gymnase.

éphèbe (gr. ephébos) Jeune homme de 18 à 20 ans au seuil de la majorité.

éphébie Formation physique et militaire imposée dans certaines cités aux hommes en âge d'être éphèbes*, au moins pour ceux qui en avaient les moyens financiers. Caractérise les époques hellénistique et impériale.

euexia « Prestance » ; qualité attendue des jeunes hommes s'entraînant au gymnase, récompensée par un concours. Désigne le bon développement corporel dû à l'entraînement, l'équilibre et l'harmonie musculaires.

eukosmia Un comportement digne, décent, se pliant aux usages. Les magistrats* du gymnase avaient notamment pour devoir d'y faire régner l'*eukosmia*.

eutaxia « Discipline » ; qualité attendue des jeunes s'entraînant au gymnase, récompensée par un concours.

évergète (gr. euergétès) « Bienfaiteur » ; qualificatif et titre attribué aux personnes qui avaient rendu d'éminents services à une cité, tant par leurs actions personnelles que par une aide financière.

F

frigidarium Dans les thermes romains, partie où l'on prenait des bains froids.

G

gérousia Conseil des Anciens. En dehors de Sparte, institution qui s'est développée dans les cités grecques sous l'Empire romain, souvent liée au gymnase. Elle devait rassembler un groupe de citoyens d'âge mûr (sans que l'on puisse le préciser).

gymnase (gr. gymnasion, de gymnos, « nu ») Édifice consacré à l'entraînement physique et à l'éducation des garçons et des jeunes hommes ; institution qui organise cet entraînement.

gymnasiarque Magistrat* responsable d'un gymnase.

H

hermès-pilier (ou pilier hermaïque) Représentation du dieu Hermès, sous la forme d'un pilier en marbre, surmonté par la tête du dieu et muni de la représentation d'un phallus en érection. Cette effigie était très répandue dans les gymnases et a aussi servi à représenter des individus, sous la forme d'un buste sur un pilier.

hiérope (gr. hiéropoios) Personne chargée d'accomplir des actes rituels. Ce peut être un magistrat* comme à Athènes, ou une liturgie* comme dans certains gymnases.

himation Manteau grec, sans manche.

hydrie Récipient parfois décerné comme prix de victoire, dans lequel on conservait généralement de l'eau (gr. *hydor*), mais plus souvent de l'huile dans le contexte agonistique et gymnasial.

hypogymnasiarque Magistrat* subordonné au gymnasiarque*.

I

isélastique (gr. eiselistikos) Aux II^e-III^e s. ap. J.-C., catégorie la plus prestigieuse des concours grecs, qui valait aux vainqueurs des privilèges importants à l'entrée dans leur cité. Remplace la catégorie des concours « stéphanites »*.

K

koinon (pluriel koina) Désigne ce qui est commun ; mot utilisé en particulier pour désigner les États fédéraux grecs. Sous l'Empire romain, institution rassemblant les délégués d'une province grecque de l'empire.

konima Salle dédiée à la lutte dans les gymnases.

L

liturgie Charge pesant sur les plus riches des cités, qu'ils devaient financer sur leur fortune personnelle.

loutrôn Espace dédié aux bains d'eau froide dans les gymnases.

M

magistrat Citoyen désigné comme responsable d'une charge dans une cité grecque, en générale dévolue pour une année.

N

néaniskoi (singulier néaniskos) Terme souvent équivalent à *néoi**, jeunes hommes de 20 à 30 ans, souvent utilisé en contexte militaire.

néoi (singulier néos) Jeunes gens, soit appellation générique (tous les « jeunes »), soit le groupe d'âge des 20 à 30 ans.

nomos « Loi » en grec. À partir du IV^e s. av. J.-C., décision de valeur générale, qui s'oppose aux décrets* et est souvent adopté selon une procédure différente.

E

ekecheiría Zeitlich begrenzte Waffenruhe, die den Teilnehmern an einem Agon* sicheren Reisen garantieren sollte. Der Waffenstillstand musste von der organisierenden Polis* angekündigt und von den anderen Städten akzeptiert werden.

Ephebarch (gr. *ephébarchos*) Städtischer Magistrat*, der ein Jahr amtierte. Aufseher über die Epheben* und Leiter des Erziehungsprogramms, das sie im Gymnasion absolvierten.

Ephebe (gr. *éphebos*) Jugendlicher im Alter von 18–20 Jahren an der Schwelle zur Mannbarkeit.

Ephebie Sportliche und militärische Ausbildung, die in einigen Städten für Jugendliche im Alter von Epheben* vorgeschrieben war, zumindest für diejenigen, die die finanziellen Mittel dazu hatten. Charakteristisch für Hellenismus und Kaiserzeit.

Euerget (gr. *euergétes*) „Wohltäter“; Bezeichnung bzw. Titel, der Personen verliehen wurde, die sich um eine Stadt verdient gemacht hatten, sowohl durch persönlichen Einsatz als auch durch finanzielle Unterstützung.

euexía „Haltung“; eine Tugend, die von jungen Männern im Gymnasion erwartet und in internen Wettbewerben beurteilt wurde; der durch intensives Training entwickelte gute Körperbau mit ausgewogener Muskulatur.

eukosmía Würdiges, anständiges, den Gepflogenheiten entsprechendes Verhalten. Die Magistrate* des Gymnasions hatten vor allem die Aufgabe, die *eukosmía* durchzusetzen.

eutaxía „Disziplin“; eine Tugend, die von Jugendlichen, die im Gymnasion trainierten, erwartet und im Rahmen interner Wettbewerbe beurteilt wurde.

F

Frigidarium Kaltbaderaum in römischen Thermen.

G

Gerusie Rat der Ältesten. Außerhalb Spartas eine Institution, die sich im Lauf der Kaiserzeit in den griechischen Poleis* entwickelte und oft mit dem Gymnasion verbunden war. Mitglieder waren Bürger höheren Alters (das nicht genauer bestimmt werden kann).

Gymnasion (gr. *gymnásion*, von *gymnós*, „nackt“) Gebäude, das dem körperlichen Training und der Erziehung von Jungen und jungen Männern gewidmet war; Institution, die diese Ausbildung organisiert.

Gymnasiarch Magistrat*, der ein Gymnasion* leitet.

H

Herme Skulpturenform, bei dem unterhalb des Kopfes mit dem Schulteransatz anstelle des Körpers ein pfeilerartiger (in der Regel mit einem Phallus versehener) Schaft tritt; typisches Ausstattungselement von Gymnasien.

Hierop (gr. *hieropoiós*) Kultfunktionär, der mit der Durchführung ritueller Akte betraut ist und ein Magistrat* sein kann, wie in Athen, oder ein Liturge (siehe Liturgie*), wie in einigen Gymnasien.

Himation Griechischer Mantel, ohne Ärmel.

Hydria Mitunter als Siegespreis verliehenes Gefäß, in dem üblicherweise Wasser (gr. *hýdor*), im agonistischen und gymnasiellen Kontext aber wohl häufiger Öl aufbewahrt wurde.

Hypogymnasiarch Magistrat*, der dem Gymnasiarchen* als Stellvertreter untergeordnet war.

I

iselastisch Im 2. und 3. Jh. n. Chr. höchste Kategorie der griechischen Agone*, die den Siegern bei der Rückkehr in ihre Heimatstadt wichtige Privilegien einbrachte. Ersetzte die Kategorie der stephanitischen* Agone.

K

Koinon (gr. *koinón*) „Das Gemeinsame“; insbesondere als Bezeichnung für die griechischen Bundesstaaten des Hellenismus verwendet; später im Osten des römischen Reiches die Versammlung der Delegierten einer Provinz.

Konima (gr. *kónima*) In Gymnasien spezieller Raum für das Ringen.

Kranz (gr. *stéphanos*) Auszeichnung für die von einer Stadt geehrten Personen, insbesondere Priester:innen und die Sieger bei Agonen*. Die am weitesten verbreitete Art des Kranzes bestand aus zwei zusammengebundenen Zweigen, die man auf den Kopf setzte.

Kranzagon s. stephanitisch.

L

Liturgie Öffentliche Aufgabe, die von den reichsten Bürgern einer Stadt übernommen und aus ihrem privaten Vermögen finanziert werden musste.

Loutron (gr. *loutrón*) Raum in Gymnasien für das Waschen mit und ggf. Baden in kaltem Wasser.

M

Magistrat Bürger, der in einer griechischen Polis* mit einem öffentlichen Amt betraut wurde, in der Regel für eine Amtszeit von einem Jahr.

P

païdes Classe d'âge des garçons, mineurs d'environ 12 à 18 ans.

palestre Littéralement salle pour la lutte (gr. *palè*) en fait une cour carrée entourée de portiques et de salles, pour l'entraînement athlétique. Parfois bâtiment indépendant, elle est surtout l'une des composantes essentielles du gymnase, le bâtiment central. Parfois synonyme de « gymnase ».

pancrace (gr. pankration) Mélange de lutte et de boxe, dans lequel les coups de pied étaient également autorisés ; discipline particulièrement dangereuse et prestigieuse de l'athlétisme lourd.

panhellénique Terme par lequel les modernes désignent entre autres les concours (*agônes**) ouvertes à tous les Grecs et non pas réservés aux seuls citoyens de la cité organisatrice.

paradromis Piste de course à ciel ouvert, dans un gymnase, parallèle à la xyste*.

Pax Romana « Paix romaine », désigne couramment (surtout chez les modernes) le climat de paix qui, en Méditerranée, aurait suivi la fin des guerres civiles romaines du I^{er} s. av. J.-C., à partir du moment où le pouvoir d'Auguste s'est établi (27 av.-14 ap. J.-C.), puis sous le Haut Empire (I^{er}-III^e s. ap. J.-C.).

pédonome (gr. paidonomos) Magistrat* responsable des garçons mineurs, les *païdes**.

pédotribe (gr. paidotribes) Entraîneur sportif au gymnase. Des pédotribes étaient employés et payés par les cités, pour les éphèbes et parfois aussi pour d'autres groupes d'âge. Ils travaillaient sous la supervision des gymnasiarques* et des éphébarques*.

pentétérique Adjectif désignant en grec la période associant deux célébrations de concours, séparés par un intervalle de temps de quatre ans : en comptant la première et la seconde célébration, cinq (gr. *penté*) années.

Période (gr. periodos) Circuit de quatre ans associant les célébrations des quatre grands concours créés à l'époque archaïque, Olympie, Delphes, Némée et l'Isthme (de Corinthe).

péristyle Littéralement « entouré de colonnes » ; peut désigner la cour intérieure des palestres*.

pétase Chapeau plat, souple et à large bord qui fait partie de la tenue traditionnelle des éphèbes.

philoponia « Endurance », ardeur et persévérance dans l'exercice ; qualité attendue des jeunes s'entraînant au gymnase, récompensée par un concours.

polis Cité grecque (pluriel *poleis*). Communauté de type étatique, dirigée par un groupe de citoyens. Une cité se veut libre et autonome, mais la plupart doivent composer avec de grandes puissances.

presbytéroï Groupe de citoyens de plus de 30 ans s'étant organisés sous une forme associative pour continuer à s'entraîner au gymnase.

proédrie Place d'honneur dans les concours, accordée par les cités aux personnes qu'elles souhaitent récompenser, ainsi qu'à certains détenteurs de prêtrises et de magistratures.

S

stade (gr. stadion) Unité de longueur d'un peu moins de 200 mètres, variable selon les cités ; course de cette longueur ; édifice destiné à accueillir courses et compétitions sportives.

sphairistèrion Salle dédiée à la boxe dans les gymnases.

statère (gr. stater) Terme générique désignant la pièce la plus répandue, qui fait référence dans un système monétaire. La valeur du statère est déterminée par son poids en métal précieux (argent, électrum ou or).

stéphanite Désigne, à l'époque hellénistique, un concours récompensé par une couronne* (gr. *stéphanos*), sur le modèle de ceux de la Période*.

strigile (lat. strigilis ; gr. stlengís) Racloir pour le nettoyage du corps, avec lequel on raclait le sable et l'huile de la peau après l'entraînement.

T

téménos Terme qui désigne un espace consacré à une divinité.

X

xyste (gr. xystos) Piste de course couverte dans les gymnases, d'une longueur d'un stade*.

N

neanískoi (Plural von gr. *neanískos*)

Oft mit *néoi** gleichgesetzte Bezeichnung für eine Gemeinschaft junger Männer im Alter zwischen 20 und 30 Jahren; häufig im militärischen Kontext verwendet.

néoi (Sg. gr. *néos*) Junge Menschen; entweder als allgemeine Bezeichnung für alle oder im spezifischen Kontext des Gymnasions für die Altersgruppe der 20- bis 30-Jährigen.

nómos Griechisch für „Gesetz“. Ab dem 4. Jh. v. Chr. im Gegensatz zu Dekreten* Beschluss von allgemeiner Gültigkeit, der oft in komplexeren Verfahren verabschiedet wurde.

P

paides Im Gymnasion oder bei Agonen* Altersklasse der minderjährigen Jungen von etwa 12 bis 18 Jahren.

Paidonom (gr. *paidonómos*) Magistrat*, der für die minderjährigen Jungen, die *paides**, zuständig war.

Paidotribe (gr. *paidotribes*) Trainer im Gymnasion. Für die Epheben und teilweise auch für andere Altersgruppen wurden Paidotriben von den Städten angestellt und bezahlt. Sie arbeiteten unter der Aufsicht der Gymnasiarchen* und Ephebarchen*.

Palästra Wörtlich Platz für den Ringkampf (gr. *pále*); im Gymnasion meist ein rechteckiger, von Säulenhallen und Räumen umgebener Hof für das athletische Training. Existiert auch als selbstständiges Gebäude; die Bezeichnung wird manchmal synonym zu Gymnasion verwendet.

panhellenisch In der modernen Forschung u. a. Bezeichnung für die Wettkämpfe (Agone*), die allen Griechen, nicht nur den Bürgern der veranstaltenden Stadt, offenstanden.

Pankration „Allkampf“; Mischung aus Ringen und Boxen, bei der auch Fußtritte erlaubt waren; besonders gefährliche und prestigeträchtige Disziplin der Schwerathletik.

Paradromis (gr. *paradromís*) Im Gymnasion Laufbahn unter freiem Himmel, parallel zum überdachten *xystós**.

Pax Romana „Römischer Friede“, insbesondere in der modernen Forschung übliche Bezeichnung für die Atmosphäre des Friedens im Mittelmeerraum, die auf die römischen Bürgerkriege des 1. Jh. v. Chr. folgte, mit der Durchsetzung der Herrschaft des Augustus (27 v. – 14 n. Chr.) begann und während der Kaiserzeit (1.–3. Jh. n. Chr.) andauerte.

penteterisch Adjektiv, das im Griechischen den zeitlichen Abstand von vier Jahren zwischen zwei Veranstaltungen eines Agons* bezeichnet; dabei wurde inklusiv gezählt, d. h. dass beide Veranstaltungen in die Rechnung einbezogen sind, so dass sich die Angabe auf fünf (gr. *pente*) Jahre bezieht.

Periodos, die (gr. *períodos*) Vierjahreszyklus, der die vier großen, in archaischer Zeit gegründeten panhellenischen* Agone* in Olympia, Delphi, Nemea und am Isthmus von Korinth umfasst.

Peristyl Wörtlich „von Säulen umgeben“; kann den Innenhof von Palästen* bezeichnen.

Petasos Flacher, weicher Hut mit breiter Krempe; u. a. traditioneller Bestandteil der Tracht der Epheben.

philoponía „Ausdauer“, Fleiß und Beharrlichkeit im Training; eine Tugend, die von Jugendlichen im Gymnasion erwartet und im Rahmen interner Wettbewerbe beurteilt wurde.

Polis Griechische Stadt (Plural gr. *póleis*). Von den Bürgern getragene staatliche Gemeinschaft. Jede Polis strebte nach einem Höchstmaß von Freiheit und Autonomie, häufig mussten jedoch Kompromisse mit größeren Mächten geschlossen werden.

Presbyteroi Gruppe von Bürgern im Alter jenseits der 30 Jahre, die sich vereinsartig organisierten, um weiterhin im Gymnasion zu trainieren.

Prohedrie (gr. *proedría*) Ehrenplatz bei Agonen*, der von den Poleis* als hohe Auszeichnung an verdiente Personen sowie an Priester:innen und Magistrate* vergeben wurde.

S

Stadion (gr. *stádion*) Längeneinheit von etwas weniger als 200 m, die je nach Fußmaß einer Polis* variieren konnte; bezeichnet ferner einen Lauf über diese Distanz sowie Bauwerke, in denen Wettbewerbe im Laufen, aber auch in anderen Disziplinen, stattfinden konnten.

Sphairisterion (gr. *sphairistérion*) In Gymnasien Saal für das Boxtraining.

Stater (gr. *statér*) Allgemeiner Begriff für die am weitesten verbreitete Münze, die in einem Währungssystem als Referenz gilt. Der Wert eines Staters bemisst sich an seinem Gewicht in einem bestimmten Edelmetall (Silber, Elektron oder Gold).

stephanitisch Im Hellenismus Bezeichnung für einen Agon*, bei dem die Sieger nach dem Vorbild der Agone der Periodos* mit einem Kranz* (gr. *stéphanos*) belohnt wurden; sog. Kranzagon.

Strigilis (lat. *strigilis*; gr. *stlengís*) Schaber zur Körperreinigung, mit dem nach dem Training Schweiß, Sand und Öl von der Haut geschabt wurden.

T

Temenos, das Begriff für einen physisch, etwa durch eine Mauer, umrissenen oder als solchen gedachten Ort, der einer Gottheit geweiht ist.

V

Volksversammlung (gr. *ekklesía*) Versammlung aller Bürger einer Polis* (nicht nur von Abgeordneten wie in modernen Parlamenten); in demokratischen Poleis höchste Entscheidungsinstanz.

X

Xystos (gr. *xystós*) Überdachte Laufbahn in Gymnasien mit der Länge eines Stadions*.

Les traductions de sources écrites et d'inscriptions antiques sont en général réalisées par les auteurs eux-mêmes ; sauf en cas où le nom du traducteur est indiqué dans les notes finales. Les traductions de la loi gymnasiarchique de Béroia (voir p. 62-63) et de la loi éphébachique d'Amphipolis (voir p. 92-93) constituent des exceptions. On a ici le plus souvent utilisé les traductions françaises de Ph. Gauthier et M. B. Hatzopoulos (La loi gymnasiarchique de Béroia, Athènes 1993) et de D. Rousset (Considérations sur la loi éphébachique d'Amphipolis, *Revue des Études Anciennes* 119, 2017, 49-84).

Die Übersetzungen antiker Schriftquellen und Inschriften stammen in der Regel von den Autor:innen selbst, ansonsten ist die Urheberschaft in den Endnoten angegeben. Ausnahmen bilden die Übersetzungen des Gymnasiarchengesetzes von Beroia (s. S. 62-63) und des Ephebarchengesetzes von Amphipolis (s. S. 92-93). Hier werden zumeist die Übersetzungen ins Französische von Ph. Gauthier und M. B. Hatzopoulos (La loi gymnasiarchique de Béroia, Athen 1993) und von D. Rousset (Considérations sur la loi éphébachique d'Amphipolis, *Revue des Études Anciennes* 119, 2017, 49-84) verwendet.

1

Gymnase, entraînement athlétique et culture agonistique dans le monde grec ancien

Gymnasion, sportliches Training und agonistische Kultur im antiken Griechenland

Bibliographie

J. Delorme, Gymnasion. Étude sur les monuments consacrés à l'éducation en Grèce (des origines à l'Empire romain), Paris 1960.

D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), Das hellenistische Gymnasion, Berlin 2004.

R. Wünsche, F. Knauß (éd./Hrsg.), Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike, Munich/München 2004.

O. Curty (éd./Hrsg.), L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique, Fribourg 2009.

P. Christesen, D. G. Kyle (éd./Hrsg.), A Companion to Sport and Spectacle in Greek and Roman Antiquity, Malden 2014.

P. Scholz, D. Wiegand (éd./Hrsg.), Das kaiserzeitliche Gymnasion, Berlin 2015.

Chr. Mann, S. Remijsen, S. Scharff (éd./Hrsg.), Athletics in the Hellenistic World, Stuttgart 2016.

U. Mania – M. Trümper (éd./Hrsg.), Development of Gymnasia and Graeco-Roman Cityscapes, Berlin 2018.

A. Futrell, T. H. Scanlon (éd./Hrsg.), The Oxford Handbook of Sport and Spectacle in the Ancient World, Oxford 2021.

Ch. Begass, Chr. Mann, M. Tentori Montalto (éd./Hrsg.), Money and Honor in Ancient Athletics, Stuttgart 2024.

J.-M. Roubineau, Le sport. Récit des premiers temps, Paris 2024.

Endnoten

- 1** V. D. Hanson, *The Western Way of War. Infantry Battle in Classical Greece*, Berkeley 2000; D. Kagan, G. F. Viggiano (éd./Hrsg.), *Men of Bronze. Hoplite Warfare in Ancient Greece*, Princeton 2013; M. Zerjadtke (éd./Hrsg.), *Der griechische Hoplit. Alltag, Ausrüstung, Kriegsführung*, Antike Welt Sonderheft 16.23, Darmstadt 2023.
- 2** I. Weiler, *Wider und für das agonale Prinzip – eine griechische Eigenart? Wissenschaftsgeschichtliche Aspekte und Grundsatzüberlegungen*, Nikephoros 19, 2006, 81–110.
- 3** R. J. Barrow, *Gender, Identity and the Body in Greek and Roman Sculpture*, Cambridge 2018, 21–34.
- 4** N. M. Kennell, *The Gymnasium of Virtue. Education & Culture in Ancient Sparta*, Chapel Hill 1995; L. Thommen, *Sparta. Verfassungs- und Sozialgeschichte einer griechischen Polis*, Stuttgart 2003.
- 5** U. Sinn, *Origins of the Olympics to the sixth century BCE*, in: A. Futrell, T. H. Scanlon (op. cit.) 65–73.
- 6** Th. H. Nielsen, *Reflections on the Number of Athletics Festivals in Pre-Hellenistic Greece*, in: Chr. Mann, S. Remijsen, S. Scharff (op. cit.) 31–41; Th. H. Nielsen, *Two Studies in the History of Ancient Greek Athletics*, Copenhagen/Kopenhagen 2018, 11–167; J. Shear, *The Panathenaia and Local Festivals*, in: A. Futrell, T. H. Scanlon (op. cit.) 98–108; Cl. Weber Pallez, „Le bouclier d’Argos à travers le temps. Diachronie d’un symbole politique“, *Bulletin de Correspondance Hellénique* 144, 2020, 225–255.
- 7** M. I. Finley, H. W. Pleket, *1000 ans de jeux Olympiques. 776 av. J.-C./261 ap. J.-C.*, Paris 2004, 35–85; U. Sinn, *Das antike Olympia. Götter, Spiel und Kunst*, München 2004; Th. H. Nielsen, *Panhellenic Athletics at Olympia*, in: P. A. Christesen, D. G. Kyle (op. cit.) 133–145; J.-M. Roubineau, *Le sport. Récit des premiers temps*, Paris 2024, 31–46.
- 8** Fr. Lefèvre, *L’Amphictionie pyléo-delphique. Histoire et institutions*, Athènes/Athen 1998, 12–16; P. Sánchez, *L’amphictionie des Pyles et de Delphes. Recherches sur son rôle historique, des origines au II^e siècle de notre ère*, Stuttgart 2001, 58–80; P. Perlman, *City and Sanctuary in Ancient Greece. The Theorodokia in the Peloponnese*, Göttingen 2000; I. Rutherford, *State Pilgrims and Sacred Observers in Ancient Greece. A Study of Theōriā and Theōroi*, Cambridge 2013.
- 9** M. I. Finley, H. W. Pleket (op. cit.) 137–138.
- 10** G. Biard, *La représentation honorifique dans la statuaire grecque aux époques classique et hellénistique*, Athènes/Athen 2017, 48–49. 305–315.
- 11** M. I. Finley, H. W. Pleket (op. cit.) 87–101; J.-M. Roubineau (op. cit.) 61–67.
- 12** L. Robert, *Discours d’ouverture. Les concours grecs*, in: *Choix d’écrits*, Paris 2007, 267–278; R. Parker, *New “Panhellenic” Festivals in Hellenistic Greece*, in: R. Schlesier, U. Zellman (éd./Hrsg.), *Mobility and Travel in the Mediterranean from Antiquity to the Middle Ages*, Münster 2004, 9–22.
- 13** I. Rutherford (op. cit.); K. J. Rigsby, *Asyilia. Territorial Inviolability in the Hellenistic World*, Berkeley 1996. – Cf./vgl. K. Hallof, *Kos 243 v. Chr. Ein europäisches Projekt. Karl-Christ-Preis für Alte Geschichte* 5, Göttingen 2023; G. Rougemont, *Inscriptions Grecques d’Iran et d’Asie centrale*, Londres/London 2012, n°/Nr. 53.
- 14** J.-Fr. Bommelaer, D. Laroche, *Guide de Delphes, Le site*, Athènes/Athen 2015, 261–263.
- 15** L. Robert, J. Robert, *Claros I. Décrets hellénistiques*, Paris 1989, 11–62, l./Z. 6–7; Ch. Schuler, K. Zimmermann, *Neue Inschriften aus Patara I*, *Chiron* 42, 2012, 582–597 n°/Nr. 4.
- 16** N. Badoud, M. Fincker, J.-Ch. Moretti, *Les monuments érigés à Délos et à Athènes en l’honneur de Ménodôros, pancratiaste et lutteur*, *Bulletin de Correspondance Hellénique* 139/140, 2016, 345–416.
- 17** H. W. Pleket, *Zur Soziologie des antiken Sports*, Nikephoros 14, 2001, 157–212; I. Weiler, *‘Professional’ organizations in the Hellenistic world*, in: A. Futrell, T. H. Scanlon (op. cit.) 521–533.
- 18** L. Robert, *Discours d’ouverture* (op. cit.) 267–278; W. Leschhorn, *Die Verbreitung von Agonen in den östlichen Provinzen des Römischen Reiches*, *Stadion* 24, 1998, 31–58; J. Nollé, *Stadtprägungen des Ostens und die ‚explosion agonistique‘. Überlegungen zu Umfang, Aussagen und Hintergründen der Propagierung von Agonen auf den Prägungen der Städte des griechischen Ostens*, in: K. Coleman, J. Nelis-Clément (éd./Hrsg.), *L’organisation des spectacles dans le monde romain*, Genève/Genf 2012, 1–39; Z. Newby, *Greek festivals in the Roman era*, in: A. Futrell, T. H. Scanlon (op. cit.) 168–181.
- 19** A. Farrington, *Olympic Victors and the Popularity of the Olympic Games in the Imperial Period*, *Tyche* 12, 1997, 15–46; Z. Newby (op. cit.) 168–170.
- 20** J.-Y. Strasser, *Mémoires de champions. Corpus des palmarès, d’Octavien à Valentinien I^{er}*, Athènes/Athen 2022, n°/Nr. 85, n°/Nr. 107; O. Van Nijf, *Political games*, in: K. Coleman, J. Nelis-Clément (éd./Hrsg.), *L’organisation des spectacles dans le monde romain*, Genève/Genf 2012, 49–88.
- 21** S. Remijsen, *The End of Greek Athletics in Late Antiquity*, Cambridge 2015.

2

Culture gymnasiale et agonistique en Asie Mineure préhellénistique

Gymnasiale und agonistische Kultur im vorhellenistischen Kleinasien

Endnoten

- 1 *Carmina Epigraphica Graeca* 2, 889; *Stein-epigramme aus dem griechischen Osten* 4, 17/10/02.
- 2 F. Blakolmer, Tumulusgrab 112 in Nekropole V von Limyra. Das Grab eines nichtlykischen Zuwanderers, in: M. Seyer (éd./Hrsg.), 40 Jahre Grabung Limyra. Akten des internationalen Symposions Wien 3.-5. Dezember 2009, Vienne/Wien 2012, 49–65.
- 3 T. Doğan, Antandros Ölü Gömme Geleneğinde Strigilis. Tipolojik ve Kronolojik Gözlemler, *Türkiye Bilimler Akademisi Arkeoloji Dergisi* 18, 2015, 143–174.
- 4 *Carmina Epigraphica Graeca* 1, 177; *Stein-epigramme aus dem griechischen Osten* 4, 17/10/01, 1./Z. 5–6 (traduction française: J. Bousquet/deutsche Übersetzung: R. Merkelbach, J. Stauber).
- 5 Th. H. Nielsen, An Essay on the Extent and Significance of the Greek Athletic Culture in the Classical Period, *Proceedings of the Danish Institute at Athens* 7, 2014, 22 fig./Abb. 8; Th. H. Nielsen, Foreign Entrants at Minor Athletic Festivals in Late-Archaic and Classical Greece, *Nikephoros* 27, 2014, 142–143.
- 6 F. Knauß, J. Nollé, Von den Triopischen Spielen zu Pindar. Zwei Münchener Bronzhydrien mit Inschriften, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 210, 2019, 78–84 (deutsche Übersetzung: p./S. 78–79).
- 7 D. Mannsperger, Das Motiv des Waffenläufers auf den Elektronmünzen von Kyzikos, in: U. Hausmann (éd./Hrsg.), *Der Tübinger Waffenläufer*, Tübingen 1977, 75–96.

3

Gymnases et infrastructures sportives : architecture, équipement, décor

Gymnasien und Sportstätten: Architektur, Ausstattung, Dekor

Bibliographie

- H. von Hesberg**, Das griechische Gymnasion im 2. Jh. v. Chr., in: M. Wörle, P. Zanker (éd./Hrsg.), *Stadt- und Bürgerbild im Hellenismus*, Munich/München 1995, 13–27.
- Chr. Wacker**, Die bauhistorische Entwicklung der Gymnasien. Von der Parkanlage zum ‚Idealgymnasion‘ des Vitruv, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin 2004, 349–362.
- A.-V. Pont**, Orner la cité. Enjeux culturels et politiques du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine, *Bordeaux* 2010, 133–157.
- M. Trümper**, Modernization and Change of Function of Hellenistic Gymnasia in the Imperial Period. Case-Studies Pergamon, Miletus, and Priene, in: P. Scholz, D. Wiegandt (éd./Hrsg.), *Das kaiserzeitliche Gymnasion*, Berlin 2015, 167–221.
- B. Emme**, The Emergence and Significance of the Palaestra Type in Greek Architecture, in: U. Mania, M. Trümper (éd./Hrsg.), *Development of Gymnasia and Graeco-Roman Cityscapes*, Berlin 2018, 143–159.

Endnoten

- 1 B. Rieger, Von der Linie (grammé) zur Hypsplex. Startvorrichtungen in den panhellenischen Stadien Griechenlands, *Nikephoros Beihefte* 9, Hildesheim 2004.
- 2 U. Mania, Prienes Gymnasien und ihre Baugeschichte als Indikatoren wirtschaftlicher und städtebaulicher Umbrüche?, in: W. Raeck, A. Filges, I. H. Mert (éd./Hrsg.), *Priene von der Spätklassik bis zum Mittelalter. Ergebnisse und Perspektiven der Forschungen seit 1998*, Bonn 2020, 89–103.
- 3 K. Welch, The Stadium at Aphrodisias, *American Journal of Archaeology* 102, 3, 1998, 547–569.

4 K. Welch, Greek Stadia and Roman Spectacles. Asia, Athens, and the Tomb of Herodes Atticus, *Journal of Roman Archaeology* 11, 1998, 117–145; A.-V. Pont (op. cit.) 126–129.

5 L. Meier, Die Finanzierung öffentlicher Bauten in der hellenistischen Polis, *Mayence/Mainz* 2012, 334–341 cat./Kat. 48; M. Mathys, Architekturstiftungen und Ehrenstatuen. Untersuchungen zur visuellen Repräsentation der Oberschicht im späthellenistischen und kaiserzeitlichen Pergamon, *Darmstadt* 2014, 51–54.

6 A. S. Chankowski, La procédure législative à Pergame au I^{er} siècle av. J.-C. À propos de la chronologie relative des décrets en l'honneur de Diodoros Paspáros, *Bulletin de Correspondance Hellénique* 122, 1998, 160–161.

7 R. von den Hoff, Hellenistische Gymnasia. Raumgestaltung und Raumfunktionen, in: A. Matthaei, M. Zimmermann (éd./Hrsg.), *Stadt- und Bilder im Hellenismus*, Berlin 2009, 245–275.

8 M. Steskal, Römische Thermen und griechische Gymnasien. Ephesos und Milet im Spiegel ihrer Bad-Gymnasien, in: P. Scholz, D. Wiegandt (éd./Hrsg.), *Das kaiserzeitliche Gymnasion*, Berlin 2015, 230–236.

9 S. Erkoç, Harbor Bath, in: H. İşkan (éd./Hrsg.), *Patara. City, Harbor, Cult*, Istanbul 2019, 214–231.

10 R. von den Hoff, *Ornamenta γυμνασιῶδη?* Delos und Pergamon als Beispielfälle der Skulpturenausstattung hellenistischer Gymnasien, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin 2004, 373–405; N. Kazakidi, Εἰκόνες ἐν γυμνασίῳ. Ἔργα γλυπτικής στο ελληνοιστικό γυμνάσιο. Ηπειρωτική Ελλάδα και νησιά του Αιγαίου, *Thessalonique/Thessaloniki* 2015.

11 *Inscriptions de Délos*, n°/Nr. 1417, A, 1./Z. 118–154 (J.-Ch. Moretti, Les inventaires du gymnase de Délos, *Bulletin de Correspondance Hellénique* 121, 1, 1997, 126–140; B. Emme, *Peristyl und Polis. Entwicklung und Funktionen öffentlicher griechischer Hofanlagen*, Berlin 2013, 255–260 cat./Kat. 34).

12 <https://www.efa.gr/section-categorie/equipement-gymnique-de-delos-g-acker-mann/> (16.01.2024).

13 B. Rückert, Die Herme im öffentlichen und privaten Leben der Griechen. Untersuchungen zur Funktion der griechischen Herme als Grenzmal, Inschriftenträger und Kultbild des Hermes, Ratisbonne/Regensburg 1998, 126–132.

14 R. Hanslmayr, Die Skulpturen von Ephesos. Die Hermen, Forschungen in Ephesos 10, 2, Vienne/Wien 2016, 37–47. 151–152 cat./Kat. A14.

15 St. Lehmann, Statuen griechischer Sieger, in: R. Wünsche, F. Knauß (éd./Hrsg.), Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike, Munich/München 2004, 320–335; G. Biard, La représentation honorifique dans la statuaire grecque aux époques classique et hellénistique, Athènes/Athen 2017, 305–315; F. Spahlinger, „Die aus dem Gymnasion“. Studien zu Ikonologie und Funktion von Athletenstandbildern in Hellenismus und Römischer Kaiserzeit, Ratisbonne/Regensburg 2020.

16 J. Auinger, Kaisersaal versus ‚Kaisersaal‘. Zur Funktion der ‚Kaisersäle‘ in ephesischen Thermen, in: F. D’Andria, I. Romeo (éd./Hrsg.), Roman Sculpture in Asia Minor, Journal of Roman Archaeology Supplements 80, Portsmouth 2011, 117–129.

17 H. S. Alanyalı, Alte Funde – neue Gedanken. Side. Sogenanntes Gebäude M, in: M. Aurenhammer (éd./Hrsg.), Sculpture in Roman Asia Minor. Proceedings of the International Conference at Selçuk, 1st–3rd October 2013, Vienne/Wien 2018, 81–88; A. Yurtsever, Side Gymnasiumu (M YAPISI), Side Kenti Araştırmaları I, Istanbul 2021.

4

Le gymnase, lieu politique

Das Gymnasion als politischer Ort

Bibliographie

D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), Das hellenistische Gymnasion, Berlin 2004.

A. S. Chankowski, L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure, Paris 2010.

O. Curty (éd./Hrsg.), L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique, Fribourg 2009.

Ph. Gauthier, Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques, in: *Études d'histoire et d'institutions grecques*, Genève/Genf 2011, 531–550.

O. Curty, Gymnasiarchika. Recueil et analyse des inscriptions de l'époque hellénistique en l'honneur des gymnasiarques, Paris 2015.

P. Scholz, D. Wiegand (éd./Hrsg.), Das kaiserzeitliche Gymnasion, Berlin 2015.

Endnoten

1 A. S. Chankowski (op. cit.); Th. R. Henderson, The Springtime of the People. The Athenian Ephebeia and Citizen Training from Lykourgos to Augustus, Leiden 2020.

2 Ph. Gauthier, Notes sur le rôle du gymnase dans les cités hellénistiques (op. cit.) 531–550; Ch. Schuler, Die Gymnasiarchie in hellenistischer Zeit, in: D. Kah, P. Scholz (op. cit.) 163–192.

3 Ph. Gauthier, Bienfaiteurs du gymnase au Létôn de Xanthos, Revue des Études Grecques 109, 1996, 1–34; M. Wörrle, Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens X. Limyra in seleukidischer Hand, Chiron 41, 2011, 377–415.

4 Th. R. Henderson (op. cit.) 205–208; A. S. Chankowski (op. cit.) 148–149; É. Perrin-Saminadayar, Éducation, culture et société à Athènes. Les acteurs de la vie culturelle athénienne (229–88). Un tout petit monde, Paris 2007.

5 Ph. Gauthier, Un gymnasiarque honoré à Colophon, in: *Études d'histoire et d'institutions grecques*, Genève/Genf 2011, 661–673; O. Curty, Gymnasiarchika (op. cit.) 281–291.

6 J. Robert, L. Robert, *Claros I. Décrets hellénistiques*, Paris 1989, 18–21; M. Wörrle, Vom tugendsamen Jüngling zum gestreften Euergeten. Überlegungen zum Bürgerbild hellenistischer Ehrendekrete, in: M. Wörrle, P. Zanker (éd./Hrsg.), Stadtbild und Bürgerbild im Hellenismus, Munich/München 1995, 241–250; Ph. Gauthier, Les cités hellénistiques, in: *Études d'histoire et d'institutions grecques*, Genève/Genf 2011, 370–371.

7 P. Fröhlich, Les groupes du gymnase d'Iasos et les *presbytéroi* dans les cités à l'époque hellénistique, in: P. Hamon, P. Fröhlich (éd./Hrsg.), Groupes et associations dans les cités grecques (III^e s. av. J.-C.–II^e s. ap. J.-C.), Genève/Genf 2013, 59–111; E. Bauer, Gerusien in den Poleis Kleinasien in hellenistischer Zeit und der römischen Kaiserzeit. Die Beispiele Ephesos, Pamphylien und Pisidien, Aphrodisias und Iasos, Munich/München 2014.

8 K. Bringmann, H. von Steuben, Schenkungen hellenistischer Herrscher an griechische Städte und Heiligtümer, Berlin 1995–2000; Ph. Gauthier, Nouvelles inscriptions de Sardes II, Genève/Genf 1989, 91–96; A. S. Chankowski, Les souverains hellénistiques et le gymnase, in: O. Curty, L'huile et l'argent (op. cit.) 85–114.

9 Ph. Gauthier, Les cités grecques et leurs bienfaiteurs (IV^e–I^{er} siècle avant J.-C.). Contribution à l'histoire des institutions, Athènes/Athen 1985, 55–56.

10 P. Fröhlich, Les activités évergétiques des gymnasiarques à l'époque hellénistique tardive. La fourniture de l'huile, in: O. Curty, L'huile et l'argent (op. cit.) 57–94; O. Curty, Gymnasiarchika (op. cit.).

11 W. Blümel, R. Merkelbach (éd./Hrsg.), Die Inschriften von Priene I, Bonn 2014, n°/Nr. 68–70.

5

Sports grecs : disciplines, mode de vie et entraînement

Griechischer Sport: Disziplinen, Lebensart und Training

Bibliographie

I. Weiler (éd./Hrsg.), Quellendokumentation zur Gymnastik und Agonistik im Altertum, 7 vol./Bde., 1991–2002.

J.-M. Roubineau, À poings fermés. Une histoire de la boxe antique, Paris 2022.

J.-M. Roubineau, Le Sport. Récit des premiers temps, Paris 2024.

Endnoten

1 *Inscriptiones Graecae* VII, 4247.

2 *Oxyrhynchos Papyri* III, 466, iii.

6

L'avenir de la polis : éducation civique et formation militaire au gymnase

Die Zukunft der Polis: Bürgerliche Erziehung und militärische Ausbildung im Gymnasion

Bibliographie

E. Ziebarth, Aus dem griechischen Schulwesen. Eudemos von Milet und Verwandtes, Leipzig ²1914.

M. P. Nilsson, Die hellenistische Schule, Munich/München 1955.

H.-I. Marrou, L'histoire de l'éducation dans l'Antiquité, Paris ⁶1964.

D. Kah, Militärische Ausbildung im hellenistischen Gymnasion, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), Das hellenistische Gymnasion, Berlin 2004, 47–90.

P. Scholz, Elementarunterricht und intellektuelle Bildung im hellenistischen Gymnasion, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), Das hellenistische Gymnasion, Berlin 2004, 103–128.

12 E. Chiricat, Funérailles publiques et enterrement au gymnase à l'époque hellénistique, in: P. Fröhlich, C. Müller (ed./Hrsg.), Citoyenneté et participation à la basse époque hellénistique, Genève/Genf 2005, 207–223; P. Fröhlich, Funérailles publiques et tombeaux monumentaux intra-muros dans les cités grecques à l'époque hellénistique, in: M.-C. Ferriès, M. P. Castiglioni, F. Létoublon (éd./Hrsg.), Forgerons, élites et voyageurs d'Homère à nos jours. Hommages en mémoire d'Isabelle Ratinaud-Lachkar, Grenoble 2013, 227–309.

13 L. Robert, Inscriptions d'Aphrodisias, *L'Antiquité classique* 35, 1966, 422 (contra: J. Bernini, „Plaise au peuple“. Pratiques et lieux de la décision démocratique en Ionie et en Carie hellénistiques, Bordeaux 2023, 338–339).

14 F. Sokolowski, Lois sacrées de l'Asie Mineure, Paris 1955, n°/Nr. 49A, l./Z. 18–22.

15 W. Blümel, Die Inschriften von Iasos I, Bonn 1985, n°/Nr. 99; R. Fabiani, in: F. Berti, R. Fabiani, Z. Kiziltan, M. Nafissi (éd./Hrsg.), Marmi erranti. I marmi di Iasos presso i musei archeologici di Istanbul, Istanbul 2010, 189–191.

16 A.-V. Pont, Orner la cité. Enjeux culturels et politiques du paysage urbain dans l'Asie gréco-romaine, Bordeaux 2010, 133–157.

17 *Corpus Inscriptionum Graecarum* 3665; Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/clo10277845> (25.04.2024).

18 N. M. Kennell, Ephebeia. A Register of Greek Cities with Citizen Training Systems in the Hellenistic and Roman Periods, Nikephoros Beihefte 12, Hildesheim 2006; N. M. Kennell, The Greek Ephebate in the Roman Period, *The International Journal of the History of Sport* 26, 2009, 323–342.

A. S. Chankowski, L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure, Paris 2010.

H.-U. Wiemer, Von der Bürgerschule zum aristokratischen Klub? Die athenische Ephebie in der römischen Kaiserzeit, *Chiron* 41, 2011, 487–537.

J. L. Friend, The Athenian *Ephebeia* in the Fourth Century BCE, Leiden 2019.

H.-J. Gehrke, Polis und Paideia. Zur Funktion des Gymnastischen in der Sozialisation griechischer Polisbürger, in: O. Höffe, O. Primavesi (éd./Hrsg.), Bürger bilden, Berlin 2019, 11–38.

Th. R. Henderson, The Springtime of the People. The Athenian Ephebeia and Citizen Training from Lykourgos to Augustus, Leiden 2020.

A. S. Chankowski, L'éducation à la grecque, in: N. Richer, L. Mercuri, S. Pittia (éd./Hrsg.), Le monde grec et l'Orient de 404 à 200 avant notre ère, Pallas Hors-Série 3, 2021, 137–157.

Endnoten

1 Teles 5, 50 Hense (traduction française: P. P. Fuentes Gonzáles, Les diatribes de Télès. Introduction, texte revu, traduction et commentaire des fragments, Paris 1998, 450–465).

2 E. Ziebarth (op. cit.) 31–37.

3 Cf./vgl. J. L. Friend (op. cit.) passim.

4 Th. R. Henderson (op. cit.) 173.

5 *Sylloge inscriptionum Graecarum*³ n°/Nr. 577.

6 *Sylloge inscriptionum Graecarum*³ n°/Nr. 578, A, Z. 7–27.

7 *Sylloge inscriptionum Graecarum*³ n°/Nr. 672.

8 A. Wilhelm, Inschriften aus Halikarnassos und Theangela, Jahreshefte des Österreichischen Archäologischen Instituts 11, 1908, 56–61 n°/Nr. 2–3, l./Z. 7–13.

- 9 A. Baland, *Inscriptions d'époque impériale du Létôon, Fouilles de Xanthos VII*, Paris 1981, n°/Nr. 67, l./Z. 24–29.
- 10 M. Bentz, *The Reception of Architectural Sculpture in Two-Dimensional Art*, in: P. Schultz, R. von den Hoff (éd./Hrsg.), *Structure, Image, Ornament. Architectural Sculpture in the Greek World. Proceedings of an international conference held at the American School of Classical Studies*, 27–28 November 2004, Oxford 2009, 190–195.
- 11 N. B. Crowther, *Euexia, Eutaxia, Philoponia. Three Contests of the Greek Gymnasium*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 85, 1991, 301–304; Ph. Gauthier, M. B. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Béroia, Athènes/Athen* 1993, 102–108.
- 12 *Inscriptiones Graecae XII 6*, n°/Nr. 182.
- 13 S. Aybek, B. Dreyer, *Eine wehrhafte Stadt in späthellenistisch-römischer Zeit. Die Katapult-Arsenale der Stadt Metropolis (Ionien)*, *Istanbuler Mitteilungen* 61, 2011, 205–217.
- 14 *Inscriptiones Graecae XII 4*, n°/Nr. 281.
- 15 N. M. Kennell, *Competition and Memory in an Ephebic Victor List from Heraclea Pontica*, *Bulletin of the Institute of Classical Studies* 61, 1, 2018, 79–93.
- 16 C. Brélaz, *La sécurité publique en Asie Mineure sous le Principat (I^{er}-III^{ème} s. ap. J.-C.)*. *Institutions municipales et institutions impériales dans l'Orient romain*, Basel 2005; N. M. Kennell, *The Greek Ephebate in the Roman Period*, *The International Journal of the History of Sport* 26, 2009, 323–342.
- 17 J. Ma, *Fighting Poleis of the Hellenistic World*, in: H. van Wees (éd./Hrsg.), *War and Violence in Ancient Greece*, Londres/London 2000, 337–376; Th. Boulay, *Arès dans la cité. Les poleis et la guerre dans l'Asie Mineure hellénistique*, Pise/Pisa 2014, 25–47.
- 18 *Inscriptiones Graecae XII 9*, 234 (O. Curty, *Gymnasiarchika. Recueil et analyse des inscriptions de l'époque hellénistique en l'honneur des gymnasiarques*, Paris 2015, n°/Nr. 5), l./Z. 4–12.
- 19 *Inscriptiones Graecae XII 9*, 235 (O. Curty, op. cit., n°/Nr. 6), l./Z. 10–13.
- 20 G. Ackermann, *Du jeune graffeur au gymnasiarque zélé. Mantidôros au gymnase d'Érétrie*, in: G. Ackermann, T. Krapf, L. Pop (éd./Hrsg.), ἀποβάτης. *Mélanges eubéens offerts à Karl Reber par ses étudiant-e-s à l'occasion de son 65^{ème} anniversaire/Euböische Schriften für Karl Reber von seinen Student/-innen aus Anlass seines 65. Geburtstags*, Lausanne 2020, 66–71.
- 7
- Les dieux sont partout : le gymnase et les cultes**
- Die Götter sind überall: Gymnasion und Kult**
- Bibliographie**
- S. Aneziri, D. Damaskos, *Städtische Kulte im hellenistischen Gymnasion*, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin 2004, 247–271.
- A. S. Chankowski, *L'éphébie hellénistique. Étude d'une institution civique dans les cités grecques des îles de la Mer Égée et de l'Asie Mineure*, Paris 2010, 383–432.
- Ph. Gauthier, M. B. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Béroia, Athènes/Athen* 1993, 95–123.
- M. P. Dillon, *Cult and Competition*, in: A. Futrell, T. H. Scanlon (éd./Hrsg.), *The Oxford Handbook of Sport and Spectacle in the Ancient World*, Oxford 2021, 567–591.
- Endnoten**
- 1 K. Zimmermann, *Hermes Agonios, Herakles Kallinikos und der Hypogymnasiarch Daliades im Gymnasion von Patara*, in: E. Dünder, Ş. Aktaş, M. Koçak, S. Erkoç (éd./Hrsg.), *LYKIARKHISSA. Havva İşkan'a Armağan/Festschrift für Havva İşkan*, Istanbul 2016, 898–899 n°/Nr. 2.
- 2 S. Wood, *Klaudius Peisōn Anethēken. A Gift of Sculpture at the South Baths of Perge*, *American Journal of Archaeology* 121, 3, 2017, 439–466.
- 3 K. Sporn, *Das Göttliche im Menschenbild. Religiöse Elemente im griechischen Grabrelief*, in: J. Mylonopoulos, H. Roeder (éd./Hrsg.), *Archäologie und Ritual. Auf der Suche nach der rituellen Handlung in den antiken Kulturen Ägyptens und Griechenlands*, Vienne/Wien 2006, 162.
- 4 A. S. Chankowski, *Torch Races in the Hellenistic World. The Influence of an Athenian Institution?*, *The Journal of Epigraphic Studies* 1, 2018, 55–75.
- 5 *Inscriptiones Graecae XII 9*, 234 (O. Curty, *Gymnasiarchika. Recueil et analyse des inscriptions de l'époque hellénistique en l'honneur des gymnasiarques*, Paris 2015, n°/Nr. 5), l./Z. 28–32 (cf./vgl. P. Schmitt Pantel, *La cité au banquet. Histoire des repas publics dans les cités grecques*, Paris 1992, 368; E. Mango, *Bankette im hellenistischen Gymnasion*, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin 2004, 295).
- 6 Th. R. Henderson, *The Springtime of the People. The Athenian Ephebeia and Citizen Training from Lykourgos to Augustus*, Leiden 2020, 136–138.
- 7 *Inscriptions de Délos*, n°/Nr. 1417, A, l./Z. 119–120.
- 8 R. Di Cesare, *Hellenistic Gymnasia in the Heart of Athens. Change and Continuity*, in: U. Mania – M. Trümper (éd./Hrsg.), *Development of Gymnasia and Graeco-Roman Cityscapes*, Berlin 2018, 215–235; Th. V. Mavrojanis, *The Royal Donations of Ptolemy IX Soter II Lathyros in Athens. The "Gymnasium of Ptolemy" and the *Horologium* of Andronicus Cyrrestes*, *Rivista di antichità* 28, 2019, 117–159.
- 9 R. von den Hoff, *Ruler Portraits and Ruler Cult in the Pergamon Gymnasion*, in: U. Mania, M. Trümper (éd./Hrsg.), *Development of Gymnasia and Graeco-Roman Cityscapes*, Berlin 2018, 253–271.

**Une organisation complexe :
le fonctionnement quotidien des gymnases**

**Komplexe Organisation:
Der Alltagsbetrieb der Gymnasien**

10 Ph. Gauthier, *Les cités grecques et leurs bienfaiteurs* (IV^e-I^{er} siècle avant J.-C.).

Contribution à l'histoire des institutions, Athènes/Athen 1985; W. Ameling, Wohltäter im hellenistischen Gymnasion, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin 2004, 129–161; J. H. M. Strubbe, *Cultic Honours for Benefactors in the Cities of Asia Minor*, in: L. de Ligt, E. A. Hemelrijk, H. W. Singor (éd./Hrsg.), *Roman Rule and Civic Life. Local and Regional Perspectives*, Amsterdam 2004, 315–330.

11 Ph. Gauthier (op. cit.) 59–63; A. S. Chankowski, *La procédure législative à Pergame au I^{er} siècle av. J.-C. À propos de la chronologie relative des décrets en l'honneur de Diodoros Paspáros*, *Bulletin de Correspondance Hellénique* 122, 1998, 159–199 (cf./vgl. chap./Kap. 3).

12 B. Schröder, H. Schrader, W. Kolbe, *Die Inschriften*, in: *Die Arbeiten zu Pergamon 1902–1903*, *Athenische Mitteilungen* 29, 1904, 167–168 n°/Nr. 8; P. Schazmann, *Das Gymnasion/Der Tempelbezirk der Hera Basileia*, *Altertümer von Pergamon* VI, Berlin 1923, 37–38 (Raum 57^o).

13 B. Burrell, *False Fronts. Separating the Aedicular Facade from the Imperial Cult in Roman Asia Minor*, *American Journal of Archaeology* 110, 3, 2006, 437–469; M. Steskal, *Römische Thermen und griechische Gymnasien. Ephesos und Milet im Spiegel ihrer Bad-Gymnasien*, in: P. Scholz, D. Wiegandt (éd./Hrsg.), *Das kaiserzeitliche Gymnasion*, Berlin 2015, 235–236.

Endnoten

1 J. Kobes, *Teilnahme Klauseln beim Zugang zum Gymnasion*, in: D. Kah, P. Scholz (éd./Hrsg.), *Das hellenistische Gymnasion*, Berlin 2004, 237–245.

2 Chr. Mann, *People on the Fringes of Greek Sport*, in: P. Christesen, D. G. Kyle (éd./Hrsg.), *A Companion to Sport and Spectacle in Greek and Roman Antiquity*, Malden 2014, 276.

3 W. Blümel, R. Merkelbach (éd./Hrsg.), *Die Inschriften von Priene I*, Bonn 2014, n°/Nr. 41.

4 *Supplementum Epigraphicum Graecum* 13, n°/Nr. 258, l./Z. 38–41.

5 *Inscriptiones Graecae* IV, 596.

6 A. Schmölder-Veit, „Gesalbt wie Männer üben wir uns im Laufen“. Frauen und Sport, in: R. Wünsche, F. Knauf (éd./Hrsg.), *Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike*, Munich/München 2004, 277–286; O. M. van Nijf, *Bringing Women into the Agonistic Sphere. Sport, Women and Festivals in the Greek World under Rome*, in: L. Dirven, M. Icks, S. Remijsen (éd./Hrsg.), *The Public Lives of Ancient Women (500 BCE–650 CE)*, Leiden 2023, 127–157.

7 *Fouilles de Delphes* III 1, n°/Nr. 534; M. Meaker – A. Meeus, *ΕΝΟΠΛΙΑΙΟΝ ΑΡΜΑΤΙ*. Anmerkungen zum isthmischen Sieg der Hedeia, Tochter des Hermesianax, in *Syll.*³ 802, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 222, 2022, 82–88.

8 M. Ç. Şahin, *Die Inschriften von Stratonikeia II 1*, Bonn 1990, n°/Nr. 311, l./Z. 20–22; K. Mantas, *Women and Athletics in the Roman East*, *Nikephoros* 8, 1995, 130–131.

9 A. Balland, *Inscriptions d'époque impériale du Létôon*, *Fouilles de Xanthos* VII, Paris 1981, n°/Nr. 67, l./Z. 7–10.

10 K. Mantas (op. cit.) 136–140.

11 M. Wörrle, *Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens XI. Gymnasiarchinnen und Gymnasiarchen in Limyra*, *Chiron* 46, 2016, 403–451.

12 Deutsche Übersetzung: D. Engels, „Da richteten sie in Jerusalem ein Gymnasion her, wie es auch die Heiden hatten.“ *Das Gymnasion von Jerusalem und der Aufstand der Makkabäer: Sport, Religion und Politik*, *Electrum* 21, 2014, 44.

13 Cf./vgl. Ph. Gauthier, M. B. Hatzopoulos, *La loi gymnasiarchique de Béroia*, Athènes/Athen 1993, 59–61.

14 M. Wörrle, *Epigraphische Forschungen zur Geschichte Lykiens X. Limyra in seleukidischer Hand*, *Chiron* 41, 2011, 409–410.

15 *Il Maccabées/2. Buch der Makkabäer* 4, 14.

16 Cf./vgl. P. Fröhlich, *Les activités évergétiques des gymnasiarques à l'époque hellénistique tardive. La fourniture de l'huile*, in: O. Curty (éd./Hrsg.), *L'huile et l'argent. Gymnasiarchie et évergétisme dans la Grèce hellénistique*, Paris 2009, 78.

17 S. Lorenz, *Nicht nur mit Schwamm und Schaber ...*, in: R. Wünsche, F. Knauf (éd./Hrsg.), *Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike*, Munich/München 2004, 263–276; A. Pohl, *Im Umkleideraum: Antike Athleten vor und nach dem Sport*, in: J. Bartels, A. Bohne, A. v. Pohl, B. Rieger (éd./Hrsg.), *Sportschau. Antike Athleten in Aktion. Eine Ausstellung im Akademischen Kunstmuseum – Antikensammlung der Universität Bonn*, 17. Juni–31. Oktober 2004, Bonn 2004, 18–26.

18 F. Şahin, T. Doğan, *Patara'dan İki Strigilis. Anadolu'nun Strigilis Üretimindeki Yeri*, in: E. Dünder, Ş. Aktaş, M. Koçak, S. Erkoç (éd./Hrsg.), *LYKIARKHISSA. Havva İşkan'a Armağan/Festschrift für Havva İşkan*, Istanbul 2016, 771–790.

19 N. M. Kennell, *Most necessary for the bodies of men. Olive Oil and Its By-Products in the Later Greek Gymnasium*, in: M. Joyal (éd./Hrsg.), *In Altum. Seventy-Five Years of Classical Studies in Newfoundland*, St. John's 2001, 119–134.

- 20** U. Mania, Zur Badekultur in Kleinasien zwischen Hellenismus und Kaiserzeit, in: U. Lohner-Urban, U. Quatember (éd./Hrsg.), *Zwischen Bruch und Kontinuität. Architektur in Kleinasien am Übergang vom Hellenismus zur römischen Kaiserzeit*, Istanbul 2020, 271–291.
- 21** J. R. W. Prag, *Auxilia and Gymnasia. A Sicilian Model of Roman Imperialism*, *Journal of Roman Studies* 97, 2007, 93–94.
- 22** C. Reinsberg, *Ehe, Hetärentum und Knabenliebe im antiken Griechenland*, Munich/München 1989, 179–180; Th. F. Scanlon, *Eros and Greek Athletics*, Oxford 2002, 211–219.
- 23** B. Rückert, Die Herme im öffentlichen und privaten Leben der Griechen. Untersuchungen zur Funktion der griechischen Herme als Grenzmal, Inschriftenträger und Kultbild des Hermes, Ratisbonne/Regensburg 1998, 131–132; Th. F. Scanlon (op. cit.); B. Kaeser, *Eros in Sport und Spiel*, in: R. Wünsche, F. Knauß (éd./Hrsg.), *Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike*, Munich/München 2004, 368–377; A. Lear, *Eros and Greek Sport*, in: P. Christesen, D. G. Kyle (éd./Hrsg.), *A Companion to Sport and Spectacle in Greek and Roman Antiquity*, Malden 2014, 246–257.
- 24** *Tituli Asiae Minoris* III 1, n°/Nr. 872, B III.
- 25** W. Decker, Beinamen antiker Athleten, in: P. Mauritsch, W. Petermandl, R. Rollinger, Ch. Ulf (éd./Hrsg.), *Antike Lebenswelten. Konstanz – Wandel – Wirkungsmacht. Festschrift für Ingomar Weiler zum 70. Geburtstag*, Wiesbaden 2008, 162–163; J.-M. Roubineau, *À poings fermés. Une histoire de la boxe antique*, Paris 2022, 163 (deutsche Übersetzung: W. Decker).
- 26** W. Decker (op. cit.) 163–164; A. Lepke, Der Mann, den sie „Pferd“ nannten. Eine Ehrung für den Läufer T. Flavius Hermogenes (SEG 64, 1402 und 1403), *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik* 225, 2023, 142–148.
- 27** A. Laschinger, Das Blumenkohlrohr in der griechischen und römischen Kunst. Neue Ansätze zu Verbreitung und Bedeutung der geschwollenen Ohren bei Athletendarstellungen, *Antike Kunst* 52, 2009, 75–94.
- 28** J.-M. Roubineau (op. cit.) 230–232.
- 29** A.-M. Vérilhac, ΠΑΙΔΕΣ ΑΩΡΟΙ. Poésie funéraire I, *Athènes/Athen* 1982, n°/Nr. 95.
- 30** W. Decker, Lug und Trug im Sport der Antike, in: J. Bartels, A. Bohne, A. Pohl, B. Rieger (éd./Hrsg.), *Sportschau. Antike Athleten in Aktion. Eine Ausstellung im Akademischen Kunstmuseum – Antikensammlung der Universität Bonn*, 17. Juni–31. Oktober 2004, Bonn 2004, 227–237; F. Knauß, Nicht nur für Ölzweig und Ehre ..., in: R. Wünsche, F. Knauß (éd./Hrsg.), *Lockender Lorbeer. Sport und Spiel in der Antike*, Munich/München 2004, 298–300; Z. Papakonstantinou, Match Fixing and Victory in Greek Sport, *Rheinisches Museum für Philologie* 159, 2016, 13–27; J.-M. Roubineau (op. cit.) 163–168.

Umschlag Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photos: R. Hessing.

1

Gymnase, entraînement athlétique et culture agonistique dans le monde grec ancien

Gymnasion, sportliches Training und agonistische Kultur im antiken Griechenland

1.1 F. Delrieux.

1.2 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

1.3 © 2005 Musée du Louvre, Dist. GrandPalaisRmn/Daniel Lebéé/Carine Deambrosis. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/clo10279835> (01.05.2024).

1.4 F. Delrieux.

1.5 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

1.6 F. Delrieux.

1.7 Photo: J.-Ch. Moretti.

1.8 F. Delrieux.

1.9 J. Bernini d'après/nach *Sardis* VII, n°/Nr. 79c (tab./Taf. XII).

1.10 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

1.11 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

1.12 Bordeaux, Collections de l'Université Bordeaux Montaigne; Photo: A. Raux.

2

Culture gymnasiale et agonistique en Asie Mineure préhellénistique

Gymnasiale und agonistische Kultur im vorhellenistischen Kleinasien

2.1 Munich/München, Ludwig-Maximilians-Universität (Projet/Projekt: Kleinasiatische Häfen und ihr Hinterland); M. Zimmermann.

2.2 Vienne/Wien, Österreichisches Archäologisches Institut, Lykien-Archiv; Photo: G. Landskron.

2.3 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

2.4 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

2.5 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

2.6 Berlin, Staatlichen Museen zu Berlin, Münzkabinett (Inv. 18200151); Photo: L.-J. Lübke (Lübke und Wiedemann).

2.7 Universität Tübingen, Antikensammlung. Photo: Th. Zachmann.

3

Gymnases et infrastructures sportives : architecture, équipement, décor

Gymnasien und Sportstätten: Architektur, Ausstattung, Dekor

3.1 A. Kröger-Hielscher.

3.2 A. Kröger-Hielscher.

3.3 J. Bernini.

3.4 P. Fröhlich.

3.5 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

3.6 U. Mania.

3.7 J. Bernini.

3.8 J. Bernini.

3.9 S. Akca.

3.10 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

3.11 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

3.12 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

3.13 A. Yurtsever, Side Gymnasiumu (M YAPISI), Side Kenti Arařtırmaları 1, Istanbul 2021, 135 fig./Abb. 157.

3.14 A. Yurtsever, Side M Yapısı, Thèse de doctorat/Dissertation: Anadolu Üniversitesi Eskişehir 2019, 870 Plan n°/Nr. 66.

3.15 Athènes/Athen, École française d'Athènes; EFA/ΥΠΠΙΟ-Ephorate of Antiquities of Phocis; Photo N818-003, EFA/G. Ackermann.

3.16 Athènes/Athen, École française d'Athènes; Plan n° 690005, EFA/G. Ackermann. D'après plan n° 54164, EFA/D. Laroche.

3.17 © 2018 Univ.-Prof. Dipl.-Ing. Dominik Lengyel und Dipl.-Ing. Catherine Toulouse, Forschungsprojekt Darstellung von Unschärfe, Lehrstuhl Architektur und Visualisierung, Brandenburgische Technische Universität Cottbus-Senftenberg. Eine Forschungskoooperation mit der Abteilung Istanbul des Deutschen Archäologischen Instituts (DAI).

3.18 P. Schazmann, Das Gymnasion/Der Tempelbezirk der Hera Basileia, *Altertümer von Pergamon* VI, Berlin 1923, tab./Taf. 4/5.

4

Le gymnase, lieu politique

Das Gymnasion als politischer Ort

4.1 Photo: M. Dana.

4.2 Athènes/Athen, Swiss School of Archaeology in Greece; Photo: A. Skiadaressis.

4.3 T. Carabella, *Revue Archéologique* (N. S.) 37, 1879, 209.

4.4 Paris, AIEBL, Fonds Louis Robert; Photo: L. Robert.

4.5 © RMN-Grand Palais (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/clo10277845> (25.04.2024).

4.6 (à l'avant/vorne) P. Paschidis.

4.6 (à l'arrière/hinten) P. Nigdelis.

4.7 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

5

Sports grecs : disciplines, mode de vie et entraînement

Griechischer Sport: Disziplinen, Lebensart und Training

5.1 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

5.2 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

5.3 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

5.4 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

5.5 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

5.6 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

5.7 Bordeaux, Collections de l'Université Bordeaux Montaigne; Photo: A. Raux.

5.8 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

5.9 Bordeaux, Collections de l'Université Bordeaux Montaigne; Photo: A. Raux.

6

L'avenir de la polis : éducation civique et formation militaire au gymnase

Die Zukunft der Polis: Bürgerliche Erziehung und militärische Ausbildung im Gymnasion

6.1 Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung / CC BY-SA 4.0 (<https://creativecommons.org/licenses/by-sa/4.0/>); Modifizierung: Bildausschnitt oben, freigestellt. Permalink: <https://id.smb.museum/object/686551> (13.05.2024).

6.2 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

6.3 M. Bentz d'après/nach A. Conze, Königliche Museen zu Berlin. Beschreibung der antiken Skulpturen mit Ausschluss der pergamenischen Fundstücke, Berlin 1891, 288–292 cat./Kat. 766A.

6.4 S. Aybek.

6.5 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

6.6 Athènes/Athen, Swiss School of Archaeology in Greece; G. Ackermann.

6.7 P. Nigdelis.

6.8 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

7

**Les dieux sont partout :
le gymnase et les cultes**

**Die Götter sind überall:
Gymnasion und Kult**

7.1 Ch. Schuler.

7.2 © Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung; Photo: Universität zu Köln, Archäologisches Institut, CoDArchLab, 2332_FA-SPergoo2615-01_Philipp Groß.

7.3 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

7.4 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

7.5 2024 Museum of Fine Arts, Boston. All rights reserved. / Henry Lillie Pierce Fund/Bridgeman Images.

7.6 © Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung; Photo: Universität zu Köln, Archäologisches Institut, CoDArchLab, 113704_FA-SPergoo2373-01_Gisela Geng.

7.7 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

7.8 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

7.9 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

8

**Une organisation complexe :
le fonctionnement quotidien des gymnases**

Komplexe Organisation:

Der Alltagsbetrieb der Gymnasien

8.1 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

8.2 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

8.3 © GrandPalaisRmn (musée du Louvre) / Hervé Lewandowski. Link: <https://collections.louvre.fr/ark:/53355/clo10270216> (10.05.2024).

8.4 Munich/München, Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek; Photo: R. Kühling.

8.5 *Tituli Asiae Minoris* III, 1, 266 n°/Nr. 872 B III.

8.6 Munich/München, Museum für Abgüsse Klassischer Bildwerke; Photo: R. Hessing.

CARTES GÉNÉRALES ÜBERBLICKSKARTEN



REMERCIEMENTS DANKSAGUNG

Nous remercions vivement les institutions suivantes pour leur soutien entre autres financier

Für finanzielle und anderweitige Unterstützung sind wir folgenden Institutionen zu großem Dank verpflichtet

- Agence Nationale de la Recherche (ANR), projet ANR-20-FRAL-0002
- Deutsche Forschungsgemeinschaft (DFG), Projekt 449593380
- Institut Ausonius (UMR 5607)
- Ludwig-Maximilians-Universität München (LMU) (Institut für Klassische Archäologie)
- Université Bordeaux Montaigne (Fonds culturel; Département d'histoire de l'art et d'archéologie, UFR Humanités)
- Université de Bordeaux (Département d'archéologie)
- Grand Programme de Recherche (GPR, Bordeaux) *Human Past*
- Conservation régionale des Monuments historiques, D.R.A.C. de Nouvelle-Aquitaine.

Nous remercions tout particulièrement les musées participants et toutes leurs équipes pour leur coopération dans le cadre de l'exposition

Für die Ausstellungs-Kooperation gilt den beteiligten Museen mit ihren gesamten Teams unser ganz besonderer Dank

Andrea Schmölder-Veit, Nele Schröder-Griebel (München, Leiterinnen des Museums für Abgüsse Klassischer Bildwerke), Stefan Ritter (München, Professor für Klassische Archäologie an der LMU und Direktor des Museums für Abgüsse Klassischer Bildwerke). – Laurent Védrine (Bordeaux, Directeur du Musée d'Aquitaine).

Pour diverses contributions dans le cadre de la conception et de la réalisation des expositions et/ou du livret d'accompagnement, nous remercions expressément, outre les personnes déjà citées, les personnes suivantes

Für verschiedene Beiträge im Rahmen der Konzeption und Umsetzung der Ausstellungen und/oder des Begleithefts danken wir neben den bereits namentlich Genannten ausdrücklich

Florie Alard, Carole Baisson, Ghizlane Bencheikh, Julie Bernini, Carole Brandely, Fiora Brehme, Sophie Chavignon, Anne Delaplace, Fabrice Delrieux, Catherine Delsol, Brigitte Diepold, Katharina Gsinn, Claudia Herkommer, Roy Hessing, Patrick Hoch, Ulrich Hofstätter, Manuel Hunziker, Paul Jautzy, Valérie Lantignac, Dominik Lengyel, Stéphane Lormeau, Carole Martegoute, Mauricette Martin, Alfons Neubauer, Aline Raux, Jean-Manuel Roubineau, Sonia Syllac, Jieyu Wang, Daniel Wunderlich, Horst Ziegler.

Nous souhaitons remercier tout particulièrement pour leur aide variée et leurs précieux conseils

Für vielfältige Hilfe und wertvollen Rat möchten wir uns besonders bedanken bei

Guy Ackermann, Boris Dreyer, Myriam Fincker, Jean-Charles Moretti, Pantelis Nigdelis, Jean-Manuel Roubineau, Verena Stappmanns, Jean-Yves Strasser, Natacha Trippé.

Nous remercions les personnes et institutions suivantes pour l'octroi des droits de reproduction

Für die Erteilung von Abbildungsrechten gebührt folgenden Personen und Einrichtungen unser Dank

Guy Ackermann, Serap Akca, Serdar Aybek, Martin Bentz, Julie Bernini, Madalina Dana, Ulrich Hofstätter, Adrian Kröger-Hielscher, Ulrich Mania, Jean-Charles Moretti, Pantelis Nigdelis, Paschalis Paschidis, Aline Raux, Adem Yurtsever, Martin Zimmermann. – Bayerische Münzsammlung; Brandenburgische Technische Hochschule Cottbus (Dominik Lengyel); École française d'Athènes; Fond Louis Robert; Musée du Louvre; Museum of Fine Arts Boston; Österreichisches Archäologisches Institut; Staatliche Antikensammlungen und Glyptothek München; Staatliche Museen zu Berlin; Swiss School of Archaeology in Greece.

Pour conclure, nous souhaitons rendre hommage et remercier tout particulièrement certaines personnes

Einige Personen möchten wir abschließend besonders würdigen und dankend hervorheben

Carole Baisson

pour la conception graphique des panneaux et des supports de communication de l'exposition à Bordeaux et son montage für die graphische Konzeption der Ausstellungstafeln, Plakate und Flyer der Ausstellung in Bordeaux sowie ihre Aufstellung

Julie Bernini

pour son rôle dans la conception de l'exposition à Bordeaux, sa contribution écrite et pour la relecture de l'ensemble des panneaux et du livret für ihre Rolle bei der Gestaltung der Ausstellung in Bordeaux, ihre Textbeiträge zu Ausstellungstafeln und Begleitbuch und das Korrekturlesen sämtlicher Texte

Anne Delaplace

pour la planification et la coordination des expositions à Bordeaux et pour son engagement constant et professionnel für die Planung und Koordination der Ausstellungen in Bordeaux und für ihr beständiges und professionelles Engagement

Ulrich Hofstätter

Jean-Manuel Roubineau

pour leurs précieuses contributions écrites au livret d'accompagnement für ihre wertvollen Textbeiträge zum Begleitbuch

Andrea Schmölder-Veit

Nele Schröder-Griebel

pour la conception et la réalisation de l'exposition à Munich, leur aide inestimable et leur collaboration amicale et confiante für die Konzeption und Umsetzung der Ausstellung in München, wertvolle Hilfestellungen und die vertrauensvolle und freundschaftliche Zusammenarbeit

Germar Wambach

pour le design de l'exposition à Munich et la mise en page du livret d'accompagnement et pour son soutien constant für das Design der Ausstellung in München, das Layout des Begleitbuchs und seine stete Unterstützung.

[PIERRE FRÖHLICH, MATTHIAS PICHLER, CHRISTOF SCHULER]

**MEHR ALS NUR SPORT:
GYMNASIA IN DER ANTIKE**

Ausstellung im Museum für
Abgüsse Klassischer Bildwerke München

14. Juni bis 27. September 2024

HERAUSGEBER

Pierre Fröhlich, Matthias Pichler,
Christof Schuler

AUSSTELLUNGSKONZEPTION

Andrea Schmölder-Veit,
Nele Schröder-Griebel

© Museum für Abgüsse
Klassischer Bildwerke, 2024
Katharina-von-Bora-Straße 10
80333 München
www.abgussmuseum.de

DESIGN, LAYOUT, SATZ

Germar Wambach, www.g-wambach.de

**BIBLIOGRAFISCHE INFORMATION DER
DEUTSCHEN NATIONALBIBLIOTHEK:**

Die deutsche Nationalbibliothek
verzeichnet diese Publikation in der
deutschen Nationalbibliografie.
Detaillierte bibliografische Daten sind
über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Propylaeum

FACHINFORMATIONSDIENST
ALTERTUMSWISSENSCHAFTEN

ONLINE PUBLIZIERT BEI

Universität Heidelberg/
Universitätsbibliothek, 2024
Propylaeum – Fachinformationsdienst
Altumswissenschaften
Grabengasse 1, 69117 Heidelberg
<https://www.uni-heidelberg.de/de/impressum>

URN:

[urn:nbn:de:bsz:16-propylaeum-ebook-1430-4](https://nbn:de:bsz:16-propylaeum-ebook-1430-4)

DOI:

<https://doi.org/10.11588/propylaeum.1430>

e-ISBN:

978-3-96929-343-0



Dieses Werk ist unter
der Creative Commons-Lizenz
BY-NC-ND 4.0 veröffentlicht.

1

2

3

4

5

6

7

8



Die Ausstellung „Mehr als nur Sport: GymnAsia in der Antike“ beleuchtet eine der zentralen und kulturell prägenden Institutionen der antiken griechischen Stadt: das Gymnasion. Dabei stützt sie sich insbesondere auf ein deutsch-französisches Forschungsprojekt zur Geschichte dieser Einrichtung in Kleinasien, einem Teil der heutigen Türkei.

Ausstellung und Begleitbuch bieten nicht nur eine Einführung zum griechischen Gymnasion, sondern auch Einblicke in die Welt der Agonistik. Damit wird die für die griechische Antike so charakteristische Kultur des Wettkampfs bezeichnet. Dieser Band zeichnet ein facettenreiches Bild von der rund tausendjährigen Geschichte des Gymnasiums zwischen dem 5. Jh. v. und dem 5. Jh. n. Chr., von seiner Rolle in Gesellschaft, Politik und Wirtschaft, aber auch von seiner Bedeutung für Religion und Alltag. Gleichzeitig liegt im Sinne des Forschungsprojekts ein besonderer Fokus auf den regionalen Entwicklungen dieser Institution im antiken Kleinasien.

